

HISTORIQUE

COURTNEY MILAN  
LE SECRET DE  
LA DUCHESSE

LES FRÈRES TÉNÉBREUX – 1

*Milad*  
Romance

Courtney Milan

# **Le Secret de la duchesse**

Les Frères ténébreux – 1

*À Carey, qui préfère les beagles aux bagels.*

# Chapitre premier

*Leicester, novembre 1863*

Robert Blaisdell, neuvième duc de Clermont, ne se cachait pas. Certes, il s'était replié dans la bibliothèque, à l'étage de l'hôtel de ville, loin du vague brouhaha de conversations qui lui parvenait encore du rez-de-chaussée. Il s'était isolé derrière d'épais rideaux de velours gris-bleu qui le protégeaient des regards. Pour ce faire, il n'avait pas hésité à déplacer un imposant canapé en cuir matelassé.

Il ne cherchait en rien à se dérober mais, dans cette bâtisse à colombages vieille de plusieurs siècles, seul un battant de chaque fenêtre s'ouvrait, et ici il s'agissait de celui qui se trouvait justement derrière le divan. Un argument plutôt spécieux, il devait bien l'admettre.

Non, il ne se cachait pas, il cherchait uniquement à préserver les précieux volumes des émanations nocives de son cigare, dont la fumée voletait dans l'air frais de l'automne. Il aurait presque pu croire lui-même à cette explication... si seulement il fumait.

À travers les carreaux, il distinguait la silhouette sombre de l'église. En contrebas, les réverbères projetaient des ombres sur les pavés. La pile de tracts posée devant la porte s'était éparpillée dans la rue. Emportées par la brise, les feuilles de papier avaient, pour la plupart, fini leur course dans une flaque d'eau.

Face au désordre qu'il avait semé, Robert esquissa un sourire de satisfaction. Il tapota l'extrémité de son cigare pour faire tomber quelques cendres.

Soudain, le grincement d'une porte le fit sursauter. En entendant craquer une latte de parquet, il se retourna. Quelqu'un venait d'entrer discrètement dans la pièce. Un pas léger, celui d'une femme, peut-être, ou d'un enfant. Il fallait une bonne raison pour venir dans la bibliothèque en plein concert, avoir un rendez-vous clandestin ou être en quête d'un membre de la famille...

Depuis son poste d'observation, Robert ne décelait qu'une partie de la pièce. Hésitante, elle s'approcha – il était désormais persuadé qu'il s'agissait d'une femme. Si elle demeurait invisible, il entendait ses semelles marteler doucement le parquet, s'arrêtant de temps à autre pour scruter les alentours.

Elle ne semblait pas chercher quelque amant. Elle n'appela personne, ne fouilla pas les lieux. Robert comprit qu'il était un peu tard pour manifester sa présence. Il ne pouvait surgir de derrière les rideaux en s'exclamant : « Coucou ! J'admirais les moulures. De fort belle facture, soit dit en passant ! »

Elle le prendrait pour un fou. Or, jusqu'à ce jour, nul n'avait osé émettre une telle hypothèse. Il préféra jeter son cigare par la fenêtre. Son extrémité rougeoyante rebondit plusieurs fois sur les pavés avant de s'éteindre dans une flaque d'eau.

Dans la pénombre, le duc ne discernait que la moitié d'un rayonnage de livres, le dossier du divan et une table sur laquelle était posé un échiquier. Une partie était en cours. Du peu qu'il connaissait des règles, Robert conclut que les noirs étaient en bonne posture. Sentant l'inconnue s'approcher, il se

plaqua contre la fenêtre.

Elle traversa alors son champ de vision.

Ce n'était pas l'une des dames qu'il avait croisées dans la salle bondée, un peu plus tôt, une de ces jeunes beautés désireuses de capter son attention. Celle-ci n'était pas belle à proprement parler, avec ses cheveux bruns relevés en un chignon négligé, ses lèvres fines, son nez un peu long et pointu... Sa robe bleu foncé ourlée d'ivoire était dénuée de dentelle et de rubans. Même sa coupe était stricte : les manches recouvraient les bras de l'épaule au poignet et la taille était si serrée qu'il se demanda comment diable la jeune femme parvenait à respirer.

L'inconnue ne remarqua pas la présence de Robert derrière les rideaux. La tête penchée, elle examinait l'échiquier avec le dédain d'un membre de la Ligue de tempérance face à une bouteille de cognac : comme si elle voyait le diable en personne.

Elle fit un pas en avant, puis un autre et, avec mille précautions, glissa la main dans une pochette en soie pour en sortir une paire de lunettes.

Cet accessoire aurait pu souligner la sévérité de ses traits. Il n'en fut rien, car dès qu'elle les mit, son regard s'adoucit.

Robert s'était mépris sur son attitude. Elle n'était pas dédaigneuse : elle ne voyait tout simplement pas bien. De même, ce n'était pas de la sévérité qui se dégageait de sa personne, mais un sentiment indéchiffrable. Elle tendit la main vers un cavalier noir qu'elle fit tourner entre ses doigts avec fascination. En quoi ces pièces de bois sculptées sans grande finesse méritaient-elles autant d'attention ?

Soudain, elle porta l'objet à ses lèvres et l'embrassa.

Robert resta figé. Il avait presque l'impression d'espionner une entrevue entre deux amants. Cette femme avait apparemment des secrets qu'elle n'avait nulle envie de partager.

À l'autre extrémité de la pièce, la porte grinça de nouveau.

Affolée, l'inconnue regarda autour d'elle et, dans sa hâte de se cacher, bondit par-dessus le canapé pour atterrir avec maladresse aux pieds de Robert, sans toutefois remarquer sa présence. Le souffle court, elle se recroquevilla sur elle-même et regroupa ses jupons derrière le dossier du divan.

Des pas plus lourds se firent entendre.

— Minnie ? lança une voix d'homme. Miss Pursling ? Êtes-vous là ?

Elle grimaça et se plaqua contre le mur.

— Mon pauvre vieux, déclara un autre homme plus jeune et un peu aviné, que Robert ne reconnut pas. Je ne te l'envie pas, celle-là...

— Ne dis pas de mal de ma fiancée, enfin de ma future fiancée ! Tu sais bien qu'elle est parfaite pour moi.

— Cette petite souris effacée ?

— Elle fera une excellente maîtresse de maison. Elle veillera à mon confort, s'occupera des enfants et ne me reprochera pas mes aventures.

Il y eut un nouveau grincement. Quelqu'un ouvrait une vitrine.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Gardley ? demanda l'homme aviné. Tu la cherches parmi les livres ? Elle a beau être insignifiante, elle ne tiendrait pas là-dedans !

Ravi de sa plaisanterie, il rit à gorge déployée.

Gardley. Il était trop jeune pour être le propriétaire de la distillerie. Il s'agissait sans doute de son fils. Robert l'avait aperçu de loin, un type quelconque, de carrure moyenne, aux cheveux châains et aux traits dénués de caractère.

— Au contraire, répondit le jeune Gardley. Elle sera à sa place sur une étagère. Miss Pursling sera

une épouse à l'image de ces ouvrages. Quand l'envie me prendra de la sortir, elle sera à ma disposition. Dans le cas contraire, elle m'attendra patiemment là où je l'aurai laissée. Une femme modèle, Ames. De plus, ma mère l'apprécie.

Le nom d'Ames n'évoquait rien à Robert, qui baissa les yeux vers l'intéressée pour voir comment elle réagissait aux propos de ce mufler.

Ni choquée ni surprise, elle semblait même résignée.

— Tu vas devoir coucher avec elle, tu sais, répliqua Ames.

— Certes, mais pas trop souvent, Dieu merci.

— Tu n'as pas peur qu'elle se mette à couiner comme une souris ?

Robert perçut un bruit sourd.

— Quoi ? protesta Ames.

— Tu parles de ma future épouse !

Ce type n'était peut-être pas si odieux, finalement...

Hélas, Gardley reprit aussitôt :

— De toute façon, qui d'autre voudrait d'elle dans son lit ?

À ces mots, Miss Pursling pinça les lèvres et leva les yeux au ciel. Sans raison apparente, elle porta le regard sur l'interstice entre les deux rideaux... et croisa le regard du duc. Étonnamment, elle ne cria pas, ne sourcilla pas, mais le considéra d'un air glacial et accusateur.

Robert n'eut d'autre solution que de lui adresser un petit salut de la main.

Minnie ôta ses lunettes et se détourna avec tant de dédain qu'il en oublia presque qu'elle était accroupie à ses pieds dans un amas de jupons et qu'il avait une vue plongeante sur son décolleté, sans doute la partie de son corps la moins sévère, la plus douce...

*Tu verras cela plus tard*, se dit-il. Sur la joue gauche de la jeune femme, il décela une étrange cicatrice composée de stries blanches qui dessinaient une araignée sur sa peau.

— J'ignore où ta souris a filé, mais elle n'est pas là, déclara Ames. Sans doute se trouve-t-elle dans le petit salon des dames. Retournons faire la fête. Tu n'auras qu'à raconter à ta mère que tu lui as adressé quelques mots dans la bibliothèque.

— Tu as raison, admit Gardley. Elle ne saura jamais que Minnie n'était pas là pour les entendre. Que m'aurait-elle répondu, de toute façon ?

Après le départ des deux hommes, Miss Pursling ne prêta pas la moindre attention à Robert, pas même pour le fusiller du regard. Elle se mit à genoux, crispa le poing et frappa le dossier du canapé avec une telle force qu'elle parvint à le déplacer.

Le duc la saisit par le poignet avant qu'elle n'assène son troisième coup.

— Allons ! Vous allez vous blesser ! Ce pauvre meuble ne mérite pas un tel traitement.

Cette fois, elle soutint son regard.

Comment pouvait-on qualifier cette femme de petite souris effacée ? Elle était pleine de morgue, au contraire ! Il la relâcha avant que la fureur de Minnie ne le gagne.

— Ne vous occupez pas de moi, rétorqua-t-elle. Apparemment, je ne suis bonne à rien...

Au son de sa voix, Robert eut presque un sursaut. S'attendait-il à un timbre sévère reflétant son apparence ? Ou à un cri strident de souris ? Rien de tout cela : elle s'exprimait d'une voix si suave et sensuelle qu'il prit conscience qu'elle était à genoux à ses pieds... la tête à la hauteur de son entrejambe...

*Plus tard*, songea-t-il.

— Tous les rongeurs ne couinent-ils pas quand on les touche ? (Elle frappa le canapé avec plus de vigueur, au risque de se meurtrir les doigts.) Serait-ce dans vos intentions, à vous aussi ?

— Non.

Il chassa de son esprit ses fantômes fugaces.

— Vous arrive-t-il souvent de vous cacher derrière les rideaux pour espionner les conversations privées ? s'enquit-elle.

Robert se sentit rougir.

— Avez-vous coutume de vous réfugier derrière un canapé pour fuir votre fiancé ?

— Oui, rétorqua-t-elle d'un air de défi. N'avez-vous pas entendu ? Je ne vaud pas mieux qu'un livre égaré. Un jour, une domestique me trouvera sous une couche de poussière, en faisant le ménage. Le majordome dira : « Voilà donc où était passée Miss Wilhelmina. Je l'avais oubliée. »

*Wilhelmina Pursling ? Quel vilain nom !* songea le duc.

— Je vous en prie, ne le répétez à personne..., implora-t-elle. (Elle ferma les yeux et poussa un long soupir.) Qui que vous soyez, allez-vous-en !

Il écarta les rideaux et contourna le divan. Il ne la voyait plus, mais il imaginait sans peine la silhouette recroquevillée sur le sol qui ravalait ses larmes de rage.

— Minnie...

Il était conscient de se montrer trop familier, mais il avait envie de prononcer son nom, de voir quel effet sa sonorité produisait sur lui.

— Je vous accorde vingt minutes, reprit-il. Ensuite, si je ne vous trouve pas en bas, je viendrai vous chercher.

Elle demeura silencieuse quelques instants.

— L'avantage du mariage, déclara-t-elle enfin, c'est qu'il m'impose la monogamie. J'aurai bien assez d'un seul homme pour régenter ma vie.

D'abord interdit, il comprit sans tarder : elle avait un instant redouté qu'il ne la contraigne à sortir de sa cachette par la force.

Décidément, il ne savait pas s'y prendre, avec la gent féminine...

— Vous vous méprenez sur mes propos, marmonna-t-il.

Il revint sur ses pas et se pencha vers elle.

— Si une femme qui m'est chère en était réduite à se cacher derrière un meuble, j'aimerais que quelqu'un prenne le temps de s'assurer qu'elle va bien.

Le silence s'installa de nouveau entre eux, puis Robert entendit un bruissement de tissu. La jeune femme leva les yeux vers lui. Quelques mèches de cheveux s'échappaient de son chignon, encadrant son visage, qui parut soudain plus doux. Elle n'était pas vraiment jolie mais... intéressante. Et elle avait une voix si mélodieuse qu'il aurait pu l'écouter des heures durant.

Intriguée, elle le dévisagea.

— Je vois... Vous essayez d'être aimable.

Manifestement, cette perspective lui paraissait incongrue. Elle soupira de nouveau et secoua la tête.

— Votre gentillesse est déplacée, reprit-elle. Voyez-vous, il... (Elle désigna la porte derrière laquelle son promis venait de disparaître.) Il représente le meilleur avenir que je puisse espérer. Cela fait des années que je cherche la sécurité. Dès que je parviendrai à l'accepter, je l'épouserai.

Il ne décela aucun sarcasme dans le ton de sa voix. Elle remit vivement de l'ordre dans sa coiffure et lissa sa robe. Puis elle se pencha et glissa une main sous le divan, où elle avait jeté la pièce du jeu. Elle examina l'échiquier, inclina la tête et, très lentement, remit le cavalier en place.

Enfin, elle s'éloigna sous le regard stupéfait de Robert. Qu'avait-elle voulu dire, au juste ?

Le cœur battant à tout rompre, Minnie descendit les marches et déboucha dans la cour sombre, devant la salle d'honneur. L'espace d'un instant, elle avait redouté que cet homme ne la soumette à un

interrogatoire. Par chance, elle avait pu s'éclipser sans encombre. La cour était aussi silencieuse et morne que de coutume. À la bonne heure ! Ici, elle n'avait rien à craindre.

Les notes d'un concerto exécuté tant bien que mal par un quatuor à cordes lui parvenaient à peine. La pénombre baignait les lieux dans un camaïeu de gris. En plein jour, les tuiles et les murs décrépits n'étaient guère plus attrayants. Entre les pavés, quelques touffes de mauvaises herbes apportaient des touches colorées à peine discernables dans l'obscurité. Près de la porte quelques invités déambulaient, un verre de punch à la main. La musique en sourdine et l'atmosphère morose reflétaient à merveille l'état d'esprit de Minnie.

La salle d'honneur était bondée de mélomanes venus assister au concert. Certains avaient même dû rester debout. Il était un peu étrange qu'une interprétation aussi médiocre de Beethoven déchaîne un tel enthousiasme... En voyant la foule, Minnie s'était retirée, saisie d'un malaise. Elle ne se sentait pas la force de se joindre à l'assemblée.

Et si elle simulait quelque maladie ? En vérité, elle n'aurait guère à se forcer. Toutefois...

Une porte s'ouvrit soudain derrière elle.

— Miss Pursling ! Vous êtes là !

Minnie fit volte-face.

L'hôtel de ville de Leicester était une vieille bâtisse, l'une des rares structures à colombages de l'époque médiévale à ne pas avoir été détruite par un incendie. Au fil des siècles, elle avait rempli de nombreuses fonctions. L'une des pièces faisait même office de cellule de détention. Le chef de la police logeait de l'autre côté de la cour.

Ce soir-là, la jeune femme ne s'attendait pas à croiser une connaissance du maire jusqu'à ce qu'elle aperçoive une silhouette trapue s'approcher d'un pas assuré.

— Lydia vous cherche depuis une demi-heure ! Moi aussi, d'ailleurs...

Minnie poussa un soupir de soulagement. C'était George Stevens, capitaine de la milice locale et fiancé de sa meilleure amie. Cet honnête homme valait bien mieux que les deux mufles auxquels elle venait d'échapper.

— Capitaine ! Il y a tant de monde à l'intérieur que je suis allée prendre un peu l'air.

— Vraiment ?

Sans ses lunettes, Minnie ne discerna d'abord qu'une forme vague, puis elle reconnut la moustache et les favoris.

— Vous n'appréciez pas la foule, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec sollicitude.

— Non.

— Pourquoi ?

— Il en a toujours été ainsi.

En réalité, elle avait le souvenir confus d'avoir été entourée d'hommes qui criaient son nom, désireux de lui parler. À l'époque, il était hors de question de jouer les coquettes : elle n'avait que huit ans et était habillée en garçon. Autrefois, elle avait connu l'exaltation que procure une foule enthousiaste. Désormais, le moindre rassemblement était pour elle source d'angoisse.

Le capitaine Stevens s'arrêta à son côté.

— Je n'aime pas les framboises, non plus, avoua Minnie. Elles me donnent de l'urticaire.

Il la toisa d'un air perplexe, comme s'il ne la croyait pas.

— Allons, reprit Minnie avec un sourire, vous me connaissez depuis des années. Vous savez que je n'ai jamais aimé ce genre d'événement.

— C'est vrai, admit-il, pensif. Mais voyez-vous, Miss Pursling, je me trouvais à Manchester, la semaine dernière, pour affaires...



*Ne réagis pas.* Au fil du temps, elle avait appris à se maîtriser et à jouer la comédie. Imperturbable, elle lissa le bas de sa robe sans trahir sa peur. Toutefois, un bourdonnement résonna à ses oreilles, et son cœur s'emballa.

— Ah..., dit-elle d'une voix trop aiguë, presque stridente. Ma ville natale. Cela fait si longtemps... Qu'en avez-vous pensé ?

— C'était bizarre, répondit le capitaine en s'approchant de nouveau. Je me suis rendu dans l'ancien quartier de votre grand-tante Caroline. Je comptais simplement m'entretenir avec les gens, donner de vos nouvelles à ceux qui vous ont connue enfant... Or, nul ne semblait savoir que la sœur de Caroline s'était mariée. Dans les registres paroissiaux, je n'ai trouvé aucune trace de votre naissance.

— Comme c'est étrange, en effet..., balbutia Minnie, les yeux rivés sur les pavés. J'ignore où ma naissance a été déclarée. Il faudra poser la question à tante Caroline.

— Personne n'avait entendu parler de vous. Vous avez bien vécu dans le quartier où elle a grandi, n'est-ce pas ?

Le vent balaya la cour avec un sifflement lugubre. Le cœur de Minnie battait à tout rompre. *Surtout, tiens bon. Ne t'écroule pas maintenant !*

— Je n'ai jamais aimé la foule, reprit-elle. Même à l'époque. J'étais une enfant discrète, très réservée. Je passais inaperçue.

— Hum...

— J'étais si jeune quand je suis partie... Je crains de ne pouvoir vous en dire davantage. Je me rappelle à peine cette ville. Tante Caroline, en revanche...

— Ce n'est pas votre tante qui me préoccupe, l'interrompit-il. Vous savez que le maintien de l'ordre fait partie de mes fonctions.

Stevens avait toujours été un homme sérieux. Même si la milice n'avait été appelée qu'une fois, au cours de l'année écoulée, pour lutter contre un incendie, son rôle lui tenait à cœur.

Minnie n'eut pas à feindre son désarroi.

— Je ne comprends pas... Quel rapport avec l'ordre ?

— Les temps sont difficiles. La révolte gronde. En 1842, j'ai participé à la répression des manifestations chartistes. Je n'ai pas oublié comment les troubles ont démarré.

— Cela n'a rien à voir avec...

— Je me souviens des jours qui ont précédé les explosions de violence, lança-t-il sèchement. C'est toujours la même histoire. Quelqu'un convainc les ouvriers de faire entendre leur voix au lieu de courber l'échine. Il y a des réunions, des discours, des tracts... J'ai entendu vos discours en tant que membre de la commission d'hygiène des travailleurs, Miss Pursling. Et je n'aime pas cela. Pas cela du tout !

Il se montrait de plus en plus froid, au point que Minnie fut parcourue d'un frisson.

— Mais j'ai seulement affirmé que...

— Je sais ce que vous avez déclaré ! Sur le moment, j'ai mis vos propos sur le compte de la candeur. À présent, je connais la vérité. Vous n'êtes pas celle que vous prétendez être. Vous mentez !

Le cœur de la jeune femme s'emballa. Elle regarda en direction d'un petit groupe d'invités. Une jeune fille buvait du champagne en riant. Si elle se mettait à crier...

Hélas, donner l'alerte ne servirait à rien. Aussi incroyable que cela puisse paraître, quelqu'un avait découvert la vérité sur son passé.

— Je ne puis en avoir la certitude, mais mon instinct me dit que quelque chose ne va pas, que vous êtes impliquée dans ces histoires...

À ces mots, il lui tendit brutalement une feuille de papier.

La jeune femme s'en saisit et tenta de déchiffrer le document dans la faible lumière filtrant par les fenêtres. L'espace d'un instant, elle se demanda de quoi il s'agissait. Un article de journal ? Le papier lui semblait trop épais. Peut-être était-ce son certificat de naissance... Ce qui serait une catastrophe. Elle sortit ses lunettes.

Quand elle prit enfin connaissance du texte, elle faillit éclater de rire, tant elle était soulagée. De tous les mensonges qu'elle avait proférés, à commencer par son identité, le capitaine avait tiré la conclusion qu'elle était impliquée dans *cette* affaire ? Le document qu'il lui présentait n'était autre qu'un tract, du genre de ceux qui étaient placardés sur les murs des usines ou déposés par pile devant les portes des églises.

« TRAVAILLEURS ! » lut-elle en lettres capitales.

« ORGANISEZ-VOUS ! ! ! ! ORGANISEZ-VOUS ! ! ! ! ORGANISEZ-VOUS ! ! ! ! »

— Non ! protesta-t-elle. Je ne suis pas au courant. Ces questions ne font pas partie de mes préoccupations...

À ses yeux, la présence de plus d'un point d'exclamation était déjà une abomination en soi.

— Il y en a un peu partout en ville, grommela le capitaine. Quelqu'un est forcément responsable de leur diffusion. (Il pointa vers elle un index rageur.) Vous vous êtes portée volontaire pour imprimer les affiches de la commission d'hygiène des travailleurs, non ? Vous aviez ainsi un prétexte pour solliciter tous les imprimeurs de la ville.

— Mais...

— Vous avez suggéré que les travailleurs participent à la commission.

— Il me semblait logique de les interroger sur leur accès à l'eau courante ! Comment voulez-vous améliorer les conditions d'hygiène, sinon ? De là à leur suggérer de s'organiser...

Stevens brandit de nouveau un index menaçant.

— Vos tantes contribuent à cette maudite coopérative alimentaire. Je sais que vous avez participé à sa création.

— Pour de simples transactions commerciales ! Que vous importe l'endroit où nous vendons nos choux ?

— Ces activités font partie d'un plan. Vous êtes solidaire des travailleurs, et vous n'êtes pas celle que vous prétendez être. Quelqu'un aide ces gens-là à imprimer leurs affiches. Vous me prenez pour un imbécile pour les signer de la sorte ?

Au bas de la page, il désigna un nom que la jeune femme s'efforça de déchiffrer.

Ce n'était pas un nom, mais un pseudonyme.

« *De minimis* », lut-elle. Elle n'avait pas étudié le latin, mais elle avait des notions d'italien. Cette expression devait avoir un sens proche de « broutilles » ou « petits riens ».

— Je ne comprends pas, affirma-t-elle en secouant la tête. Qu'est-ce que cela a à voir avec moi ?

— De Minnie Miss, énonça-t-il en prononçant son nom avec férocité. Vous me prenez vraiment pour un imbécile !

Son raisonnement était tellement tiré par les cheveux que la jeune femme faillit éclater de rire. Hélas, la situation n'avait rien de drôle.

— Je n'ai aucune preuve, admit-il. En raison de vos liens avec ma future épouse, je ne souhaite pas vous voir humiliée publiquement et accusée de sédition criminelle.

— « De sédition criminelle » ! répéta-t-elle, incrédule.

— Considérez ceci comme une mise en garde. Si vous persistez dans ce sens (il désigna l'affiche), je trouverai la vérité sur vos origines. Je prouverai que vous êtes impliquée. Et je vous anéantirai !

— Tout cela ne me concerne en rien ! protesta-t-elle en vain.

Le capitaine tourna les talons et s'éloigna. Furieuse, la jeune femme froissa le document. Les événements prenaient une mauvaise tournure... Stevens partait d'une hypothèse erronée qui risquait néanmoins de le mettre sur une piste. Il risquait de tout dévoiler : le passé de Minnie, son véritable nom et, surtout, les fautes qu'elle avait commises, qui, bien qu'enfouies depuis longtemps, risquaient d'être mises au jour.

*De minimis.*

La frontière entre déchéance et sécurité était bien mince, et elle n'avait pas l'intention de laisser passer sa chance...

## Chapitre 2

— Minnie !

Cette fois, la jeune femme ne sursauta pas en entendant crier son nom dans la cour. Au contraire, elle se détendit et esquissa même un sourire.

— Lydia ! s'exclama-t-elle en tendant les bras vers son amie. Je suis contente de te voir !

— Où étais-tu donc passée ? Je t'ai cherchée partout.

La jeune femme aurait pu mentir à n'importe qui, mais pas à Lydia.

— Je me cachais, avoua-t-elle. Derrière le divan, dans la bibliothèque.

Telle qu'elle connaissait Minnie, Lydia ne s'étonna pas outre mesure de ce comportement bizarre.

— C'est tellement... tellement...

— Ridicule ?

— Tellement digne de toi, la corrigea son amie. Peu importe ! Je t'ai retrouvée, c'est l'essentiel. Il est l'heure !

— L'heure de quoi ?

À sa connaissance, seul le concert de Beethoven était prévu ce jour-là.

Lydia se contenta de la prendre par le bras et de l'entraîner vers le salon du maire, mais Minnie resta figée.

— Réponds-moi, Lydia. L'heure de quoi ?

— Je savais que tu ne supporterais pas des présentations dans la salle d'honneur, parmi tous ces gens, alors j'ai demandé à papa de patienter au salon. Il est temps que nous te présentions.

— La cour est déserte. À qui diable souhaites-tu me présenter ?

— Tu devrais prêter une plus grande attention aux commérages, la sermonna Lydia. Comment peux-tu ne pas être au courant ? Il n'a que vingt-huit ans, tu sais, et il jouit d'une excellente réputation. Il serait même à l'origine du fameux accord sur les importations de 1860 !

Lydia feignit de savoir de quoi il s'agissait, mais ces questions politiques la dépassaient. Minnie n'avait pas plus qu'elle entendu parler de cet accord.

— Et il est là ! soupira Lydia.

— De qui parles-tu donc ? Et que signifient ces manières de midinette ? Je te rappelle que tu es fiancée.

— Je sais, et je suis très, très heureuse !

Lydia semblait un peu trop enthousiaste, de l'avis de Minnie, mais le moment était mal choisi pour soulever la question.

— Toi, en revanche, tu n'as pas de fiancé, insista son amie en tentant de l'entraîner. Enfin, pas encore... Les rêves, c'est bien joli, mais il faut savoir redescendre sur terre. Tu ne t'imagines jamais vêtue d'une somptueuse robe en soie, fendant une foule admirative au bras d'un homme séduisant ?

Minnie visualisait très bien la scène, mais la foule était loin d'être admirative : les badauds lui criaient des injures et lui jetaient des pierres. Comme dans le cauchemar qui venait hanter ses nuits.

— Je ne te demande pas de publier les bans dès demain matin, reprit Lydia. Je t'invite simplement à y penser, ne serait-ce qu'un instant...

À ces mots, elle ouvrit la porte.

Mr Charingford, qui les attendait sur le seuil, salua sa fille d'un signe de tête. Elles pénétrèrent dans le petit salon orné de boiseries, pourvu de magnifiques vitraux et d'une cheminée en pierre sculptée. Le blason des Leicester surplombait le siège du maire qui trônait sur une estrade.

Impressionnée, Minnie se retrouva face au premier magistrat de la ville, ainsi qu'à son épouse, au capitaine Stevens, et à un homme qu'elle ne reconnut pas...

C'était lui ! L'homme blond aux yeux bleus qui l'avait surprise dans la bibliothèque... Il semblait bien trop jeune pour jouir d'un statut aussi prestigieux que le suggéraient les courbettes du maire. Et bien trop aimable aussi...

— Tu vois ? souffla Lydia. Rien ne t'empêche de rêver de lui.

Séduisant, aimable et très en vue... L'esprit de la jeune femme se mit à vagabonder, l'entraînant sur un chemin semé de fantasmes.

— Parfois, il suffit de croire à l'impossible..., lâcha Minnie.

Autrefois, son père aussi était apprécié au point d'être invité partout : Vienne, Paris, Rome... Ses seuls atouts étaient le nom qu'il portait, celui d'une vieille famille de la petite noblesse désargentée, son éloquence et un don pour les échecs pratiquement sans égal. Il avait rêvé de l'impossible et transmis sa folie à sa fille.

« *Il te suffit d'y croire, lui répétait-il depuis ses cinq ans. Nous n'avons pas besoin de richesses. Nous, les Lane, nous croyons plus fort que les autres à notre destin et les bonnes choses viennent à nous.* »

Minnie y avait cru si fort qu'elle avait été totalement perdue lorsque les ambitions paternelles s'étaient écroulées.

— Si tu crois en quelque chose, dit Lydia, l'arrachant à ses pensées, rien n'est impossible.

— Croire en l'impossible, répliqua Minnie d'un ton acerbe, c'est renoncer à ce que l'on possède déjà.

Cet homme était inaccessible. Il ne fallait voir en lui qu'un gentleman courtois et bienveillant, et surtout pas un fantasme.

— Tu as donc tant à perdre ? railla Lydia, un brin moqueuse.

— Tu ne crois pas si bien dire. Quand je marche dans la rue, nul ne me montre du doigt. Aucune foule enragée ne me poursuit, ivre de rage, pour me jeter des pierres. Pour moi, c'est déjà beaucoup.

Et il arrivait même qu'un inconnu se montre aimable envers elle. Et quel inconnu ! Il était d'une beauté à couper le souffle, ce qui expliquait sans doute le regard pétillant de Lydia. D'après elle, il s'occupait de politique. Un député, peut-être ? Il semblait bien jeune pour occuper de telles fonctions.

— Tu es trop sérieuse, reprit Lydia en faisant la moue. Tu as raison, ce pourrait être pire : les gens pourraient te cracher dessus et te traiter de monstre. À moins que tu ne te fasses dévorer par un dragon... Allons, sois raisonnable ! Ta méfiance est excessive. Puisque tu es incapable de rêver, je vais m'en charger pour toi. L'espace d'un instant, imagine qu'il se retourne et qu'il pose les yeux sur toi...

Rien de plus facile, car c'est précisément ce que fit l'inconnu. Il regarda Lydia qui, impressionnée, esquissa une révérence. Ensuite, il porta son attention sur Minnie.

« *Tiens, tiens...* » semblait-il dire. Il l'avait reconnue, cela ne faisait aucun doute, et pas uniquement parce que ses traits lui étaient familiers. Ce fut comme s'ils se connaissaient avant même de se croiser dans la bibliothèque.

Il observa ensuite le père de Lydia et s'écarta du petit groupe qui l'entourait pour venir à sa rencontre.

— Mr Charingford, je présume ?

Il capta de nouveau le regard de Minnie et lui adressa un sourire presque peiné, qui raviva chez elle un très vieux souvenir.

Même sans l'agitation visible de Mr Charingford, le sourire de ce dernier aurait convaincu la jeune femme qu'elle avait affaire à un personnage important. L'expression de son visage exprimait un sentiment indéfinissable proche de la souffrance. Il lui rappelait Willy Jenkins, son jeune voisin d'autrefois. Il était plus grand que les garçons de son âge : à quinze ans à peine, il mesurait un mètre quatre-vingts et était si fort que Minnie l'avait vu soulever ses deux frères cadets presque à bout de bras. Les autres auraient eu peur de lui sans le sourire permanent qu'il affichait.

Mr Charingford s'inclina d'un air obséquieux.

— Monsieur, permettez-moi de vous présenter...

De toute évidence, il semblait croire que son invité était en droit de refuser.

— Volontiers, déclara l'inconnu en croisant furtivement le regard de Minnie, qui se détourna aussitôt. Mon cercle de connaissances peut encore accueillir de jeunes dames.

Il esquissa de nouveau ce sourire contrit, celui que Willy affichait quand il gagnait au bras de fer, un sourire qui disait : « Désolé d'être plus grand et plus fort que toi. Je l'emporterai toujours, mais en essayant de ne pas te faire de mal. » Le sourire d'un homme conscient de sa puissance et qui en ressentait quelque embarras.

— C'est très aimable à vous, dit Mr Charingford. Voici ma fille, Miss Lydia Charingford, et son amie Miss Wilhelmina Pursling.

L'homme blond s'inclina pour s'emparer de la main de Lydia, puis de celle de Minnie.

— Mesdemoiselles, reprit Mr Charingford, je vous présente Robert Alan Graydon Blaisdell.

Ses yeux d'un bleu pâle évoquaient la couleur d'un lac en hiver. Au moment où ses doigts effleurèrent ceux de Minnie, elle ressentit leur chaleur à travers son gant. Elle devait admettre qu'elle n'était pas indifférente à sa prestance. Elle sourit à son tour. L'espace d'un instant magique, elle entrevit un paysage au clair de lune.

— Le duc de Clermont, précisa Charingford.

Minnie manqua de retirer sa main. Un duc ? C'était alors un duc qui l'avait surprise derrière le divan ? Non, c'était impossible !

Charingford désigna un autre homme.

— Et voici son... son homme d'affaires.

— Mon ami, le corrigea Clermont.

— Oui, balbutia Charingford. Bien sûr. Son ami, Mr Oliver Marshall.

— Mesdemoiselles, reprit le duc en adressant un signe de tête à Lydia, tout le plaisir est pour moi.

— Monsieur le duc, énonça Minnie d'une voix étouffée en penchant légèrement la tête.

Décidément, tout allait de mal en pis au cours de cette soirée maudite. Le fiancé de sa meilleure amie la croyait impliquée dans des activités séditionnelles et ce satané duc de Clermont pouvait l'anéantir d'un seul mot. Au diable son imagination, ses fantasmes et ses idées romantiques ! Quand les rêves s'envolaient, la réalité n'en était que plus dure.

Le duc croisa son regard peu avant qu'elle ne prenne congé, son mystérieux sourire au coin des lèvres. Cette fois, elle en connaissait la signification.

Elle n'était rien, il était riche et puissant et, même si cela n'avait guère d'importance, il était embarrassé par sa propre puissance...

La voiture tanguait et tressautait sans cesse. Si les suspensions avaient été en meilleur état, le trajet qui ramenait Minnie à la ferme de ses grand-tantes ne se serait pas transformé en un véritable calvaire. Hélas, les réparations étaient un luxe que ses tantes ne pouvaient se permettre.

Tante Caroline était assise face à Minnie, la canne posée sur ses genoux. À son côté se trouvait Elizabeth. Les deux vieilles dames n'auraient pu être plus différentes en apparence : Caroline était grande et pulpeuse, avec des cheveux bruns et raides à peine striés de gris, tandis que sa compagne était une petite blonde noueuse aux cheveux blancs.

À leur âge, il aurait été plus raisonnable de passer cette soirée de novembre au coin du feu, au lieu de se rendre à un concert en ville. Elles avaient accompagné Minnie et ne cachaient pas leur mécontentement. Dans la pénombre, à l'abri du regard du cocher, elles se prirent par la main pour se reconforter.

À contrecœur, Minnie se résolut à les contrarier davantage.

— Mes tantes, fit-elle d'une voix à peine audible à cause du vacarme produit par les roues sur les pavés. J'ai quelque chose à vous dire... à propos du capitaine Stevens.

Les deux femmes échangèrent un regard inquiet.

— Nous sommes au courant, déclara Caroline. Nous nous demandions si nous devions aborder le sujet.

— Il enquête sur mon passé.

Les vieilles dames se consultèrent de nouveau, puis Caroline reprit la parole :

— C'est ennuyeux, certes, mais nous avons surmonté de pires épreuves.

— Il est au courant ! insista Minnie. Du moins le sera-t-il bientôt. Qu'allons-nous faire ?

Elizabeth lui prit la main pour la rassurer.

— Ne te mets pas dans cet état. Il ne faut jamais céder à la panique, montrer aux autres que quelque chose ne va pas. Souviens-toi que la vérité est trop extraordinaire pour être envisageable. Personne ne devinera...

Minnie s'efforça de se ressaisir.

— Mais...

— Pour découvrir la vérité, reprit Elizabeth, encore faudrait-il que Stevens pose les bonnes questions. Fais-moi confiance, ma chère, personne, absolument personne, ne sera amené à savoir que ton père t'a habillée en garçon pendant les douze premières années de ta vie !

— Il a des soupçons. C'est suffisant !

— Allons, Minnie, reprends-toi ! Cesse de te tourmenter de la sorte.

C'était facile à dire... En fermant les yeux, la jeune femme voyait presque la foule fondre sur elle, une marée de visages aux traits déformés par la colère... Les injures, les cris de haine se mirent à résonner dans sa tête...

— Ce n'est rien, assura Elizabeth.

Elle vint s'installer à côté de sa protégée et la prit par les épaules.

— Ce n'est rien, ce n'est rien..., répéta-t-elle en lui caressant les cheveux.

Minnie finit par se sentir rassérénée et parvint à dominer son angoisse. Elle relégua ce mauvais souvenir au passé et attendit que les images de violence s'effacent et que son souffle retrouve un rythme régulier.

— Voilà, c'est mieux, dit Elizabeth. Nous allons régler ce problème. Stevens m'a parlé. Il pense que tu nous mens. En fait, il a suggéré que tu n'étais sans doute pas celle que tu prétendais être et que tu profitais de notre bonté.

— Mon Dieu ! souffla Minnie, atterrée.

— Allons, allons, reprit Caroline, cette version est plus facile à combattre, tant elle est peu plausible. Nous n’aurons même pas à mentir. J’ai affirmé que j’étais présente le jour de ta naissance et que j’ai promis à ta mère, sur son lit de mort, de veiller à ton bien-être. Je ne me suis pas privée d’ajouter que je n’appréciais guère sa façon de se mêler de ce qui ne le regardait pas. Quand je lui ai assuré que tu n’étais en rien un parasite qui profiterait de nos largesses, il m’a crue.

Caroline acquiesça d’un signe de tête.

— Il croit sans l’ombre d’un doute que tu es ma petite-nièce. Certes, il soupçonne quelque chose, mais j’ai semé le doute dans son esprit. Il ne fera rien, expliqua Elizabeth.

— Mais c’est faux, répliqua Minnie, la gorge nouée par la peur. Je ne suis pas votre petite-nièce, je suis...

Caroline lui donna une petite tape de sa canne.

— Ne parle pas ainsi ! Tu sais qu’il ne faut pas.

Elle le savait, en effet. Aussi loin qu’elle s’en souvienne, elle avait considéré les deux femmes comme ses tantes, alors qu’elle n’était liée par le sang qu’avec Elizabeth. Cinquante ans plus tôt, les deux amies étaient à l’école ensemble, avant de faire leur entrée dans la société londonienne. Au terme de plusieurs Saisons sans trouver de prétendant à leur goût, elles avaient refusé un mariage de raison et décidé de se retirer ensemble dans la petite ferme de Caroline, dans les environs de Leicester. Depuis, elles étaient restées célibataires et très proches. Minnie les soupçonnait d’être plus que des amies...

— Ne t’inquiète pas, reprit Elizabeth. Je me suis engagée auprès de ta mère. Nous avons promis ensemble, ajouta-t-elle d’une voix tremblante. À ma grande honte, je l’ai trahie une fois, mais cela n’arrivera plus.

Minnie effleura sa cicatrice. Quand elle était enfant, elle se croyait invulnérable. Elle se sentait toute-puissante. Plus dure avait été la chute. Elle se rappelait avoir été allongée dans le noir, sans savoir si elle retrouverait un jour la vue. C’est alors que ses tantes étaient venues la chercher.

— Si tu nous suis, avait déclaré Caroline, tu auras une seconde chance dans la vie.

Elles ne lui avaient pas proposé la vie luxueuse dont rêvaient la plupart des jeunes filles, bien au contraire : elle devait s’attendre à une existence frugale, sous une fausse identité. Elle profiterait quelques années de sa jeunesse, puis viendrait le temps d’avoir une vie sociale, de croiser des jeunes gens, en ville. Elle se marierait peut-être, puis elle aurait des enfants... Elle ne connaîtrait plus ni la gloire ni l’adulation d’un public. Elles ne lui offraient qu’un seul avantage, celui d’un avenir dénué de foules vindicatives.

Ses tantes avaient tant sacrifié pour lui procurer une existence si morne... Dès qu’elle avait été en âge de sortir, elles avaient économisé jusqu’au dernier sou pour qu’elle ait une garde-robe digne de ce nom. Elles ne se plaignaient jamais, mais Minnie savait pourquoi il n’y avait pas de sucre pour leur thé, et pourquoi elles avaient renoncé à leur inscription à la bibliothèque. Elles avaient abandonné leur confort pour elle.

Et pourtant, Minnie n’avait jamais voulu ce qu’elles lui avaient si généreusement offert.

— Peut-être que si nous racontions la vérité au capitaine Stevens..., hasarda-t-elle.

Désemparées, les deux femmes la dévisagèrent.

— Minnie, ma chérie, après tout ce temps ! gronda Elizabeth. Tu sais qu’il ne faut pas.

— Ne considère pas les règles que nous avons établies pour toi comme des entraves, ni comme une punition, renchérit Caroline. Nous avons agi par amour, pour assurer ton avenir. Walter Gardley n’a-t-il pas le béguin pour toi ? Si tu parvenais à t’assurer ses sentiments et à l’épouser rapidement... ce serait préférable.



— En effet, reprit Elizabeth en hochant la tête. Ce serait une excellente idée. Les théories saugrenues de Stevens n'auront guère de poids quand tu seras mariée au fils d'un distillateur. Le mariage t'assurera un avenir mais aussi une crédibilité, surtout par les temps qui courent, avec ces rumeurs de révoltes des ouvriers.

La jeune femme avait déjà réfléchi à ces questions.

Elle était consciente de la chance qui se présentait à elle. Pour une fille qui n'avait ni dot ni beauté, n'importe quel homme était un parti à considérer, même s'il ne voulait d'elle que parce qu'il savait qu'elle endurerait sa muflerie en silence. Pourtant, elle ne se sentait pas le moins du monde enthousiaste à cette perspective.

— Je l'ai entendu discuter avec un ami, confessa la jeune femme. Il m'a comparée à une souris. Il est certain que je ne dirai rien lorsqu'il prendra des maîtresses.

Les deux tantes échangèrent un regard perplexe.

— Tu n'es pas obligée de l'épouser, déclara Elizabeth avec douceur. Si ce mariage doit te rendre malheureuse, ne l'épouse pas. Mais avant de refuser, réfléchis à tes autres options, je t'en conjure ! Il n'est peut-être pas souhaitable de trop attendre...

Elle affichait une mine dubitative suggérant qu'au fil des années, Minnie n'aurait guère d'autres demandes en mariage.

— S'il existe la moindre possibilité que Stevens découvre la vérité..., reprit-elle.

Elle n'eut pas à poursuivre. Si la vérité éclatait au grand jour, jamais plus elle n'aurait la moindre proposition de mariage.

Minnie n'avait pas menti au duc de Clermont. Gardley représentait ce qu'elle pouvait espérer de mieux, car il savait qu'elle avait peur de la foule et préférait une femme discrète. Il n'avait pas pris la peine de se renseigner sur sa couleur favorite, ses goûts culinaires. Cela dit, mieux valait épouser un homme qui ne souhaitait rien savoir sur elle.

La pathétique Wilhelmina Pursling serait reconnaissante envers Walter Gardley s'il la demandait en mariage. Minerva Lane, en revanche...

— Il ne sait même pas qui je suis, déclara-t-elle. Il me trouve insignifiante. Minerva Lane n'a jamais été une petite souris effacée !

— Ne prononce jamais ce nom ! s'emporta Elizabeth, alarmée.

— Garde le silence, renchérit Caroline. Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

« *Garde le silence, ne cède pas à la panique, n'avoue jamais la vérité.* » Depuis douze ans, elle obéissait à leurs règles, et pour obtenir quoi ? Pour avoir la chance d'être totalement transparente.

Le souvenir de Minerva Lane, de ce qu'elle avait été, de ce qu'elle avait accompli, couvait comme les braises sous la cendre. Parfois, la jeune femme avait envie de hurler. Elle aurait donné n'importe quoi pour détruire les pitoyables vestiges de sa personnalité en lambeaux.

Un sentiment de révolte enfla en elle.

Ce qu'il restait de Minerva, cette partie d'elle-même qui n'avait jamais été domptée, lui murmurait à l'oreille : *tu n'as pas à te taire, ce qu'il te faut, c'est une stratégie.*

Surtout pas de stratégies ! Ses tantes seraient hors d'elles si elles savaient qu'elle envisageait de passer à l'offensive. Or cela faisait des années qu'elle s'interdisait d'agir.

*Stevens croit que tu es l'auteure des tracts. Tu sais que c'est faux. À toi de découvrir le véritable responsable.*

C'était stupide, ridicule, impossible.

Mais elle avait beau se tancer, cette pensée insidieuse persistait. Comment trouver le coupable ? Ce pouvait être n'importe qui.

*Non. Tu sais qu'il ne s'agit pas du capitaine Stevens. Ni de tes tantes ou de toi-même.* Si elle procédait par élimination, en déterminant qui n'avait pas produit ces affiches, il ne resterait que le coupable.

*Pauvre imbécile ! Il y a des centaines de noms possibles, voire des milliers !*

Maintenant qu'elle s'était fixé un objectif, elle ne pouvait plus penser à autre chose. Elle revit ces lettres capitales, ces points d'exclamation. Plusieurs paragraphes décrivaient les propriétaires de l'usine et leur descendance. Il y avait quelque chose de bizarre.

Puis elle songea à tout autre chose, sans savoir pourquoi. Minnie savait pour quelle raison elle s'était cachée derrière le divan : elle fuyait la foule et la demande éventuelle de Gardley.

Mais que diable faisait le duc de Clermont au même endroit ?

« *ORGANISEZ-VOUS, ORGANISEZ-VOUS, ORGANISEZ-VOUS ! ! ! !* »

Et son sourire était si étrange, un sourire amical, légèrement embarrassé. Depuis quand un duc s'excusait-il d'être ce qu'il était ?

Décidément, c'était bizarre...

Alors elle comprit. L'évidence la frappa avec une telle force que la voiture sembla disparaître dans un éclair de lumière.

C'était dans ces moments-là qu'il était si agréable d'être Minerva Lane. Elle avait parfois l'impression que les mots n'étaient que de simples accessoires, impropres à restituer l'ampleur de ses pensées. Son esprit se réorganisa avec une puissance incroyable. Elle se sentit forte d'une certitude qu'elle ne parvenait pas à expliquer.

Elle savait qu'il ne fallait pas, qu'il était dangereux de mettre au point des stratégies, mais elle savait aussi ce qu'elle avait à faire. Le plan s'imposa à son esprit avec force. Ce n'était pas le genre d'idée qu'aurait Miss Pursling la souris. Minerva Lane, en revanche...

Par chance, rien ne l'obligeait à épouser Walter Gardley dans l'immédiat. Un jour, peut-être. Mais si elle parvenait à balayer les soupçons de Stevens, elle pourrait repousser l'échéance pendant des mois. Et autre chose se présenterait, peut-être...

## Chapitre 3

Il était si séduisant que c'en était presque injuste, songea Minnie tandis que le duc de Clermont franchissait le seuil de son salon. Le soleil matinal filtrait par les fenêtres, se reflétant sur ses cheveux dorés sans doute un peu trop longs. Il s'arrêta dans l'embrasement de la porte et observa la jeune femme. L'aspect négligé de sa coiffure lui conférait une certaine douceur qui contrastait avec la force de son regard. Ses yeux étaient d'un bleu perçant, froid, tels les flots glacés d'un torrent de montagne au printemps. Il posa ses yeux sur elle et la contempla quelques secondes. Ensuite, il lança un coup d'œil à Lydia, qui se tenait à son côté.

Celle-ci avait bien ri quand Minnie lui avait fait part de son intention de rendre visite au duc de Clermont. Et elle n'avait pas sourcillé quand elle avait ajouté qu'elle avait besoin de lui parler en privé.

Ce n'était pas uniquement l'effet de l'imagination de Minnie : le regard du duc transperçait littéralement sa carapace. Il semblait tout savoir sur elle.

Il ne pouvait être au courant de rien car, en la détaillant, il sourit avec un certain plaisir. Ce ne fut qu'une esquisse de sourire, mais un changement intervint dans son regard. Ses prunelles passèrent d'un bleu glacial à une nuance un peu plus soutenue, un bleu de ciel d'été.

Sa beauté était un peu juvénile, alliant une touche de timidité dans son sourire à une silhouette élancée. À moins que ce ne soit sa façon de détourner vivement le regard chaque fois qu'elle soutenait le sien.

Si, la veille au soir, elle n'avait pas entendu le député Packerly louer les efforts du jeune duc au Parlement, elle l'aurait pris pour un imposteur. Séduisant, jeune, et modeste ? C'était trop beau pour être vrai. Dans la réalité, les ducs étaient bedonnants, vieux et intraitables.

— Miss Pursling. Que me vaut ce plaisir inattendu ?

« Inattendu », elle voulait bien le croire. Quant au plaisir... il changerait bientôt d'avis.

— Monsieur le duc...

La saluant d'un hochement de tête, il prit brièvement sa main dans la sienne, et elle ressentit aussitôt sa chaleur à travers les gants.

— Miss Charingford, fit Clermont en s'inclinant sur la main de son amie avec galanterie.

Lydia lança un regard en biais à Minnie, puis pinça les lèvres, comme si elle réprimait une envie de rire.

— Que me vaut cet honneur, mesdemoiselles ?

Prise au dépourvu, Lydia interrogea son amie du regard.

— Si l'on vous pose la question, monsieur, répondit Minnie, nous venons solliciter un don pour la commission d'hygiène des travailleurs.

Guettant sa réaction, elle retint son souffle. Le duc réfléchit quelques instants.

— Considérons que c'est fait, déclara-t-il. Si vous me laissez vos coordonnées, je veillerai à effectuer un don approprié. Quant au reste... s'il s'agit d'hier soir, soyez assurée de ma plus grande

discrétion.

Il était décidément perspicace. Lydia parut déconcertée par les propos du duc. Son amie et lui s'étaient-ils déjà rencontrés ?

— Non, monsieur, dit Minnie. Je voudrais vous entretenir d'autre chose. Miss Charingford ne m'accompagne qu'en tant que chaperon. Ce que j'ai à déclarer ne la concerne en rien.

— C'est vrai ! répondit Lydia avec entrain. J'ignore tout.

— Je vois...

Son sourire laissa soudain place à une certaine froideur. Sans doute imaginait-il quelque histoire sordide, quelque scandale, un piège destiné à le contraindre au mariage. N'était-il pas un duc jeune et séduisant, doté d'une fortune appréciable ? Sans doute faisait-il régulièrement l'objet d'intrigues de la part de jeunes filles vénales. Néanmoins, il ne congédia pas Minnie. Il balaya la pièce du regard d'un air pensif.

— Eh bien, si vous êtes capable de converser à voix basse, Miss Charingford s'assiera devant l'entrée de la pièce. Nous laisserons la porte ouverte, et nous nous installerons près de la fenêtre. Votre amie assistera à notre entretien, mais elle n'entendra rien.

En parfait gentleman, il proposa une chaise à Lydia. Ses manières étaient si irréprochables que Minnie en vint presque à douter de son propre instinct. Il actionna une clochette et commanda du thé. En attendant, il posa la main au bas du dos de Minnie pour l'entraîner vers la fenêtre. Troublée, la jeune femme conserva la sensation de chaleur de ce contact pourtant furtif à travers le tissu.

C'était tellement injuste qu'elle avait envie de hurler. Cet homme était riche, beau, et capable de la troubler d'un simple frôlement. Elle était venue dans l'intention de le faire chanter, et non de badiner. Par la fenêtre, elle observa la petite place mal entretenue, en contrebas. L'unique arbre était si noueux et sec qu'il méritait à peine ce nom. La pelouse desséchée cédait peu à peu le pas aux gravillons. Mais les espaces verts étaient rares à Leicester.

Les riches marchands érigeaient de somptueuses demeures au bord de la route de Londres, à Stonegate, quant aux aristocrates, ils occupaient de vastes propriétés dans la campagne environnante. Quiconque disposait d'une fortune et d'un statut résidait en dehors de la ville.

Sauf le duc. Minnie palpa nerveusement le document qu'elle avait en poche. Cet homme n'était décidément pas comme les autres. Les personnes de haut rang séjournant dans la région résidaient généralement à Quorn, voire à Melton-Mowbray pour la chasse au renard. Clermont louait une résidence qui se dressait à quelques rues des usines.

— En quoi puis-je vous aider ? demanda-t-il.

Tout cela était décidément bien étrange. Il mentait. Il ne pouvait en être autrement. Mais pourquoi ? Un échiquier était posé sur une table. Minnie s'efforça de ne pas le regarder, de résister à son attrait. Hélas...

Les blancs gagnaient. Ils n'étaient qu'à quelques mouvements de la victoire. La jeune femme voyait clairement la conclusion de la partie, le déplacement de la tour et du cavalier, l'alignement des trois pions blancs...

— Vous jouez aux échecs ? s'enquit-elle.

— Non, répondit-il. Je perds aux échecs. Lamentablement. Mais mon... enfin, l'un des hommes qui m'accompagnent joue par correspondance avec son père. C'est ici qu'il pose son échiquier. Vous n'avez pas l'intention de me défier à ce jeu, j'espère ? demanda-t-il avec un sourire.

— Non, assura Minnie. Simple curiosité.

Une domestique apporta le thé. Minnie attendit qu'elle soit repartie pour sortir de sa poche le tract que Stevens lui avait remis la veille au soir.

Elle lui tendit le document dont les bords s'étaient racornis en séchant, mais Robert ne le prit pas. Il l'observa assez longtemps pour déchiffrer les lettres capitales qui emplissaient le quart supérieur de la page.

— Suis-je censé m'intéresser aux tracts politiques ?

— Vous ne vous contentez pas de vous y intéresser, monsieur... Vous les rédigez, rétorqua-t-elle avec audace.

Visiblement intrigué, le duc fixa du regard la jeune femme. Troublée, Minnie se détourna. Enfin, le duc prit un petit pain et le rompit. Il était encore si chaud que de la vapeur s'en dégaugea, mais il ne parut guère s'en soucier.

L'accusation de la jeune femme devait lui paraître tellement risible qu'il ne prit même pas la peine d'y répondre. Il était assis dans un fauteuil moelleux, entouré de meubles cirés par un bataillon de domestiques dont la seule mission était de traquer le moindre grain de poussière. Le duc de Clermont avait loué la maison et son personnel composé de douze personnes pour deux mois. Il possédait des domaines dans tout le pays et sa fortune se montait, d'après les journaux, à des dizaines, voire des centaines de milliers de livres. Un tel personnage n'avait aucune raison de rédiger des tracts politiques subversifs.

Mais Minnie savait déjà qu'il n'était pas celui qu'il semblait être.

L'air le plus détendu du monde, il mordit dans le petit pain et invita la jeune femme à en faire autant.

Minnie était incapable d'avaler quoi que ce soit. La simple perspective de boire une gorgée de thé lui semblait insurmontable. Sans doute allait-il traiter son accusation par le dédain et se refuser à réagir... Contre toute attente, il lui prit la feuille des mains.

— « Travailleurs, organisez-vous, organisez-vous, organisez-vous » suivi de nombreux points d'exclamation, lut-il d'un ton plein de morgue. D'abord, sachez que je déteste les points d'exclamation. Ensuite, qu'est-ce qui vous porte à croire que je joue un rôle dans cette affaire ?

Minnie ne possédait aucune preuve concrète, mais elle se fiait à son instinct, car les indices concordait. Au pire, si elle se trompait, elle perdrait la face aux yeux d'un homme qu'elle ne reverrait plus jamais de sa vie. Elle croisa sagement les mains sur ses genoux et patienta. S'il parvenait à la déstabiliser par son silence, elle en était capable aussi.

Le duc fut effectivement le premier à reprendre la parole :

— Est-ce parce que je viens d'arriver en ville et que vous ne voulez pas accuser vos amis ?

Elle ne dit mot.

— Ou parce que j'ai l'air d'un fauteur de troubles ?

Même s'il s'exprimait avec une certaine ironie désinvolte, la lueur espiègle dans son regard indiqua à Minnie qu'il plaisantait.

— À moins que vous n'ayez entendu parler de mes tendances radicales ?

Il ne circulait aucun ragot de cette nature. Le duc de Clermont avait au contraire la réputation d'un homme puissant, à la fois habile et posé.

— Que faites-vous dans cette ville ? demanda la jeune femme. J'ai entendu ce qui se dit, mais quelqu'un de votre stature désireux d'investir dans l'industrie de Leicester enverrait plutôt un homme d'affaires au lieu de se déplacer en personne.

— J'ai des amis dans la région...

— Si ces amis méritaient à ce point une visite, vous séjourneriez chez eux.

— Je déteste m'imposer, persista-t-il en haussant les épaules.

— En tant que duc, vous vous imposez en permanence.

Un peu gêné, il fit la grimace.

— C'est justement pourquoi je déteste cela, Miss Pursling. Avez-vous de quoi étayer vos accusations ?

Elle reprit le document.

— Puisque vous tenez à le savoir, deux paragraphes de ce texte me portent à croire que vous en êtes l'auteur. J'en suis même convaincue.

— Eh bien, lisez-les-moi ! Démasquez-moi, dit-il en levant les mains en signe de reddition.

Minnie mit ses lunettes.

— « Que font les patrons pour se tailler la part du lion ? lut-elle. Ils dirigent leurs ouvriers et possèdent les usines. Et pour cette tâche qui ne requiert ni réflexion ni labeur, ils encaissent des sommes si importantes qu'ils ne lèvent même pas le petit doigt pour se vêtir seuls. Au lieu de travailler dès l'âge de quatorze ans, leurs filles sont oisives et leurs fils mènent une vie de débauche. »

Demeurant impassible, le duc garda ses yeux bleus perçants rivés sur elle. Puis il se mit à tapoter légèrement son accoudoir.

— Vous croyez que ce texte est l'œuvre d'un duc ? demanda-t-il avec une note d'amusement dans la voix.

— Ce n'est assurément pas celle d'un ouvrier.

— Vous seriez étonnée de constater combien certains sont instruits...

— Je fais partie de la commission d'hygiène, rétorqua Minnie. Loin de moi l'idée de les sous-estimer. Je connais un ouvrier doté d'une mémoire encyclopédique qui lit Dickens pendant la nuit et le récite à ses camarades le lendemain. Mais il n'y a pas que le premier paragraphe qui vous trahit.

— Ah ! fit-il, toujours souriant. Il existe donc un paragraphe encore plus compromettant.

Naturellement, le tract n'en compte que deux. Je suis tout ouïe !

— Je ne peux pas vous le lire, répliqua Minnie en posant le document. Le second paragraphe, monsieur, est celui que vous n'avez pas écrit. Vous avez parlé de ce que les patrons ne faisaient *pas*, mais vous n'avez pas évoqué une seule fois ce que les ouvriers *faisaient*. Un ouvrier aurait insisté sur ses tâches, ce qu'il accomplit, à qui son labeur profite, et non sur la façon dont quelqu'un d'autre en bénéficie. Ce texte émane d'un auteur qui, en dépit de ses bonnes intentions, raisonne comme un patron.

Clermont inclina la tête, puis il reprit le tract et le relut d'un air soucieux. Au fil de sa lecture, Minnie vit son expression passer de l'incrédulité à l'étonnement. Lentement, il esquissa un sourire. Lorsqu'il releva la tête, la froideur s'était envolée de son regard pour céder la place à une lueur de satisfaction.

— Eh bien, je dois admettre que vous avez raison.

— Dès lors, ce n'est qu'une question de logique. Un patron n'écrit pas un tel texte. Il aurait trop à perdre. Une fois les ouvriers et les patrons éliminés, il ne reste plus beaucoup d'auteurs potentiels. Hier soir, vous étiez caché derrière un rideau. Vous n'êtes pas celui que l'on croit. À mes yeux, vous êtes le seul suspect plausible.

Elle s'attendait qu'il nie de plus belle, car ses arguments n'étaient pas très solides. Mais le duc ne discuta pas. Il regarda en direction de Lydia, qui buvait du thé en leur lançant des œillades curieuses. Robert baissa d'un ton avant de reprendre :

— Si vous aviez l'intention de me dénoncer publiquement, vous en auriez parlé au juge, qui serait venu me voir accompagné d'une poignée de patrons en colère. Ils auraient exigé que je cesse d'aiguillonner leurs ouvriers. Or vous n'en avez rien fait. Vous avez même pris la peine de dissimuler la véritable raison de votre visite. (Il désigna Lydia d'un signe de tête.) Qu'attendez-vous

donc de moi ?

Il posa la main sur la poche de son gilet, à l'endroit où un homme rangeait son argent.

— Je veux que vous cessiez, avoua-t-elle.

Il la dévisagea.

— Je vous en prie, ajouta la jeune femme. Voyez-vous, ces tracts créent des conflits. Chacun surveille son voisin. Je distribue des affichettes pour les œuvres de charité des travailleurs. Elles n'ont aucune vocation politique. Il n'y est question que de choléra. Néanmoins, je pourrais faire l'objet de soupçons à cause de vous.

— Je suis certain que, même dans ce cas, vous sauriez vous défendre... À moins que vous n'ayez autre chose à cacher. Vous cherchez peut-être à éviter que les gens se demandent pourquoi une jeune fille sur le point de se fiancer se cache derrière un divan en voyant apparaître son prétendant.

Il haussa les sourcils d'un air interrogateur. Minnie ne put soutenir son regard plus longtemps.

— C'est donc ainsi, murmura-t-elle en examinant sa tasse.

— Quelle surprise ! fit-il d'un ton taquin. Ne me dites pas que vous avez quelque chose à dissimuler sur votre passé...

— Il est facile pour vous de trouver cela amusant. Sachez que, pour moi, l'avenir n'est pas un jeu. J'ai travaillé dur pour en arriver là et je me battraï pour conserver le peu de confort que j'ai obtenu. Je n'ai pas envie d'être espionnée. Pas plus que vous, sans doute. Si vous cessez, nous serons tous deux en sécurité.

— « En sécurité », répéta-t-il avec délectation. Je n'ai pas le goût de la sécurité. Et je vous rendrais un fier service en vous séparant de votre prétendant.

Minnie ne pouvait le contredire. Toutefois, elle secoua la tête.

— Vous ne me rendrez pas service si vous m'empêchez de trouver un autre mari par la suite. Mon destin en dépend, monsieur. Quand ma tante Caroline quittera ce monde, c'est son cousin qui héritera de la ferme. Ma tante Elizabeth et moi n'aurons nulle part où aller. Il faut absolument que je me marie.

Elle releva la tête et soutint son regard.

— Je n'ai pas le choix, ajouta-t-elle.

Le duc s'adoucit.

— Votre passé... C'est donc grave au point que vous soyez inquiète à l'idée qu'on s'y intéresse à cause d'un tract ?

L'espace d'un instant, elle eut presque envie de tout lui confier. Il semblait si ouvert, si avenant. Elle pouvait certainement... La simple pensée de se confesser lui glaça le sang. Elle baissa les yeux.

— Savez-vous ce que c'est que d'être une femme, à notre époque ? Les messieurs convolent de moins en moins de nos jours. J'ai lu que trente-quatre pour cent des jeunes filles bien nées atteignent l'âge de vingt-sept ans sans être mariées. Un passé compromettant n'est qu'une entrave de plus. Même un détail anodin peut être rédhibitoire.

Le duc s'installa plus confortablement et réfléchit.

— Eh bien, je vois une solution à notre problème mutuel. Il semble que j'aie besoin d'une raison plus crédible de rester en ville. Si vous ne m'avez pas cru, les autres ne me croiront pas non plus. Quant à vous, vous souhaitez faire partie des soixante-six pour cent de jeunes filles qui se marient. Je vais donc flirter avec vous durant mon séjour. Rejetez-moi et je feindrai la souffrance. Cette histoire fera grand bien à votre réputation. Cet arrangement me permet de continuer d'écrire et vous trouverez un mari.

Il s'exprimait avec une telle désinvolture... Elle les imagina dansant la valse, sa main posée sur la sienne. Cette scène la troubla au plus haut point.

— C'est une très mauvaise idée, assura-t-elle en secouant la tête. Qui croira une seconde que vous vous intéressez à moi ?

— Je saurai me montrer convaincant. Je ne connais pas une femme qui soit capable de tirer les conclusions que vous venez de m'exposer. Je soulignerai vos qualités. Discrète, un peu réservée en public...

Minnie pouffa, mais il la fit taire d'un signe.

— Vous avez du cran et êtes douée d'une rare clairvoyance. Je pourrais faire en sorte que tout le monde le sache.

Son regard la transperça. Elle sentit qu'elle ne pouvait lui échapper.

— Je ferai en sorte que les gens vous voient, *vous*, reprit-il.

Pourquoi était-elle soudain aussi troublée ? Une vague de chaleur l'envahit peu à peu. Elle fut parcourue de frissons. Cela faisait des années que personne n'avait fait mine de s'intéresser à elle... Tant d'attention d'un seul coup... c'était presque trop.

Mais le duc n'en avait pas terminé.

— Sans parler de vos cheveux... Normalement, une chevelure ondulée ne change pas autant la couleur. Les mèches captent simplement la lumière. Dans votre cas, je n'arrive pas à savoir s'ils sont blonds, châains ou même roux, tant la lumière y crée des reflets. Je pourrais les observer pendant des heures sans trouver de réponse...

Le cœur de la jeune femme battait non pas plus vite, mais plus fort. Le duc n'émettait là que des hypothèses, et Minnie était trop désespérée pour perdre son sens pratique.

— Allons donc ! lança-t-elle d'une voix tremblante, qu'elle aurait voulu dédaigneuse. Que diriez-vous si vous étiez entre hommes ? Que répondriez-vous si des compagnons vous demandaient ce que vous trouvez à une petite souris insignifiante comme Miss Pursling ? Je suis prête à parier que vous n'évoqueriez pas les reflets de ma chevelure. Ce sont là de belles paroles destinées à séduire une femme. Les hommes ne parlent pas ainsi quand ils sont entre eux.

De toute évidence, il s'attendait qu'elle croie à ses flatteries sans discuter, car il marqua un temps d'arrêt, surpris. Mais il retrouva vite le sourire.

— Allons, Miss Pursling... Aucun homme ne me poserait ce genre de questions. Il saurait ce qui a capté mon regard.

À ces mots, il se pencha vers elle et murmura sur le ton de la conspiration :

— Ce sont vos seins.

Minnie en demeura bouche bée. Une vague de désir l'envahit instantanément, alors que le duc, calé dans son fauteuil, ne tentait pas le moindre rapprochement.

— Ils sont magnifiques, ajouta-t-il.

Il avait beau ne pas la regarder à cet endroit, la jeune femme couvrit instinctivement sa poitrine de ses mains. Non pas pour la lui cacher, mais pour explorer ses propres courbes, voir si, peut-être, ses seins étaient réellement magnifiques, s'ils avaient toujours été superbes sans qu'elle en ait jamais eu conscience.

Tout autre homme que lui tenant les mêmes propos aurait paru lubrique, voire pervers. Sans doute en aurait-elle ressenti du dégoût. Mais le duc de Clermont était si souriant, enjoué, et il s'était exprimé d'un ton si détaché, que cela donnait l'impression qu'il énonçait un simple fait : « Il fait beau. Le ciel est bleu. Vous avez des seins magnifiques. »

— Ne protestez pas, c'est vous qui m'avez posé la question. Nous venons de faire plus ample connaissance grâce à un chantage. Inutile de nous encombrer d'hypocrisie.

Minnie se redressa légèrement pour mettre sa poitrine en valeur.



— Regardez-vous donc dans une glace, suggéra-t-il. Vous devez apprendre à voir au-delà de ceci...

Il toucha sa propre joue, et elle comprit qu'il voulait parler de la cicatrice qu'elle avait.

— Regardez-vous lorsque vous êtes, comme aujourd'hui, pleine de rage, prête à entrer en guerre.

Si vous vous étiez déjà vue dans cet état, vous ne vous demanderiez pas pourquoi je souhaite badiner avec vous. Vous le sauriez.

Le corps de la jeune femme s'embrasa, comme si une flamme s'était soudain mise à danser en elle. Jamais elle n'avait été aussi consciente d'avoir un corps ; elle se sentait frémir des orteils jusqu'à la pointe des seins... Il la dévorait du regard.

— Vous essayez de me faire tourner la tête avant même que j'aie accepté votre projet, dit-elle. Ce n'est pas très loyal...

Si elle avait hésité ne serait-ce qu'un instant, cette petite démonstration aurait dû suffire à la décider, car un homme capable de flirter de la sorte n'avait rien à faire avec elle.

Visiblement intrigué, le duc fronça les sourcils.

— Allons, Miss Pursling, reprit-il avec son petit sourire mystérieux. Vous êtes la personne la plus intéressante que j'ai rencontrée depuis mon arrivée ici. Votre compagnie serait un plaisir pour moi.

Il pourrait ensuite partir vers d'autres villes au gré de sa fantaisie. Quant à elle, elle bénéficierait pour quelques semaines de l'attention d'un homme, de ses compliments, de ses sourires ravageurs... Au risque de succomber à son charme au fil des jours. Il suffisait de voir l'effet qu'il produisait sur elle au bout de dix minutes.

Minnie secoua la tête comme pour remettre de l'ordre dans ses idées. Les gens auraient constamment les yeux rivés sur elle. Elle ne pouvait se permettre de faire l'objet d'une telle curiosité.

— Je n'ai rien à gagner à ce marché, monsieur. Si je vous aide et que nous sommes découverts, vous aurez au moins l'excuse d'être un homme riche, puissant et quelque peu excentrique. En revanche, je ne serai moi qu'une traîtresse qui aura renoncé à tout pour vous. De plus, si vous faites semblant de me courtiser, chacun croira que j'ai été votre maîtresse. Ma réputation sera anéantie. Et ensuite...

Une soudaine bouffée de tristesse empêcha Minnie de terminer sa phrase. Elle n'osait songer à la disparition de sa tante Caroline.

— Et ensuite, reprit-elle, je vivrai dans l'indigence, et vous resterez duc.

— Je traite mes maîtresses bien mieux que cela, vous savez, même les prétendues maîtresses.

Elle releva la tête et le regarda droit dans les yeux.

— Mon avenir n'a rien d'une plaisanterie.

Il fit la moue.

— Je vois que je m'y prends mal. Écoutez, Miss Pursling. (Il soupira.) Je ne prends nullement votre situation à la légère. Je ne suis pas venu dans cette ville en dilettante, mais pour respecter un engagement. Mon père a commis des erreurs que je dois réparer. Je ne vous souhaite aucun mal, mais je ne cesserai pas mes activités uniquement parce que vous me le demandez. Il serait dommage de nous quereller.

— Je n'ai aucune envie d'accumuler des preuves qui vous désigneraient comme le coupable, dit-elle, mais je le ferai au besoin. Si j'agis à ma guise, les gens apprécieront que j'aie su garder la tête froide en dépit de votre statut de duc.

— Et vous croyez que les hommes voudront vous épouser pour cela ? demanda-t-il, sceptique.

— Il en suffit d'un seul, répliqua la jeune femme. Avoir plusieurs maris est illégal.

Robert ne put réprimer un sourire.

— Vous avez réponse à tout, n'est-ce pas ? Je ne comprends vraiment pas pourquoi Gardley vous

traite de petite souris effacée. En tout cas, vous êtes la plus redoutable que j'ai jamais croisée.

Il lui effleura la main du bout du doigt. Non, il ne pouvait s'agir d'une caresse... Pourtant, cet infime contact suffit à la pétrifier.

— Je vous donne ma parole que vous aurez une demande en mariage avant mon départ pour Londres, même si je dois la faire moi-même.

Outrée, elle se leva d'un bond et s'écarta de lui.

— Ce n'est pas drôle ! s'exclama-t-elle sans prendre le soin de baisser le ton. Il n'y a pas matière à plaisanterie, quoi que vous en pensiez. Je vous prie de cesser !

Dans sa colère, elle avait renversé sa tasse de thé et sentait le liquide tiède imbiber sa robe. Le duc ne fit aucun commentaire et se contenta de redresser le plateau. Lydia les observait de loin, un peu gênée.

— Très bien, concéda-t-il à voix basse. J'agirai à ma guise et vous ferez de même. Nous verrons bien qui l'emportera.

— Vous ne pouvez me courtiser, insista-t-elle. C'est tout simplement impossible. Je me battrai contre vous.

— Vous n'en ferez rien, assura-t-il poliment. Essayez donc de lutter contre un adversaire qui refuse le combat. Vous n'y parviendrez pas.

— Vous ignorez de quoi je suis capable.

— Effectivement, admit-il avec un large sourire qui eut le don de la déstabiliser.

À ces mots, il se leva et lui prit la main. Cette fois, il s'inclina pour l'effleurer de ses lèvres. Minnie avait ôté ses gants. Le contact de sa bouche sur sa peau nue la fit frémir de la tête aux pieds.

— Je meurs d'envie de le découvrir...

## Chapitre 4

La pluie martelait les carreaux du bureau situé à l'étage, brouillant le spectacle de la rue. En contrebas, les deux femmes qui s'éloignaient n'étaient plus que deux taches sous leurs parapluies. Le bleu pâle abritait Miss Charingford, le marron foncé la stupéfiante Miss Pursling. De ce point de vue surélevé, rien ne distinguait Miss Pursling de la grande majorité des passants. Si Robert n'avait pas vu sa robe quelques instants plus tôt, il ne l'aurait pas reconnue.

Il avait l'impression de se réveiller après trois semaines de coma et d'apprendre qu'au cours de sa maladie, la reine Victoria avait abdicqué pour s'enfuir avec un dompteur de fauves de Birmingham. Son univers venait de basculer. Or voilà que Miss Pursling déambulait dans la rue, s'abritant sous une marquise, et conversait avec son amie en faisant tourner son parapluie, comme si de rien n'était.

Comme si elle ne venait pas de totalement le subjuguier...

Derrière lui, la porte s'ouvrit, puis il entendit un bruit de pas. Les domestiques étant trop respectueux pour l'approcher sans sa permission, il ne pouvait s'agir que d'Oliver Marshall.

— Alors ? demanda ce dernier. C'est aussi grave que tu le redoutais ?

Pensif, Robert tapota le rebord de la fenêtre du bout des doigts.

— Deux jeunes femmes sont venues solliciter une contribution pour la commission... bon sang, j'ai oublié. Ah oui ! La commission d'hygiène des travailleurs.

Robert ne cachait jamais rien à Oliver, ou presque. La veille, il n'avait pas évoqué Miss Pursling. Sur le moment, l'incident lui avait semblé insignifiant. De plus, il s'agissait des affaires de la jeune femme, et non des siennes. Pour une fois, il devrait se résoudre à quelques cachotteries.

— Je vois, reprit Olivier d'un ton taquin, elles sont venues tomber en pâmoison devant toi, non ?

Il regarda à son tour par la fenêtre et, ne voyant rien d'intéressant, fronça les sourcils.

— En fait, non, répondit Robert.

Sur le trottoir d'en face, les deux amies poursuivaient leur chemin, épaule contre épaule. L'eau qui dégoulinait de la marquise formait déjà des flaques d'eau boueuse. Oliver pensait qu'ils étaient venus dans cette ville uniquement pour parler de la réforme du droit de vote aux habitants. Miss Pursling avait menacé de révéler la vérité sur les autres activités de Robert, ce qui était autrement plus contrariant qu'un regard enamouré de jeune fille à marier. En revanche...

Robert se tourna vers lui.

— Dis-moi, qu'est-ce qui t'a porté à croire que j'étais une personne digne d'intérêt ?

Oliver Marshall enleva ses lunettes et les essuya à l'aide d'un mouchoir.

— Qu'est-ce qui te porte à croire que j'en suis arrivé à cette conclusion ? répliqua-t-il.

— Je suis sérieux ! Avant de te rencontrer, je n'étais pas un garçon comme les autres. Je n'étais que le fils d'un duc.

À part Oliver, personne ne l'avait jamais considéré comme un être normal. Il siégeait à la Chambre des lords et possédait une fortune héritée de son grand-père. La plupart des gens qu'il croisait étaient intéressés.

Miss Pursling disparut enfin au coin de la rue. Cette femme était à la fois une épine dans le pied et un enchantement. Il devrait s'occuper de son cas plus tard...

Oliver se tourna vers le duc.

— C'est peut-être parce que je savais précisément ce que représente le fait d'être le fils d'un duc. Tu n'étais pas le seul.

— Mais quand je t'ai rencontré, j'étais un parfait imbécile.

— C'est vrai, admit Oliver.

Leur amitié n'était pas apparue du jour au lendemain. Au départ, Robert avait considéré Oliver comme un ennemi et encouragé les autres élèves à le harceler. Mais Oliver ne demandait qu'à se défendre.

Un jour, Oliver lui avait révélé sans détour qu'ils étaient demi-frères. Pour Robert, le monde s'était écroulé.

— Pourquoi ce soudain besoin d'introspection ? s'enquit Oliver. C'est pourtant très simple : nous nous sommes battus comme tous les frères. Il nous a fallu un peu de temps pour apprendre à nous connaître. Ensuite...

— Tu as la mémoire courte, répliqua Robert. J'ai incité les autres à te tourmenter. Et même après que nous avons fait la paix, j'ai eu du mal à vivre ta révélation.

Pendant des mois, il avait été hanté par cette vérité incontournable, étayée par un simple calcul. Il suffisait de soustraire neuf mois à la date de naissance de son frère pour arriver à une date située deux mois après le mariage de ses propres parents. Quelle raison avait pu inciter son père à engendrer un fils hors des liens du mariage pour ensuite l'abandonner sans le moindre soutien financier ? Robert avait échafaudé mille hypothèses fondées sur des messages perdus, des mensonges, des histoires de domestiques quittant leurs fonctions...

— Si j'ai arrêté de trouver des excuses au comportement de mon père, c'est parce que je lui ai demandé des explications.

« *Peu m'importe ce qu'elle raconte, avait grommelé le duc. Elle l'a bien cherché. Toutes les mêmes !* »

Ce déni d'un crime dont il n'avait même pas été accusé ne faisait que mettre en lumière la terrible vérité. De retour au pensionnat, Robert était allé trouver Oliver.

« *Je ne suis pas comme mon père, lui avait-il affirmé d'une voix tremblante. Je ne suis pas comme mon père, quoi qu'on en dise.* »

Oliver s'était contenté d'un sourire.

« *Je sais, avait-il répondu d'un air taquin. J'attendais simplement que tu t'en rendes compte. Je sais que tu n'es pas comme ton père.* »

Au fil des années, ces paroles avaient acquis plus de sens à ses yeux que les flatteries qu'il entendait si souvent. Un professeur de Cambridge l'avait regardé dans les yeux en disant : « Vous êtes le portrait craché de votre père. » Lorsqu'il avait atteint la majorité, des hommes lui tapaient dans le dos en lui disant combien il ressemblait au vieux duc de Clermont. Chaque fois qu'on le complimentait sur son héritage, il entendait les lamentations de son père. « *Elle l'a bien cherché. Toutes les mêmes !* »

Robert dominait son frère de quelques centimètres et était de trois mois son aîné. De plus, il était le fils légitime, celui qui hériterait d'un duché et de l'immense fortune de sa mère. Nul n'aurait sourcillé s'il lui était venu l'idée de remettre son frère à sa place, c'est-à-dire de l'ignorer.

C'était la raison pour laquelle Robert n'en ferait jamais rien. Il ne se contentait pas d'être à jamais le fils privilégié. D'autant plus que ce frère était né d'une faute de son père.

Depuis ce jour, tout ce qui lui rappelait la fortune paternelle, son statut, lui pesait, car il se souvenait de ce jour où il avait compris ce que signifiait être le fils d'un duc. Quoi qu'il puisse faire, personne n'oserait le remettre en question. Ses crimes resteraient impunis quel que soit le prix à payer par ses victimes. Si Robert décidait de suivre les traces de son père, nul n'y verrait à redire.

Les hommes n'avaient-ils pas certains besoins ? Et les femmes le cherchaient bien... Elles étaient toutes les mêmes.

Une seule personne avait osé le regarder droit dans les yeux en lui disant que rien ne l'obligeait à ressembler à son père. Une seule personne... Robert regarda par la fenêtre. Enfin, un peu plus qu'une seule personne.

Miss Pursling venait d'entrer chez lui pour lui tendre ce tract en affirmant qu'il en était l'auteur. Il avait eu du mal à ne pas se rengorger et lui demander ce qu'elle en pensait.

« Avez-vous trouvé le texte efficace, persuasif ? »

— Notre père était un imbécile, déclara-t-il.

— *Ton* père, le corrigea Oliver. Le duc de Clermont ne m'a pas élevé. Il ne m'a pas emmené à la pêche. Il m'a engendré, mais il n'est pas mon père. Il ne l'a jamais été.

Selon ces critères, Robert lui-même n'avait pas eu de père.

— Je parlais de paternité biologique, dit-il.

Oliver secoua la tête.

— La famille, ce n'est pas une question d'histoire personnelle ou de biologie, affirma-t-il. C'est une question de choix. Ne fais pas cette tête ! Tu sais très bien ce que je veux dire. Ce n'est pas parce que je refuse de reconnaître cet homme comme mon père que tu ne peux pas être mon frère.

— Si seulement tout était aussi facile...

Robert mit les mains dans ses poches et regarda au loin.

— J'ai reçu un message de ma mère, ce matin, reprit-il.

— Ah..., dit Oliver en posant une main sur son épaule. Je vois.

— Je sais, reprit Robert en feignant la désinvolture. Pourtant, nous nous sommes croisés à Londres, il y a deux mois.

Son frère le regarda du coin de l'œil. Il exprimait tant de pitié que Robert le repoussa d'un geste.

— Arrête, marmonna-t-il. Elle vient ici.

*Clermont*, avait-elle écrit. *Je compte m'installer à L'hôtel des Trois Couronnes, à Leicester, pendant un certain temps. Je crois savoir que vous vous trouvez en ville. Nous dînerons ensemble le 19 novembre.*

— A-t-elle précisé pourquoi elle venait ? Je ne vois pas ce qui pourrait l'attirer ici, déclara Robert en évitant avec soin le regard de son frère. Si la famille est une question de choix, cela fait bien longtemps qu'elle a choisi. Je ne suis pas sa priorité. Pourquoi s'intéresserait-elle à moi maintenant, alors qu'elle m'a toujours négligé par le passé ?

— Peut-être veut-elle...

— Non ! l'interrompit Robert. Elle ne veut jamais avoir affaire avec moi.

Les deux hommes se connaissaient depuis l'enfance. Ils avaient fréquenté Eton, puis Cambridge. Pendant toutes ces années, Oliver avait reçu de nombreuses lettres de sa famille. Son frère, lui, n'avait presque jamais eu de nouvelles de ses parents.

Oliver leva les yeux au ciel et sembla choisir ses mots avec soin.

— Que comptes-tu faire ?

— Je lui ai déjà répondu que je serais absent à cette date car j'avais promis d'accompagner Sebastian.

— Ah..., répéta Oliver.

— Ensuite, j'ai écrit à Sebastian pour l'implorer de venir, avoua Robert. Quoi qu'elle veuille de moi, ce ne peut être d'une extrême importance. De plus, cela fait presque un an que nous ne nous sommes pas retrouvés tous les trois. Si les frères ténébreux au grand complet ne suffisent pas à la repousser...

Oliver sourit.

— On ne nous appelait ainsi à Eton que parce que nous étions tous les trois atypiques et gauchers. Je suis devenu un homme presque respectable. Tu es duc. Quant à Sebastian, il est... Quand on y pense, il compte parmi les êtres les plus doués de sa génération.

— Bien tenté, commenta Robert en riant, mais cela ne sert à rien. Ma mère considère ta simple existence comme un affront personnel. Elle est certaine que Sebastian est un apostat... et un débauché, depuis qu'il l'a courtisée, l'an dernier.

— Quoi ? balbutia Oliver.

— Je lui ai demandé de me sauver la mise, lors d'une entrevue avec elle, et il l'a fait, mais à sa façon.

Son frère fit la grimace.

— Il n'était pas sérieux, reprit Robert, mais cela ne change rien. Si elle insiste pour me voir malgré cet ajournement et la présence de deux personnes qu'elle déteste, c'est que la situation est grave.

À une époque, Robert se serait bercé d'illusions. Il aurait rêvé de voir sa mère se précipiter vers lui pour implorer son aide. Grâce à son esprit et à son bon sens, il l'aurait sauvée et elle lui aurait demandé pardon de l'avoir négligé. Dans sa jeunesse, quand il s'imaginait les regrets de sa mère, il lui disait toujours de ne pas pleurer.

« *Ne vous inquiétez pas*, lui disait-il. *Nous pouvons encore rattraper le temps perdu.* »

Désormais, ce n'était pas le temps qui lui manquait, mais l'espoir. À force de subir des revers, il avait baissé les bras, de guerre lasse. Cela faisait plus de dix ans qu'il avait fait le deuil de la tendresse de sa mère. Il n'allait pas recommencer. Aussi improbable que cela puisse paraître, elle avait sans doute quelque affaire à conclure à Leicester, et elle serait partie avant son retour.

— Et que feras-tu si la situation est vraiment grave ? demanda Oliver.

— Comme d'habitude, je ferai mon devoir.

Avant de décider du sort qu'il réservait à Miss Pursling, Robert attendit de la revoir. L'occasion se présenta trois jours plus tard, chez les Charingford, où Robert et Oliver étaient invités à dîner.

Depuis leur entrevue, il avait souvent pensé à la jeune femme. Quelque chose en elle l'attirait. Son esprit vif et son audace lui plaisaient. Une nuit, il avait même rêvé qu'elle se montrait entreprenante...

Hélas, les fantasmes devenaient rarement réalité. Elle n'avait sans doute pas la moindre intention de lui procurer du plaisir. En réalité, il s'attendait à subir de sa part une enquête en bonne et due forme, avec déguisements de fortune, questions maladroites et inspection de ses ordures en quête d'indices... Miss Pursling était une jeune femme de caractère prête à se jeter dans la bataille avec passion.

Aussi ne fut-il guère surpris de la croiser lors de cette réception. Au moment de son arrivée, elle était déjà en grande conversation, mais elle ne tarderait certainement pas à venir vers lui. Il la surveilla du coin de l'œil. Sans doute allait-elle épier ses conversations...

Au contraire, elle l'ignora si bien que, juste avant de passer à table, ce fut lui qui espionna la discussion de la jeune femme avec trois autres dames. Peut-être se renseignait-elle sur lui.

Mais ce n'était pas le cas.

Peu loquace, elle s'exprimait d'une voix si douce qu'il eut du mal à comprendre ses propos. Il se rappelait sa voix mélodieuse, cette énergie qui illuminait ses traits et qui la rendait jolie. Mais en cet

instant, il devait se concentrer sur autre chose.

Elle portait une robe marron à la coupe stricte, ourlée d'un simple galon au bas des manches et autour du décolleté. Elle avait dû cacher ses lunettes dans une bourse qu'elle portait au poignet. Elle gardait ses distances et prenait soin de ne pas se faire remarquer.

Robert l'avait presque décrite à Oliver comme une femme d'esprit. Lorsqu'ils s'attablèrent, Minnie se trouva assise non loin de son frère, mais n'engagea pas la conversation avec lui. Elle ne leva les yeux de son assiette que pour observer son verre d'eau. Elle murmura quelques mots, auxquels Oliver répondit en lui passant la salière.

Dire que cette femme l'avait menacé de le dénoncer ! C'était incroyable. Au cours du repas, Oliver lui posa quelques questions. Elle se contenta de marmonner quelques propos inintelligibles, la tête baissée, si bien que son frère finit par renoncer.

La femme déterminée avait disparu pour n'être plus qu'une ombre sans conversation. Elle avait raison. Tout le monde allait se demander ce qu'il lui trouvait. Comment s'y prendre ? Il ne pouvait pas badiner avec une femme aussi fade et quelconque.

Lorsque les messieurs rejoignirent les dames au salon, il fit son devoir. Il prit le temps de converser avec les invités, d'apprendre leur nom, de s'enquérir de leur santé. À quoi bon être un duc si l'on ne pouvait profiter de son statut pour faire sourire les autres ? Mais cette fois, il avait une autre motivation. Il finit par se retrouver auprès de Minnie. Assise sur une chaise, à une extrémité de la pièce, elle observait les autres. S'intéressait-elle à une personne en particulier ? Robert ne sut le dire.

— Miss Pursling ! Quel plaisir de vous revoir !

Elle leva les yeux, sans lui accorder le moindre regard, se contentant de fixer un point au loin.

— Monsieur le duc...

Elle s'exprimait à voix basse, mais son timbre n'avait rien perdu de sa douceur. Au moins, Robert ne s'était pas mépris sur ce point.

— Puis-je m'asseoir à côté de vous un instant ?

Elle ne le regardait toujours pas. Les yeux rivés sur le tapis, elle lui indiqua une chaise. Robert s'y installa et attendit qu'elle prenne la parole.

Les secondes s'égrenèrent en silence. Robert comprit qu'elle ne dirait rien.

— Laissez-moi deviner : vous avez décidé de me laisser diriger la conversation. Après tout, en tant que duc, cela fait partie de mes fonctions.

— Oh, non, fit-elle avec une moue. Je ne pense pas que vous ayez le moindre talent dans ce domaine.

Elle suggérait qu'elle n'était pas aussi timide qu'elle en avait l'air. Robert commençait à douter de sa propre mémoire. Cette femme effacée était-elle bien venue chez lui pour essayer de le faire chanter ?

— Dites-moi, insista-t-il, comment le prénom de Wilhelmina peut-il se transformer en Minnie ? Ce surnom évoque pour moi quelque chose de minuscule, ce qui n'est pas votre cas.

Elle examina ses gants.

— Ce diminutif reprend la troisième syllabe de mon prénom, monsieur le duc.

La jeune femme mystérieuse était de retour. Avait-il imaginé leur conversation ? Peut-être était-il en train de perdre la raison.

— Pourquoi ne pas avoir choisi la première syllabe ? Ou la deuxième ?

Elle leva les yeux et, pour la première fois de la soirée, plongea son regard dans le sien. Il crut y déceler une étincelle, un signe de l'intelligence dont elle avait fait preuve lors de leur dernière entrevue. Les yeux n'étaient-ils pas les miroirs de l'âme ? Pourtant, elle dissimulait à merveille ses

qualités.

— Vous comprendrez certainement le problème que poserait Willy, reprit-elle d'un ton aimable.

C'est un nom masculin.

— Effectivement...

Il se mit à rire, presque étonné. Elle semblait si vulnérable, à se tordre les doigts, et à éviter son regard. Mais il y avait cette voix... ce timbre velouté qui évoquait un feu de bois, un soir d'automne, ou des draps de soie sur un lit douillet. Il entrevit ses cheveux débarrassés de leurs épingles, étalés sur un oreiller, quelques mèches au ton miel couvrant ses seins...

Robert eut soudain la gorge sèche.

— Ce n'est pas ce à quoi je m'attendais lorsque vous m'avez dit que vous lutteriez contre moi.

— Vraiment ?

Elle examina son gant avec soin. Robert remarqua qu'elle s'inquiétait d'un léger accroc au bout d'un doigt.

— Vous pensiez que j'allais perdre la raison face à votre sourire, reprit-elle. Vous supposiez que j'allais prouver aux yeux de tous ce que vous aviez fait en me lançant dans une enquête sordide sur vos activités de façade ?

— Je... non, bien sûr que non.

Le duc rougit légèrement. Elle avait vu juste : c'était précisément ce à quoi il s'attendait. La jeune femme se mordit la lèvre inférieure d'un air timide.

— Et maintenant, murmura-t-elle, vous êtes étonné de constater que j'ai pris le dessus.

— Ah oui ? fit-il en la dévisageant. C'est ce que vous pensez ?

Elle avait les yeux rivés sur son épaule. Rien dans sa posture ne trahissait l'assurance de son discours.

— Bien sûr que j'ai pris le dessus, reprit-elle. Vous êtes un duc instruit et bien éduqué, l'un des hommes les plus puissants d'Angleterre. Vous avez sans doute des centaines de personnes à votre service dans vos nombreux domaines. Vous réalisez sans doute des milliers de livres de bénéfices.

Elle esquissa un sourire qui chassa toute illusion de discrétion et de retenue. Une fossette se creusa sur sa joue. Lorsqu'elle croisa furtivement son regard, il fut si troublé qu'il en eut le souffle coupé.

Telle était donc la femme qui l'avait menacé.

— Vous possédez tout cela, dit-elle, mais moi je possède un atout que vous n'avez pas.

Il se pencha vers elle pour mieux l'entendre.

— J'ai le sens de la stratégie, déclara-t-elle.

Elle esquissa de nouveau un sourire époustouflant, puis son visage se départit de toute expression. Elle baissa les yeux et redevint une jeune femme ordinaire.

Un autre homme que lui aurait été pris au dépourvu. Mais Robert se refusa à reculer lorsqu'elle baissa la tête à nouveau. Non, il voulait qu'elle se révèle encore telle qu'elle était.

— Vous n'avez rien fait, déclara-t-il.

Elle demeura impassible.

— Je gagne, annonça-t-il. Vous ne me pousserez pas à rendre les armes.

— Vous croyez peut-être qu'une bataille se remporte à la force des canons, des discours et des attaques audacieuses.

Tout en parlant, elle lissait le bas de sa robe.

— Eh bien, ce n'est pas le cas, reprit-elle. Une guerre se gagne à l'usure, à force de ténacité. Ce sont les ouvriers qui fabriquent des cartouches dans les usines de munitions qui remportent une guerre, les trains de ravitaillement que l'on protège des regards ennemis. C'est le soin que l'on porte



aux détails insignifiants qui permet de gagner la guerre. Si vous vous attendez à une charge de cavalerie, monsieur le duc, vous avez perdu d'avance.

— Si vous essayez de me faire battre en retraite, vous n'y réussirez pas.

— C'est la beauté d'une stratégie. Tout ce que je fais recèle une double menace. Si vous ne reculez pas face à des paroles, vous révélez votre personnalité. Tout ce que vous dites ou faites, chaque sourire charmeur, chaque protestation aimable... le mieux que vous puissiez espérer est de modifier la forme de ma victoire. Il n'en demeure pas moins que je vais gagner.

Elle semblait si frêle, assise sur cette chaise, si fragile... Il fallait que Robert ferme les yeux et efface l'image troublante de cette jeune femme intrépide pour comprendre l'évidence. Si Miss Pursling refusait de le regarder dans les yeux, sa voix semblait indomptable.

— Ainsi, vous me trouvez charmant. Vous n'aviez pas évoqué cette qualité.

— Bien sûr que vous êtes charmant, rétorqua-t-elle sans lever la tête. Je suis totalement sous le charme.

Sa voix recéléait une note si amère que Robert faillit y prendre plaisir.

— Vous êtes une force de la nature, monsieur le duc, déclara-t-elle. Mais moi aussi.

Elle n'avait pas dit qu'elle-même était charmante... En fait, elle ne l'était pas, à proprement parler. Cependant, elle avait quelque chose de fascinant : son mystère. Il l'avait d'abord prise pour une femme intelligente et pleine de caractère. Ensuite, il s'était demandé si elle n'était pas insignifiante. En cet instant, elle semblait échapper à toutes les catégories, et se révélait bien plus complexe que toutes les autres femmes qu'il avait rencontrées.

— Si vous voulez que je batte en retraite, dit-il à voix basse, ne soyez pas si intéressante.

Elle pinça les lèvres.

Avant qu'elle puisse lui répondre, un brouhaha se fit entendre à l'autre extrémité de la pièce. Robert tourna la tête pour voir une femme se lever si brutalement qu'elle renversa sa chaise. Il reconnut Miss Charingford, la fille du maître de maison, l'amie qui avait accompagné Miss Pursling.

— Allons, Lydia ! s'exclama l'homme assis à côté d'elle. Vous ne voulez pas dire que...

— Si ! rétorqua la jeune femme.

Sans crier gare, elle prit un verre sur la table et en projeta le contenu au visage de son voisin. Des gouttelettes de vin rouge dégoulinèrent sur son nez puis son menton, tachant son foulard. Ébahis, les convives retinrent leur souffle.

— Vous ne pouvez pas faire cela ! lança-t-il en se levant.

Robert reconnut George Stevens. Il avait parlé deux fois à ce notable local.

— Vraiment ? fit Miss Charingford. Vous allez voir !

Elle saisit un autre verre des mains d'une jeune femme et le renversa sur Stevens.

— Eh bien si, je peux !

À ces mots, elle se redressa fièrement et quitta la salle. Robert se tourna vers Miss Pursling.

— Est-elle... ?

Mais la jeune femme avait disparu. Elle ne s'était pas excusée et n'avait pas invoqué quelque prétexte pour se retirer. Elle s'était simplement lancée à la poursuite de son amie. Quelques instants plus tard, la porte de la salle se referma sur les deux jeunes femmes.

C'était extraordinaire. Ni sa posture ni l'expression de son visage n'avaient changé durant leur conversation. Certes, Minnie se cachait. Elle lui avait désigné la chaise qui lui permettrait de converser tout en observant Lydia du coin de l'œil. Robert pensait qu'elle détournait les yeux pour feindre la timidité. En réalité, elle surveillait Stevens !

Elle n'avait pas menti en parlant de double menace. Minnie avait repoussé ses tentatives de

conversation d'un air distrait, lui faisant la leçon sur la stratégie, jouant les timides, les inconséquentes aux yeux des témoins éventuels. Ce faisant, elle suivait l'évolution de la conversation de son amie à l'autre bout de la pièce.

*Seigneur*, songea-t-il. Il avait la migraine en songeant à la concentration dont elle avait dû faire preuve.

— Monsieur le duc...

En émergeant de sa rêverie, Robert découvrit un homme à son côté. George Stevens affichait une mine sévère et réprobatrice. Il s'était essuyé le visage, mais son foulard était taché de vin. Sa déconfiture suscita chez Robert de la compassion.

— Capitaine Stevens.

— Puis-je vous déranger un instant ?

Le duc regarda une fois encore en direction de la porte.

— Bien sûr.

Steven s'inclina, un peu raide, puis s'assit à la place que Miss Pursling venait de libérer si brutalement.

— Il est admirable, déclara-t-il, vraiment admirable, pour un homme de votre statut de consentir à parler à une personne méritante. (Il se frotta les mains.) Cependant... Euh... Comment dire ? Toutes les femmes ne sont pas méritantes. Sachez que Miss Pursling n'est pas celle qu'elle paraît être.

— Vraiment ? demanda Robert, toujours sous le choc. En quoi diriez-vous que cette jeune femme ne correspond pas à son apparence ?

Stevens parut se détendre un peu.

— J'ai des raisons de croire qu'elle n'est pas celle qu'elle prétend être.

— « Des raisons » ? Quelles raisons ?

Le capitaine sursauta, comme s'il n'avait pas l'habitude de répondre à ce type de questions.

— Eh bien, je... j'ai parlé à quelqu'un qui connaissait intimement sa grand-tante. Cette personne n'est même pas au courant de l'existence de Miss Pursling !

— « Qui connaissait » ? répéta Robert d'un ton posé. C'était il y a combien de temps ?

Stevens commençait à s'agiter comme un écolier surpris en flagrant délit de mensonge.

— En théorie, elle la connaissait avant qu'elle ne vienne s'installer à Leicester. C'est-à-dire...

— « En théorie » ? reprit le duc, intrigué. Veuillez m'excuser si je ne connais pas très bien les familles de la région. La grand-tante de Miss Pursling n'est-elle pas arrivée ici il y a cinquante ans ?

— En effet, admit Stevens en s'agitant sur son siège. Mais elle connaissait toute la famille... (Il se tut et respira profondément.) Si la jeune Elvira Pursling s'était mariée, elle l'aurait su. Elle est supposée être la mère de Wilhelmina. Les gens parlent, vous savez, surtout en cas d'heureux événement. Or il n'y a aucune trace de ce mariage. J'ai des raisons de croire que Miss Pursling est une enfant illégitime.

C'était possible. Dans ce cas, il comprenait qu'elle refuse que l'on se renseigne sur son passé. Elle était assez différente des autres, en effet.

S'il y avait quelque vérité dans les propos de Stevens, Robert pouvait régler le problème. La menacer, alors qu'elle avait déjà lancé son chantage...

Mais non. Il était un gentleman. Les hommes puissants usaient souvent de leurs prérogatives pour faire du tort aux femmes. C'était ignoble.

Robert devint glacial. Il ne laissa pas éclater sa colère, se contentant de regarder l'autre homme sans réagir, jusqu'à ce que le capitaine détourne les yeux.

— Stevens, auriez-vous entendu à mon propos des rumeurs qui vous porteraient à croire que

j'écouterais de telles accusations ?

— Mais, monsieur le duc, Miss Pursling vous est inconnue. Je souhaitais simplement...

— Vous pensiez que j'accorderais foi à des ragots sans fondement simplement parce qu'ils concernent une personne que je ne connais pas ?

— Je voulais simplement..., bredouilla Stevens.

— J'en ai assez de vos spéculations ! Si j'entends dire que vous poursuivez dans cette voie, je veillerai à ce que cette ville place un autre capitaine à la tête de sa milice.

— Vous ne pouvez pas ! déclara Stevens en pâlisant.

Il savait sans doute trop bien que Robert en avait le pouvoir. Pas directement, certes, mais il lui suffisait de jouer de son influence, ce qu'il ne faisait jamais sans raison valable. Toutefois, une menace ne coûtait rien.

L'autre inclina la tête.

— Pardonnez-moi, monsieur le duc. Cette femme n'est rien. Je me suis trompé. Jamais je n'aurais cru que vous porteriez le moindre intérêt à une personne qui vous est à ce point inférieure.

— À quoi bon être duc si c'est pour mépriser les autres ?

Il regretta aussitôt ce commentaire, mais il n'avait pu s'en empêcher.

Stevens parut troublé. Il fallait être fou, songea Robert, pour accorder un tel pouvoir à un homme sans savoir comment il en ferait usage. Il aurait pu effectivement anéantir Miss Pursling en une seule phrase, mais c'eût été une erreur.

— Monsieur le duc, reprit enfin Stevens. Votre sollicitude vous fait honneur.

Robert ne pouvait en dire autant du comportement de cet homme.

— Non, absolument pas, contesta Robert en le regardant dans les yeux. Cela s'appelle de la décence. Et je n'ai aucun mérite à faire ce que tout homme devrait faire.

Stevens porta la main à son front taché de vin.

— À présent, conclut le duc en se levant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai d'autres personnes à voir.

En traversant la pièce, il sentit le regard du capitaine rivé sur son dos. Il se promit de le surveiller de près...

## Chapitre 5

— Lydia ! appela Minnie en se lançant à sa poursuite dans le couloir. Lydia, attends ! Quelle mouche t'a piquée ? Où vas-tu ?

La jeune femme s'arrêta net, les poings crispés de rage.

— D'après toi ? répondit-elle sans se retourner. Je monte.

— Il n'est pas trop tard, insista Minnie. Retourne dans la salle et présente-lui des excuses. Stevens te pardonnera, c'est certain !

— Eh bien moi, je ne lui pardonnerai pas, rétorqua Lydia. Il m'a répété les plus viles rumeurs à ton sujet. Selon lui, tu es une enfant illégitime. Quelle crapule ! Comme ose-t-il colporter pareilles bêtises ?

Minnie prit son amie par les épaules.

— Lydia, je t'en prie. Retourne dans la salle et excuse-toi. Dis-lui que tu regrettes. Que tu t'es trompée. Raconte-lui que tu as bu trop de vin, et je suis sûre qu'il oubliera cet incident.

— Mais je ne veux plus de lui ! insista Lydia en tapant du pied. Je refuse d'épouser un homme qui parle en ces termes de ma meilleure amie. Un homme qui en rit et qui s'attend à ce que je ne réagisse pas. J'en suis incapable.

— Tu sais très bien ce qui se passera à la mort de ton père. Ton frère héritera de l'usine, et toi...

— Je recevrai ma part, l'interrompit-elle en redressant la tête.

Minnie savait qu'elle n'aurait pas de quoi vivre. Après une rupture aussi scandaleuse, Lydia n'avait guère de chance de trouver un autre prétendant. De plus...

— Et si la rumeur te concernait, la prochaine fois ? insista Minnie.

Elle n'eut pas à préciser sa pensée. Trop de gens connaissaient le secret de Lydia : le médecin qui avait établi le diagnostic, ceux qui l'avaient croisée, en Cornouailles, au cours de ces mois terribles... Lydia avait, presque autant que Minnie, une épée de Damoclès au-dessus de la tête.

— Peu importe qui est au courant, répondit-elle en détournant les yeux. La vérité n'empêche en rien la rumeur. Stevens propage des horreurs à ton propos.

Lui expliquer l'origine de la rumeur ne ferait que soulever des questions auxquelles Minnie ne pouvait répondre. Pourquoi n'existait-il aucune trace écrite de la naissance d'une dénommée Wilhelmina Pursling ? Sous quel autre nom avait-elle vécu par le passé et pourquoi avait-elle dû changer d'identité ?

— Mes parents étaient mariés, je puis te l'assurer, déclara-t-elle.

C'était bien le seul argument qu'elle puisse invoquer.

— Lydia, ne mets pas ton avenir en péril. Rejeter un fiancé uniquement parce qu'il a tenu des propos qui t'ont déplu n'est pas une solution. Personne n'est parfait.

Entêtée, Lydia croisa les bras.

— Comment puis-je garder le silence ?

— Mais il était..., hésita-t-elle. Tu m'as dit...

Lydia avait déclaré que Stevens la rendrait heureuse. Elle n'avait cessé de le répéter, comme si elle s'efforçait d'y croire elle-même. Lydia était ainsi : elle voyait toujours le bon côté des choses et souhaitait le bonheur de chacun. Elle se tourna vers Minnie :

— Certaines décisions semblent inévitables. Je pouvais rendre service à mon père en épousant un homme honorable et gentil... Je me disais que je ne trouverais pas mieux. C'était un choix raisonnable, du moins le pensais-je.

— Dans ce cas, retourne t'excuser, ordonna Minnie.

L'expression de son amie se durcit.

— Après ce qu'il m'a raconté ? Il m'a conseillé de ne plus te fréquenter. Le monde serait-il cruel au point de m'obliger à sacrifier ma meilleure amie afin de conclure un beau mariage ?

Minnie était peinée pour elle. Après les épreuves qu'elle avait traversées, Lydia avait gardé ses valeurs et ses convictions.

— Le monde est peut-être cruel, en effet, murmura Minnie. En fait, il l'est.

Elle était bien placée pour le savoir, hélas...

— Tu te trompes, persista Lydia avant de la prendre dans ses bras. Je ne le permettrai pas.

Minnie faillit se laisser convaincre par la réconfortante conviction de son amie, mais il y avait un problème...

Un jour, Lydia découvrirait ce que son amie lui avait caché et leur amitié n'y survivrait pas. Ce n'étaient pas les faits en eux-mêmes qui détruiraient leur complicité, mais le silence de Minnie, qui connaissait les plus sombres secrets de son amie alors qu'elle ne lui avait jamais confié les siens en retour.

Leur amitié était vouée à être brisée, mais quand ? Minnie était incapable de renoncer à une complice si enjouée et confiante en la vie. Parfois, elle parvenait même à insuffler à Minnie un peu de son optimisme.

Alors, Minnie se prenait à croire qu'elles pourraient être heureuses, ne plus redouter l'avenir, rester amies à jamais...

De toutes les illusions stupides dont Minnie avait pu se bercer, c'était celle dont elle parvenait le moins à se défaire. Pour l'heure, elle se contenta de serrer son amie dans ses bras en espérant que son passé ne resurgirait pas trop vite.

— Le duc de Clermont t'a parlé assez longuement. Que t'a-t-il raconté ?

— Rien, répondit Minnie en souriant malgré elle. Absolument rien.

Le logement, si l'on pouvait le nommer ainsi, était un immonde taudis. Les murs décrépits de l'unique pièce étaient fissurés et maculés de suie. Il y régnait une odeur nauséabonde de vinaigre et de chou rance. La chaise sur laquelle Robert était installé était branlante. Au moindre mouvement, le bois craquait de façon inquiétante. Ce cadre sordide était à l'image du mal qu'avait fait son père à Leicester. Et il était venu réparer ses fautes.

Il n'avait que trop tardé à faire amende honorable. À sa décharge, il n'était informé de ces problèmes que depuis peu.

Finney, un homme malingre affligé d'une toux chronique, resserra son manteau.

— Graydon Boots..., maugréa-t-il en regardant fixement le plafond. Voilà un nom que j'ai voulu effacer de ma mémoire. La dernière fois que j'ai travaillé pour eux, c'était en 1858, je crois...

— C'est ce qu'indiquent les archives, confirma Robert.

— Et vous me dites qu'au bout de toutes ces années, alors que Graydon Boots a disparu depuis plus de dix ans, un monsieur de la haute peut m'accorder une pension, à moi ?

Robert opina.

— Mr Blaisdell, j'ai purgé quatre mois de prison. J'y ai laissé ma santé, mais j'ai encore ma tête, et je n'en crois pas un mot. Il doit y avoir un piège quelque part.

Ce n'était nullement le cas. En cédant l'usine à son père, le grand-père de Robert avait conclu un pacte avec le diable. Ce père qui ne connaissait rien à l'industrie avait confié l'entreprise à un régisseur en lui ordonnant d'en tirer le plus de profit possible. Robert avait découvert son existence alors qu'il parcourait les archives de son grand-père. Les registres mal tenus de son père ne faisaient même pas mention de cette fabrique.

— Mr Finney, ce n'est pas Graydon Boots qui vous accorderait une pension. Ce serait absurde. L'œuvre que je représente s'est penchée sur les événements de cette année-là. Il en ressort que vous avez été injustement emprisonné.

— Je n'ai cessé de le clamer !

— En fait, l'histoire de la ville est assez étonnante, reprit Robert. Saviez-vous que Leicester a incarcéré plus de coupables de sédition au cours des dix dernières années que tout le reste de l'Angleterre ?

C'était là aussi l'œuvre du régisseur du père de Robert, qui ne s'était pas arrêté à la fermeture de l'usine.

— Ici, on a l'habitude d'exprimer son opinion.

Robert posa les documents sur la table.

— Exprimer son opinion n'est illégal que si l'on cherche à nuire au gouvernement. Pas aux patrons, au gouvernement !

Dans un premier temps, Robert n'avait cherché qu'à réparer ce que son père avait détruit. Plus il étudiait le dossier, plus il découvrait de malversations. Il avait fini par consulter les rapports des procès. Manifestement, le jury n'était pas objectif.

— Vous n'auriez jamais dû être condamné pour avoir créé un syndicat.

Finney le dévisagea un instant d'un air méfiant.

— Je ne vous le fais pas dire ! Mais les patrons obtiennent toujours ce qu'ils veulent. Je ne veux plus être impliqué dans ces histoires. J'ai déjà assez de travail à la coopérative.

Comme pour souligner ses propos, la porte de la minuscule pièce s'ouvrit. Deux femmes se tenaient sur le seuil. La première, âgée et chétive, était vêtue d'une robe trop ample et portait un sac. Elle redressa la coiffe jaunie qui lui couvrait les cheveux et s'adressa à la jeune femme qui l'accompagnait :

— Je ne peux pas garantir que ça va marcher.

Ce n'était autre que Miss Pursling, l'austérité incarnée, avec son chignon strict dont seules s'échappaient quelques boucles dorées. Les deux femmes poursuivirent leur conversation sans remarquer qu'elles n'étaient plus seules.

— Mrs Finney, j'ai consulté tous les pharmaciens de la ville, vous êtes mon dernier espoir.

— La coopérative vend des produits alimentaires, et pas ce genre de bêtises.

— Mais l'annonce...

— Miss Pursling, je vous aime bien, moi, mais comment pouvez-vous proposer ça au comité ?

La jeune femme baissa les yeux.

— Vous n'imaginez pas combien les membres de la commission seront furieux si j'échoue dans ma mission. Je vous en prie !

Elle jouait à merveille les désespérées, la tête penchée, les mains croisées sur le cœur.

— Eh bien, maugréa Mrs Finney en posant son châte. Je suppose que... je peux en toucher deux mots.

— Merci ! Merci beaucoup !

— Mrs Finney ! intervint son mari. On a de la visite. Tu ne devineras jamais ce que ce monsieur m'a dit !

Les deux femmes se retournèrent. En découvrant Robert, Minnie eut un mouvement de recul.

— Ce monsieur vient de Londres, reprit Finney. Mr Blaisdell, je vous présente ma femme... et Miss Pursling. Il est juriste, je crois.

Minnie ne sourcilla pas.

— « Juriste », répéta-t-elle. Comme c'est curieux, Mr Blaisdell.

— Je fais fonction d'émissaire, lança Robert.

— Mr Blaisdell me dit qu'il existe une caisse de retraite pour les ouvriers qui se sont impliqués dans les syndicats et qui se retrouvent en situation délicate à cause de cette activité ! expliqua Finney en riant.

Son épouse se contenta de froncer les sourcils.

— Eh bien, qu'est-ce qu'ils nous veulent ? demanda-t-elle. On vit à deux dans cette vaste pièce et il y a de la viande sur la table trois fois par semaine. On n'est pas démunis !

Étonné, Robert observa les lieux en essayant de se mettre à la place de cette femme. *Pas démunis ?*

— Ils me proposent une pension ! s'exclama Finney, hilare. À moi ! Alors que tout ce que j'ai fait pour Graydon Boots, c'est inciter mes camarades à faire grève quand Jimmy est mort d'un empoisonnement.

Robert détourna les yeux. L'une des premières mesures d'économie du régisseur avait été de remplacer le cirage habituel par une formule moins onéreuse mais plus toxique pour ceux qui la manipulaient à longueur de journée. L'argent ne pouvait rendre la santé aux victimes, mais il se devait de réparer les préjudices causés.

— Effectivement, dit Robert. Et j'ai bien expliqué que cette pension n'était pas liée à votre travail chez Graydon Boots, mais à votre engagement syndical.

Finney secoua tristement la tête.

— Vous êtes jeune, monsieur. Vous ne pouvez pas comprendre. J'ai appris une leçon : il faut savoir rester à sa place. Plus de grève. Je n'ai plus rien à voir là-dedans, d'autant plus que le duc de Clermont est en ville, paraît-il.

— C'est vrai, confirma Miss Pursling.

Finney cracha à terre.

— Tout a commencé quand il a racheté Graydon Boots, justement !

Ses mains parsemées de taches de son se mirent à trembler.

— On travaillait toujours plus pour gagner moins d'argent. Ensuite, il y a eu les briseurs de grève, les condamnations. Ce type est une ordure et jamais...

— Nathan ! l'interrompit Mrs Finney. Surveille tes propos ! Ça pourrait être dangereux. Tu n'as donc pas appris à réfléchir avant de parler ?

— Vous pouvez parler librement en ma présence, assura Robert. Je suis d'accord avec vous.

— Vous l'êtes vraiment, monsieur ? s'enquit Miss Pursling en s'avançant.

Manifestement, elle croyait que sa présence en ville était une lubie. Il se tourna vers elle.

— J'ai consulté les archives relatant les agissements de Clermont, expliqua-t-il. Est-ce si mal de chercher à rétablir la justice ?

— Je ne mets en question que vos méthodes, dit-elle, visiblement troublée. Quant à vos motivations... je ne les comprends pas encore.

— Mes motivations sont fort simples. Je trouve que les privilèges des nobles sont excessifs. Ils ne

sont pas jugés au même titre que les autres citoyens. Imaginez, Mr Finney. Les lords ne jugeraient jamais une affaire de sédition en toute équité. Ils protégeraient leurs pairs.

— Ça, c'est bien vrai, admit le vieil homme.

— Je crois, ajouta Robert en se tournant vers Minnie, que si le duc de Clermont, par exemple, devait rédiger des tracts du même acabit que ceux que Mr Finney rédigeait en 1858, nul ne pourrait l'empêcher de dire la vérité par des menaces d'emprisonnement fondées sur une perversion de la loi.

— Vraiment ? demanda Miss Pursling.

— Vous avez bien raison, Mr Blaisdell ! approuva Finney.

— Or les aristocrates usent de ce privilège non pas pour exprimer la vérité, mais pour la réprimer. Mr Finney, imaginez ce que vous pourriez faire si vous siégiez à la Chambre des lords.

— Moi, à la Chambre des lords ? s'esclaffa-t-il. J'aimerais bien voir ça !

— Moi aussi, assura Robert. Si j'avais la chance de faire partie du gouvernement de cette nation, je ne songerais pas à protéger mes prérogatives et intérêts. Je m'efforcerais par tous les moyens d'empêcher les patrons tels que Clermont d'empoisonner leurs employés et de les sanctionner pour avoir exprimé des protestations.

Il fut surpris lui-même par sa virulence.

— Ça, c'est de la sédition, commenta Mrs Finney. Vous feriez mieux de ne pas parler ainsi, même si vous vous croyez à l'abri. Vous êtes jeune, Mr Blaisdell. Nous l'avons tous été. Prenez garde à vos paroles. Elles ne peuvent qu'attirer des ennuis à tout le monde.

Elle observa Minnie d'un air méfiant.

— De plus, Miss Pursling, poursuivit-elle, n'avez-vous pas rencontré le duc de Clermont ? Vous évoluez dans cette société, parfois.

Un peu gêné, Finney retourna s'asseoir.

— Je l'ai rencontré, en effet, admit-elle sans regarder Robert.

— Et comment est-il, ce vieux radin ? s'enquit Finney. J'espère seulement...

— Chut ! souffla sa femme.

— Je crois, avança Miss Pursling, qu'il s'agit du fils de l'autre.

Finney fit un geste désinvolte.

— Quand on en a vu un, on les a tous vus, fit-il remarquer. Pas vrai, Mr Blaisdell ?

Robert se garda de lui répondre. Il se contenta d'observer la jeune femme qui n'exprimait aucune émotion, pas même un effort de concentration.

Elle secoua la tête.

— Il est grand, riche, séduisant, énuméra-t-elle, ce qui ne présage souvent rien de bon quant à la personnalité d'un gentleman.

Robert sursauta. Mais elle n'en avait pas terminé :

— Je doute qu'il ait la moindre idée de ce qu'est le travail d'un ouvrier. Toute sa vie durant, il n'a manqué de rien.

Son jugement était d'autant plus dur qu'il était exact. Robert fulminait.

— Un homme qui n'a jamais subi d'épreuves ne peut pas comprendre combien la vie est dure, affirma Minnie.

C'était incroyable à quel point la vérité pouvait être blessante. Robert ne parvenait même pas à lui en tenir grief. Elle n'énonçait rien de plus que ce qu'il s'était dit au fil de la soirée.

— Et pourtant..., commença-t-elle.

Robert se pencha en avant, impatient d'entendre la suite de ce qu'elle avait à dire sur lui. Elle parlait à voix basse, mais ses auditeurs étaient si captivés qu'il régnait dans la pièce un silence total.



— Et pourtant, reprit-elle en détournant les yeux, je crois qu'il n'est pas du tout comme son père. Je ne sais que penser de lui.

Robert était abasourdi. Elle ne lui avait pas adressé un regard, n'avait pas haussé le ton, et pourtant ces quelques mots à peine audibles lui firent l'effet d'une bénédiction.

« *Pas du tout comme son père.* »

Il poussa un soupir.

— Parlez-vous au juge de cette conversation, Miss Pursling ? demanda Robert.

— Pour compromettre les Finney ? Vous n'y pensez pas, répliqua-t-elle en pinçant les lèvres. Dites-moi, Mr Blaisdell, cette œuvre caritative que vous représentez... propose-t-elle une pension à tous ceux qui ont travaillé chez Graydon Boots ?

*Pas à tous. Qui pourrait croire une chose pareille ?* songea Robert. D'autant que la majeure partie des ouvriers étaient morts ou avaient quitté la ville...

— Non, seulement à ceux qui ont été lésés, répondit-il fermement.

— Mrs Finney, dit la jeune femme, je vous suis reconnaissante d'avoir accepté de présenter la proposition au comité de la coopérative.

— Je vous en prie.

— Mr Finney, Mr Blaisdell, conclut Minnie en esquissant une révérence avant de se retirer.

Au départ, Robert ne l'avait pas trouvée séduisante en jeune femme effacée, mais ce n'était plus le cas. Certaines femmes étaient lumineuses, pleines d'énergie. Miss Pursling lui rappelait les premières lueurs nacrées de l'aube. Il y avait de la majesté dans sa retenue, sa posture de fauve prêt à bondir, et elle avait la beauté poignante d'un lion en cage.

Il voulait qu'elle se libère de sa mélancolie, qu'elle pose sur lui ce regard entendu et lui dise qu'il ne ressemblait pas à son père, qu'il ne serait jamais comme lui.

Ce qui se dressait entre eux était désormais à la fois infiniment simple et terriblement complexe.

« *Pas du tout comme son père.* »

Il voulait encore lui entendre prononcer ces paroles ; il avait tellement besoin d'y croire.

## Chapitre 6

Cette nuit-là, comme souvent ces derniers temps, le sommeil de Robert fut peuplé de rêves érotiques.

Minnie se trouvait à l'endroit où il l'avait vue pour la première fois : derrière le divan, dans la bibliothèque de l'hôtel de ville. Les rideaux les abritaient des regards. Cette fois, au lieu d'écouter la conversation de deux autres personnes, ils étaient bercés par le murmure des vagues de l'océan. L'incongruité de la scène ne les étonnait pas. Robert était nu et la jeune femme dévêtue jusqu'à la taille. Elle lui adressait un sourire sensuel et suggestif. Ses cheveux dorés tombaient en cascade sur ses épaules, encadrant ses seins nacrés aux mamelons rose foncé. Elle s'agenouillait à ses pieds, effleurant ses cuisses de sa poitrine, et prenait son membre dressé entre ses lèvres.

Le lendemain, ces fantasmes demeuraient toujours assez vagues, ce qui était frustrant. Robert ne ressentait pas la chaleur humide de sa bouche, ni la douce pression de la langue sur son membre. Il ne ressentait que le feu du désir qui le consumait et une sensation de manque. Dans ses rêves, au moins, il n'avait pas à se soucier de la bienséance ni des conséquences de ses actes. Seule existait l'expression concrète du désir qui le tenaillait.

Dans son rêve, la jeune femme était une amante aguerrie. C'était plus une conviction qu'une sensation. Quelles que soient sa position, la façon dont il tentait de l'étreindre, il ne parvenait jamais à la toucher vraiment. La seule certitude était l'intensité de son propre désir exacerbé par les caresses qu'elle lui prodiguait, le feu dévorant qui brûlait en lui.

— Minnie..., implorait-il. Donnez-moi ce que je veux.

Mais au lieu d'intensifier son va-et-vient ou de s'offrir à ses assauts, la Minnie de son rêve restait agenouillée à ses pieds, se contentant de lever les yeux vers lui.

— Si vous insistez, disait-elle avec un sourire envoûtant.

Elle reprenait alors ses caresses mais, sans crier gare, il la retrouvait debout à son côté.

— Je sais qui vous êtes, lui murmurait-elle à l'oreille.

Le choc fut si intense qu'il se réveilla et demeura un instant hébété. Dans le silence de la nuit, la chambre était plongée dans la pénombre. Au cours de son sommeil agité, il avait repoussé les couvertures. Pourtant, il avait l'impression de brûler de fièvre. Son sexe endolori était dur comme la pierre, son corps tremblait, ne demandant qu'à se libérer. Comment chasser ces images de Miss Pursling dénudée qui, les cheveux lâchés, le regardait, ce sourire radieux aux lèvres...

*Bon sang...*

Il avait cru qu'il serait difficile d'expliquer à ses amis ce qu'il voyait en elle. Elle n'était pas d'une beauté classique, et sa silhouette était harmonieuse, sans être saisissante. Peut-être avait-il été séduit parce qu'elle n'avait vu en lui qu'un simple auteur de tracts politiques, et non un duc, lors de leur première rencontre.

« *Je sais qui vous êtes.* »

Il posa la main sur son membre dressé.

Robert mettait un point d'honneur à ne pas imiter son père et refusait de s'imposer à une femme uniquement pour assouvir ses plus bas instincts. Ce qu'il regrettait, parfois.

Repoussant totalement les couvertures, il s'exposa à l'air frais dans l'espoir d'apaiser ses ardeurs. En vain. Il entama donc un lent mouvement de va-et-vient et trouva bientôt son rythme familier. Son esprit se mit à vagabonder : il vit Minnie agenouillée, souriante, qui le prenait dans sa bouche. Plus excité que jamais, il intensifia ses caresses jusqu'à l'extase.

Au moment crucial, le sourire de Minnie s'imposa une fois de plus dans son esprit.

« *Je sais qui tu es* », murmura-t-elle. Il dut se mordre les lèvres pour ne pas crier de plaisir.

Ensuite, il lui fallut un moment pour recouvrer ses esprits. Il devait l'admettre : Minnie commençait à l'obséder. Ce n'était pas la première fois qu'il rêvait d'elle. Ce n'était pas non plus la première fois qu'il se réveillait dans un tel état d'excitation qu'il devait soulager ses pulsions. En pensée, il la plaquait contre le mur, il la prenait dans un lit... En se caressant, il obtenait toujours ce qu'il voulait, comme il le voulait. Il ne faisait souffrir personne et évitait toute conséquence indésirable.

« *Je sais qui vous êtes.* »

Il observa le plafond. Ce n'était qu'un rêve, bien sûr. Ce qui s'y déroulait n'était en rien réel. Heureusement, car dans le cas contraire, il aurait été banni de la bonne société depuis bien longtemps. Les rêves recélaient toutefois l'expression de son désir. Il se réveillait en sueur, en proie à des visions troublantes, et se caressait jusqu'à la délivrance pour apaiser temporairement ses frustrations.

Hélas, il ne connaîtrait jamais assez d'orgasmes pour apaiser le désir qui sommeillait en lui à présent. À ce jour, il avait toujours été assez raisonnable pour nourrir des appétits faciles à satisfaire. Il ne fallait pas que cela change.

« *Je sais qui vous êtes.* »

Si seulement il pouvait chasser ses paroles... Mais non, elles s'accrochaient à lui, résonnant dans ses oreilles alors qu'elles n'avaient jamais été prononcées.

Aux yeux de Minnie, il ne ressemblait pas à son père. Il voulait qu'elle sache qui il était, et il voulait la connaître en retour.

En dépit de ses efforts, Robert ne revit Miss Pursling que la semaine suivante. Pour ce faire, il trouva lui-même un prétexte.

Ayant fait un don de cent livres à la commission d'hygiène des travailleurs, il souhaitait s'enquérir de la façon dont serait utilisé cet argent. Quoi de plus naturel ?

La commission ne se réunissait pas dans un salon privé du très respectable *Hôtel des Trois Couronnes*, mais dans une taverne délabrée de la vieille ville ? Aucune importance !

Robert arriva dix minutes après l'heure prévue et se glissa dans la salle sans attirer les regards. Une serveuse s'affairait à remplir les chopes de ces dames de sirop d'orgeat et à verser de la bière aux messieurs. Au passage, elle essuyait les tables à l'aide d'un torchon sale qu'elle accrochait à la ceinture de son tablier.

Le débat battait déjà son plein. Robert alla s'asseoir au fond de la salle pour observer les membres de cette assemblée surprenante. Il avait contribué à suffisamment d'œuvres caritatives pour savoir à quoi s'attendre : quelques notables, sollicités pour leur argent et leurs relations plus que pour leurs compétences, se mêlaient aux artisans et commerçants. Il reconnut un médecin. Il y avait aussi le capitaine Stevens et, bien sûr, Miss Pursling, qui était installée à côté d'une femme plus âgée, visiblement fortunée. Ce premier groupe n'avait rien d'étonnant. En revanche, de l'autre côté de la grande table, Robert découvrit une autre jeune femme, vêtue d'une tunique, dont la présence était plus incongrue. À côté d'elle était assis un vieil homme grisonnant au costume rapiécé. Plus loin, se trouvait une femme pulpeuse dont la robe noire, ourlée d'un col rond, rappelait un uniforme de

domestique. La moitié des participants étaient des travailleurs.

Robert n'avait jamais vu d'œuvre caritative de ce type. Il n'en fut que plus passionné par le débat.

— Bien, marmonna Stevens, nous nous en occuperons plus tard. Miss Pursling, avez-vous votre rapport sur le désinfectant ?

Minnie opina. Comme elle tournait le dos à Robert, il pouvait admirer ses boucles dorées effleurer sa nuque. Ce n'étaient pas les traditionnelles anglaises réalisées par une femme de chambre. Elles étaient trop denses. Sans doute étaient-elles naturelles. Aucune camériste n'aurait pu créer de telles vrilles.

— Le comité directeur de la coopérative s'est réuni hier soir, commença-t-elle.

Robert dut tendre l'oreille, car elle parlait toujours d'une voix très basse, quoique distincte.

— Ils ont accepté de vendre la solution désinfectante, à condition que nous mentionnions la coopérative dans le tract. Ils ont fini par admettre que la publicité constituait une compensation suffisante.

Quelle étrange tournure : « *Ils ont fini par admettre...* » Toute autre personne aurait déclaré : « J'ai réussi à les convaincre », ne serait-ce que pour s'attribuer le mérite de ce succès.

Robert n'apercevait que sa nuque, la jolie courbe de sa taille, le début d'une hanche avant que la crinoline ne vienne altérer la silhouette naturelle de la jeune femme. En parlant, elle se tourna de trois quarts. Il distingua la joue barrée de la cicatrice. Les lunettes sur le nez, elle lisait les documents posés devant elle.

Au cours de la semaine écoulée, il n'avait cessé de penser à elle. Son personnage de jeune femme effacée ne le troublait plus. Aussi incroyable que cela puisse paraître, elle avait réussi à convaincre les personnes présentes qu'elle était insignifiante. Sa véritable nature était un secret entre elle et lui.

— Combien coûte donc cette solution ? demanda une ouvrière d'une voix qui parut presque tonitruante par rapport à celle de Minnie.

— Un schilling la bouteille. Si l'on en use avec parcimonie, un ménage de six ou sept personnes peut se contenter d'un flacon par mois. Miss Peters, est-ce une somme raisonnable pour une famille d'ouvriers ou bien devons-nous encore réduire le coût ? s'enquit Miss Pursling en se penchant vers la plus jeune des ouvrières.

Celle-ci consulta un calepin.

— Eh bien, cela devrait suffire...

— Balivernes ! s'insurgea Stevens. C'est de la folie ! Ces recommandations sur la désinfection, les produits, les tracts...

Il foudroya Minnie du regard. Apparemment, il n'avait pas écouté la mise en garde de Robert et avait toujours une mauvaise opinion de la jeune femme.

— Cela n'a rien d'insensé ! protesta Miss Peters. Après tout...

Robert dressa l'oreille. Stevens frappa du poing sur la table.

— Nous n'aurions pas besoin de désinfection si ces sauvageons d'ouvriers vaccinaient leurs enfants comme le recommande la loi !

— Ma mère s'est fait vacciner et elle est morte la semaine suivante !

La femme plantureuse intervint :

— Quant à moi, mon fils a quand même eu la variole. Il en a perdu la vue. L'infirmier manquait de doses quand notre tour est arrivé, alors il lui a injecté de l'alcool. Mais il nous a quand même fait payer le prix fort !

La moitié des participants foudroyaient le capitaine du regard. Un mot de plus, et la situation risquait de dégénérer.

Dans cette atmosphère tendue, Miss Pursling demeura impassible. Elle effleura la cicatrice sur sa joue comme s'il s'agissait d'un talisman.

— Stevens, reprit un homme brun d'une voix traînante, j'ai certainement autant d'intérêt pour la vaccination que toi.

Assis en bout de table, le jeune docteur Grantham avait un cabinet dans Belvoir Street. Son intervention calma les esprits. Minnie poussa un soupir de soulagement.

— Dans l'exercice de ma profession, j'ai appris que je devais traiter les patients qui viennent me voir, et non ceux que j'aimerais avoir.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? lança Stevens.

Le médecin haussa les épaules.

— J'aimerais avoir des patients qui mangent de la viande et des légumes à tous les repas, qui se lavent dans de l'eau propre, et qui ont une fenêtre dans chaque pièce. Je rêve de patients qui ne courbent pas l'échine à longueur de journée. Se pencher est mauvais pour le dos et les organes internes. J'aimerais avoir des patients qui gagnent deux fois plus d'argent. Hélas, je soigne ceux que j'ai.

— Bien dit, docteur, murmura la femme aux formes généreuses.

— En les laissant prendre des décisions eux-mêmes, on leur donne des idées d'indépendance ! persista Stevens. Ils veulent établir leurs propres règles. Si ça continue, les chartistes vont remettre ça. On parle déjà du droit de vote. Cette ville est une véritable poudrière et vous êtes sur le point d'y mettre le feu, vous autres. Vos discours leur donnent des idées !

Grantham sourit.

— Pendant mes études de médecine, j'ai appris que les gens utilisaient leur cerveau. Même les pauvres et les ouvriers. Ils n'ont pas besoin qu'un homme riche leur donne des idées : elles leur viennent toutes seules.

— Messieurs, intervint Miss Pursling en tapotant la table du bout des doigts. La question de la vaccination est remise à plus tard. Pour l'heure, nous discutons du désinfectant. N'oublions pas que la désinfection permet de prévenir le choléra et la grippe, deux maladies contre lesquelles nous n'avons pas de vaccin.

— Faire appel aux faits pour régler un conflit ! Comme vous êtes audacieuse, fit remarquer aimablement le médecin.

La jeune femme ne sourcilla pas, mais Robert eut l'impression que cette marque de reconnaissance l'avait gênée.

— La question est donc réglée, décréta-t-elle. Marybeth Peters et moi collerons des affichettes...

— Deux femmes seules dans les rues ? l'interrompit Stevens. Il n'en est pas question !

— S'il n'y a que cela, intervint Grantham, je les accompagnerai. Miss Pursling, et si vous demandiez à votre amie Miss Charingford de venir aussi ?

N'était-ce pas la jeune femme qui avait aspergé Stevens de vin une semaine plus tôt ? Le capitaine rougit à ce souvenir humiliant.

— Vous allez diffuser des tracts sur la coopérative tous les trois ? lança-t-il. Je ne tolérerai pas cette réunion d'activistes dans ma ville, sous mon nez. Je me charge d'accompagner ces dames... Et dites à Miss Charingford de rester chez elle, là où est sa place.

— Puisque vous avez peur d'une femme seule, rétorqua Grantham d'un ton doux, je doute que vous puissiez assurer leur protection. Je m'en chargerai.

— Allez donc au d..., marmonna Stevens. Allez-y tous !

— C'est *moi* qui les accompagnerai ! intervint Robert.

Tous les regards se tournèrent vers lui. Miss Pursling ne put masquer sa stupeur. Le médecin le considéra d'un air perplexe. Quant à Stevens, il blêmit.

— Oseriez-vous me soupçonner d'activisme politique, Mr Stevens ? ajouta Robert.

— Monsieur le duc ! s'exclama le capitaine en se levant d'un bond. Bien sûr que non ! Mais ne vous donnez pas cette peine. D'ailleurs, que faites-vous ici ?

Robert écarta la question d'un revers de main.

— Cela ne me dérange en rien. J'aurai ainsi l'occasion de visiter la ville à pied.

Minnie posa sur lui un regard réprobateur.

— Miss Pursling s'est donné beaucoup de peine pour convaincre la coopérative de vendre la solution désinfectante à un prix abordable, reprit-il. Je souhaite voir son travail récompensé.

La jeune femme parut contrariée par cette reconnaissance.

— Je suis d'accord, déclara le docteur Grantham.

— Dans ce cas..., concéda à son tour Stevens.

Il ne lui restait donc qu'à régler les détails du déroulement de l'opération avec Miss Pursling. Elle lui adressa un regard meurtrier puis détourna les yeux. Durant le reste du débat, elle ne lui en accorda plus un seul. Lorsqu'ils se levèrent, elle l'ignora et rassembla ses affaires. Avant qu'elle ne disparaisse, Robert vint à sa rencontre.

— Dois-je vous écrire pour fixer l'heure à laquelle nous allons distribuer ces tracts ?

Elle rangea ses documents et son crayon dans une petite sacoche.

— À votre guise, monsieur le duc.

— Nous pourrions nous mettre d'accord immédiatement.

— Si vous le voulez, monsieur.

Elle resta de profil. En toute objectivité, Robert savait que cette marque disgracieuse avait de quoi faire fuir la plupart des hommes. Pas lui. Minnie portait cette cicatrice tel un masque lors d'un bal, comme si elle pouvait s'en servir pour le repousser.

— Je vais quitter la ville pour quelques jours, l'informa-t-il. J'ai accepté d'accompagner mon cousin... enfin, peu importe.

La jeune femme baissa la tête.

— Comme vous voudrez, monsieur. Les tracts ne seront pas imprimés immédiatement.

— Dans ce cas, disons jeudi.

— Comme il vous conviendra.

— Retrouvons-nous à 2 heures du matin, suggéra-t-il. À l'heure où sortent les loups...

Cette fois, elle leva les yeux et réprima aussitôt une expression de colère. Robert soupira. Elle faisait de son mieux pour ne pas attirer l'attention. Y avait-il un lien entre sa cicatrice et sa réserve affichée ? Elle n'était pas timide. Sa retenue était d'une tout autre nature.

— Allons, Miss Pursling. Vous pouvez faire mieux que cela. Je ne vous pensais pas femme à proférer des menaces à la légère.

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion.

À ces mots, elle se détourna. Avait-il décelé un petit air de dédain ? Oui, c'était bien cela... Robert refréna un sourire.

— Nous avons conclu un marché, reprit-il à voix basse pour ne pas être entendu du médecin qui se tenait sur le seuil. Je vous courtise et vous essayez d'anéantir ma réputation. Vous ne jouez pas le jeu... Vous n'avez rien tenté contre moi. Moi qui vous prenais pour une personne de parole...

Elle lui lança un regard en biais.

— Je vous demande pardon, monsieur le duc, déclara-t-elle d'un ton qui affirmait exactement le

contraire. Vous attendiez-vous à des comptes-rendus réguliers ?

Elle boucla les attaches de sa sacoche.

— Je m’attendais à quelques saillies préliminaires.

Elle posa sur lui un regard glacial.

— Manifestement, vos critères ne sont pas très élevés. Quels que soient mes défauts, je ne frappe jamais prématurément.

Robert réprima un rire de dédain et scruta les alentours. Il n’y avait plus personne, de sorte que nul n’avait entendu cette remarque. Elle déplia le brouillon du tract sur lequel elle avait griffonné quelques notes et le rangea dans sa poche.

— En tout cas, je n’expose jamais ma stratégie devant l’ennemi. Ce serait stupide.

— J’en conclus que vous n’avez encore aucune preuve concrète contre moi.

Elle le regarda droit dans les yeux, puis secoua la tête.

— Ce que je veux dire, c’est que je ne suis pas assez fière ou stupide pour dévoiler mes atouts uniquement parce que vous m’y incitez.

— Aïe ! fit-il d’un air attristé. D’abord, vous m’accusez de frapper prématurément, puis de vous aiguillonner de façon inepte. Je vous en prie, ayez pitié ! Pensez à ma fierté d’homme.

Elle esquissa un sourire et lui tapota la main.

— Je suis désolée, dit-elle d’un ton aimable. J’ignorais que vous étiez susceptible au sujet de votre... virilité.

Prononcé à voix basse et sur ce ton, ce sous-entendu attisa le désir de Robert. La jeune femme mit sa sacoche en bandoulière et se dirigea vers la sortie. Elle se retourna et lui adressa un sourire qui lui fit l’effet d’un coup de poignard.

— Vous avez la tête dure. Je suis sûre que votre phallus l’est tout autant...

Il n’était pas question qu’il la laisse partir après cette réflexion à la fois condescendante et suggestive qui le laissait dans un état d’excitation insupportable.

Il lui emboîta le pas et posa une main sur sa manche.

— Attendez !

Mais elle n’en fit rien, de sorte qu’il dut la suivre. Ils quittèrent la taverne en silence. Lorsqu’ils se furent éloignés suffisamment dans la rue pour ne pas être entendus, Robert poursuivit :

— Ce que je voulais dire, c’est que j’ai la certitude que vous n’avez rien découvert. Sous prétexte d’obtenir des devis pour ce petit tract, vous êtes allée voir tous les imprimeurs de la ville, en quête de preuves démontrant qu’ils travaillent pour moi. Et vous n’avez rien trouvé.

Elle s’arrêta net, puis se tourna vers lui.

— Vous m’avez surveillée.

— Non. Vous faire suivre serait plutôt sordide. Néanmoins, j’ai demandé à quelques partenaires en affaires de m’informer de vos requêtes éventuelles, expliqua-t-il avec un sourire. De plus, je ne m’attendais pas que vous me teniez au courant de votre enquête.

Elle haussa les épaules.

— Ce qui serait sordide, ce serait de faire suivre une maîtresse que vous soupçonneriez d’infidélité. Mais nous sommes ennemis, ne l’oubliez pas. Me surveiller est simplement une mesure de prudence que j’applaudis à deux mains.

Elle se remit en marche. Interloqué, Robert la suivit du regard.

Il s’efforça d’être honnête envers lui-même. Son ami Sebastian ne se privait pas de séduire n’importe quelle jeune fille de la haute société, même les plus revêches. Son frère Oliver avait un esprit très acéré, tout en étant capable de mettre les autres à l’aise. Il savait faire rire les dames. Quant

à lui... il ne savait jamais comment réagir lors de ces jeux du chat et de la souris. Parfois, il songeait à une répartie pleine d'esprit, mais trop tard. En général, il commettait le pire des péchés, car il disait ce qu'il pensait vraiment. C'était pourquoi il lui arrivait de lancer des phrases telles que « vous avez des seins magnifiques », et il n'en était pas fier.

— Non, dit-il en secouant la tête. Pourquoi faut-il que nous soyons ennemis ? Nous pourrions être... alliés.

Elle le toisa d'un air soupçonneux.

— Pourquoi ? Parce que vous avez besoin d'une vieille fille à moitié aveugle à vos côtés ?

Il grimaça.

— Peu importe, dit-elle, les lèvres pincées. Je vous ai vu chez les Finney. Visiblement, c'est le cas.

Il ignora cette réflexion cinglante.

— Quand vous avez décidé de prouver que j'étais l'auteur des tracts, vous avez d'abord établi une liste de tous les imprimeurs de la ville, avant de leur rendre visite. C'est une démarche très... tactique. Je l'apprécie à sa juste valeur.

— Vous ne cessez de répéter que je n'ai rien trouvé, déclara-t-elle d'un air pensif. Vous vous trompez. J'ai appris que les tracts n'étaient pas imprimés à Leicester. Comme il n'y a qu'un suspect possible qui ne soit pas natif de cette ville, je pense avoir progressé.

Impressionné, Robert eut l'impression de se noyer dans ce regard gris qui le fascinait. Il était duc et elle... une vieille fille à moitié aveugle, selon sa propre expression. En théorie, le combat n'était pas équitable.

— Vous pensez savoir ce que je fais parce que vous avez identifié l'une de mes intentions, poursuivit-elle. Or cette enquête chez les imprimeurs était en fait une attaque à la découverte.

Il était si proche d'elle qu'il décela son trouble. Elle avait toujours la tête baissée, feignant la timidité et la modestie afin que les passants n'aient pas la moindre idée de ce qu'elle disait, mais ses mains trahissaient une légère agitation. Et elle avait toutes les peines du monde à réprimer un sourire.

— Qu'entendez-vous par « attaque à la découverte » ?

— C'est un terme utilisé par les joueurs d'échecs, expliqua-t-elle en joignant les mains. D'abord, on avance une pièce et l'espace que l'on occupe alors acquiert de la valeur. Ce faisant, on libère un autre espace, exposant l'adversaire à des attaques de plus longue portée. Prenez garde à l'endroit où vous vous trouvez et à l'espace vide que vous laissez derrière vous.

— Il ne s'agit pas d'un sens inné de la tactique, commenta-t-il impressionné. Cela ressemble plutôt au fruit d'une formation très poussée. Où diable une vieille fille à moitié aveugle a-t-elle appris cela ?

Comment une femme quelle qu'elle soit pouvait-elle connaître ces questions ? Miss Pursling ne parut pas troublée le moins du monde.

— J'ai constitué un dossier qui vous désignera bientôt comme coupable. Et vous, qu'avez-vous accompli, monsieur ? Vous avez fait semblant de flirter avec moi.

Robert en demeura bouche bée. Naturellement, elle évitait son regard, les yeux rivés sur les pavés.

— Moi, « faire semblant » ? Vous ne soutenez pas mon regard, vous murmurez à peine vos traits d'esprit, vous repoussez la moindre allusion à votre intelligence. C'est vous qui faites semblant, ma chère.

— Je... je ne cherche pas à me conformer aux pressions sociales..., hésita-t-elle.

— Vraiment ? Alors relevez la tête, Minnie. Regardez-moi dans les yeux. Montrez aux passants ce qui se passe entre nous. Vous ne me témoignez aucune déférence. Vous me défiez au contraire. Levez la tête !

Elle garda la tête baissée. Il eut soudain envie de la secouer, de la prendre par le menton pour



l'obliger à plonger dans son regard. Il avait envie... Il avait envie de beaucoup de choses, mais aucune intention de les obtenir par la force.

— Je ne fais pas semblant de flirter avec vous, déclara-t-il. Je ne joue pas la comédie. Je vous désire, nom de Dieu, je vous désire...

Malgré elle, la jeune femme leva les yeux.

L'espace d'un instant, il eut l'impression de lire dans son expression une envie, mais dénuée de tout espoir. Elle entrouvrit les lèvres... Robert la trouva soudain d'une beauté dévastatrice.

Hélas, elle ferma les yeux et baissa de nouveau la tête. Le souffle court, les poings crispés, elle répliqua :

— Vous avez de la chance de pouvoir planifier, réfléchir, comploter à loisir, sans faire semblant. De pouvoir désirer quelqu'un ouvertement, de ne pas avoir à refouler vos envies. Vous avez de la chance de pouvoir vous élancer vers le soleil sans vous brûler les ailes. Vous avez de la chance d'envisager l'avenir sans peur... Autrefois, j'ai eu la tête haute. Et je suis tombée bien plus bas que vous ne pouvez l'imaginer. Alors épargnez-moi vos leçons. Je ne demande qu'une chose : faire semblant que cette vie me suffit, que je peux me contenter des vestiges de ce que j'ai été.

Elle donnait l'impression d'être un fauve en cage. Il eut envie de lui caresser la joue, de l'obliger à lui faire face, de lui murmurer que tout irait bien.

— Minnie...

— Ne prononcez pas mon nom ainsi, je vous en prie, monsieur le duc. Si vous vous souciez un tant soit peu de moi, faites semblant de flirter, mais ne flirtez pas vraiment.

— Minnie..., répéta-t-il. Qui seriez-vous si vous ne passiez pas le plus clair de votre temps à dissimuler ce dont vous êtes capable ?

— Ne me demandez pas de lever les yeux, de vous désirer. Si tel était le cas, je n'y survivrais pas.

Elle s'exprimait d'une voix tremblante et semblait au bord des larmes.

Il mourait d'envie de la prendre dans ses bras et de l'étreindre, de la rassurer, quelles que soient ses craintes. Si elle l'avait regardé ne serait-ce qu'une seconde, il l'aurait embrassée sans se soucier des passants.

Mais elle n'en fit rien. Au contraire, elle parut se ressaisir et recouvrer ce calme olympien si élaboré.

— Marybeth Peters m'attend près du lavoir, déclara-t-elle d'un ton plus assuré. Puis-je prendre congé, monsieur ?

Ce n'était pas une question. Robert n'avait pas le choix. Il la regarda donc s'éloigner. Le fauve avait regagné sa cage...

## Chapitre 7

En arrivant chez elle, Minnie fut accueillie par ses tantes, qui l'attendaient, fébriles, sur le seuil. La jeune femme comprit sans tarder les raisons de leur enthousiasme : Walter Gardley patientait au salon. Seul.

*Gardley ! Il ne manquait plus que lui !*

Après tout ce que le duc lui avait avoué, Minnie avait l'impression que le feu sacré brûlait en elle.

« *Vous êtes une femme brillante, intelligente.* »

« *Levez les yeux.* »

« *Je vous désire, nom de Dieu, je vous désire !* »

Elle ne pouvait recevoir Gardley dans cet état de trouble. Hélas, elle n'avait guère le choix. Si elle le congédiait, il ne ferait que revenir plus tard. Et dans le cas contraire...

Elle lissa les plis de sa robe et alla à sa rencontre. Dès qu'elle entra dans la pièce, Gardley se leva.

— Ah, vous voilà ! dit-il comme si elle était un objet égaré qu'il aurait retrouvé sur quelque meuble.

Elle tenta de se persuader que ce n'était pas si grave. Walter était plutôt séduisant, il n'avait que quelques années de plus qu'elle et ne perdait pas encore ses cheveux...

« *C'est vous qui faites semblant* », fit la voix du duc de Clermont dans son esprit.

— Mr Gardley ! l'accueillit-elle avec toute la chaleur dont elle fut capable. Que puis-je faire pour vous ?

Il posa sur elle un regard nonchalant.

— Eh bien, Minnie, ma mère me pousse à faire avancer les choses. J'ai fait le nécessaire. Je publierai les bans dès dimanche et nous nous marierons en décembre.

Il était si sûr de lui qu'il n'attendit même pas sa réponse. Il ajusta son manteau et se rassit avant même qu'elle ait pris un siège.

— Je pense que le milieu du mois serait préférable pour nous.

« *Qui seriez-vous si vous ne passiez pas le plus clair de votre temps à dissimuler ce dont vous êtes capable ?* »

Il était stupide de comparer Walter Gardley, un homme accessible pour elle, au duc de Clermont, qui ne l'était pas. Cependant, elle ne put s'en empêcher. Gardley faisait pâle figure à côté dans tous les domaines. Il commençait à avoir un peu de ventre et ses manières laissaient un peu à désirer. Sans oublier l'image qu'il se faisait d'elle... Il la prenait pour une petite souris qui resterait à sa place et ne se plaindrait pas de ses maîtresses.

Mais surtout, il y avait tout ce qu'il ne faisait pas : il ne la troublait pas, ne faisait pas battre son cœur, il ne faisait même pas semblant de flirter avec elle.

« *Il ne s'agit pas d'un sens inné de la tactique, cela ressemble plutôt au fruit d'une formation très poussée.* »

Son avenir était en jeu. Elle ne pouvait se permettre d'être irrationnelle. Dans sa situation,

n'importe quelle femme se devait de supporter les travers d'un mari : une bedaine, quelques aventures... Il n'y avait pas de quoi en faire une maladie. Walter voulait l'épouser car il était persuadé qu'elle lui serait éternellement reconnaissante. Il n'avait pas tort, et c'est ce qui était le plus pathétique.

— Non, déclara-t-elle presque malgré elle.

Gardley haussa les épaules.

— Après Noël, alors. J'imagine que vous souhaitez passer les fêtes avec vos tantes. Je vous accorde cette faveur...

Elle venait en fait de réfuter à voix haute les propos de sa dernière réflexion. Non, elle n'était pas pathétique. Elle voyait plus clair, à présent. Il voulait l'épouser parce que *lui* la trouvait pathétique. Et si elle se mariait avec lui, elle le serait.

— Vous me permettez donc de choisir la date de mon propre mariage ? Vous êtes bien magnanime !

À ces mots, il releva la tête.

— « Magnanime » ? Ne vous méprenez pas. Ce n'est pas parce que je vous accorde cette faveur que je serai un mari docile. Loin de là. Si vous essayez de me jouer des tours, je vous jeterai dehors. Et nous savons tous deux que vous n'avez nulle part où aller.

Minnie n'en croyait pas ses oreilles.

Si les propos de Gardley n'avaient rien d'étonnant, elle s'était imaginé que le mariage lui apporterait la sécurité, même avec un homme qui lui inspirait du dégoût. Dans son esprit, le mariage durait toute la vie. Elle n'avait pas envisagé que son époux puisse voir les choses autrement.

Si elle l'épousait, elle n'en serait que plus désespérée. Une fois que la vérité sur son passé serait dévoilée, Gardley la mettrait à la porte sans se soucier des liens qui les unissaient.

Minnie lissa le tissu de sa robe.

— Mr Gardley, Je disais « non » à votre proposition dans son intégralité, et pas uniquement à la date du mariage. Je vous remercie, mais je refuse.

Intrigué, il fronça les sourcils.

— Pour quelle raison, je vous prie ?

Était-il vraiment nécessaire de l'expliquer après le petit discours qu'il venait de prononcer ?

— Vous me prenez pour une femme effacée, faible et malléable.

Elle s'exprimait encore d'une voix à peine audible. Gardley esquissa un mouvement qui fit craquer sa chaise, mais la jeune femme eut l'impression d'être assourdie.

Il eut un petit rire forcé.

— Votre nature féminine est votre plus belle qualité, Miss Pursling, déclara-t-il en se penchant vers elle. Ce n'est pas parce que l'on est faible que l'on est malléable.

— Monsieur, vous ne m'écoutez pas.

— La femme plie comme un roseau dans la tempête, poursuivit-il sans se soucier d'elle. L'homme, lui, est un chêne. Ou un bouleau... ? Je ne sais plus très bien. Bref, par vent violent, l'homme peut rompre alors que la femme plie. (Il tendit la main vers elle.) Je vous ai choisie parce que je savais que vous comprendriez mes besoins, et parce que je crois en vos capacités à y répondre.

Le duc de Clermont se trompait en lui disant de relever la tête. Elle devait la baisser, au contraire. Elle avait cru un instant que cet homme lui procurerait une certaine sécurité. Elle avait été trop optimiste, car il venait clairement d'affirmer qu'il ne se sentirait aucune obligation envers elle en tant que mari. Où était la sécurité dans tout cela ?

— C'est ridicule, dit-elle. Une femme peut rompre également. Comment osez-vous me croire flexible alors que je refuse de vous épouser ?

— Vous... vous refusez ? répéta-t-il, perplexe. Mais vous ne pouvez refuser ! C'est justement...

Il toussota et fit la grimace.

— C'est justement pour cela que vous avez dit à votre mère que vous me courtisiez ? Que vous choisiriez une femme qu'elle approuverait, une femme si désespérée qu'elle n'aurait pas les moyens de refuser, même si vous ne faisiez pas le moindre effort pour lui plaire ?

Gardley resta silencieux. Il n'était pas homme à la regarder dans les yeux pour admettre la vérité. Il finit par hausser les épaules d'un air maussade.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Dois-je vous promener en calèche ?

Stevens la soupçonnait encore. Plus que jamais, elle risquait d'être dénoncée. Mais si elle épousait Gardley, elle ne serait jamais en sécurité. Cette prise de conscience la terrifiait. Pendant si longtemps, le mariage lui avait paru être la seule issue... Or cela ne suffisait pas. Elle n'avait plus la moindre certitude.

Elle prit Walter Gardley par le menton pour l'obliger à lui faire face. Il évita son regard, incapable de poser les yeux sur sa cicatrice.

— Non, dit-elle posément. Je ne vous épouserai pas.

— Mais... Mais, balbutia-t-il, abasourdi. Qu'allez-vous devenir ?

— Mais... que vas-tu devenir ? lui demanda sa tante Elizabeth une demi-heure plus tard.

Minnie était installée au salon, face aux deux vieilles dames. Elizabeth était en train de repriser un bas avec soin tandis que Caroline observait la jeune femme, les bras croisés.

*Il faut toujours anticiper.* Telle était l'une des règles de son père. Pourquoi s'y tenait-elle encore, après tout ce qu'il lui avait infligé ? Elle l'ignorait. Peut-être parce que, si elle les oubliait, son enfance serait le fruit, non seulement de mensonges, mais d'une suite de faussetés. La jeune femme secoua la tête.

— Nous ne voulons que ton bonheur, déclara Caroline. Et jamais il ne me viendrait à l'idée d'étouffer tes ambitions. Le secret, c'est d'avoir suffisamment d'ambition, mais pas trop. Si je visais le trône d'Angleterre, je n'aurais aucune chance d'atteindre mon but.

— Je n'ai aucune envie de devenir reine d'Angleterre, rétorqua Minnie.

— Naturellement, acquiesça Caroline avec un sourire triste. Je disais simplement qu'il ne faut pas viser trop haut. Tu t'exposerais à de sérieuses déconvenues.

La jeune femme se leva.

— Ce n'est pas par ambition que j'ai refusé d'épouser Gardley. Je ne pensais pas pouvoir trouver mieux que lui. Et pas pire non plus.

Caroline ne put réprimer un soupir.

— Soyons logiques, reprit Minnie. Si j'épouse un homme qui recherche une femme réservée et docile, il n'hésitera pas à me chasser en découvrant la vérité sur mon passé.

Elizabeth leva les yeux de son ouvrage. Ce discours était dangereux, et elles en étaient toutes conscientes.

« *Relevez la tête.* » Hélas, c'était impossible. Si elle relevait la tête, elle penserait à un homme aux cheveux blonds qui lui disait combien elle était intelligente.

— Mais tu es réservée, Minnie ! protesta Elizabeth. Je ne voudrais pas que tu ailles à l'encontre de ta nature profonde.

« Réservée »... Ce n'était pas faux. Sa voix ne portait pas très loin. Elle n'aimait pas attirer l'attention sur elle. Elle restait toujours en marge d'un attroupement. Docile, en revanche...

Elle voyait le visage de Clermont comme s'il était à ses côtés. Ses yeux bleus pétillants, son sourire au coin des lèvres, sa main sur son poignet au moment où elle avait voulu frapper le divan, dans la

bibliothèque. Elle entendait sa voix chaude et suave lorsqu'il lui avait dit qu'il la désirait.

Elle secoua la tête. Si elle visait trop haut, elle finirait par se brûler les ailes. Elle ne recherchait qu'un peu de sécurité.

— Les hommes recherchent toutes sortes de qualités chez une épouse, déclara enfin Elizabeth. Ils veulent une femme jolie, vive, riche, compréhensive, ou bien née, fière... Je ne veux pas que tu souffres, Minnie. Il est de mon devoir de te mettre face à la vérité. Aucun homme ne recherche une fille timide et intelligente dont le père est mort en prison.

La jeune femme posa deux doigts sur ses tempes pour combattre une migraine qui s'annonçait. Elle avait l'impression d'être enfermée. Relever la tête ? La vie était un parcours semé d'embûches.

— Fais le point sur tes qualités, reprit Elizabeth. Et demande-toi quel homme en voudrait.

« *Je vous désire.* » Mais Clermont ne la connaissait pas non plus.

— À toi de décider, conclut Elizabeth. Nous ne t'imposerons rien.

Effectivement, les deux femmes la laissaient libre de ses choix. Elles se contentaient d'énoncer avec bienveillance quelques arguments. Les mains de Minnie se mirent à trembler. La seule erreur de ses tantes avait été de lui faire croire qu'elle avait une possibilité de s'en sortir, alors qu'elle n'en avait aucune.

Minnie avait l'impression de se trouver dans une impasse. Elle n'entrevoyait aucun avenir. En réalité, il n'y avait qu'une seule chose à faire : avancer dans la direction qu'elle s'était fixée. Elle devait éviter la chute pour encore une semaine, prier pour trouver un abri là où il n'y en avait pas... Cela signifiait qu'elle avait besoin de prouver la culpabilité de Clermont. Il fallait avancer d'un cran et garder espoir en l'avenir.

— Demain, je pars pour Londres, annonça-t-elle.

Les deux vieilles dames ne masquèrent pas leur étonnement.

— En quête d'un emploi ? demandèrent-elles en chœur.

— Sois prudente, ajouta Caroline. J'ai lu tant d'histoires dans les journaux de tenancières sans foi ni loi qui passent des petites annonces, uniquement pour...

— Je ne cherche aucun emploi, assura Minnie. Vous avez raison. Je ne dois pas me laisser porter par mes rêves, me bercer d'illusions. Il faut avancer.

— Et pour toi, la prochaine étape, c'est Londres ? demanda Caroline visiblement troublée.

— La prochaine étape, c'est de remporter la partie que je suis en train de jouer. Pour cela, je dois rencontrer des marchands de papier. Je serai de retour dans trois jours.

Les deux vieilles dames échangèrent un regard méfiant. Minnie en eut le cœur serré. Elle ne pouvait ni leur expliquer ni reculer. Et s'il n'était pas vraiment convenable pour une jeune femme de son âge de voyager seule en train, elle n'était pas une débutante tenue de rendre des comptes sur ses moindres déplacements.

— Eh bien, déclara Caroline, si tu penses que c'est ce que tu dois faire... As-tu au moins de quoi payer ?

— Oui.

Minnie possédait quelques économies. À sa majorité, elle avait reçu la responsabilité du poulailler. La vente des œufs lui rapportait un peu d'argent. Ses tantes s'étaient montrées généreuses, car elles auraient pu garder ces revenus. Elles lui avaient ainsi offert une forme d'indépendance. C'était hélas tout ce qu'elles pouvaient se permettre de lui donner.

Dans sa chambre, en préparant ses bagages, Minnie se laissa distraire par l'échiquier qui dormait au fond de sa malle depuis douze ans. L'objet lui inspirait méfiance et tristesse. Elle souleva la toile qui couvrait la malle et actionna les fermoirs. Le métal résista un peu.

L'échiquier se trouvait sous un vieux chiffon, parmi des coupures de journaux. Les pièces d'ébène et d'ivoire lui parurent à la fois familières et curieusement étrangères. Cet échiquier lui rappelait tant de souvenirs. Autrefois, les pièces lui semblaient grandes et lourdes. À présent, les pions tenaient entièrement dans le creux de sa paume.

Elle sortit les pièces de leur pochette en velours. Après toutes ces années, elle n'eut aucun mal à se remémorer leur placement. Dame, roi et pions se mirent en position naturellement. Si elle était une pièce de l'échiquier, elle serait... non, elle ne serait pas un pion. Elle n'était même pas digne de cela.

Naguère, disposer les pièces sur l'échiquier lui procurait du plaisir. Le début d'une partie offrait tant de possibilités... Tout pouvait arriver. À présent, elle ne ressentait plus rien. Elle observa les objets et comprit qu'elle n'était pas au commencement de cette partie, mais proche de la fin. Désormais, bien des zones de l'échiquier lui étaient inaccessibles. Des pièces ayant disparu, certains mouvements lui étaient interdits.

Sur l'échiquier de sa vie, il ne restait presque plus aucune ouverture. Néanmoins, elle chaussa ses lunettes et détailla les pièces.

« *Chaque partie a un sens, lui avait expliqué son père. Quand la victoire est inéluctable, quand chaque mouvement oblige ton adversaire à réagir et, ce faisant, à creuser sa propre tombe...* »

C'était étrange. Si elle ne se rappelait plus l'apparence de son père, elle revoyait précisément l'échiquier tel qu'il était disposé lorsqu'il avait prononcé ces mots. Elle écarta certaines pièces, ne laissant que celles qui se trouvaient en place à l'époque. Son fou et son cavalier menaçant la tour de son père. Sa dame contre deux pions constituant l'unique protection de son père contre son offensive.

« *En sommes-nous déjà arrivés là ?* avait-il demandé. *Alors, tu dois tout planifier, anticiper, savoir ce qui t'attend.* »

Elle fixa du regard l'échiquier et, pour la première fois, vit qu'elle pouvait éliminer ces pions grâce au cavalier et à la reine, après quoi elle pourrait avec la tour coincer le roi de son père contre son fou.

« *Oui, avait-elle dit, émerveillée, nous y sommes.* »

« *La prochaine fois, quand tu soulèveras ta pièce, embrasse-la. Comme ceci.* »

Elle prit son fou. Dans son souvenir, la pièce était immense entre ses petites mains potelées. Elle ne pouvait avoir plus de six ans.

« *Pourquoi ?* » avait-elle demandé.

« *C'est une tradition dans la famille Lane, avait expliqué son père en souriant. Quand on parvient à acculer l'adversaire, on l'embrasse pour éviter toute rancune.* »

Par la suite, à chaque partie, au moment de l'échec et mat, il se mettait à rire, annonçant que le baiser n'allait pas tarder. Voilà le souvenir qu'elle voulait conserver de son père : celui d'un homme chaleureux qui lui transmettait son savoir, qui riait de bon cœur, affirmant qu'elle était la prune de ses yeux. Il fallait qu'elle se rappelle ce père-là, et non celui qu'il était devenu à la fin...

Relever la tête ? Son père était allé beaucoup plus loin. Il lui avait appris à voler et à s'élancer vers le ciel. Et quand elle avait atteint le zénith, il avait précipité sa chute...

## Chapitre 8

Robert mit plusieurs jours à ramener Sebastian, en grande partie parce que Violet, la comtesse de Cambury, veuve depuis peu, avait insisté pour l'accompagner.

— D'abord, avait dit la jeune femme en foudroyant Robert du regard, je suis fatiguée de m'ennuyer dans ma propriété du Cambridgeshire. Ensuite, il faut que quelqu'un surveille Sebastian.

Ce dernier afficha un air innocent. La jeune femme n'avait pas tort. Elle avait le don d'inculquer à Sebastian un tant soit peu de sagesse, quand l'envie lui en prenait. Âgée de deux ans de plus que Robert et Sebastian, elle avait grandi à deux pas du domaine où vivait ce dernier et passé les vacances d'été en sa compagnie, jusqu'au jour où l'on avait estimé qu'elle était trop grande pour jouer avec des garçons.

Mais Robert gardait également le souvenir d'une Violet taquinant Sebastian ou l'incitant à grimper aux arbres.

— De plus, ta mère m'aime bien, ajouta-t-elle. Et si nous devons faire diversion, autant que nous soyons deux. Sebastian la repoussera, et moi, je l'éloignerai de toi.

Le soir venu, après le départ de la jeune femme, Sebastian avait avancé un argument qui avait fini par le convaincre.

— Écoute, elle porte le deuil d'un homme qu'elle détestait. Accorde-lui une chance de changer d'air.

Robert avait cédé, ce qui l'avait contraint à engager une armée de domestiques, à réserver des chambres d'hôtel, Violet ne pouvant résider chez lui, puisqu'il était célibataire. C'est ainsi que quarante-huit heures plus tard, il se retrouva en compagnie de son cousin, de la comtesse, de neuf domestiques, de deux chats et d'un hibou sur un quai de la gare d'Euston à Londres.

Pendant que les domestiques s'affairaient à charger les bagages, Robert s'éloigna avec son cousin pour fumer un cigare. Il ne voulait pas incommoder Violet, c'était du moins le prétexte qu'il avait avancé pour échapper à son emprise quelques instants. Dans la douce brise automnale, ses soucis lui parurent soudain moins graves.

— Tu es donc sur le point d'obtenir un poste à Cambridge ? demanda-t-il. Compte tenu de ta réputation quand tu y étais étudiant, j'imagine que c'est une grande surprise pour toi. Es-tu remis du choc ?

Sebastian le dévisagea longuement.

— Je ne suis plus étudiant, tu sais.

— Ne fais pas semblant d'être adulte.

Cette remarque lui valut un sourire espiègle.

— Attends un peu que je refuse ce poste, poursuivit son cousin. Le choc sera terrible pour tout le monde.

Robert en fut étonné. Même si Sebastian était un noceur patenté, il prenait son travail très au sérieux.

— Tu as l'intention de refuser ?

— Hélas oui, répondit-il en glissant les mains dans ses poches. Même Newton a dû obtenir une dérogation de Charles II parce qu'il ne croyait pas en la sainte Trinité. Oxford est plus ouvert, mais Cambridge... (Il haussa les épaules.) On est toujours au Moyen Âge, là-bas. Ils tiennent absolument à la prédominance de l'Église d'Angleterre. La moitié des spécialistes en sciences naturelles me réclament parce qu'ils considèrent mon travail intéressant. L'autre moitié espère que ma nomination en tant qu'enseignant m'obligera à me taire.

— Serait-ce le cas ? s'enquit Robert. Je ne t'ai jamais vu te taire sur aucun sujet. Es-tu vraiment athée ? J'ai lu tous tes articles, même ceux qui dépassent mes compétences, et tu ne prends position dans aucun d'eux.

Sebastian soupira.

— Tu n'es pas au courant ? Je suis un scientifique impie, un disciple de Darwin, un apostat.

— Même Mr Darwin n'est pas un non-croyant.

— Non seulement je crois à l'évolution des espèces, poursuivit-il d'un ton résigné, mais je peux prouver scientifiquement que certaines caractéristiques se transmettent de parents à enfants. Non par la grâce de Dieu, mais par la simple opération de principes naturels. Aux yeux de la moitié de la société, cela fait de moi un impie. Qui suis-je pour discuter avec eux ?

— Je suppose que c'est une question rhétorique, car tu ne perds pas une occasion de te disputer avec eux.

Sebastian sourit.

— Je crois que tu aimes être un marginal, déclara Robert.

— Tu dois avoir raison.

— Et tu as réussi à me distraire. Tu n'as jamais répondu à ma question. Crois-tu en Dieu ?

— Je t'ai répondu aussi bien qu'à n'importe qui. Je déplore que Mr Darwin doive rendre des comptes sur ses convictions religieuses à cause de la nature de son travail. Les croyances d'un homme doivent rester personnelles. Nul ne demande à un tonnelier s'il croit en Dieu. Pourquoi devrais-je rendre des comptes ? Pourquoi les gens s'en soucient-ils ?

Sebastian Malheur avait acquis une notoriété très rapidement. Il était toujours un peu étonnant de constater que cet homme à l'esprit vif et au verbe haut, son cousin et complice, était devenu un scientifique de renom. Certes, il avait toujours été brillant, mais Robert voyait en son cousin un plaisantin plutôt qu'un scientifique.

— De plus, reprit Sebastian, il est tellement jouissif de contrarier tout le monde. En refusant de répondre à cette question, je déclenche les pires ragots et les gens honorables me raient de leurs listes d'invités.

Peut-être était-ce pour cela que Sebastian n'était jamais devenu un homme sérieux... Quoi qu'il en soit, Robert était ravi de le retrouver.

Le chef de gare siffla. Tandis que les voyageurs montaient à bord, les deux hommes attendirent à l'extrémité du quai que la foule se soit dispersée, puis ils revinrent sur leurs pas. Ils passèrent devant les voitures de bagages, puis les compartiments de deuxième classe...

Devant une voiture, Robert se figea. Non, c'était impossible... il fit demi-tour.

— Hé ! s'exclama Sebastian. Tu te trompes de sens.

Son cousin lui fit signe d'avancer. Il venait d'avoir la plus étrange des visions. Du coin de l'œil, il avait aperçu une jeune femme... qui n'était autre que Miss Pursling.

Il n'en croyait pas ses yeux.

Ce n'était en rien une hallucination, car la voyageuse leva les yeux de son livre pour regarder par



la fenêtre du côté opposé. Les rayons du soleil illuminaient ces traits qu'il connaissait si bien. C'était bien Miss Pursling qui était installée dans ce compartiment, et elle y resterait durant tout le trajet vers Leicester. Elle passerait plusieurs heures sans personne à qui parler. À moins que...

Violet surgit à son tour, lançant des ordres à son porteur. Robert lui tapota l'épaule.

— Puis-je emprunter ta femme de chambre ? lui demanda-t-il.

La jeune femme l'observa, l'air soupçonneux.

— Comment ? Pas question que tu empruntes Matilda. Pourquoi as-tu besoin d'elle ?

— Je...

Robert s'efforça de ne pas regarder en direction de Miss Pursling.

— C'est une histoire de femme, intervint Sebastian. Je le vois sur son visage. Quand il est nerveux, c'est qu'il est question d'une femme.

— Ah oui ? fit Violet en scrutant les alentours. Est-ce... ? Non, ne me dis pas qui ! Laisse-moi deviner.

Si la comtesse parvint à rester discrète, Sebastian observa le wagon sans vergogne.

— Arrête ! ordonna Robert, gêné. Un peu de retenue !

— Je savais bien qu'il était question d'une femme ! jubila son cousin. Regarde comme il est embarrassé !

Quelques instants plus tôt, Robert se réjouissait d'être entouré de personnes qui le comprenaient. Ce n'était plus le cas. Il s'empourpra.

— Si j'avoue qu'il s'agit d'une femme, cesserez-vous de dévisager les voyageurs et ferez-vous semblant d'être des gens normaux ?

— Je ne vois toujours pas en quoi la présence d'une femme à bord a quelque chose à voir avec le fait que tu aies besoin de Matilda, déclara Violet.

— Elle voyage seule dans un compartiment de deuxième classe, expliqua Robert. Je préfère qu'elle ait de la compagnie.

Les autres se turent. Sebastian observa la comtesse, qui le regarda à son tour d'un air entendu.

— Toi, tu t'intéresses à une femme qui voyage en deuxième classe ? demanda enfin Sebastian.

Violet semblait tout aussi sceptique.

— Tu t'intéresses à une femme qui voyage en deuxième classe au point de te soucier de sa réputation. (Sebastian se frotta les mains.) Bon sang, jubila-t-il, ta mère va adorer !

— Je déteste vous voir comploter tous les deux ! protesta Robert, ce qui était un mensonge.

En réalité, il aimait leurs joutes verbales, les réflexions qui fusaient. Mais pour l'heure, mieux valait se débarrasser d'eux avant qu'ils ne commettent un impair.

— Eh bien, je suis désolée, reprit Violet. Je ne te prête pas ma domestique.

— Mais...

— En revanche, je me ferai un plaisir de t'accompagner.

Robert avait peine à s'imaginer en grande conversation avec Miss Pursling sous le regard curieux de la comtesse de Cambury.

— En deuxième classe, lui rappela Sebastian. Je n'ai jamais voyagé dans ces conditions. Je sens que je vais bien m'amuser.

— Non, pas tous les deux. Par pitié ! implora Robert.

— Tu as besoin de nous, répliqua Sebastian. Il y a quatre sièges. Si tu ne prends que Violet, quelqu'un d'autre risque de s'installer avec vous. Tu ne voudrais pas voir toute possibilité de conversation réduite à néant...

— Mais...

— Tu me connais, insista Sebastian. Je suis la discrétion même.

— Oh que non ! Bien au contraire...

Son cousin sourit.

— J'ai tendance à te taquiner uniquement quand personne n'est là pour m'entendre. De plus, si tu ne voyages pas avec cette femme mystérieuse, j'irai moi-même. Je crois savoir où elle se trouve.

Robert n'avait plus le choix. Peut-être valait-il mieux s'éloigner sans adresser la parole à Minnie. Cependant...

Il jeta un coup d'œil dans sa direction. La jeune femme observait le paysage, la main posée sur la vitre, le regard lointain, comme si elle souhaitait se trouver ailleurs.

— Surtout ne tiens pas de propos embarrassants, le prévint-il.

— Moi ? dit Sebastian. Ce serait inutile. Je ne suis pas étudiant en comportement humain mais, en tant que scientifique, je sais que pour observer les parades nuptiales il est préférable de ne pas intervenir.

*Mon Dieu*, songea Robert. Le voyage allait être pénible. Si seulement il s'était tu !

— Je suis sérieux, insista-t-il. Si vous venez, je ne veux pas entendre un mot durant le trajet.

— Allons ! s'exclama Violet. Tu sais bien que tu peux compter sur ma discrétion.

— Ce n'est pas toi qui m'inquiètes, lança Robert, quoique de façon toute relative. Sebastian ?

— Sois assuré que je respecterai mon vœu de silence jusqu'à ce que tu me fasses signe, au risque de perdre mon âme.

Le duc aurait préféré une promesse moins grandiloquente. D'autant que son cousin refusait de se prononcer sur l'immortalité de l'âme. Pourvu que ce voyage se révèle moins catastrophique qu'il ne le redoutait...

Le chef de gare annonça le départ imminent du train. Les passagers furent priés de monter en voiture. Minnie s'était réfugiée dans un compartiment de deuxième classe et avait ajusté sa capeline pour dissimuler en partie son visage. Pour faire bonne mesure, elle affichait une mine renfrognée afin de décourager tout compagnon de voyage potentiel.

En entendant la porte s'ouvrir, elle s'apprêta à foudroyer l'intrus du regard. Une dame de la haute société entra dans le compartiment. Elle portait une toilette gris sombre de demi-deuil, avec des rubans d'un bleu lavande si pâle qu'il était presque incolore. Même sans voir les perles qui ornaient ses manches, Minnie aurait deviné qu'elle était riche et bien née. Son statut transparaissait dans la sophistication de sa robe, les étoffes de qualité, sans oublier une coupe impeccable qu'elle devait sans doute à une couturière particulière.

Que faisait-elle dans un wagon de deuxième classe ?

La femme effleura la banquette située en face d'elle comme pour s'assurer que le bois était aussi inconfortable qu'il en avait l'air. Puis elle haussa les épaules d'un air résigné. Avant qu'elle ne puisse se tourner vers Minnie, un homme tout aussi élégant passa la tête dans le compartiment. Il portait un pantalon au pli parfait, un gilet rouge et un long manteau.

— Cobber a encore perdu la malle, déclara-t-il. Matilda affirme que le porteur tient à charger ton autre caisse à l'envers en dépit de tes inscriptions.

— Nom de Dieu ! jura la dame.

Loin de s'offusquer, il s'effaça pour la laisser sortir.

Chose étrange, ce monsieur aux cheveux bruns et aux yeux sombres observa Minnie. S'il était sans doute trop tard pour décourager ces deux importuns, elle lui adressa néanmoins un regard noir.

Il lui répondit par un clin d'œil.

— La première classe se trouve plus loin, déclara-t-elle avec un geste de la main.

Il haussa les épaules et jeta son épais manteau sur l'autre siège. Puis il emboîta le pas à sa compagne de voyage.

Minnie allait donc se retrouver avec ces deux personnages étranges... Lorsque la portière s'ouvrit de nouveau, elle leva les yeux, s'attendant à revoir les deux inconnus. Mais non. Son cœur s'emballa. Elle se sentit soudain rougir.

— Miss Pursling, dit le duc de Clermont. Quel plaisir de vous revoir !

Lors de leur dernière entrevue, il lui avait dit de relever la tête, et elle avait voulu lui obéir. Ensuite... Ensuite, elle avait découvert que ses perspectives d'avenir étaient encore plus réduites qu'elle ne l'avait cru. En le regardant, elle eut envie d'oublier ces sombres pensées. Elle avait tenté de reléguer son désir au fond de son esprit, mais l'apparition de cet homme ne faisait que raviver un souvenir qui ne demandait qu'à resurgir. « *Je vous désire.* »

Cette phrase hantait ses pensées et, même si sa raison savait qu'il ne s'était jamais rien passé entre eux, son corps ne semblait pas de cet avis. Sa simple présence la faisait frémir. D'instinct, elle baissa la tête.

— Vous faites bon voyage ? demanda-t-il en posant une sacoche au-dessus du siège, avant de s'asseoir en face d'elle.

— Oui, répondit-elle, un peu tendue. Je suis allée voir un fabricant de papier de la capitale pour découvrir qui vous fournissait.

Elle préférait jouer cartes sur table afin de garder ses distances.

— Vous me rendez compte de vos progrès ! déclara-t-il d'un ton enjoué. C'est formidable, ajouta-t-il avec un sourire.

Il n'y avait pas de place pour lui et ses désirs dans la vie de la jeune femme. Par chance, la dame élégante réapparut.

— Robert, déclara-t-elle, nous ne pouvons partir tout de suite. Herman a disparu et le chef de gare menace de faire partir le train quand même. En quoi est-ce grave si nous prenons du retard ? Il faut les retenir, car mes petits stratagèmes ne dureront pas très longtemps.

— Quels stratagèmes ? s'enquit le duc de Clermont en se redressant. Qu'as-tu donc fait ?

La jeune femme brandit un sifflet.

— C'est celui du chef de gare, expliqua-t-elle.

Le duc la dévisagea, puis émit un grognement exaspéré.

— Seigneur ! souffla-t-il en se tournant vers Minnie. Attendez-moi. Je reviens sans tarder.

La porte se referma sur eux. La jeune femme se retrouva seule. L'espace d'un instant, elle eut envie de changer de compartiment. À quoi bon ? Il n'aurait aucun mal à la retrouver. De plus, le contrôleur avait vérifié son billet. Peut-être ne la reconnaîtrait-il pas si elle s'installait ailleurs.

Une autre idée lui vint. Le duc avait jeté son sac sur le siège, à côté d'elle, ce qui lui donnait accès à des documents potentiellement compromettants. Ces tracts provenaient bien de quelque part... Et si sa sacoche contenait un bon de livraison ou une facture ?

Fouiller son sac n'était pas très honorable. Et que ferait-elle, si elle trouvait quelque chose ? Ce serait sa parole contre la sienne, et elle serait quand même anéantie. En proie à un cruel dilemme, elle n'eut finalement pas à choisir, car la porte du compartiment se rouvrit. Le duc observa sa sacoche, puis secoua la tête.

— Vous ne l'avez même pas fouillée ? fit-il d'un air atterré. Incroyable !

— En effet, grommela Minnie.

— Ne suis-je pas votre ennemi ? Ne sommes-nous pas en guerre ?

— J'ignore ce que vous êtes. Et je sais encore moins ce que nous faisons. De toute façon, j'aurais

beaucoup de mal à indiquer la provenance de vos tracts, même si je trouvais des preuves dans votre sac. Que faire, alors ? Les porter au juge ? Je serais incapable de démontrer qu'elles vous appartiennent.

Il reprit son bien et observa la jeune femme.

— Vous ne cessez de me surprendre. Quels que soient vos projets, ils seront très réfléchis, bien plus que n'importe quel plan que j'ai pu mettre au point.

Il ouvrit la sacoche et en sortit quelques feuilles de papier.

— Tenez... Si vous aviez fouillé mes affaires, vous auriez trouvé ceci. Je l'ai rédigée à votre intention, de toute façon.

Minnie refusa la feuille qu'il lui tendait.

— Vous m'avez avoué avoir peur de l'avenir. Je veux conclure une trêve. Ce sera ma meilleure offre.

Il lui adressa un sourire si troublant qu'un frisson la parcourut. Elle prit la lettre d'un air méfiant. Il n'avait pas menti, car son nom était inscrit sur le document.

— Et si nous faisons la paix le temps du voyage ?

— Je... je ne sais pas.

— Rien que quelques heures, Miss Pursling. Je ne vous demande rien de plus. Au fait, pour ce qui est des deux autres passagers...

La portière se rouvrit. En découvrant leurs deux compagnons de voyage, Robert fit la moue et croisa les bras.

Le regard inquisiteur de la femme suggérait que le duc lui avait déjà parlé d'elle. Elle observa sa robe ordinaire, sa cicatrice sur la joue, puis elle inclina la tête. Le gentleman élégant qui lui avait adressé un clin d'œil se tenait derrière elle.

Le duc de Clermont afficha un sourire désabusé.

— Eh bien, quand on parle du loup... Violet, Sebastian, puis-je vous présenter Miss Pursling ? Miss Pursling, voici Violet Waterfield, comtesse de Cambury.

— Je suis enchantée, déclara Violet d'une voix qui suggérait le contraire.

— Et derrière elle, Mr Sebastian Malheur.

Minnie oublia soudain son personnage de femme effacée.

— Sebastian Malheur ? s'exclama-t-elle. L'auteur de cet ouvrage qui défend Mr Darwin ?

Si les rumeurs qui couraient à son propos étaient exactes, il n'était absolument pas fréquentable. Non seulement il était opposé à la religion, mais il était athée, disait-on. C'était un coureur de jupons, un débauché. Mr Malheur se contenta de hausser les épaules et de porter un doigt contre ses lèvres d'un geste théâtral.

— Oui, confirma le duc. Il s'agit bien de cet ignare. Sachez que les rumeurs dont vous avez eu vent sont exactes. De plus, c'est mon cousin. (Il poussa un soupir.) Asseyez-vous donc, tous les deux. La situation ne saurait être pire.

Que voulait-il dire par là ? À qui s'adressait cette remarque ? Sans un mot ou un regard pour Minnie, les deux passagers s'installèrent.

## Chapitre 9

Sur le quai, un coup de sifflet retentit.

Le train s'ébranla dans un vacarme assourdissant. Robert se prépara au pire. Pendant un moment, le voyage se déroula sans encombre. Violet sortit de son sac une pelote de laine et des aiguilles à tricoter. Sebastian regardait droit devant lui. Quant à Miss Pursling, elle garda les yeux rivés sur le plancher. Elle avait rangé la lettre de Robert dans sa poche. Lorsque le train prit de la vitesse, elle n'avait toujours pas prononcé un mot.

Comment s'en étonner ? Elle se comportait toujours ainsi. Violet, en revanche, posait les yeux sur lui, puis sur la jeune femme, visiblement perplexe. Elle regarda ensuite Sebastian, sans masquer son inquiétude.

— Ainsi, dit Robert, vous étiez à Londres, Miss Pursling ?

Elle leva brièvement les yeux vers lui.

— Oui, monsieur le duc, répondit-elle simplement.

— Qu'est-ce qui vous amenait dans la capitale ?

— Une affaire à régler. D'ordre personnel.

*Si telle est sa conception d'une trêve...*, songea Robert avec un soupir.

Il ne pouvait aborder le sujet des tracts, car ni Sebastian ni Violet n'étaient au courant. Ils ne jouissaient pas des mêmes protections que lui. De ce fait, il préférait ne pas les impliquer. Le silence s'installa dans le compartiment. Interdire à Violet et à Sebastian de parler n'était pas une si bonne idée, finalement. Dans cette atmosphère pesante, le trajet promettait d'être le plus pénible de sa vie.

— Parlez-moi de la commission d'hygiène, l'invita-t-il. D'où vous vient cet intérêt pour la question ?

Cette fois, elle se tourna vers lui.

— L'hygiène, c'est important, lâcha-t-elle en réprimant un sourire. Vous n'êtes pas de mon avis, monsieur le duc ?

— Naturellement, mais il y a tant d'autres choses essentielles. Chacun choisit sa façon de passer son temps. Violet fréquente assidûment le jardin botanique de Cambridge. Sans doute par amour des plantes... Quant à Sebastian...

L'intéressé leva les yeux d'un air enthousiaste.

— J'aimerais beaucoup savoir à quoi Mr Malheur consacre ses journées, déclara Minnie.

— Eh bien...

Une description clinique des travaux du scientifique pouvait sembler déplacée en présence d'une dame.

— Pour ma part, j'ai entendu dire qu'il avait menacé d'instituer un programme de reproduction humaine au sein de la faculté de Cambridge afin de démontrer ses théories sur l'hérédité, poursuivit la jeune femme.

Voilà pourquoi il était difficile d'évoquer le travail de Sebastian. Il fallait parler de reproduction,

ce que Minnie faisait de façon étonnamment naturelle.

Sebastian posa sur elle un regard d'une grande gravité. Robert se souvint, un peu tard, que son cousin avait le don de fasciner les femmes. À quoi pensait-il donc en permettant à ce coureur de jupons d'approcher Miss Pursling ? À la fin du trajet, elle serait certainement sous son charme.

En fait, elle l'était sans doute déjà.

Son cousin se contenta de hausser les épaules et de faire mine d'être impressionné, tout en posant un index contre sa bouche en désignant Robert. Sans doute signifiait-il ainsi qu'il était désolé, que son cousin l'avait réduit au silence, mais qu'il allait s'efforcer de l'embarrasser autrement.

— Pour l'amour du ciel, marmonna Robert tandis que le train amorçait un virage dans un grincement de ferraille.

Sebastian brandit à nouveau son index comme pour le gronder, mais Robert n'était pas certain des intentions de son cousin.

— Seriez-vous... blessé ? Souffrant ? demanda Miss Pursling à Sebastian. Incapable de parler pour une raison quelconque ?

Le visage du scientifique s'illumina, et il tendit cette fois le doigt vers elle.

— Avez-vous essayé de boire du thé bien chaud ? demanda-t-elle. Avec du miel. C'est excellent pour la gorge.

Sebastian leva les bras au ciel.

— Essaie au moins de ne pas me frapper en plein visage, protesta Violet. Et arrête ton cirque ! Nous savons tous les deux que les recommandations de Robert ne sont pas à prendre au pied de la lettre. Il voulait simplement éviter que nous lui fassions honte. Ce que tu parviens très bien à faire sans prononcer un mot.

Miss Pursling les observa tour à tour. Il ne lui faudrait guère de temps pour comprendre la situation. Robert imaginait sans peine le cheminement de ses pensées pour établir ce qu'il avait dit à ses compagnons.

Soudain, il s'empourpra.

— Autant parler, maugréa-t-il.

— J'ai très bien compris ce que tu voulais dire, objecta Sebastian. Mais j'ai toujours constaté que le meilleur moyen de faire céder quelqu'un était de prendre un ordre au pied de la lettre et de lui obéir à outrance.

— Je peux encore te débarquer de ce train, prévint le duc.

Au sortir de la capitale, le convoi tanguait sur les rails et n'avait pas encore pris sa pleine vitesse.

— Voyez-vous, mademoiselle, reprit Sebastian, mon cousin vient de révéler sa vraie nature : il est implacable, cruel et violent.

Robert fit de son mieux pour masquer son irritation.

— Soit dit en passant, ajouta le scientifique, je n'ai pas menacé de créer un programme sur la reproduction humaine afin de démontrer ma théorie. D'abord, une théorie ne se prouve pas au sens propre du terme. On mène des recherches en considérant l'explication la plus plausible. Ensuite, cette histoire a été grandement déformée par les ragots. J'ai simplement relevé que l'on pouvait utiliser des principes simples pour prouver que l'épouse d'un doyen de ma connaissance avait...

— Euh... oui, intervint Robert avant que son cousin n'aille plus loin. Il y a des choses dont il vaut mieux ne pas discuter.

— Il ne faut pas lui en vouloir, conseilla Sebastian à Minnie. Il est un peu prude. Je vous prie de m'excuser, je me suis immiscé dans votre charmante conversation. Je vous en prie, continuez.

À ces mots, il se cala confortablement dans son siège.

— En effet, intervint Violet. Ne faites pas attention à nous. Faites comme si nous n'étions pas là. Et soyez assurés que si vous souhaitez échanger des secrets, je resterai muette comme une tombe. Je suis connue pour ma discrétion.

— C'est la vérité, admit Sebastian. La comtesse est une vraie tombe, un gouffre sans fond dont aucun secret ne sort jamais.

— Sebastian, répliqua la jeune femme en maniant habilement ses aiguilles, il n'est ni respectueux ni convenable de faire savoir à une femme qu'on la considère comme un gouffre.

Miss Pursling en eut le souffle coupé, puis elle toussota d'un air gêné. Mortifié, Robert s'affaissa sur son siège. Il regretta d'avoir enlevé son chapeau, qui aurait pu masquer son visage. Jamais il n'aurait dû laisser les deux amis s'approcher de Minnie. S'ils continuaient ainsi, il ne leur pardonnerait jamais.

Impassible, Violet poursuivit son ouvrage.

— Toutes mes excuses, déclara Sebastian. Il va sans dire que la comtesse représente la fine fleur de la féminité.

*Tais-toi ! Mais tais-toi !*

Par chance, Sebastian n'étaya pas ses propos. Violet parut s'en contenter.

— Ne faites pas attention à moi, répéta-t-elle.

— Je crains que cette conversation ne soit partie sur de mauvaises bases, déclara enfin Robert.

— Vous trouvez ? demanda Miss Pursling en regardant par la fenêtre.

— Je pensais simplement que si nous nous traitions de façon équitable le temps d'un après-midi, nous pourrions...

— Oh ! Ne le croyez pas quand il s'exprime de la sorte ! s'exclama la comtesse, toujours concentrée sur son tricot. Il aura beau s'exprimer pendant des heures sur la justice, l'équité, il est le seul qui ait toujours refusé de jouer les princesses.

Robert esquissa un sourire gêné. C'était le genre de situation qu'il redoutait. Cette conversation s'aventurait décidément en terrain glissant.

— « Jouer les princesses » ? répéta Minnie, intriguée.

— Oui, répondit Violet. Nous y jouions quand nous étions enfants. En été, son père partait en visite et confiait Robert à sa sœur, la mère de Sebastian. Tous les trois, nous jouions au jeu des chevaliers et du dragon. Les garçons étaient les chevaliers, et moi, je me retrouvais toujours dans le rôle de la princesse qui se morfondait en attendant qu'on vienne la sauver.

— Je vois.

— Un jour, pendant qu'ils faisaient semblant d'attaquer le dragon, j'ai rédigé un petit mot disant que je m'étais échappée afin de monter sur les planches.

Sebastian prit un air de dédain.

— Tu as ajouté que tu avais l'intention de faire don de ta chasteté à une bande entière de brigands. La comtesse ne parut pas s'offusquer le moins du monde de cette précision.

— À l'époque, je n'avais aucune idée de ce que cela impliquait. Ma gouvernante ne cessait de me mettre en garde en affirmant que je devais protéger ma vertu par tous les moyens. À mes yeux, c'était la pire des menaces.

Miss Pursling esquissa un sourire.

— Qu'ont fait vos vaillants chevaliers en découvrant votre fuite ?

— Ils ont décidé qu'il était de leur devoir de me pourchasser avant de me livrer au dragon en guise de châtiment.

Violet fronça les sourcils en constatant qu'elle s'était trompée dans sa dernière rangée. Elle

entreprit de défaire quelques mailles.

— Ils n'ont pas réussi. En tout cas, le jeu est devenu bien plus palpitant.

— Il y a eu un combat dans la boue, renchérit Sebastian.

— Par la suite, poursuivit Violet, ils ont admis qu'il était injuste que je joue chaque fois la princesse. Alors nous avons tiré au sort. Mais Robert a toujours refusé d'être la princesse, même quand c'était son tour.

Elle foudroya l'intéressé du regard. Il se détourna.

— Une pièce de monnaie n'a que deux faces, protesta-t-il. Pas trois.

— Sauf si...

Robert leva la main.

— Le moment est mal choisi pour évoquer les méthodes permettant d'attribuer trois faces à une pièce de monnaie. Je dirai simplement que j'aurais fait une piètre princesse.

— Je vois, dit Minnie.

— Oh non, vous ne voyez pas ! intervint Sebastian. Vous pensez sans doute que Violet était une princesse raisonnable, mais elle était déjà ainsi quand elle était enfant : sage et convenable en apparence, mais une véritable harpie hors de la présence des adultes. Sa respectabilité n'est qu'apparente. J'ignore comment elle s'y prenait, mais Robert et moi rentrions couverts de boue de la tête aux pieds, alors qu'elle restait fraîche et pimpante en toute circonstance.

— Vous savez, il existe quelque chose qui s'appelle de l'eau, railla la jeune femme. Les garçons semblent toujours l'oublier. L'hygiène, c'est important, ajouta-t-elle en regardant Minnie.

Celle-ci sourit et baissa les yeux.

— Au fait, poursuivit Sebastian, histoire de sauvegarder ma dignité, je dois vous informer que, quand venait mon tour, j'étais un prince, et non une princesse.

— Tu étais le seul à te qualifier de prince, le corrigea Robert. Nous t'appelions « princesse ». Sinon, l'histoire n'aurait eu aucun sens. Les dragons veulent dévorer des princesses. Ils n'ont que faire des princes.

— Tu as encore beaucoup à apprendre sur les dragons. Réfléchis un peu : un bœuf fournit plus de viande qu'une vache. La chair du mâle est toujours de meilleure qualité.

— Je croyais que l'on ne consommait pas la chair des vaches parce qu'on les gardait pour leur lait, intervint Miss Pursling.

*Oh, non, pas ça*, se dit Robert. C'était perdu d'avance. Il se cala dans son siège, résigné, car Sebastian n'allait sans doute pas tarder à scandaliser Miss Pursling.

— Les dragons aiment le fromage, répliqua Mr Malheur en adressant un clin d'œil à Minnie.

— En revanche, un dragon ne peut traire une princesse car il n'a pas de pouces, renchérit la jeune femme.

— Très finement observé, admit Sebastian. Vous avez presque raison. Mais les dragons ont des larbins, vous savez. Quoi qu'il en soit, il est évident que la chair de la femelle humaine est inférieure, affligée qu'elle est de ces dépôts de graisse sur le ventre et les hanches... Le jambon de l'homme est plus maigre, plus tendre, bien plus savoureux.

Pour illustrer son propos, il se leva et posa une main sur son postérieur. Violet leva les yeux au ciel.

— Moins nous parlerons de la chair de l'homme, mieux nous nous porterons. D'ailleurs, je pensais que tu appréciais ces dépôts de graisse. Tu passes suffisamment de temps à...

Robert toussota.

— Mes préférences sont sans intérêt, répliqua Sebastian d'un ton grandiloquent. Je ne suis pas un



dragon.

— Certes, intervint Robert. Tu es un paon qui fait la roue devant les femmes.

— Si cette méthode fonctionne...

Sebastian sourit et se retourna pour observer des plumes imaginaires derrière lui.

— Sachez, reprit-il, que c'est ce que j'ai de plus beau.

La comtesse poussa un soupir résigné.

— Doit-on vraiment parler des fesses de Sebastian ? Est-ce vraiment son seul atout ?

À cet instant, Robert remarqua que Miss Pursling ne fixait plus le sol depuis un certain temps.

Affichant un léger sourire, elle observait ses deux compagnons de voyage avec fascination, les joues roses de plaisir.

— Tu vois ? accusa Robert en brandissant un index vers Sebastian. Je savais que tu me mettrais dans l'embarras ! Plus jamais je ne te croirai.

— À ta guise, rétorqua son cousin en s'inclinant. Tu t'offusques d'un rien. Tu me remercieras plus tard.

— Je vous déteste tous les deux.

En temps normal, le duc aurait apprécié ces moments de complicité. Il aimait voir les deux amis se chamailler ainsi avec esprit. Hélas, Miss Pursling allait le prendre pour un fou en voyant qu'il fréquentait ces deux personnages, d'autant plus que Sebastian était son cousin.

— Seigneur, dit Sebastian, nous n'aurions pas dû dire tout cela, n'est-ce pas ?

— Pourquoi pas ? répliqua Violet. Nous avons déclaré qu'il ne jouait jamais le rôle de la princesse. Cela le rend plus viril. Vous le trouvez toujours aussi viril, n'est-ce pas, Miss Pursling ?

— Je préfère ne faire aucun commentaire, répondit Minnie en baissant les yeux pour masquer son regard pétillant de malice.

— Vous savez, reprit Sebastian, je n'adhère pas à ce principe. Il faut au contraire être certain de sa propre virilité pour accepter de jouer le rôle de la princesse. Peut-être avons-nous donné de Robert l'image d'un homme peu sûr de lui.

— Mais peut-être que si nous n'en parlons pas, elle ne le remarquera pas, répliqua Violet.

— Ne vous souciez pas de moi, dit Minnie avec un sourire et en baissant les yeux. Je ne remarque jamais rien.

— À la bonne heure ! lança Violet. Il n'y a donc pas lieu de s'offusquer. Robert, cesse de faire la tête.

Vaincu, le duc ferma les yeux.

Lorsque le train s'arrêta, il attendit que Sebastian rassemble ses affaires et s'en aille. Violet le suivit pour s'occuper de son hibou. Ensuite, seulement, il se tourna vers Minnie, qui enroulait un foulard autour de son cou.

— Écoutez, dit-il en tripotant nerveusement son chapeau. À propos de cette conversation...

Quel prétexte pouvait-il invoquer ? « *Ils ne sont pas toujours ainsi.* » Ce serait un mensonge. « *Vous devez comprendre que les plaisanteries de Sebastian m'ont permis de supporter bien des épreuves. J'ai beaucoup d'affection pour lui, même s'il m'agace.* »

Cette vérité était trop intime. Il cherchait désespérément un moyen de s'excuser. Mais le devait-il vraiment ? Elle enfila ses gants, puis le regarda.

— Monsieur le duc.

— Miss Pursling.

Face à ses yeux d'un gris limpide, il eut l'impression d'être mis à nu. Sans doute voyait-elle au-delà de sa nervosité apparente.

— J'ai toujours pensé que l'on juge un homme aux personnes dont il s'entoure.

— Aïe ! fit-il en grimaçant. Sebastian a toujours été excessif. Il peut être fatigant, parfois, mais c'est un homme bien.

*Enfin, en quelque sorte*, songea-t-il. La jeune femme fronça les sourcils.

— De quoi parlez-vous donc ? J'apprécie vos amis.

— Je... Vous... (Il retint son souffle.) À vous entendre, j'ai presque l'impression que vous m'appréciez aussi.

— La logique est une bien belle chose, monsieur le duc, expliqua-t-elle. C'est exactement ce que je viens de dire. Je déplore simplement que ce soit la vérité.

À ces mots, elle quitta le compartiment.

— Attendez ! lança-t-il en lui emboîtant le pas.

Mais elle avait déjà claqué la porte derrière elle. Robert se contenta de regarder la place vide qu'elle avait occupée. Puis le chef de gare siffla. Il saisit sa sacoche et se mit à courir.

Elle appréciait ses amis. Elle appréciait ses amis ! Quel étrange renversement pour une situation au départ embarrassante. Affichant un sourire satisfait, il rejoignit Violet et Sebastian, qui consultaient un calepin.

— Qu'est-ce qui vous fait ricaner tous les deux ? demanda-t-il d'un air soupçonneux.

Violet referma vivement son carnet.

— Je note les scores, répondit-elle. J'ai le regret de t'informer que c'est Miss Pursling qui l'a emporté.

— C'est vrai, admit-il sans se départir de son sourire. N'est-ce pas merveilleux ?

## Chapitre 10

L'omnibus déposa Minnie à plusieurs centaines de mètres de la ferme de ses tantes. Son sac de voyage sous le bras, elle se mit en route.

Une fois qu'elle se fut éloignée un peu des habitations, elle sortit la lettre de sa poche et, d'une main, brisa le cachet de cire.

Elle était datée de l'avant-veille.

*Chère Miss Pursling,*

*J'aimerais préciser le sens de mes propos de l'autre jour, lors de notre entrevue chez les Finney. Rédiger des tracts n'a rien d'une idée fantasque.*

*Vous m'avez confié avoir eu de l'ambition avant d'avoir été ramenée brutalement sur terre. Vous n'êtes pas la seule. C'est un phénomène fréquent dans la société anglaise, qui cherche à maintenir les pauvres dans la misère et à faire monter les classes aisées encore plus haut. J'ai la chance de pouvoir réaliser mes ambitions.*

*Mon désir le plus cher est que vous et vos semblables puissiez voir plus loin sans être piétinés. Je rédige des tracts car je peux le faire sans craindre les représailles. Si je suis découvert, la Chambre des lords ne me poursuivra jamais. J'écris parce que ces mots doivent être couchés sur le papier, j'écris parce que ne pas écrire, ne pas parler, serait gaspiller le pouvoir qui m'a été donné. Je garde le secret pour éviter aux personnes qui me sont associées de faire l'objet d'une enquête.*

*Pour ce qui est de la tactique, je ne vous arrive sans doute pas à la cheville. Pour preuve, vous détenez une lettre de ma main dans laquelle je reconnais mes actes. Utilisez-la pour me dénoncer, si vous pensez que cela vous permettra de faire un beau mariage avec un homme ordinaire qui ne veut rien de plus qu'une épouse docile. Utilisez-la, si vous le devez, ou bien conservez-la et ne dites rien. Vous m'avez fait part de votre peur de l'avenir. Je ne peux pas changer le monde, mais je peux au moins faire cela.*

*Vous pouvez aussi voir plus haut, exploiter votre esprit supérieur et vous façonner une autre existence. Vous valez mieux que cela. Vous valez tellement mieux que cela...*

*Toute autre attitude serait un terrible gaspillage de vos talents.*

*Bien à vous,*

*Robert Alan Graydon Blaisdell*

Il ne citait pas son titre. Le seul titre qu'il s'était choisi pour signer ses écrits était *De minimis*, « peu de chose », ce qui n'était pas tout à fait le cas. Minnie sentit soudain la foi du duc la porter plus haut à chaque pas.

*« Vous valez mieux que cela. »*

Une fois de plus, elle prenait conscience que sa vie actuelle était bien morne, comme si elle consommait un bouillon insipide à chaque repas et que quelqu'un lui propose de la viande. Elle ne parvenait plus à réfléchir de façon logique, à analyser la situation, à penser à autre chose qu'à la faim qui la tenaillait.

*Je vau mieux que cela.*

Elle ignorait ce que lui réservait l'avenir, mais même le soulagement fugace qu'elle avait ressenti grâce à l'aveu qu'il lui avait fait, après ces jours de tourment, allégeait son fardeau.

Cette sensation trompeuse de réconfort ne la quitta pas durant tout le trajet. Elle allégeait ses pas, facilitait sa respiration. Cette énergie persista tandis qu'elle saluait ses tantes, puis pendant qu'elle se préparait pour le souper. Pourtant, cela ne changeait rien. Ce sentiment ne faisait que rendre la réalité plus difficile à supporter.

Au cours du repas, Minnie ne trouva aucune saveur au potage.

Ses tantes étaient assises face à elle, à converser tranquillement comme deux amies de longue date : la récolte de navets, l'exploitation de l'autre champ, le printemps venu... Elles devisaient comme si rien n'avait changé. La jeune femme leur en voulut parce que c'était la vérité. En ce jour funeste où sa vie avait basculé, c'étaient elles qui étaient venues la chercher à Londres pour lui montrer le chemin.

« *Si tu viens avec nous, avait dit tante Caroline, Minerva Lane sera morte. Tu ne prononceras plus jamais ce nom. Elle aura simplement disparu.* »

Du bouillon, rien que du bouillon insipide, et à présent la peur de ne plus avoir au moins cela...

— Savais-tu que Billy fréquentait une jeune fille ? demanda Caroline.

— Non ! Il est trop jeune.

— Il a dix-huit ans. Dieu sait quand c'est arrivé... Moi, j'ai l'impression qu'il est encore tout petit.

Minnie ne put participer à cette conversation. Elle n'avait pas seulement adopté une nouvelle identité : elle avait endossé une autre personnalité. Au départ, elle ne savait même pas marcher comme une fille. Au cours de la première année, ses tantes ne cessaient de corriger sa posture et son comportement : « *Ne contredis personne, ne parle pas trop fort, ne prends pas la parole, ne te mets pas en avant.* » Tout ce qui risquait d'attirer l'attention était strictement interdit. Elle s'était donc renfermée dans sa coquille.

Minnie était devenue insignifiante, silencieuse. Après avoir connu la gloire, elle avait vu son ambition anéantie, pour sa plus grande frustration. Elle s'était jetée à corps perdu dans les rares œuvres caritatives accessibles aux femmes, mais cela ne lui suffisait pas. Elle était condamnée à une vie d'affliction.

« *Vous avez du cran et êtes douée d'une rare clairvoyance. Je pourrais faire en sorte que tout le monde le sache.* »

Au diable le duc ! Au diable sa lettre ! Au diable ce sourire qui lui donnait envie de l'embrasser.

« *Toute autre attitude serait un terrible gaspillage de vos talents.* »

Qu'il aille au diable, car même s'il n'était pas sincère, même s'il ne cherchait qu'à lui embrumer l'esprit et à lui faire perdre le fil de ses pensées, il lui avait fait croire qu'elle pouvait changer les choses. Et que cette fois... Cette aspiration qu'il avait insufflée en elle lui faisait l'effet d'un coup de poignard à la fois douloureux et paralysant. Non seulement elle voulait changer, mais elle avait de l'espoir. L'espoir que cette fois peut-être, lorsque son véritable visage serait révélé aux yeux de tous, la foule ne se précipiterait pas pour lui jeter des pierres et la traiter de monstre ou de créature diabolique. L'espoir que cette fois, on ne la dépouillerait pas de tout, mais qu'on l'aimerait pour ce qu'elle était.

De telles ambitions étaient excessives pour la personne qu'elle se devait d'être. Elle en voulait au duc de Clermont de lui avoir donné cet espoir. Elle lui reprochait de lui avoir permis d'y croire.

Les larmes aux yeux, elle prit sa fourchette et piqua aveuglément dans son assiette.

— Minnie ! dit Elizabeth, soucieuse. Tu te sens bien ?

— Oui.

*Je me sens parfaitement bien. C'était ce qu'elle était censée dire. Ne rien demander, ne jamais se plaindre...* Tel était le comportement d'une dame digne de ce nom.

Hélas, ce mensonge ne parvint pas à franchir ses lèvres. Elle était sur le point d'exploser. Au lieu de murmurer des excuses et de quitter la table, elle sentit sa fourchette lui échapper de la main et voler à travers la pièce avant de heurter le mur.

— Non, avoua-t-elle, non, je ne vais pas bien !

— Minnie !

— Je ne vais pas bien, répéta-t-elle. Comment avez-vous pu me faire cela ?

Elizabeth se leva et s'approcha de la jeune femme.

— Quelle mouche t'a piquée, Minnie ?

— C'est vous qui m'avez fait cela, reprit-elle d'une voix tremblante, les yeux embués de larmes.

Toutes les deux ! C'est vous qui avez fait de moi cette...

Elle attrapa sa cuillère et la projeta à travers la pièce.

— ... cette moins-que-rien ! À présent, je suis emprisonnée dans ce rôle, incapable de trouver une issue.

Les deux femmes échangèrent un regard affligé.

— J'ai tant de choses en moi, tant de pensées, de désirs, d'ambitions...

Ce dernier mot contraria Caroline.

— Et tout cela se réduit à rien, reprit Minnie. À moins que rien ! Tout comme moi.

— Allons, mon petit, déclara sa tante Elizabeth tel un palefrenier qui tente de calmer un cheval agité. Je regrette. J'ai promis à ta mère de m'occuper de toi. Si j'avais tenu ma promesse, tu ne serais pas en plein tourment. Jamais tu n'aurais su...

Ce ne furent pas ses paroles, mais son ton posé qui finit par apaiser Minnie. Il ne resterait de cette soirée que quelques traces sur le papier peint.

Hélas, la voix du duc résonnait toujours dans son esprit. Elle voyait ses yeux, d'un bleu si intense, son expression. Cette lettre ne signifiait peut-être pas grand-chose pour un homme tel que lui, mais elle recélait tant de vérité qu'elle ne pouvait s'empêcher de s'y accrocher.

*Tu aurais pu tout avoir si tu étais quelqu'un d'autre. Tu aurais pu avoir cet homme si tu étais toi-même. Mais tu ne l'es pas. Tu ne l'es pas.*

Elizabeth posa une main sur son épaule.

— Jamais tu n'aurais dû savoir, répéta-t-elle.

Ce souvenir d'elle-même, de cette assurance, de cette audace, de cette exaltation juvénile, semblait si éloigné que Minnie se surprit à opiner.

*Tu n'es rien. Or un rien ne ressent rien.*

Sa tante accentua la pression sur son épaule, et Minnie se tassa sur sa chaise, vaincue.

— Allons, allons..., murmura sa tante. Ce n'est rien.

— Bien sûr que ce n'est rien, chuchota la jeune femme. Je ne suis rien.

Elle ne put retenir plus longtemps le flot de ses larmes. Elle pleura jusqu'à ce qu'elle eût évacué toute la frustration, la nostalgie de ce passé perdu qui venait se mêler à un avenir qu'elle ne pouvait envisager.

— Peut-être..., osa sa tante dès que ses sanglots cessèrent. Peut-être devrais-tu prendre un peu de recul par rapport à cette histoire de mariage. Rester à la ferme pendant quelques semaines. Qu'en penses-tu ?

Elle ne disposait pas de quelques semaines. En revanche, elle possédait la lettre du duc, la preuve dont elle avait besoin. Elle pouvait désormais mettre fin aux soupçons de Stevens.

Alors pourquoi ne le faisait-elle pas ?

— Cela ne servirait à rien, répondit-elle. Cela ne sert jamais à rien.

La table en acajou de l'hôtel où résidait Robert pouvait accueillir huit convives. Mais ce jour-là, il n'y en avait que deux : sa mère d'un côté, et lui à l'autre bout. L'établissement semblait avoir sorti l'argenterie en leur honneur.

La duchesse posa sa fourchette, ce qui était une façon d'envoyer un signal. Elle avait repoussé ce rendez-vous, accepté ces retrouvailles, sachant que Sebastian et Oliver se trouvaient tous deux en ville. Il ne s'agissait donc pas d'un simple repas, mais d'un débat entre deux parties hostiles en quête d'un accord amiable.

Comme toujours, sa toilette était impeccable. Sans doute était-elle vêtue à la dernière mode, mais Robert s'en souciait si peu qu'il était incapable d'en juger. Elle portait une robe bleu foncé ourlée de blanc et d'or. La taille était ajustée, sans être trop stricte, et un châle de dentelle noire drapait ses épaules.

Elle avait toujours été imposante, tel un château dont les tourelles se dressent à l'horizon. Même lorsque Robert était enfant, elle gardait ses distances lors de ses visites.

Depuis sa majorité, ils avaient trouvé un terrain d'entente. Quand ils étaient tous deux en ville, ils dînaient ensemble, pas plus d'une fois, et bavardaient de choses et d'autres, des œuvres caritatives de l'une, du travail au Parlement de l'autre. Lors de ces repas, ils échangeaient des informations qu'ils auraient pu trouver dans la rubrique mondaine de n'importe quel journal. Il n'attendait plus rien d'elle depuis longtemps.

Le fait qu'elle vienne spécialement pour le voir... était inédit.

— Eh bien, Clermont, déclara-t-elle tandis qu'une domestique lui prenait son assiette. Vous devez savoir pourquoi je suis là.

Elle posa sur lui un regard poli, posé et affable.

— Non, répondit-il. Je l'ignore.

Elle parut perplexe.

— Vous ne vous rappelez donc pas ? Lors de notre dernière conversation, vous envisagiez de vous marier.

Cette entrevue remontait à deux mois. Lorsque sa mère avait déclaré qu'un homme proche de la trentaine devait songer à prendre femme, il avait acquiescé. Sur le moment, l'affirmation avait paru assez anodine et la conversation banale.

— Vous avez accepté de faire votre devoir, déclara-t-elle calmement.

— J'ai dit que je me marierais, la corrigea-t-il, prudent, je ne crois pas avoir parlé de devoir.

Elle pinça les lèvres. À ses yeux, le mariage faisait partie des devoirs qui incombaient à une personne de son rang, mais qui ne l'enchantaient guère. Elle ne prononça plus un mot jusqu'au plat suivant puis attendit que Robert ait dégusté une première bouchée avant de reprendre la parole. Ainsi, il ne risquait pas de l'interrompre.

— Si nous voulons aborder le sujet comme il se doit, cela risque de prendre des années. Ces questions ne sont pas à prendre à la légère. Il faut étudier les origines, se renseigner sur certains points. Nous devons établir des listes. J'en ai déjà commencé trois.

Robert eut toutes les peines du monde à avaler sa bouchée de poisson. La femme assise en face de lui avait beau être sa mère, elle lui était étrangère. Quand il était enfant, il la voyait rarement. À certaines périodes, il aurait aimé qu'elle s'occupe de lui. Il en avait désespérément eu besoin mais avait trouvé des excuses à son absence. Et lorsqu'elle avait prouvé que ses raisons n'étaient pas valables, il avait compris qu'elle ne voulait rien avoir à faire avec lui.

— Veuillez m’excuser, déclara-t-il en mettant fin à un silence pesant. Qu’entendez-vous par « nous devons établir des listes » ? Qui, « nous » ?

— Ne vous en souciez pas, répondit-elle avec un geste désinvolte. Je peux vous montrer les noms que j’ai notés. Ils sont classés en trois catégories : les filles de la noblesse, les héritières, et les autres. En travaillant un peu, je devrais pouvoir éliminer la liste des « autres ».

Cette femme l’avait ignoré pendant vingt-huit ans, et voilà qu’elle lui imposait cela ?

— Donc quand vous dites « nous », reprit Robert, vous faites référence à vous-même.

— Eh bien..., commença-t-elle, visiblement étonnée. Ne soyez pas si contrarié, Clermont. Naturellement, vos préférences seront prises en considération.

— Mes préférences seront « prises en considération », répéta-t-il. Vous êtes bien magnanime ! C’est une drôle de tournure. Puis-je savoir qui consent si généreusement à prendre mes souhaits en considération ? Il ne s’agit que de mon mariage, après tout.

Sa mère se garda de tout commentaire. Elle baissa les yeux vers son assiette et crispa les doigts sur sa fourchette.

— Je vous remercie, madame, mais je me passerai de votre assistance, refusa-t-il.

— Clermont, déclara-t-elle sans masquer son exaspération, il s’agit peut-être de votre mariage, mais votre choix aura des répercussions sur moi. Si votre couple donne lieu à des ragots, ce sera tout votre entourage qui en souffrira. J’ai plusieurs décennies d’expérience de la haute société. Vous auriez tort de ne pas en profiter.

Elle se redressa fièrement, les joues légèrement empourprées. Sans doute comprenait-elle que, dès que son fils serait marié, elle devrait renoncer à son titre de duchesse de Clermont au profit de quelque jeune insolente qui ne la respecterait pas.

— Ne vous offusquez pas, mère, railla Robert, mais je ne vous considère pas comme une experte en matière de mariage. Pour que je vous considère comme telle, encore eût-il fallu que vous sauvegardiez le vôtre.

— Vous m’insultez ! Vous ressemblez de plus en plus à votre père. Réfléchissez plutôt à ma proposition, Clermont, et revenez me voir quand vous serez calmé. Vous ne pouvez vous contenter de papillonner dans toute la capitale jusqu’à ce que vous trouviez une candidate qui vous convienne physiquement. Il s’agit de l’une des plus importantes décisions de votre vie. Votre épouse restera à vos côtés jusqu’à la fin de vos jours.

— Rien ne l’y obligera, contra Robert. Elle pourra toujours aller vivre ailleurs. Au cas où cela deviendrait nécessaire, je lui conseillerai de s’adresser à vous. Vous avez une grande expérience dans ce domaine, il me semble.

La duchesse semblait si exaspérée qu’il eut presque l’impression qu’elle tapait du pied tel un taureau furieux. Mais elle se contenta de détourner la tête et de poursuivre son repas.

S’ils avaient coutume de n’échanger que des paroles anodines, c’était pour éviter d’en venir à des propos amers. Ils n’avaient ni souvenirs ni amis communs à évoquer. Autrefois, sa mère avait passé plus de temps à rendre visite à la mère de Sebastian, la sœur de son mari, qu’auprès de Robert.

C’était son choix. À l’époque, il aurait pu lui pardonner. Il aurait pardonné n’importe quoi. Connaissant son père, il lui semblait injuste de reprocher à sa mère de l’avoir quitté. Mais en quittant son mari, elle avait aussi abandonné son fils.

— Au moins, proposa-t-elle un peu sèchement, jetez un coup d’œil sur les listes.

— Non, madame, répliqua froidement Robert. Je ne crois pas que nous en aurons besoin. Abasourdie, elle baissa les yeux.

— De qui parlez-vous, au juste, en disant « nous » ? demanda-t-elle enfin non sans malice.

— Ah, je ne vous l'avais pas dit ? Sebastian Malheur, précisa-t-il avec un sourire. Pourquoi croyez-vous que je lui ai demandé de venir ?

— Cet homme ! fulmina-t-elle. Je le connais, et... il ignore tout des convenances. Il est bien beau que vous le fréquentiez par loyauté familiale, mais de là à le traiter comme un intime...

— Ne vous inquiétez pas, madame, l'interrompit Robert. Oliver Marshall est là également, et il va...

— Telles sont donc vos fréquentations ? Un apostat et un bâtard ?

Robert faillit se lever d'un bond. Hélas, la colère et les cris ne menaient jamais nulle part. Il poussa un soupir et s'efforça de recouvrer une certaine sérénité.

— C'est à votre tour de m'insulter, fit-il remarquer. Je dois tenir cela de vous. J'espère que cette découverte ne vous paraît pas trop horrifiante.

La duchesse ne semblait en rien contrariée. Elle affichait au contraire l'esquisse d'un sourire, le premier depuis son arrivée.

— Je le savais déjà, dit-elle. Pour quelle autre raison serais-je là, selon vous ?



# Chapitre 11

— Où étais-tu, ces derniers jours ? demanda Lydia avec un sourire. Je t'ai envoyé un message, mais tes tantes m'ont répondu que tu étais souffrante.

Minnie dévisagea son amie qui, nullement inquiète, la prit par le bras pour l'entraîner à l'arrière de la résidence des Charingford.

— Je n'étais pas malade.

— Je le sais bien, imbécile ! Si cela avait été grave, tu aurais tenu à ce que j'en sois informée. D'ailleurs, tu m'aurais écrit toi-même. Que s'est-il passé ?

Minnie scruta les alentours pour s'assurer qu'aucun domestique ne pouvait les entendre.

— Je ne peux pas vraiment te raconter. Disons que je suis sur une piste.

Lydia parut complètement abasourdie.

— Ce n'est pas ce que tu crois, s'empressa d'ajouter Minnie. Absolument pas.

— Seigneur, tu m'as fait peur ! Regarde, j'ai les mains qui tremblent.

— Si tu avais été concernée, poursuivit la jeune femme, je t'en aurais informée dès le départ. Cette stratégie... Disons qu'il s'agit du secret de quelqu'un d'autre.

Sans poser plus de questions, Lydia ouvrit la porte du petit salon. À la surprise de Minnie, il était occupé. De plus, il y faisait très chaud.

Trois bonnes s'affairaient autour du feu. Dans les flammes orangées qui léchaient les parois de la cheminée, elles étaient en train de froisser des documents qu'elles jetaient au feu un par un pour éviter tout incendie. Une odeur de brûlé flottait dans la pièce.

— De quoi s'agit-il ? s'enquit Minnie.

— Ah, tu n'es pas au courant ? Un groupe d'activistes sème des tracts un peu partout en ville. Ils en ont déposé une pile devant l'entreprise de papa. Il a dû les arracher des mains des ouvriers lui-même, puis il a passé la matinée à tenter de les récupérer.

— C'est donc si grave ? demanda Minnie.

Lydia esquissa un sourire malicieux et prit une feuille froissée des mains d'une domestique.

— À toi d'en juger.

La jeune femme parcourut avec intérêt le document. Un paragraphe lui coupa le souffle.

« ... Cesser le travail est une attaque à la découverte, en quelque sorte. D'abord, vos opinions seront exprimées et auront plus de portée auprès de milliers de personnes. Ensuite, libérez les usines dans lesquelles vous travaillez. Les bourses de moins en moins remplies de vos patrons constitueront un contrepoint efficace. Soyez conscients de l'endroit où vous vous trouvez, et de la place que vous libérez. »

— Il est question d'une grève, tu ne crois pas ? demanda Lydia.

« *Cesser le travail est une attaque à la découverte, en quelque sorte.* »

Minnie sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Peut-être, balbutia-t-elle, au bord du malaise. Mais il y a une grande différence entre le discours

et le passage à l'acte.

« *Soyez conscients de l'endroit où vous vous trouvez, et de la place que vous libérez.* »

Ces termes avaient une résonance par trop familière. Il s'agissait d'une citation presque mot pour mot d'un obscur ouvrage de Tappitt sur les échecs. Elle en avait fait part au duc de Clermont sans arrière-pensées, car il avait avoué être néophyte en la matière.

Minnie avait déjà invoqué ces arguments, employé des termes similaires lors de sa conversation avec Stevens, quelques mois plus tôt, à propos de la pompe de Harley Street. Rien d'étonnant à cela, car le vocabulaire des échecs faisait partie de son discours depuis toujours. Dans son premier souvenir, elle était assise face à son père, devant un échiquier.

« *Il s'agit d'une attaque à la découverte, une forme d'attaque double, avait-il dit. Tu vois ? Un mouvement, deux menaces. Peux-tu me les montrer ?* »

— Si ce n'était pas vrai, mon père n'aurait pas été aussi furieux, ajouta Lydia. Il ne peut se permettre de voir son usine sans aucune activité.

— Je vois...

— Nous finirons nous-mêmes, déclara Lydia aux domestiques. Laissez-nous !

Dociles, elles prirent congé. Lydia s'assit devant la cheminée et se mit à jeter les tracts au feu.

Tant mieux. Qu'elle les brûle tous. Avec un peu de chance, personne ne les aurait lus. Il avait repris *ses propres paroles*, songea Minnie.

— As-tu vu Stevens ?

— Oui, aujourd'hui même. Mon père et lui se sont enfermés pendant des heures pour discuter de ce tract. Après tout, s'il y avait une grève, ce serait à Stevens de la réprimer. Ils se sont disputés, puis Stevens est parti. Mon père m'a indiqué qu'il se rendait à Manchester pour se renseigner. Je ne vois vraiment pas ce qu'il pourrait apprendre sur nos ouvriers dans cette ville. Peut-être les travailleurs communiquent-ils entre eux ?

Non. Stevens avait lu le tract... Il se rappelait que Minnie avait un jour évoqué une attaque à la découverte. Tenant parole, il s'était rendu à Manchester pour fouiller dans le passé de la jeune femme qu'il croyait impliquée. Minnie fut prise d'un vertige.

— Penses-tu que mon père paie suffisamment ses ouvriers ? Stevens prétend que s'il cède à leurs revendications une fois, ils se montreront de plus en plus déraisonnables. Je suis prête à parier que tu trouveras un moyen d'empêcher cela, comme tu l'as fait avec la commission d'hygiène.

Pour l'heure, il n'y avait rien que Minnie puisse faire. Elle secoua la tête, s'efforçant de chasser sa peur.

— Je ne sais pas, déclara-t-elle. Stevens et ton père...

Lydia leva les yeux au ciel.

— Je n'ai pas envie de parler de Stevens..., souffla-t-elle. Crois-tu que Stevens a appris ce qui s'est passé autrefois ? Que ces rumeurs sur ton passé sont sorties parce que quelqu'un parlait de *moi* ? Nous sommes allées toutes les deux en Cornouailles. Peut-être a-t-il découvert un renseignement là-bas...

— Il n'a rien trouvé, assura Minnie.

— Mais comment... ?

— Je le sais parce qu'il m'a montré la preuve qu'il croit détenir, l'interrompit Minnie. Rien qui te concerne. Ce ne sont que des bêtises. Des histoires sur le fait que ma mère n'aurait pas été mariée, des rumeurs propagées par une vieille folle qui perd la mémoire.

Lydia poussa un soupir.

Minnie ne fut pas réconfortée pour autant. Stevens était parti en quête de renseignements sur elle.

Soudain, elle eut l'impression de nager en plein brouillard. D'entendre des cris lointains, des voix étouffées, le brouhaha d'une foule, d'être éblouie par un soleil radieux...

— Minnie, tu te sens bien ?

Le ton alarmé de Lydia la ramena dans le présent. Plus de cris, plus de bousculade, plus de foule. Du moins, pour le moment...

— Je vais bien, assura-t-elle. Je... réfléchissais.

Stevens mettrait au moins une semaine à découvrir la vérité. Et encore faudrait-il qu'il interprète les éléments en sa possession. De plus, elle détenait la lettre du duc. Ce document, ajouté à tout ce qu'elle avait appris, prouverait qu'elle n'était en rien impliquée.

Lydia la dévisagea avec attention.

— De quoi voulais-tu me parler ?

Minnie poussa un soupir et se tourna vers son amie :

— L'autre jour, à la commission d'hygiène, le docteur Grantham semblait désireux de te voir.

— Et alors ? fit Lydia d'un air hautain.

— Eh bien... il souhaitait te voir.

Peut-être ne cherchait-il qu'à contrarier Stevens.

— Il est jeune et séduisant, reprit Minnie. Je l'aime bien.

— Eh bien pas moi ! rétorqua Lydia. Il travaillait avec le docteur Parwine quand *la chose* est arrivée. Et depuis, il ne cesse de m'adresser des regards entendus.

— Il affiche toujours ce regard, protesta Minnie. Je crois qu'il ne le fait pas exprès.

— De plus, il est sarcastique...

— Il l'est avec tout le monde !

Lydia se détourna.

— Je n'aime pas me rappeler, avoua-t-elle. Or lui, il m'y oblige. Chaque fois que je ris, il me regarde, il me juge, me trouve frivole. Sa présence m'insupporte.

— Je n'en savais rien, déclara Minnie en s'asseyant à côté de son amie.

— Je fais beaucoup d'efforts pour rester frivole, reprit Lydia, les mains tremblantes. Comment ose-t-il me juger ?

Seule Minnie savait à quel point elle disait vrai.

— Je suis consciente que, parfois, tu trouves que je manque de sérieux, que je suis trop rêveuse. Que je devrais être plus rationnelle...

— Pas du tout ! protesta Minnie.

— Seules les tragédies ont de la grandeur. La mélancolie, c'est la sagesse, et la souffrance est une force.

— Lydia...

— Certains me trouveraient faible parce que je me suis laissé séduire par un homme mûr.

Minnie observa les alentours. La pièce était déserte et son amie s'exprimait à voix basse.

— Parce que j'ignorais qu'il était marié. Parce que je ne comprenais pas vraiment ce qui se passait. Certains me jugeraient faible parce que j'ai sollicité ton aide.

— Ce n'est pas mon cas.

Lydia était venue se confier à Minnie, et c'était elle qui avait tout organisé, trouvé le moyen d'éloigner son amie des regards jusqu'à la fin de sa grossesse, de faire passer son départ pour un voyage respectable afin d'éviter les ragots. La stratégie avait été facile à mettre au point.

Lydia jeta plusieurs tracts dans les flammes et attendit qu'ils s'embrasent.

— Certains me jugeraient faible parce que j'ai pleuré après ma fausse couche. Ils te trouveraient

stupide de m'avoir consolée, rassurée. Mais surtout, ils me reprocheraient d'avoir réappris à sourire. Ils pensent que tu es inintéressante parce que tu ne portes pas de rubans et de soieries, parce qu'il faut tendre l'oreille pour entendre tes paroles. Or ces gens-là ne savent rien.

« *Personne ne vous voit, Miss Pursling ?* » Les paroles du duc de Clermont lui revinrent en mémoire.

*Si, avait-elle envie de lui répondre. Si, quelqu'un me voit.*

— Ne serait-ce qu'une fois, je voudrais que tout le monde te voie comme je te vois, reprit Lydia.

Minnie secoua vivement la tête.

— Non, non, je ne veux pas qu'on m'observe ! Je ne supporte pas le regard des autres.

— Eh bien, peut-être pas tout le monde, reprit Lydia avec un sourire espiègle. Mais le...

— Ne prononce pas son nom ! intervint Minnie.

— ... le duc de Clermont. Ce n'est que son titre, pas son nom, alors inutile de me fusiller du regard. Il est impliqué dans ta dernière stratégie, avoue-le !

— Bien sûr que non !

Lydia n'était pas dupe. Elle afficha un sourire entendu.

— Je voudrais que tu aies toutes tes chances, poursuivit-elle. Que les gens d'ici sachent à quel point ils se sont trompés sur toi. On te croit réservée, effacée. Si seulement ils en savaient autant que moi sur ton compte... Tu as un cœur d'or et tu es d'une rare intelligence.

Minnie parut sceptique.

— Cela n'arrive que dans les contes de fées. Dans la vraie vie, une jeune fille s'en sort mieux lorsqu'elle a une belle dot et des cheveux blonds.

— Ce que je déteste le plus, c'est de ne pouvoir expliquer aux gens comment j'ai eu la preuve que tu étais un être exceptionnel. Je continue cependant de croire que la vérité éclatera au grand jour et que les autres te connaîtront aussi bien que moi.

— Et tu crois que les gens apprécieraient de me connaître ?

— J'en suis certaine, affirma Lydia.

L'optimisme de la jeune femme n'avait rien de naïf. C'était sa nature profonde, et nul n'aurait pu l'en départir. C'était étrange de constater à quel point Lydia croyait en son avenir, alors qu'elle-même était si pessimiste.

— En fait, il y a une chose dont j'aimerais te parler, avoua Minnie. Le docteur Grantham souhaitait que je t'invite à coller des affiches avec moi et Marybeth Peters.

Lydia observa les boules de papier qu'elle venait de jeter au feu.

— Pas ce genre d'affichette, précisa Minnie avec un sourire forcé. Des documents plus ennuyeux sur la variole et le désinfectant.

— Le docteur Grantham sera présent ?

— Non, répondit-elle. C'est ce qui devrait te plaire. Quelqu'un d'autre s'est proposé à sa place, et tu ne devineras jamais qui.

— Idiote ! s'exclama Lydia en lui prenant la main. Bien sûr que je devine ! Est-ce un conte de fées ? Minnie, en détresse, qui se languit... Non, tu ne ferais jamais une chose pareille ! Minnie, exaspérée de voir deux hommes se disputer, se demandant comment elle va réussir à leur imposer sa volonté. (Elle sourit.) C'est alors que le prince de Galles entrerait dans la pièce !

Minnie éclata de rire.

— Bon, d'accord, admit Lydia. C'est peu probable. D'autant que le prince est marié et que je n'ose l'imaginer infidèle à la princesse Alexandra. Je dois donc en conclure qu'il s'agit du duc de Clermont. Il a posé les yeux sur tes seins et a décidé de te faire sienne.

— Eh bien...

— Je le savais ! jubila Lydia. Si tu voyais comme il te regarde...

Minnie s'efforça de chasser cette vision, mais elle resurgissait à chaque instant. Elle se sentit rougir.

— Ne te fais pas d'illusions, la prévint-elle.

Ainsi, le duc la regardait... Cela ne signifiait rien. Il parlait sans réfléchir, ne songeait pas aux conséquences de ses actes. Sans doute l'observait-il sans arrière-pensées...

— Il se montrait simplement...

Sa voix s'éteignit. Que dire ? Galant ? Agaçant ?

Elle penchait plutôt pour la seconde solution, puisqu'il avait repris sans vergogne ses propos dans son tract. Toutefois, elle se rappelait le regard qu'il avait posé sur elle à la sortie de la commission d'hygiène, et son sourire étonné quand elle avait déclaré qu'elle appréciait ses amis. Et l'effet qu'avait produit sur elle ce sourire radieux...

— Il a envoyé un message, dit-elle enfin. Il suggère que nous nous retrouvions demain après-midi. Il y aura Marybeth Peters, moi-même et...

— Et le duc de Clermont, compléta Lydia avec un sourire. Voilà qui est très prometteur, Minnie.

« *Relevez la tête.* »

— Ne sois pas si optimiste, répliqua-t-elle. Je ne peux me le permettre.

— Je sais. C'est pourquoi je dois l'être à ta place.

## Chapitre 12

Le lendemain, Minnie n'eut guère de mal à entraîner le duc de Clermont dans une conversation d'ordre presque privé. Les affiches n'étaient-elles pas plus faciles à coller à deux ? Lydia prit Marybeth Peters par le bras et l'entraîna sur le trottoir opposé, munie d'un pot de colle et de tracts, laissant Minnie seule avec Robert.

Enfin, pas vraiment seule... puisqu'ils étaient sur la voie publique, avec Lydia et Marybeth à portée de voix, sans oublier quelques passants. Au coin de la rue, un homme vendait des marrons chauds. Plusieurs jeunes garçons avaient allumé un feu sur les pavés, qu'ils alimentaient de détritrus.

Minnie ne savait que dire. Quelles étaient les intentions du duc ? Il lui avait remis cette lettre et lui avait avoué qu'il la désirait, ce qui lui donnait encore des frissons chaque fois qu'elle se remémorait son regard. Ensuite, il avait paraphrasé ses paroles dans son texte, ce qui ne faisait qu'ajouter aux soupçons qui pesaient sur elle.

Au lieu d'essayer de remettre de l'ordre dans ses idées, elle lui tendit le pot de colle.

— Avez-vous déjà travaillé de vos mains ?

— Eh bien..., commença-t-il, les yeux pétillants de malice, j'ai lu des ouvrages. J'ai visité les usines que m'a léguées mon grand-père. J'ai conversé avec les ouvriers chaque fois que j'en avais la possibilité.

— Mais vous n'avez jamais travaillé, insista-t-elle.

— En réalité... non.

Minnie lui remit un bâton.

— Félicitations, déclara-t-elle. Vous êtes sur le point de vous encanailler encore plus.

— Je brûle d'impatience...

Il prit le pot de colle et emboîta le pas à la jeune femme. Celle-ci s'arrêta au coin de la rue et brandit une affiche.

— Que dois-je faire ? s'enquit-il.

— Vous prenez un peu de pâte, vous l'appliquez sur le papier, puis vous posez l'affiche sur le mur.

— Comme ceci ?

Plongeant son bâton dans la colle, il badigeonna maladroitement le verso de l'affiche que tenait la jeune femme.

— Vous n'êtes pas très soigneux, commenta-t-elle en placardant le document sur les briques, avant de poursuivre son chemin.

Tout la portait à croire qu'il n'avait pas voulu lui nuire délibérément. Il la regardait comme si rien ne s'était passé. Pour lui, rien n'avait changé. Pourtant, dans le train, ils avaient échangé des sourires, elle lui avait même avoué qu'elle l'appréciait.

En se retournant, elle remarqua qu'il souriait. Chacun de ces sourires lui faisait l'effet d'un éclair lors d'une nuit d'orage : fugace mais très lumineux. Ces sourires-là étaient aimables, mais pouvaient dissimuler bien des choses...

— Eh bien, murmura-t-il d'un ton amusé, loin de moi l'idée de passer pour un pot de colle.

— Le jeu de mots est la forme la plus vile de l'humour, rétorqua-t-elle sans se retourner.

— Pas quand il émane d'un duc.

Elle sortit une nouvelle affiche sur laquelle il apposa de la colle, puis elle la plaqua contre le mur en la maintenant en place un instant.

— Vous êtes duc ? Je pensais que vous étiez un homme mort.

Le duc de Clermont fit mine de n'avoir rien entendu.

— Et si nous passions sur le trottoir d'en face ? suggéra-t-il en ramassant son pot. Miss Peters et Miss Charingford sont en train de nous dépasser. Essayons de leur « coller » aux basques, ajouta-t-il avec un regard en biais.

Elle n'avait aucune envie de se laisser séduire, de rire avec lui de ses jeux de mots douteux. Les lèvres pincées, elle s'éloigna.

Robert la suivit.

— Quelque chose ne va pas ? Avez-vous lu ma lettre ?

— Oui, répondit-elle, j'ai lu tous vos écrits. Et je vous en veux terriblement.

— Allons, allons, protesta-t-il avec un petit rire qui disparut dès qu'il croisa son regard. Je vois que vous êtes vraiment en colère. Aurais-je fait quelque chose de mal ?

S'il avait fait quelque chose de mal ? Elle eut envie de le frapper.

— Auriez-vous déjà oublié votre dernier chef-d'œuvre ? J'en ai été scandalisée !

— Pourquoi ? insista-t-il. Parce qu'une grève ferait du tort à vos amis ? Parce que vous vous moquez des conditions de travail des ouvriers ? Ou bien pensez-vous que je n'aurais pas dû écrire ces textes ? Que je devrais garder le silence, ressasser mes pensées...

— Pour l'amour du ciel ! s'exclama-t-elle, exaspérée. Si je pensais que vous ne devriez pas rédiger ces maudites affiches, j'aurais déjà montré votre lettre au juge. Parfois, j'ai envie de hurler, moi aussi. De hurler le plus fort possible sans me soucier de qui m'entendra. Je suis en colère parce que vous avez repris mes dires dans votre dernier chef-d'œuvre ! Mes propres paroles !

— Ah..., lâcha-t-il en se mordillant les lèvres, c'est donc cela. J'avoue que vous n'avez pas tout à fait tort, cela dit ce sont de belles paroles.

— Ne jouez pas sur les mots. N'avez-vous donc pas entendu Stevens ? Il m'accuse déjà de sympathies radicales. Pourquoi reprenez-vous une expression que j'ai moi-même employée ? Ne comprenez-vous pas à quel point ma vie sera impossible si je suis soupçonnée ?

Les ouvriers passant toutes leurs journées dans les usines, les rues étaient calmes. Quelques femmes étaient de sortie pour faire leurs courses chez l'épicier, une teinturière se hâtait sur les pavés, un gros sac sur l'épaule. À quelques rues de là, le grondement rythmé des machines semblait couvrir tous les autres sons de la rue.

— Je vis dans la terreur, poursuivit Minnie, alors que vous, vous n'avez rien à craindre. Ce n'est pas juste.

À quelques mètres d'eux, Lydia et Marybeth collaient méthodiquement leurs affiches.

— Eh bien ! lança Minnie avec un geste d'impatience. Ne rêvez pas. J'ai besoin de colle.

— Miss Pursling, dit-il d'un ton grave. Je vous présente mes excuses.

Pour cette expédition, il avait opté pour une tenue sombre et moins raffinée que de coutume : un pantalon en laine grise et une veste assortie. Néanmoins, la coupe était parfaite. Il portait une écharpe bordeaux autour du cou. Ainsi vêtu, il ressemblait non pas à un duc, mais à un charmant brigand. Le genre d'homme qui invitait les jeunes filles à se promener dans les rues, à la nuit tombée, et les faisait boire. En sa compagnie, il semblait si facile de s'enivrer.

Toutefois, il paraissait sincère et Minnie avait envie de le croire.

— Vous regrettez donc de m’ avoir mise en danger ?

Le sourire gêné qu’ il affichait semblait exprimer le regret. Il la regarda alors dans les yeux tout en remuant son bâton dans la colle.

— Non, dit-il d’ un ton morne avec une lueur espiègle dans le regard. Je ne regrette pas ce que j’ ai fait. Mais ce que je *m’apprête* à faire.

À ces mots, il agita son bâton gluant en direction de la jeune femme, qui n’ eut pas le temps de se cacher derrière son affiche. La colle gicla un peu partout autour d’ eux.

Elle le regarda fixement, incrédule.

— J’ ignorais qu’ un garnement de douze ans d’ âge mental pouvait siéger à la Chambre des lords, fit-elle remarquer d’ un ton glacial.

Il lui adressa un clin d’ œil, puis interpella Lydia, qui se trouvait sur le trottoir opposé.

— Nous serons à la pompe, au bout de cette ruelle, là-bas ! expliqua-t-il. Nous avons un petit problème de colle.

— Un « problème de colle » ! répéta Minnie avec dédain. Il s’ agit plutôt d’ une agression !

Mais il l’ entraîna déjà dans un passage entre deux bâtiments. Ils débouchèrent dans une cour sordide où se trouvait une fontaine. Il ôta sa veste avant d’ actionner la pompe. Minnie devina ses muscles saillants sous la manche de sa chemise. Comment pouvait-il faire ainsi l’ intéressant, alors qu’ elle était terrifiée !

— Pour votre information, sachez que j’ ai vingt-huit ans, et non douze.

— Je vous félicite !

Une fois de plus, il lui décocha son lumineux sourire, ce qui produisit en elle un effet si dévastateur qu’ elle détourna les yeux. Un léger sifflement indiqua l’ arrivée imminente de l’ eau.

— Flirter avec vous n’ est pas une mince affaire.

L’ eau jaillit enfin. Le duc remplit le seau enchaîné à la fontaine.

— Eh bien ? Vous aviez envie de hurler. Je vous accorde la possibilité de vous défouler sans provoquer de scandale. Allez-y, défoulez-vous !

— Pourquoi avoir répété mes paroles ? Cherchez-vous à nuire délibérément à ma réputation ? Pensez-vous que, si je suis reconnue coupable, vous échapperez à la censure ?

Il se contenta de secouer la tête.

— J’ aurais dû me douter que vous ne hurleriez pas.

Il dénoua son foulard et le trempa dans le seau d’ eau.

— Et pour répondre à votre question, non, je n’ avais aucune intention de ce genre. J’ ai peut-être été un peu négligent, mais nullement malveillant.

À la grande surprise de la jeune femme, il s’ agenouilla à ses pieds et se mit à tamponner une tache de colle au bas de sa robe.

— Vous avez fait forte impression sur moi, voilà tout. Si vous avez reconnu vos propos dans ce que j’ ai écrit, c’ est parce que je pensais à vous. Cela m’ arrive souvent, ajouta-t-il en levant les yeux vers elle.

C’ était injuste, cette façon qu’ il avait de dissiper sa colère en une seule phrase. Il soutint son regard un peu trop longtemps.

C’ était injuste et inconvenant. C’ était lui qui était à genoux devant elle, mais c’ était elle qui était sous son charme. Minnie détourna le regard.

— Cela ne change rien. Je me retrouve quand même dans une position très délicate. Je ne sais que faire. Vous ne pouvez pas simplement vous excuser et vous attendre à un sourire de ma part.



Il baissa les yeux, non pas en signe de reddition, mais d'un air nonchalant, comme pour lui signifier qu'il n'en avait que faire, après quoi il s'attaqua à une deuxième tache de colle.

Même si elle ne sentait pas ses mains à travers le tissu de sa robe, elle les imaginait en train d'exercer de légères pressions qui se propageaient dans ses jupons, puis ses dessous, ses bas et ses jambes. Elle ferma les yeux tandis qu'il remontait peu à peu.

Plus il montait, plus elle était troublée. Lorsqu'il atteignit la dernière tache de colle au niveau du ventre, elle sentit ce contact malgré le corset et retint son souffle.

— Je n'en reviens pas que vous m'ayez jeté de la colle, marmonna-t-elle. C'est sans doute la chose la plus stupide...

— Je sais, c'était stupide.

Il observa un moment son foulard humide et le jeta par-dessus son épaule.

— Mais c'est ainsi.

À ces mots, il se releva, laissant la jeune femme les yeux rivés sur les boutons de son gilet.

— Ah, c'est ainsi ? répéta-t-elle d'un air sceptique. Vous prétendez donc être un imbécile, monsieur le duc ?

— Dans certaines circonstances, oui.

Il baissa d'un ton et s'inclina vers elle.

— Voyez-vous, lui murmura-t-il à l'oreille, il y a une femme...

Elle refusait de le regarder. Il en était hors de question !

— En temps normal, on aurait évoqué sa beauté, mais la femme dont je parle n'est pas d'une beauté classique. Pourtant, en sa présence, je n'ai d'yeux que pour elle, au mépris de toute autre.

Il lui effleura la joue du bout des doigts. Elle refusait toujours de le regarder, car il lirait le désir dans ses yeux, et ensuite...

— Elle a quelque chose qui m'attire irrésistiblement. Quelque chose qui va au-delà des mots. Ce sont ses cheveux, peut-être... j'ai essayé de le lui dire, mais elle a répondu que j'étais ridicule. Je suppose qu'elle avait raison. Ou alors ce sont ses lèvres... Ou ses yeux, même si elle me regarde rarement.

Les doigts de Robert glissèrent le long de la joue de la jeune femme pétrifiée.

— Elle est intelligente, aussi. Chaque fois que je la vois, je découvre que j'ai sous-estimé ses compétences. Elle a le don de m'ébahir.

Ce n'étaient que des mots, des paroles que n'importe quel homme prononcerait pour faire succomber une femme. Rien que des mots...

Mais non. Personne ne lui avait jamais parlé ainsi. Elle ignorait même qu'elle avait envie d'entendre ces mots avant qu'il ne les énonce. Si seulement ce pouvait être vrai !

— Qu'essayez-vous de me dire ? demanda-t-elle sans le regarder, mais d'un ton assuré. Que je vous surpasse ? Il me semble que nous en sommes déjà convenus.

— Bien sûr que vous me surpassez, admit-il en lui caressant la joue. L'homme a un défaut fondamental. Quand il cherche à dire quelque chose d'intelligent et d'impressionnant, il ne sait plus que faire.

— Vraiment ?

— C'est une donnée physiologique, répondit le duc. Le désir charnel nous rend stupide. Par exemple, il me fait dire des bêtises comme « j'aime vos seins » ou « nous avons un problème de colle ». Il me donne envie de rester auprès de vous alors même que je me sais vaincu d'avance. À tel point que j'ai envie de vous regarder me vaincre.

Elle sentit sa gorge se nouer d'émotion. L'espace d'un instant, elle le crut. Elle allait gagner,

accéder à un avenir si brillant, si lumineux qu'elle en était aveuglée rien que d'y penser.

— Même si je sais que je vais dire des bêtises, poursuivit-il. Et vous jeter de la colle... Je vous prie d'ailleurs de m'excuser, c'était ridicule.

— Je croyais qu'il existait des... choses qu'un homme pouvait faire pour contrer ce problème physiologique.

Il la caressait toujours, au point qu'il lui était devenu impossible de le regarder. Elle sentit son visage s'empourprer en songeant au double sens que recélaient ses paroles.

— C'est juste, confirma-t-il, amusé. Mais certainement pas en pleine rue...

De son pouce, il lui effleura les lèvres.

— Pas avec vous, hélas, reprit-il à voix basse.

La jeune femme s'embrasa, envahie d'une fièvre soudaine qui la troubla et l'attrista à la fois.

Ils partageaient les mêmes pensées. Minnie était trop convenable pour qu'il la fasse sienne de façon aussi désinvolte, mais pas assez pour qu'il l'épouse. Elle représentait ainsi une sorte de néant féminin à ses yeux. Rien ne pouvait exister entre eux.

— Alors battez-moi à plate couture, dit-il d'une voix brisée. Rempportez la bataille, surpassez-moi, Minnie ! Et quand nous serons seuls...

Il lui effleura le menton.

— Quand nous serons seuls, relevez la tête, conclut-il.

Il aurait pu l'obliger à se redresser, mais son index ne bougea pas. Il patienta jusqu'à ce que la jeune femme ne puisse faire autrement que de relever la tête.

Il croisa enfin son regard.

— Bonjour, Minnie, dit-il le plus sérieusement du monde, avant d'ajouter, comme une caresse : j'aimerais que vous m'appeliez Robert...

— Robert...

— C'est le moment où je devrais dire quelque chose de très intelligent, si mes pensées parvenaient à s'organiser, murmura-t-il.

— Comment réussissez-vous à séduire quelqu'un si vous n'arrivez pas à parler à ce stade ? demanda-t-elle.

— Je...

Il s'interrompit, secouant la tête d'un air frustré.

« *C'est une tradition dans la famille Lane. Quand on parvient à acculer l'adversaire, on l'embrasse pour éviter toute rancune.* »

— Je vois, dit-elle doucement.

— Vraiment ?

En réalité, non. Elle ne voyait rien. Elle était dans une impasse : Stevens la menaçait, son avenir semblait s'écrouler sous ses yeux... La situation présente était à l'opposé d'une partie d'échecs gagnante... De ce moment où elle aurait embrassé une pièce, avant de l'emporter.

Pourtant, en le regardant dans les yeux, elle ne voyait aucune impasse, rien qui la condamne à un mariage de raison avec un homme qui ne saurait rien d'elle, pas le moindre présage de finir ses jours dans quelque asile sordide. Elle ne voyait que des commencements.

L'attrance qui existait entre eux n'en était pas moins absurde.

— Je vois, répéta Minnie. Vous ne séduisez pas les femmes.

— Eh bien... disons que...

— Ce sont elles qui vous séduisent.

Avant de réfléchir, de souligner les obstacles et les impossibilités, elle se hissa sur la pointe des

pieds, comblant les quelques centimètres qui les séparaient.

Il réprima un soupir d'étonnement lorsqu'elle l'embrassa. Après le choc initial, il la prit dans ses bras.

— Oui, exactement comme vous venez de le faire, murmura-t-il.

Les lèvres chaudes du duc se firent plus pressantes, plus exigeantes.

Ce baiser n'était pas une fin, mais une découverte exaltante, qui offrait d'infinies possibilités... Les lèvres de Robert s'emparèrent des siennes, et lorsque leurs langues se trouvèrent, il prit son visage entre ses mains et l'attira contre lui avec une telle force qu'elle craignit de se briser en deux.

Elle se laissa embrasser, nichée contre lui, les mains sur son torse. Elle glissa les doigts sous son foulard pour l'attirer plus près encore.

Soudain, il s'écarta. En ouvrant les yeux, Minnie se retrouva dans cette cour lugubre.

— J'ai l'impression que c'est la première fois que je retiens toute votre attention, déclara-t-il avec un sourire.

— Robert..., balbutia-t-elle.

— Pour répondre à vos propos... Vous avez raison. Je ne vous dois pas seulement des excuses. Je ne puis que répéter ce que je vous ai déjà dit. Je ne vous laisserai pas dans une situation plus fâcheuse que celle dans laquelle vous étiez lors de notre rencontre. Je sais que vous êtes inquiète, et que je peux être négligent, parfois. Mais je ne le reste jamais très longtemps, Miss Pursling. Je suis capable de beaucoup de choses, et je ne laisserai personne vous faire du mal. Vous avez ma parole.

Elle ne pouvait se permettre de le croire. Il ne pouvait se contenter de telles affirmations. Il l'avait déjà anéantie et avait bouleversé le triste paysage de sa vie. Il lui avait donné de l'espoir. Elle avait l'impression de marcher sur un nuage. La terre ferme semblait si loin, à présent...

— Je ne devrais pas vous croire. Je devrais remettre votre lettre à Mr Charingford sans tarder.

— Vous auriez dû le faire il y a deux jours.

— Je sais, admit-elle avec un sourire timide.

Lorsqu'elle lui tendit le pot de colle, leurs doigts se frôlèrent. Aussitôt, le corps de la jeune femme fut parcouru d'un frisson. Elle comprit alors qu'il était beaucoup plus habile qu'il ne voulait bien l'admettre. Cette fois, elle ne l'avait pas surpassé. Il lui avait certes fourni la clé pour le confondre, mais en même temps, il avait tout mis en œuvre pour qu'elle soit incapable de s'en servir contre lui.

## Chapitre 13

Ce soir-là, lorsqu'elle souffla sa chandelle, blottie sous ses couvertures, elle avait recouvré son sang-froid. Elle avait l'impression qu'elle venait de survivre à un incendie. Autour d'elle, tout était calciné, noirci à perte de vue. Elle sentait presque l'odeur âcre de la fumée, tant les braises du désir rougeoyaient encore en elle.

*Ne tombe surtout pas amoureuse de lui*, se dit-elle. Pourtant, dans le noir, elle ne parvenait pas à se réchauffer.

Si seulement il n'était pas aussi séduisant, aussi riche... Si seulement il n'était pas duc... Forgeron, par exemple, ou libraire. Peu importait, du moment qu'il avait cet esprit vif, ce regard perçant, ce sourire lumineux qui semblait n'exister que pour elle.

Hélas, c'était un pair du royaume. Il pouvait choisir entre des milliers de femmes. En fait, il était probablement en train de sélectionner une épouse. N'était-ce pas ce que faisaient les ducs ? Ils multipliaient les aventures avec des maîtresses choisies au gré de leur fantaisie. Ensuite, ils leur laissaient un peu d'argent en souvenir. Les ducs avaient toujours un véritable harem à portée de main. Il leur suffisait de claquer des doigts. Cette perspective aurait dû la dégoûter. Pourtant, pour une raison inconnue, elle imaginait Robert en train de faire son choix parmi une ribambelle de jeunes filles que lui proposait quelque tenancière. Elle le voyait jeter son dévolu sur une fille aux cheveux dorés et à la poitrine généreuse.

— *Celle-ci.*

« *Je vous désire.* »

Comme elle était idiote d'imaginer que son désir persisterait assez longtemps pour qu'il en soit réduit à rechercher une solution. Elle s'agita dans son lit. Hélas, elle ne parvenait pas à chasser cette pensée troublante de son esprit. Il aurait pu se trouver avec elle dans ce lit, en cet instant précis. Ses mains lui effleuraient les seins. Ses lèvres fébriles s'attarderaient sur son cou et ses lèvres. Il n'y aurait pas d'hésitation, ni de retenue, rien que l'intensité vibrante de son désir.

Il la couvrirait de son corps, et elle s'abandonnerait à lui. Elle écarterait les cuisses, avant d'enrouler les jambes autour de lui...

Ces images parvinrent à réchauffer son lit, mais furent vite envahissantes. D'instinct, Minnie glissa une main entre ses cuisses, tout en effleurant un mamelon de l'autre. Dans son rêve, Robert la désirait autant qu'elle le désirait. Il la faisait sienne comme jamais cela ne se produirait dans la vie réelle. Quand elle atteignit l'extase, elle se mordit la lèvre inférieure pour ne pas crier, car c'était le visage de Robert qu'elle voyait.

Elle avait trop chaud, si chaud qu'elle repoussa les couvertures pour s'exposer à l'air frais. Ses mamelons durcirent de plus belle. Hélas, la fraîcheur ne parvenait pas à apaiser son esprit.

Elle se leva et, gagnant la table de toilette, versa de l'eau froide dans la cuvette.

Peut-être avait-il choisi une prostituée qui lui ressemblait, ce soir-là. Peut-être pas... Peut-être était-il seul dans sa chambre, à soulager lui-même ses pulsions, comme elle venait de le faire. À cette

pensée, elle ressentit de la nostalgie.

Si seulement...

*Il n'y a pas de « si », se dit-elle vivement. Seule la réalité existe.*

Et telle était la réalité qu'elle devait accepter : jamais elle ne ferait l'amour avec le duc de Clermont. Un soir, elle pourrait rêver de lui et, avec un peu de chance, il lui accorderait une pensée en retour. Son cœur se serra.

Cela n'avait pas d'importance.

Depuis longtemps déjà, elle savait que ses émotions ne comptaient pas. Les choses étaient ce qu'elles étaient, quels que soient ses sentiments. Et ce désir... elle devait le refouler aussi loin que possible au tréfonds de son esprit.

Elle ouvrit les rideaux. En temps normal, elle aurait laissé errer son regard sur les champs ou l'allée de gravier qui dessinait une courbe devant le cottage de ses tantes.

Cette nuit-là, elle leva les yeux vers le ciel. Elle contempla le croissant de lune qui luisait parmi les nuages, les étoiles qui scintillaient pour tous, quelle que soit leur condition. Tout à coup, un nuage masqua la lune, puis ce furent les ténèbres.

Ce soir-là, Robert arpenta de nouveau les rues de Leicester, en compagnie d'Oliver, cette fois. Un épais brouillard enveloppait la ville, mêlé aux fumées noires des feux de charbon. Au loin, la cloche d'une église sonna 21 heures. D'autres lui répondirent comme en écho, dans un tintement lugubre.

— Que se passe-t-il ? demanda enfin Oliver.

Voilà une demi-heure qu'ils marchaient sans échanger un mot. Robert avait les poings crispés dans ses poches.

— Je m'efforce de faire le nécessaire, répondit-il.

La ville était plongée dans le silence. C'était étrange de voir comme le vacarme des usines rythmait chaque journée. Par moments, on ne pouvait échapper au fracas des machines, mais la nuit c'était le silence qui devenait assourdissant.

— Quelque chose a mal tourné ? s'enquit Oliver en l'observant du coin de l'œil.

— Il y a cette femme...

Robert poussa un soupir qui fit rire son frère.

— J'étais impatient que tu me racontes ça ! Sebastian m'en a parlé. Il était stupéfait que j'ignore de qui il s'agissait. Qui est-ce ?

Robert lui raconta son histoire sans fournir tous les détails, car il ne pouvait évoquer les tracts. Il devait prendre ce risque seul. En revanche, il lui décrivit en détail la façon dont Minnie avait semblé l'ignorer jusqu'à ce moment – absolument incroyable – où elle avait enfin pris la parole. Et l'avait complètement bouleversé.

— Je l'ai embrassée, mais je ne parviens pas à l'oublier, avoua-t-il. Il ne faut pas que je recommence. Je sais que ce sont des choses qui arrivent, mais ce n'est pas bien.

— « Ce n'est pas bien » ?

Robert attendit quelques instants avant de reprendre la parole. Les deux hommes évoquaient rarement les circonstances de leur lien de parenté. La mère d'Oliver était gouvernante quand le duc de Clermont s'était rendu dans la maison où elle travaillait. Quelle chance une gouvernante avait-elle de repousser les avances d'un duc lubrique ? Qu'elle dise oui ou non, il parvenait toujours à ses fins.

— J'ignore ce qui est bien ou mal, déclara-t-il enfin. Je suis duc. Minnie est la petite-nièce d'une femme qui se prétend issue de la bonne société. Si je commets une erreur, tu es le seul que j'autorise à me donner un coup de poing.

— Nous n'en arriverons pas là, assura Oliver.

Robert ressentait encore la passion de ce baiser, le désir qui montait en lui...

— Peut-être que si. Tu connais mon père. Tu sais quel genre d'homme il était. De plus, ajouta-t-il à voix basse, je la désire.

Voilà, c'était dit. Il la désirait au-delà des mots. Il ne voulait pas uniquement son corps. Personne ne savait qui il était vraiment, quelles étaient ses aspirations. Or Minnie l'avait cru sur parole. Elle n'avait pas fait de courbettes, n'avait pas rampé à ses pieds. Bien au contraire, elle lui avait déclaré qu'elle était bien plus intelligente que lui.

En outre, Robert cachait depuis si longtemps ce qu'il ressentait, ce à quoi il aspirait... Il passait presque tout son temps au Parlement à tenter de faire passer la moindre loi lui permettant d'avancer un tant soit peu vers ses objectifs. Et il essayait de garder son calme face à la lenteur de ses progrès. La simple notion de privilèges liés à la naissance lui était tellement insupportable qu'il voulait les voir supprimés. Hélas, des opinions aussi radicales ne pouvaient qu'inciter ses pairs à lui tourner le dos. Il devait donc jouer le jeu.

Minnie, elle... Il existait au moins une femme qui comprenait ce que c'était de réprimer ses sentiments. Et il la désirait ardemment.

— Je ne me fais pas confiance, avoua-t-il enfin.

Oliver haussa les épaules.

— Pourquoi me faire confiance à moi, dans ce cas ? Je suis autant un Clermont que toi.

— Toi...

Robert s'arrêta et se tourna vers son frère.

— Pour toi, c'est différent, ajouta-t-il.

— Nous sommes du même sang, déclara son frère en ôtant ses lunettes. Nous avons les mêmes yeux, le même nez.

— Mais toi... tu...

Robert peinait à trouver ses mots.

— Je peux être un vrai salaud, continua-t-il. Tu es mieux placé que quiconque pour le savoir. Et je me demande encore pourquoi tu m'as accordé une chance.

— C'est évident, renchérit Oliver. En voyant que tu ne ressemblais pas au duc, je me suis dit que je n'étais pas obligé de lui ressembler, moi non plus.

— Je ne suis pas un cadeau, poursuivit le duc. Personne n'est plus colérique que moi dans la famille. Parfois, quand j'étais petit, mes colères me faisaient peur. Je terrorisais ma mère.

— Je ne suis pas la voix de ta conscience, Robert. Je n'ai pas la prétention de te montrer ce qui est bien. La souffrance de ma mère ne m'a pas absous de mes ascendances.

— Ce n'est pas ce qui me pousse à me confier à toi. Si je le fais, c'est parce que...

Lorsqu'ils étaient ensemble à Eton, Oliver passait des heures à confectionner à l'intention de ses sœurs des figurines représentant un troupeau de moutons avec leur bergère à l'aide de papier ou de coton. Sa mère recevait des dessins du pensionnat. Quant à son père... rien n'était assez beau pour lui. Une année, Oliver avait décidé de lui offrir une paire de boutons de manchettes. Plusieurs mois avant son anniversaire, qui tombait au mois de novembre, Oliver avait taillé au couteau des pièces de bois pour les autres élèves, moyennant une pièce de monnaie, afin de rassembler la somme nécessaire à l'achat du cadeau.

Robert en avait toujours été impressionné.

— Tu t'adresses à moi parce que...

— Parce que je n'ai personne d'autre à qui parler, avoua-t-il.

Robert avait toujours espéré avoir une famille, d'abord, en imaginant que son père serait plus

attentionné, puis en espérant être aimé de sa mère. Quand il avait compris que ses rêves ne menaient à rien, il avait nourri d'autres ambitions. Ce changement était intervenu si progressivement qu'il ne parvenait pas à en déterminer le moment exact.

Dans ses rêveries, il accompagnait Oliver chez lui pendant les vacances d'été. Ensemble, ils passaient des journées entières à discuter, à jouer, à pêcher, comme tous les frères...

Même si cela n'était jamais arrivé, car son père, puis son tuteur ne lui auraient jamais permis de séjourner chez de simples artisans, Robert avait avancé d'un pas. Il ne recherchait pas seulement un frère, mais une famille tout entière.

Or Oliver en avait une.

Dans ses rêves, les parents d'Oliver apprenaient à le connaître. Mr Marshall lui prodiguait des conseils avisés en lui donnant des tapes sur l'épaule, tandis que sa femme lui offrait des tranches de pain d'épice, telle une mère digne de ce nom. Hélas, il n'avait qu'une idée très vague de ce que faisait une mère normale, mais cela n'avait pas d'importance. Dans ses fantasmes, il se voyait devenir presque un fils pour ces personnes qui aimaient Oliver de tout leur cœur.

À l'âge de seize ans, il s'était créé un univers complexe, dans lequel il tombait amoureux de la première sœur d'Oliver, avec qui il n'avait aucun lien de sang, comme il aimait se le répéter. Peu lui importait la différence sociale, il voulait l'épouser.

Naturellement, il n'avait jamais rencontré la sœur d'Oliver. Pas plus que Mr et Mrs Marshall, d'ailleurs, mais la réalité n'avait aucune emprise sur la force de ses rêves. Chaque fois qu'Oliver recevait une lettre, ou qu'il envoyait une figurine à sa sœur, Robert ressentait un peu plus d'amour pour cette famille. Si seulement elle l'avait aimé en retour, il aurait eu l'impression d'avoir une place quelque part.

— Hé, fit Olivier en posant une main sur son épaule. Moi je crois plutôt que tu n'as rien de ton père.

— Si tu le dis..., conclut Robert en haussant les épaules.

Hélas, il avait prouvé le contraire. La famille d'Oliver en attestait.

Le jour où les parents de ce dernier étaient enfin venus en visite, Robert s'était préparé avec soin. Il s'était coiffé, avait noué sa cravate pour avoir l'air sérieux et respectable. Il avait tourné comme un lion en cage sous le regard intrigué d'Oliver.

Il savait que ses rêves n'étaient que des rêves. C'était stupide, au point qu'il n'en avait jamais parlé à son frère. Mais même si ces gens ne l'aimaient pas... ils pourraient au moins l'apprécier, ne serait-ce qu'un petit peu, non ?

Lorsque la porte s'ouvrit, Robert s'était retourné.

Jamais il n'avait vu plus beau spectacle que celui du couple Marshall se précipitant, les bras tendus, vers Oliver, qui avait eu un mouvement de recul en se plaignant de ces marques d'affection un peu trop appuyées.

— Arrête, maman, pas mes cheveux ! Ne m'embrasse pas devant mes camarades !

Ses parents ne l'avaient pas vu depuis plusieurs mois. Robert les avait observés avec envie depuis l'autre extrémité de la pièce.

Puis, après ces effusions, Oliver s'était tourné vers lui.

— Maman, dit-il, papa, voici...

Mrs Marshall avait regardé dans sa direction. En posant les yeux sur Robert, elle s'était figée de stupeur. Les yeux écarquillés, elle avait blêmi.

Puis, sans un mot, sans un geste, elle avait tourné les talons avant de quitter la pièce.

Robert en avait eu le cœur gros, au point que Mr Marshall était intervenu.

— Vous devez être le duc de Clermont, avait-il déclaré en se plaçant devant lui.

Le jeune garçon avait failli le prier de l'appeler Robert. Malheureusement, cette familiarité aurait trahi son désespoir. Il ne parvint qu'à lui adresser un signe de tête un peu figé.

Mr Marshall s'exprimait d'une voix posée qui ne parvint pas à adoucir la violence de ses propos.

— Vous ressemblez à votre père. Vous lui ressemblez même beaucoup. Ma femme a dû avoir l'impression de le revoir.

Robert avait sombré dans un océan de souffrance.

— Le moment est peut-être mal choisi pour des présentations, reprit Mr Marshall.

— Oui, monsieur, avait-il répondu.

Il avait compris en cet instant qu'il n'y aurait jamais de bons moments en famille, de conversations d'homme à homme, de tranches de pain d'épice.

Quoi qu'il fasse, il ressemblait à son père, cet homme qui avait fait tant de mal à Mrs Marshall.

D'une certaine façon, l'homme qu'il était devenu trouvait son origine dans cet instant, ce besoin désespéré de prouver qu'il était autre chose qu'un visage.

Il était stupide d'affirmer que ces deux personnes lui avaient brisé le cœur. C'était d'autant plus stupide que c'était vrai. Ensuite, pendant des mois, chaque fois qu'il avait pensé à cette entrevue, il avait ressenti un profond manque, comme s'ils étaient vraiment sa famille et qu'il les avait perdus dans des circonstances tragiques.

Il avait pleuré la perte de ses rêves.

— Je n'ai pas à te servir de conscience, déclara Oliver, le faisant émerger de ses souvenirs.

Son frère s'inclina légèrement vers lui dans un geste d'affection.

— Tu en as déjà une, reprit-il, et moi, je te fais confiance, même si tu doutes de toi-même.

Robert ne possédait pas grand-chose, mais il était bien décidé à s'accrocher à ce qu'il avait. Il donna à son frère un coup de coude amical pour masquer son émotion.

— J'ai toujours su que tu étais crédule, dit-il. J'ai de la chance.



## Chapitre 14

Au cours des jours suivants, Minnie ne croisa pas le duc une seule fois.

Comment ne pas penser à lui ? Elle examina son tract à la loupe : l'encre utilisée, les spécificités des caractères d'imprimerie... Le « e » minuscule présentait une strie qu'elle avait remarquée sur quatre affiches distinctes. De plus, le « b » était légèrement déformé.

Si tous ces éléments étayaient ses accusations contre le duc, ils étaient superflus depuis qu'elle détenait sa lettre. De plus, quand elle s'imaginait dans les rues de Leicester, elle ne se voyait plus réunir péniblement des pièces à conviction, mais elle se représentait en train de flâner bras dessus bras dessous avec le duc de Clermont.

*Quelle idiote !*

Elle ne se le répétait que trop souvent, sans parvenir à chasser Clermont de son esprit. Le contact de ses lèvres, l'intensité de son regard, ses mains chaudes sur son corps... La moindre de ses paroles était gravée dans sa mémoire. Non, elle n'était en rien stupide.

Un après-midi, elle observa son reflet dans le miroir.

— Tu n'es qu'une imbécile.

Elle croisa son regard gris empreint de gravité.

Le duc lui avait envoyé un message. Son cousin donnait une conférence devant la société de technologie de Leicester et il la conviait à y assister.

Elle ne pouvait accepter. L'aspect illusoire de ses aspirations sautait aux yeux, en particulier lorsqu'elle se trouvait devant le miroir. Elle portait une robe bleue ordinaire, que le duc avait déjà vue deux fois, avec un col strict, des manches longues et simples, une taille peu marquée. Elle était dénuée de tout ornement, ruban ou frivolité, qu'elle n'avait pas les moyens de s'offrir. Sa robe reflétait sa situation financière. Ainsi vêtue, elle ne risquait pas d'attirer les regards. Or n'était-ce pas justement ce qu'elle recherchait ?

En revanche, elle voulait faire naître un sourire sur le visage du duc.

— Minnie ! s'exclama-t-elle, au désespoir. Pourquoi lui ? Tu dois vraiment être désespérée...

Il était duc, et elle...

— Regarde-toi !

Elle se força à examiner son reflet, non pas pour se réjouir de ses avantages, sa poitrine généreuse, sa taille fine, mais pour tenter de voir qui elle était vraiment. Sa cicatrice n'était pas uniquement superficielle : elle était gravée dans son âme. Wilhelmina Pursling était bel et bien stricte, taciturne et effacée.

— Miss Pursling n'est personne, énonça-t-elle.

En revanche, ses yeux étaient comme autrefois. Et elle avait beau se réprimander, se traiter d'imbécile, ce désir sauvage et irrésistible demeurait en elle.

— Tu es une imbécile, répéta-t-elle en pointant le doigt vers le miroir.

Tant qu'à être une imbécile, autant l'être avec style. Elle descendit donc l'escalier et sortit dans les

champs. Elle sillonna les collines, les versants sud plus abrités, jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'elle cherchait : un parterre de pensées tardives de couleur jaune, au milieu d'un champ de maïs, qu'elle cueillit.

S'il y avait des étoiles derrière l'épais nuage de brouillard et de fumée, Robert ne les voyait pas. Il descendit de voiture, puis se retourna pour tendre la main à Violet. Dans la lumière lugubre des réverbères, il discernait une foule qui attendait devant l'entrée de la grande salle. La nuit, tous les vêtements semblaient noirs, si bien qu'on se serait cru à des funérailles. Par chance, les slogans qui s'élevaient de la foule créaient une atmosphère plus festive.

— À la bonne heure, déclara Sebastian, à son côté. Il y a du monde.

— Beaucoup de monde, renchérit Robert.

Son cousin se frotta les mains.

— C'est souvent le cas quand je m'exprime, dit-il. Ces créatures sont-elles des chèvres ?

C'étaient bien des chèvres. Sur la place du marché, face à la salle de conférences, quelqu'un avait dressé deux enclos temporaires avec deux pancartes qu'il n'arrivait pas à déchiffrer dans l'obscurité. Plus d'une dizaine de chèvres y déambulaient en bêlant bruyamment.

Curieusement, le second enclos était rempli d'enfants plus nombreux encore que les chèvres. Perplexe, Robert s'approcha. Le plus grand lui arrivait tout juste à la taille, et le plus jeune savait à peine marcher. Déterminé, le bambin s'efforçait de suivre les autres. Les enfants ne criaient pas, seuls les adultes s'époumonaient autour d'eux.

En arrivant à la hauteur des enclos, Robert put enfin lire les pancartes.

« CE SONT DES ANIMAUX », lisait-on devant l'enclos des chèvres. « CE NE SONT PAS DES ANIMAUX », indiquait la pancarte désignant les enfants.

Ceux-ci semblaient bien plus désorientés que les animaux. Un petit garçon avait les mains crispées sur la clôture. Tête nue, il ne portait qu'un léger manteau et des gants trop fins. Dans la fraîcheur de la nuit, ses yeux brillaient de fièvre et son souffle formait de la buée.

Soudain, les slogans redoublèrent.

— Nous ne sommes pas des bêtes ! s'écria une femme. Nous ne sommes pas des bêtes !

Les gens ne s'adressaient pas à Sebastian, car ils ne le connaissaient pas. À leurs yeux, ce n'était qu'un monsieur de la haute société venu assister au spectacle. Raison de plus pour se faire entendre. Lentement, Sebastian ôta son écharpe et, sans un mot, l'enroula autour du cou du petit garçon. Avec cette écharpe bien trop grande, l'enfant semblait encore plus malingre. Sebastian lui adressa un signe de tête, puis tourna les talons.

— Qu'est-ce que vous faites ? lui lança une femme. C'est mon fils ! On n'a pas besoin de votre charité !

Sebastian poursuivit néanmoins son chemin.

— Si vous écoutez le discours de ce fou, ce soir, poursuivit la femme dans son dos, vous risquez de perdre votre âme. Nous ne voulons pas des enseignements du diable chez nous !

Sebastian ne se retourna pas. La femme le regarda s'éloigner, les mains sur les hanches. Enfin, elle se tourna vers son fils.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais planté là ? gronda-t-elle en saisissant l'extrémité de l'écharpe. Je t'ai dit de manifester. Je veux entendre ta voix. Répète : « Je ne suis pas... »

Au moment de lui enlever l'écharpe, elle vit Robert s'arrêter à son niveau et s'interrompit. Elle observa ses bottes, puis son pantalon, avant de s'arrêter sur son visage.

— Madame, intervint Robert, savez-vous quelle est la température, ce soir ?

Elle parut intriguée.

— Eh bien non. Mais je crois qu'il y a un thermomètre...

— Il fait presque zéro degré, et le temps ne va pas s'arranger.

— Ça, je m'en serais doutée. Pourquoi cette question ? demanda-t-elle d'un air maussade.

Robert regarda de nouveau l'enfant au nez rougi, visiblement enrhumé.

— Vous êtes mal placée pour donner des leçons à qui que ce soit, répliqua amèrement le duc.

Surtout pas à mon cousin.

Étonnée, elle fronça les sourcils. Le duc s'éloigna, les poings crispés de rage. Derrière lui, la foule scandait toujours : « Nous ne sommes pas des animaux ! Nous ne sommes pas des animaux ! »

Sebastian était taquin de nature. Il aimait provoquer les gens pour les faire sortir de leurs gonds. Pourtant, il ne s'était jamais montré aussi négligent et aussi cruel que cette femme envers son propre enfant. Son cousin était peut-être considéré comme une âme perdue, mais ce n'était pas lui qui exploitait des enfants lors d'une manifestation.

Il fut soulagé de s'éloigner de cette horde. À l'intérieur, il faisait plus chaud. Quand les portes se furent refermées derrière lui, le brouhaha de la rue devint presque inaudible. Il trouva Miss Pursling assise au fond de la salle, à côté de son amie, les mains crispées sur les bords de sa chaise.

— Miss Pursling, déclara-t-il, il y a de la place dans les premiers rangs, si vous souhaitez vous joindre à nous avec Miss Charingford...

— Non, je vous remercie, répondit-elle froidement. Je... je n'apprécie guère la foule. Si j'avais su qu'il y aurait autant de monde, je ne serais pas venue. Si je pouvais m'éclipser discrètement...

Malgré la pénombre qui régnait au fond de la salle, Robert eut l'impression qu'elle était presque blême.

— Vous sentez-vous bien ?

— Ce n'est rien. Je ne suis rien.

— Pardon ?

Elle leva furtivement les yeux vers lui.

— Ce n'est rien, répéta-t-elle. Cessez de me regarder ainsi.

Il prit place derrière elle.

— Voilà. Je ne vous regarde pas. Vous portez une robe fleurie.

Il n'avait pas tort, puisqu'elle avait cousu des petites pensées jaunes sur les manchettes et à l'ourlet de sa robe.

— Ces fleurs me semblaient adaptées à la situation, compte tenu du travail de Mr Malheur. Il s'intéresse aux plantes, n'est-ce pas ?

— Effectivement. Je crois savoir qu'il a commencé par les gueules-de-loup, et non par les... Ce sont des pensées, si je ne m'abuse. Vous devriez le faire plus souvent.

Il lui adressa un regard en biais et aperçut l'esquisse d'un sourire sur son visage.

— Elles sont ravissantes, insista-t-il.

— Oui, acquiesça-t-elle en regardant droit devant elle.

— Voilà, dit-il, satisfait, vous respirez à nouveau normalement. Vous aviez simplement besoin d'une diversion.

Il fit mine de se lever.

— Monsieur le duc...

— Oui ?

— Merci.

Elle regardait toujours droit devant elle, mais elle n'avait plus les doigts crispés.

— En réalité, je n'arbore pas ces fleurs en l'honneur de Mr Malheur.

— Je sais, assura-t-il avec un sourire. Je sais parfaitement pourquoi vous les portez.

— Vraiment ?

— Cette couleur adoucit la coupe de votre robe et une touche colorée au bord de votre décolleté donne à vos yeux la couleur de nuages en plein orage. L'effet est magnifique, Minnie. Je sais pour qui vous les portez.

Elle demeura parfaitement immobile.

— Pour vous-même. Et c'est très bien, ajouta-t-il.

La jeune femme poussa un soupir.

— Vous êtes un homme très dangereux.

— La salle est pratiquement pleine. Je suis désolé que vous restiez en retrait. Je dois aller voir mon cousin. Puis-je vous retrouver, ensuite ?

— Je... la foule... Je risque de partir avant la fin, monsieur le duc, afin d'éviter la cohue.

Elle avait les yeux baissés et le visage soudain plus pâle.

— Vous ne vous sentez pas bien ?

— Ce n'est rien, répondit-elle un peu plus vivement, cette fois.

À l'autre bout de la salle, un homme se leva pour présenter Sebastian. Robert dut quitter Minnie. Le temps qu'il trouve son siège, l'orateur décrivait le parcours de Sebastian.

— ... Après des débuts remarquables à Cambridge, Mr Malheur s'est fait un nom en...

« Des débuts remarquables » ? Il avait tout juste réussi ses examens, passant chaque année de justesse au niveau supérieur. Il avait enchaîné les frasques. Le succès soudain de Sebastian en avait étonné plus d'un parmi ses anciens professeurs.

À certains égards, cette réussite se révélait sa meilleure plaisanterie, et il le savait. Il monta sur l'estrade d'un air satisfait.

— Merci, merci à tous ! déclara-t-il. Merci pour cet accueil chaleureux.

Seul son air narquois laissait supposer qu'il entendait les insultes que lui adressait la moitié de l'assistance.

— Je viens vous parler de l'hérédité. Il s'agit du fruit de plusieurs années de travail. Au cours de mes études, je suis parvenu à plusieurs conclusions. D'abord, la transmission des particularités physiques ou des traits de caractère – couleur des yeux, taille, mais aussi le nombre de pétales d'une fleur ou la forme d'un radis – répond à des règles strictes et inaltérables. Ensuite, ces règles semblent constantes chez les plantes et les animaux, comme les chèvres... et naturellement chez l'être humain.

Visiblement, il s'amusait beaucoup. Une lueur brillait dans son regard, et il esquissait un petit sourire chaque fois qu'un spectateur réagissait à ses propos.

— Troisièmement, je vous expliquerai comment les principes de l'hérédité vont de pair avec les découvertes de Mr Darwin sur l'origine des espèces. Je sais que nombre d'entre vous attendent impatiemment ce chapitre, j'expliquerai donc le lien et les moyens utilisés pour tirer ces conclusions, en faisant appel...

— ... aux instruments du diable ! lança un spectateur, au fond de la salle.

Sebastian ne s'interrompit que très brièvement.

— ... aux faits, à la logique, et à l'expérimentation, poursuivit-il posément. Tout cela peut sembler fastidieux aux yeux de nombre d'entre vous, mais mes collègues tendent souvent à voir dans mes preuves une influence diabolique.

Il esquissa un sourire, puis ouvrit les bras pour se diriger vers un chevalet posé au bord de l'estrade.

— Commençons par la couleur de la gueule-de-loup.

Alors qu'il saisissait le drap qui couvrait le cheval, la porte du fond s'ouvrit brutalement. Toutes les têtes se tournèrent vers l'entrée.

— Continuez ! cria quelqu'un tandis que des chèvres surgissaient dans la salle.

— Puisque vous croyez qu'il n'y a aucune différence entre les êtres humains et les animaux, lança un homme, voici votre public.

Des rires fusèrent.

Des moutons auraient été plus appropriés, songea Robert, car ils avaient tendance à s'enfuir au moindre mouvement. Ils auraient cédé à la panique en un instant. Les chèvres, en revanche... ne se laissaient guère impressionner. Elles remontèrent l'allée en agitant la tête.

— Toutes les créatures assez intelligentes pour comprendre sont les bienvenues, commenta Sebastian avec grandiloquence. N'ayez crainte, mon brave. Je suis certain que, quand j'en aurai terminé, vos bêtes seront capables de vous expliquer ma théorie en quelques mots, au point que même vous, vous comprendrez peut-être.

Cette saillie déclencha l'hilarité.

La première chèvre s'avança vers Minnie puis, tournant la tête, entreprit de brouter les fleurs qui ornaient sa robe.

Robert se leva d'un bond, alors même que la jeune femme se trouvait tout au fond de la salle. Elle repoussa la tête de la chèvre. Robert la vit donner une tape sur les flancs de l'animal, mais il n'entendait pas ce qu'elle disait.

— Eh, là-bas ! lança le paysan. Ne touchez pas à cet animal ! Vous avez entendu le monsieur : elle est des nôtres. Je vous ferai condamner pour agression si vous osez la toucher de nouveau.

À ces mots, il éclata d'un rire gras. Une autre chèvre s'approcha, bien décidée à obtenir sa part du gâteau. Saisissant l'ombrelle d'une voisine, Miss Pursling la brandit en direction de l'animal.

— Agression à main armée !

L'assemblée rit de bon cœur. Minnie frappa de plus belle. Hélas, une autre chèvre se présenta. Plus vorace, elle s'attaqua au bas de la robe. Le tissu bleu se déchira, révélant une parcelle de jupon.

Robert comprit alors ce qui n'allait pas. Nul n'avait esquissé le moindre geste pour aider la jeune femme. Les gens étaient réunis autour d'elle, à regarder le spectacle en riant. Il se précipita à sa rescousse.

— Animal ou humain ? cria le paysan. Vous voyez ? On remarque la différence, finalement !

Des gens riaient de plus en plus fort, tandis que Miss Pursling s'efforçait de repousser les assauts de la créature. Robert fendit la foule dans sa direction.

— Vous appelez ça une « agression » ? grommela-t-il à l'adresse du paysan.

— Quoi ? lança l'homme sans se retourner.

Robert posa une main sur son épaule et le força à faire volte-face.

— Je vais vous montrer à quoi ressemble une agression.

À ces mots, il lui assena un coup de poing dans la mâchoire. Le chevrier tituba, puis tomba à la renverse, les yeux au ciel.

— Vous devriez avoir honte, lança Robert à la foule, tous autant que vous êtes ! Débarrassez cette femme de ces maudites chèvres. Tout de suite !

Minnie leva les yeux vers lui. Occupée à repousser les chèvres, elle n'avait pas remarqué sa présence. Loin d'être soulagée par son intervention, elle semblait au bord de la panique. Tout à coup, elle blêmit.

Si on lui avait posé la question avant ce soir-là, Robert aurait parié qu'elle avait des nerfs d'acier. Pourtant, elle venait de s'évanouir. Elle s'écroula à terre avant qu'il ait pu la retenir.

## Chapitre 15

Minnie sentit une puissante odeur de vinaigre et toussota. Sa tête était appuyée contre une surface ferme et chaude à la fois.

Elle ouvrit les yeux.

Lydia l'observait, agitant un flacon de sels sous son nez. Minnie toussa à nouveau puis repoussa la main de son amie.

— Voilà ! s'exclama Lydia avec entrain. Le tour est joué. Je suppose que tu as mal à la tête.

Sa mésaventure lui revint en mémoire. Les fleurs, les chèvres, la foule...

— Mon Dieu..., gémit-elle. Je t'en prie, dis-moi que je ne me suis pas évanouie devant tout le monde...

— C'est pourtant le cas.

Elle avait envie de fermer les yeux. Robert était présent. Qu'allait-il penser d'elle ?

— Les chèvres ont-elles dévoré ma robe ?

— Uniquement les parties sans importance, la rassura une autre voix, au-dessus d'elle.

Elle s'aperçut que sa tête ne reposait pas sur un oreiller. Ce contact ferme et chaud était en fait une paire de cuisses... celles du duc de Clermont. Ignorant la douleur qui lui tenaillait les tempes, elle se redressa puis s'écarta vivement de lui. Ils l'avaient allongée sur un banc de bois, dans une salle de réunion de la chambre des métiers, sans doute.

— Lydia, grommela-t-elle, comment as-tu pu me faire une chose pareille ?

Son amie demeura silencieuse. Elle regarda le duc, rougit violemment, puis détourna les yeux.

— Il fallait bien que quelqu'un vous porte, déclara-t-il. Il se trouve que j'ai été le premier à me porter volontaire.

Cette simple pensée la rendait malade. Tout le monde l'avait vue perdre connaissance.

L'intervention du duc avait dû attirer l'attention. Sans doute les ragots allaient-ils déjà bon train...

— Bon, reprit Lydia, je vais aller te chercher un verre d'eau.

— Ne me laisse pas seul avec...

Mais la jeune femme s'éloignait déjà.

— Lydia !

Elle referma la porte derrière elle. Minnie se leva, soucieuse de s'éloigner de lui. Tant qu'il ne la toucherait pas...

Robert se leva à son tour. En la voyant chanceler, il la saisit par le bras.

— Asseyez-vous, Minnie.

— Les gens savent que nous sommes seuls dans cette pièce, répliqua-t-elle, au bord de la panique. Les gens vont croire...

— Tout le monde se pose déjà des questions, l'interrompit-il. Votre amie vous a laissée en ma compagnie parce qu'elle sait ce que j'ai à vous dire. Je vous en prie, asseyez-vous et écoutez-moi.

Elle plongea son regard dans le sien. Il était plutôt impressionnant, et elle avait toujours un peu le

tournis. Elle n'eut donc d'autre choix que de lui obéir.

— Quand ces chèvres vous ont encerclée, déclara-t-il, j'ai frappé le chevrier sous les yeux de tous. Ensuite, quand vous vous êtes écroulée, je vous ai portée hors de la salle. Quels que soient les ragots que vous imaginez, sachez qu'ils circulent déjà.

Oh, non ! C'était vraiment arrivé. Elle faillit perdre de nouveau connaissance. Elle était anéantie. Stevens allait revenir à la charge et cela n'aurait aucune importance.

— Je suis désolé, déclara Robert. Je n'ai pas réfléchi. Je vous l'avais bien dit : il m'arrive d'être stupide. Quand je vous ai vue dans cet état, j'ai réagi d'instinct. Je n'ai songé qu'à être à vos côtés.

Minnie secoua la tête, ce qui ne fit qu'accroître son malaise.

— Je suis aussi fautive que vous.

C'était un désastre, mais elle l'avait bien cherché. Elle savait pertinemment qu'ils étaient attirés l'un par l'autre. Or il lui avait bien fait comprendre qu'il ne pourrait jamais rien y avoir entre eux, mais elle l'avait quand même embrassé. Elle avait recherché son attention. Voilà ce que l'on récoltait à se mettre en avant...

— Je réglerai ce problème d'une façon ou d'une autre.

Il devait bien exister une explication qu'elle puisse invoquer, une manière de tout arranger. Peut-être que si une autre femme faisait un malaise et qu'il la portait également... les gens mettraient son attitude sur le compte de son esprit chevaleresque.

Ce ne serait pas crédible. Minnie se sentit envahie par le désespoir. Robert vint s'asseoir à côté d'elle et lui prit la main.

— Écoutez, dit-il doucement. Vous rappelez-vous le jour où vous êtes venue chez moi pour me menacer ?

— Comment voulez-vous que je l'oublie ? Je suppose que je pourrais vous dénoncer, puis expliquer que vous ne cherchiez qu'à me réduire au silence. Mais ce ne serait pas bien. Et peu efficace.

— Ce jour-là, j'ai déclaré que s'il se passait quelque chose, je veillerais à ce que vous receviez une proposition de mariage. Je crois même avoir ajouté que j'étais prêt à m'en charger moi-même.

Pétrifiée, la jeune femme leva les yeux vers lui. Plaisanter sur ce sujet aurait été cruel, or le duc ne semblait pas être un homme cruel. Pourtant, il était plus facile de l'imaginer brutal que bienveillant.

— Vous n'en pensiez pas un mot, dit-elle. C'était une saillie.

— J'ai parlé par stupidité, et non par plaisanterie. En votre présence, je raconte beaucoup de bêtises.

Il passa une main dans ses cheveux puis poussa un soupir.

— Pourtant, aussi stupide que cela puisse paraître, c'était la vérité. J'étais sincère, Minnie. J'aimerais que vous m'épousiez. Même dans d'autres circonstances, je vous l'aurais proposé. Depuis des jours, je ne pense à rien d'autre. Épousez-moi...

Minnie n'y comprenait plus rien. Elle se leva et se dirigea vers la fenêtre d'où elle avait une vue sur la place. La foule s'était dispersée et les chèvres avaient disparu. Ce que le duc venait de dire lui semblait impossible.

— Cela n'a pas de sens, monsieur. Auriez-vous perdu la raison ? Vous ne pouvez épouser une femme comme moi.

Il ne fit pas mine de comprendre ce qu'elle voulait dire.

— C'est ce que tout le monde prétend, et j'admets que je n'avais pas considéré cette possibilité avant de vous rencontrer. Mais en y réfléchissant, j'ai compris que c'était une démarche très avisée, au contraire. Savez-vous pourquoi je ne suis pas encore marié ?

— Vous n'avez pas trente ans. Vous avez encore le temps...

Sa voix s'éteignit. Elle se sentait soudain mal à l'aise. L'intensité qui s'exprimait dans son regard faisait battre son cœur.

— Minnie, reprit-il, avez-vous la moindre idée de ce que je cherche à accomplir ? Vous avez sans doute compris que mon père possède une usine dans cette ville et qu'il l'a anéantie, ce que j'entends réparer. J'ai un demi-frère qui compte plus que tout à mes yeux, et que les gens méprisent depuis sa naissance. Je ne me repose pas sur mes prérogatives. Mais cela ne représente qu'une partie de mes ambitions. Si je le pouvais, j'abolirais les privilèges de la noblesse liés à la naissance ! Les aristocrates devraient répondre de leurs actes au tribunal comme les autres. Nous ne devrions pas avoir le droit de rejeter les lois proposées par la Chambre des communes. En fait, la Chambre des lords est une absurdité. Je regrette parfois de ne pas simplement être Mr Blaisdell... Vous n'avez pas idée du dégoût que m'inspirait mon père.

Il crispa les poings, une lueur féroce dans le regard, qui rappela à Minnie la façon dont il s'était adressé à Finney.

— Je pourrais m'excuser des privilèges dont j'ai hérité, reprit Robert, mais j'ai appris que les excuses ne changent rien. J'ai donc l'intention de m'en servir, au contraire, pour veiller à ce que les actes de mon père ne soient plus perpétrés par d'autres.

La jeune femme n'en croyait pas ses oreilles. Mais il ne servait à rien de se poser des questions, car elle avait à présent la certitude de lire dans son cœur.

— Parmi les avantages auxquels j'ai l'intention de renoncer, le premier sera la possibilité d'épouser la fille d'un pair. Imaginez que je demande en mariage une de ces jeunes filles. Que penserait-elle en apprenant que l'objectif de ma vie est de priver son père et son frère de leurs droits ? Mes parents ne cessaient de se disputer. Je refuse ce genre d'union.

Minnie ne sut que dire.

— Ensuite, ajouta-t-il, je n'ai jamais espéré trouver l'amour dans le mariage. Au mieux, je pensais épouser une alliée, quelqu'un qui me soutiendrait. Or vous êtes plus forte que moi sur le plan tactique. Vous feriez une piètre épouse pour un duc, mais pour un homme qui ne veut plus être duc, je ne vois pas mieux.

Minnie, elle, ne voyait pas pire. Il ne savait pas... Il ne savait rien.

— Enfin, je vous désire ardemment. À tel point que lorsque vous chutez à l'autre bout d'une salle, je suis le premier à me précipiter vers vous. Certaines nuits, je ne pense qu'à vous...

Ces paroles la touchèrent en plein cœur. Elle fut aussitôt envahie d'une vague de chaleur qui se propagea dans tout son corps. Elle aussi passait des nuits sans sommeil. En cela, ils étaient bien assortis. Cependant...

— Et pour ce qui est de la fidélité ? demanda-t-elle. J'aimerais savoir à quoi m'attendre. Comptez-vous prendre des maîtresses ? Suis-je autorisée à avoir des amants ?

— Pour l'heure, je ne pense à aucune autre femme que vous, murmura-t-il en la toisant.

— Veuillez répondre à ma question, insista-t-elle d'une voix tremblante.

— C'est donc ce que vous souhaitez ? Que nous puissions avoir des aventures au gré de nos fantaisies ?

— Vous venez de dire que vous ne m'aimez pas, expliqua-t-elle d'une voix posée. S'il ne tenait qu'à moi, je préférerais que mes vœux signifient quelque chose. Je pensais surtout à vos besoins charnels. Je ne veux pas être prise au dépourvu.

— Ah..., soupira-t-il avec l'esquisse d'un sourire.

Elle s'approcha de lui.



— Vous dites que nous serions alliés, que nous serions bienveillants l'un envers l'autre. Jusqu'à ce jour, vous avez toujours eu le choix, pour ce qui est des femmes. Ne faites pas une promesse que vous ne pourrez tenir. Je préfère l'honnêteté à la flatterie.

— « L'honnêteté » ?

Elle opina.

— Eh bien, ma chère, vous l'avez. Je ne suis pas aussi avide d'aventures que vous l'imaginez. Je n'ai nul besoin de multiplier les conquêtes pour obtenir satisfaction. Bien des soirs, j'ai préféré me procurer du plaisir moi-même que d'avoir recours à une partenaire de passage.

Il n'osait pas la regarder. Était-il gêné de lui faire cet aveu qui avait également déclenché en elle une nouvelle vague de désir ? Elle se surprit à imaginer son corps nu, sa main sur son membre dressé. Elle le vit en train de se caresser. Se montrait-il brutal, énergique ou doux, au contraire ?

— Je ne risque pas de ruiner la réputation de ma main, poursuivit-il, ni de lui faire de la peine. Elle ne se retrouvera jamais enceinte. C'est la meilleure solution, à mes yeux. Dites-moi, Minnie, pensez-vous avoir besoin de prendre des amants ?

— Je n'ai jamais réfléchi à la question.

Elle ne mentait pas. Pour elle, la fidélité faisait partie des engagements du mariage, même avec un époux volage.

— Car je tiens à clarifier les choses. Je refuse qu'il y ait le moindre malentendu entre nous. D'ailleurs, je vous promets que si je vous inspire un jour du dégoût, je vous laisserai partir sans le moindre stratagème pour vous inciter à revenir. Je ne vous priverai pas d'argent. Rien de tout cela. Je sais que les choses évoluent. Il n'y a rien de pire qu'un mari qui utilise ses pouvoirs pour s'imposer à sa femme.

— Robert, déclara Minnie en se tournant vers lui, je ne risque pas d'avoir un jour du dégoût pour vous.

Elle ne parvint pas à déterminer qui fit le premier pas. Peut-être se penchèrent-ils ensemble l'un vers l'autre... Toujours est-il qu'elle glissa les bras autour de son cou et qu'il la prit dans les siens.

Ce baiser fut bien plus passionné que le précédent, et ce n'était qu'un prélude à ce qui pourrait se produire si elle acceptait sa proposition. Les mains du duc se mirent à explorer son corps, s'attardant sur ses seins, avant de la prendre par les hanches. Et ils n'en étaient qu'aux préliminaires...

Enfin, Robert s'écarta.

— Il y a encore une chose que je dois vous confier, souffla-t-il. Quand mes parents se sont mariés, mon père a juré d'aimer ma mère. C'était un mensonge, qui a fait bien plus de tort que la vérité. Je ne vous épouserai pas pour de mauvaises raisons. Je comprends ce que nous signifions l'un pour l'autre. Je ne m'attends pas que vous m'aimiez.

— Que signifions-nous donc l'un pour l'autre ?

— Je veux avoir des enfants. Autant que possible, dans la mesure où votre santé vous le permettra.

— Monsieur le duc, dit-elle avec emphase, vous ne répondez pas à ma question.

Il haussa les épaules et se détourna.

— Je ne sais pas comment l'expliquer. Vous m'avez regardé et, au lieu de voir un duc, vous avez vu un homme capable de rédiger un tract politique. Vous savez qui je suis.

Ces propos ramenèrent brutalement Minnie à la dure réalité. Il lui avait dessiné un tableau idyllique. Si elle avait pu suivre ses activités au Parlement et lui murmurer des conseils avisés, elle aurait accepté.

Hélas... une duchesse devait assister à des réceptions mondaines réunissant des centaines de personnes. Quand elle se promenait au parc, les gens la montraient du doigt et l'épiaient. Or Minnie

cédait à la panique dès que quelqu'un regardait dans sa direction. Ne s'était-elle pas évanouie en présence de vingt personnes ?

— Seigneur, déclara-t-elle. Cela ne fonctionnera jamais.

— Minnie ?

Elle se tourna vers lui.

— D'après vous, que s'est-il passé là-bas ?

— Là-bas ? Où cela ?

— Pourquoi me suis-je évanouie, d'après vous ?

— Eh bien... À cause des chèvres ? hasarda-t-il.

— Je vis dans une ferme, Robert. Je suis habituée aux chèvres.

Il fonça les sourcils.

— Vous avez raison. Les chèvres étaient déjà sorties. Il y avait un attroupement autour de vous.

Généralement, elle s'efforçait de ne pas penser à ces moments de terreur. Elle les chassait de sa mémoire dès qu'elle recouvrait ses esprits. Pourtant, elle revoyait la scène, en cet instant, cette marée de visages qui l'observaient d'un air moqueur. Son cœur s'emballa.

— J'ai peur de la foule, avoua-t-elle d'une voix stridente. Ce n'est pas de la peur, c'est de la terreur.

Il prit sa main.

— Surtout quand cette foule m'observe. Un jour, à l'âge de douze ans, je me suis retrouvée encerclée. (Elle porta une main à sa cicatrice.) C'est ainsi que j'ai été blessée. Les gens jetaient des pierres...

Robert posa une main gantée de cuir noir sur sa joue. Du bout des doigts, il effleura la cicatrice, puis descendit vers la mâchoire, d'abord avec douceur, puis avec plus de force.

Elle avait omis de finir sa phrase. Les gens ne jetaient pas simplement des pierres. Ils jetaient des pierres *sur elle*.

— Vous avez reçu une pierre sur la joue, commenta Robert.

Elle hocha la tête. Il remonta, appuyant plus fort sur la peau meurtrie.

— Je sens une fracture. Fermez l'œil...

— Les premiers jours, j'avais des ecchymoses un peu partout, et l'on s'est demandé si je verrai encore clair de cet œil une fois que mes blessures seraient guéries.

Robert garda la main sur sa joue.

— Depuis, je ne supporte plus les attroupements. Si tout le monde me regarde, la situation devient impossible. Je n'arrive plus à réfléchir, à respirer, je n'ai plus qu'une envie, m'échapper.

— C'est pour cela que vous êtes réservée, que vous cachez vos qualités en espérant que personne ne vous remarquera.

Minnie baissa les yeux.

— Oui, avoua-t-elle d'une voix teintée d'angoisse.

Robert ne parla pas immédiatement. Puis, lentement, il l'obligea à relever la tête.

— Trop tard, murmura-t-il. Je vous ai vue.

Ses lèvres effleurèrent les siennes. Ce n'était pas un baiser à proprement parler, mais le frôlement de deux bouches. S'il s'était agi d'un baiser, il n'aurait pas reculé aussi rapidement.

Elle plongea son regard dans le sien.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-elle.

— Si vous n'avez pas compris, c'est que je m'y suis mal pris.

À ces mots, il se pencha vers elle et l'embrassa profondément de ses lèvres chaudes et douces. Il s'attarda un instant, une main sur sa joue, puis l'attira au creux de ses bras.

Minnie se détourna, appuyant le front sur l'épaule de Robert, où elle se blottit, le temps de se ressaisir.

— Je ne peux pas vous épouser, reprit-elle. Comment voulez-vous que je devienne duchesse ?

— Rien de plus facile. Il vous suffit d'accepter. Je me chargerai des formalités avec l'aide de mes avocats, ce qui prendra trois ou quatre jours, le temps de recevoir la dérogation.

Pour lui, le mariage commençait donc par des questions administratives. Décidément, ils provenaient de deux mondes bien différents...

Le contact de sa main sur les siennes la faisait frémir de tout son corps. Son cœur battait la chamade.

— Ensuite, poursuivit-il, je vous emmènerai dans mon lit.

Voilà qui était plus traditionnel. La jeune femme ne put réprimer un sourire. Il lui caressa la joue du bout d'un doigt.

— Que vais-je faire de vous, Minnie ? demanda-t-il doucement.

Elle repoussa vivement sa main, en proie à des émotions encore inconnues.

— Arrêtez ! Ne faites plus rien.

Il pencha la tête vers elle. Son profil était parfait à la lueur du réverbère. La jeune femme ressentit un soupçon d'envie. Il semblait si sûr de lui...

— Monsieur le duc, énonça-t-elle, je vais être plus claire. Je vous ai parlé de mon passé. Je préférerais que certains événements ne sortent jamais au grand jour.

— Je devine ce que vous êtes sur le point de me dire. Vraiment, je n'y accorde aucune importance.

Les mains moites, Minnie sentait poindre un malaise. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas raconté cette histoire...

— Jusqu'à mes douze ans, raconta-t-elle d'une voix tremblante, décidée à tout révéler, mon père me faisait porter des vêtements de garçon et me présentait partout comme son fils.

Robert ne masqua pas sa surprise.

— Eh bien... je n'aurais jamais pu deviner pareille chose.

— Naturellement, cela s'est su, poursuivit-elle, les mains crispées. Tout Londres l'a appris. On en a parlé dans les journaux. Cette foule dont je vous ai parlé tantôt... les gens m'ont poursuivie. Ils voulaient me punir d'avoir osé faire semblant d'être un garçon, un comportement contre nature, selon eux.

Intrigué, Robert la contempla comme s'il la découvrait sous un nouveau jour. Peut-être avait-il eu vent de ce scandale, à l'époque. Peut-être cherchait-il à se rappeler les détails de l'affaire. Peut-être même faisait-il partie de la foule qui lui avait jeté des pierres.

Non, c'était impossible ! Il n'avait pas lâché sa main et elle ne l'imaginait pas en train de lapider qui que ce soit, encore moins une enfant.

— J'ai dû renoncer totalement à ma vie. J'ai changé de nom. Je m'appelle en réalité Minerva Lane. Lorsque j'étais... lorsque je faisais semblant d'être un garçon, mon père m'appelait Maximilian.

— Euh..., balbutia Robert, subjugué.

— Dites quelque chose, n'importe quoi ! Vous l'ignoriez quand vous m'avez demandée en mariage. Je ne vous en voudrais pas de me tourner le dos. Mais je vous en conjure, parlez-moi !

Il soutint son regard un instant, puis haussa les épaules.

— Cela vous plaisait d'être un garçon ?

— Eh bien...

C'était une question qu'elle ne s'était jamais posée.

— Au départ, je ne connaissais rien d'autre. J'étais très jeune quand la supercherie a commencé. Je

n'y pensais pas. (Elle soupira.) Toutefois, je détestais le mensonge. Il fallait trouver des prétextes pour éviter de me dévêtir en présence d'autres personnes. Je détestais cela. Quand j'ai eu douze ans, j'ai eu le béguin pour l'un de mes amis. C'était très... gênant.

— Cette confession en dit long sur votre personne.

— J'ai dû apprendre à redevenir une fille. À parler, à marcher, tous ces petits détails qui font la différence. Il m'était bien plus facile d'être effacée et silencieuse. Ainsi, je ne risquais pas de commettre une erreur.

— Quand nous serons mariés, il faudra que nous ayons une discussion sur l'éducation des filles, déclara-t-il avec un sourire.

— Vous n'êtes pas sérieux, monsieur le duc ! Avec moi, le scandale risque d'éclater à tout moment.

— Je rêve d'abolir les privilèges, je rédige des tracts politiques en secret. Le scandale ne me fait pas peur.

— Moi, je le fais, monsieur le duc.

Lydia actionna bruyamment la poignée de la porte pour annoncer son retour. Elle entra avec un broc rempli d'eau.

— Je suppose que tu es allée puiser cette eau à cent kilomètres d'ici, railla Minnie. Tu y es allée à pied ou tu as pris le train ?

Son amie afficha un sourire espiègle.

— Alors ? L'affaire est conclue ?

— Je me posais justement la même question, répondit Robert.

Minnie était incapable d'y répondre. Elle le désirait. S'il s'était agi d'un autre homme, elle aurait accepté. Hélas, en l'épousant, elle risquait d'être démasquée à travers tout le pays. Tous les regards seraient tournés vers eux. Cette simple perspective la rendait malade.

— J'ai besoin d'un peu de temps, dit-elle en se détournant.

— Du temps ? Pour quoi faire ? demanda Lydia.

— Prenez votre temps, intervint Robert. Réfléchissez bien à tous les aspects de la situation, à vos stratégies. À votre besoin de sécurité.

Il lui adressa un sourire confiant. Manifestement, il ne s'attendait pas à un refus.

— Prenez votre temps, répéta-t-il en s'approchant d'elle. Et ensuite, prenez-moi...

## Chapitre 16

Robert aurait dû anticiper les ragots. Pourtant, la visite qu'il reçut le lendemain matin fut pour lui une surprise. Il était sur le point de sortir, il avait même franchi le seuil de la maison, quand une voiture s'arrêta devant lui. Le cocher sauta à terre, un escabeau à la main.

La portière s'ouvrit et sa mère apparut. En posant les yeux sur son fils, la duchesse ne sourcilla pas. Elle n'exprima aucune émotion, se contentant de fouler les pavés et de gravir les marches du perron.

— Clermont, déclara-t-elle en guise de salutation.

— Madame, répondit-il en inclinant la tête.

Dès son entrée, elle aborda une domestique et lui ordonna de lui apporter du thé. Intrigué, Robert lui emboîta le pas. Une demi-heure plus tard, la duchesse s'était installée au salon. Elle congédia sa propre femme de chambre pour rester seule avec son fils.

— Je crois savoir que vous n'avez pas pour habitude de débaucher des jeunes filles de bonne famille.

Elle prononça ces mots sans masquer son dégoût.

— Feriez-vous référence aux événements d'hier soir ? demanda-t-il sur le même ton. J'ai pour habitude d'en compromettre une ou deux avant le déjeuner, histoire de passer le temps en début de matinée.

— Voilà le genre de plaisanterie que ton père aurait pu faire, rétorqua-t-elle avec dédain.

Robert crispa le poing.

— Non, c'est le genre de choses que mon père aurait *fait*. Il n'aurait pas plaisanté sur ce sujet en présence d'une dame.

Sa mère ne le contredit pas sur ce point.

— Ce n'est pas la première fois que j'entends votre nom associé à celui de Miss Pursling. Rassurez-moi, vous n'envisagez rien de fâcheux, j'espère.

— Je ne vois pas en quoi cela vous inquiète. Vous ne vous êtes jamais souciée de moi.

— Vos actes ont une répercussion sur ma vie, déclara-t-elle d'un air indifférent.

Naturellement. Elle ne s'intéressait pas à lui, mais à sa propre réputation et aux problèmes qu'il risquait de lui poser.

Toute sa vie, Robert avait attendu qu'elle remarque sa présence. Dès ses premières années d'école, il avait travaillé dur pour obtenir les félicitations de ses professeurs. Il écrivait à sa mère avec enthousiasme, espérant qu'elle serait fière de lui en lisant sa lettre.

Sa première lettre n'ayant donné lieu à aucune réponse, il avait redoublé d'efforts. S'il excellait dans tous les domaines, sa mère ne pouvait qu'être fière de lui, non ? Il avait obtenu des notes encore plus prestigieuses. Au bout de quatre mois, il lui avait écrit de nouveau pour lui faire part de sa réussite.

Toujours pas de réaction.

Déterminé, il avait poursuivi ses efforts. À la fin de l'année, il avait rédigé une troisième lettre,

informant sa mère qu'il était le premier de sa classe. Cet été-là, pendant une semaine, il avait guetté l'arrivée du courrier, en vain.

Puis, un jour, il avait reçu un message d'une seule ligne :

*Dites à votre père que cette stratégie ne fonctionnera pas non plus.*

Par principe, Robert avait poursuivi dans cette voie, ne fût-ce que pour prouver à sa mère qu'il n'avait pas fourni tous ces efforts pour *elle*. Il lui avait fallu des années pour apprendre à ne plus rien espérer.

— Eh bien ? lança-t-elle, en le dévisageant. Quelles sont vos intentions avec cette fille ?

Robert regarda au loin.

— Je crois, dit-il, qu'un fils doit le respect à sa mère, il se doit de répondre à ses questions pour la remercier des soins qu'elle lui a prodigués.

La duchesse se crispa.

— Je suis magnanime. Je répondrai à une question pour chaque mois que vous avez passé en ma compagnie lorsque j'étais enfant.

Elle pinça les lèvres et se mit à tapoter nerveusement le bord de sa soucoupe.

— Comme vous vous en doutez, dit le duc en se levant, je n'ai à répondre à aucune de vos questions. Cet entretien est donc terminé.

À ces mots, il quitta la pièce.

Une demande en mariage n'aurait pas dû la mettre dans cet état, d'autant plus que cet homme lui plaisait. Hélas, elle ne pouvait lutter contre son propre corps. La simple pensée de ce qu'impliquait pour elle ce mariage avec Robert lui nouait les entrailles. Le lendemain matin, elle déclara à ses tantes qu'elle avait besoin de s'allonger un peu. Pour une fois, c'était la vérité.

Elle avait promis de réfléchir aux avantages de cette proposition. Malheureusement, toutes ses tentatives se soldaient par des visions de visages courroucés : autour d'elle, des badauds l'insultaient, dénonçant son imposture, la traitaient de créature diabolique. Généralement, une duchesse attirait les regards. Elle se rendait à des réceptions. Elle ne s'évanouissait pas devant toute une assemblée.

Elle imaginait l'aspect privé de leur relation. Son corps vibrait dans l'espoir de ces moments intimes. Ils avaient échangé trop de baisers pour qu'elle nie son désir. Mais si elle aspirait à être la maîtresse de Robert, la perspective de devenir l'épouse d'un duc la terrorisait. Au final, leur complicité serait anéantie par le désastre inévitable de sa vie publique.

Dans l'après-midi, elle fut tirée de sa rêverie par le bruit d'une voiture dans l'allée. S'approchant de la fenêtre, elle eut la surprise de voir quatre chevaux noirs s'arrêter devant la maison de ses tantes. Un domestique sauta à terre pour ouvrir la portière. La duchesse de Clermont apparut et scruta dédaigneusement les alentours. Sans doute avait-elle remarqué les plantations de choux et la peinture écaillée de la grange, à sa gauche. Les signes de pauvreté étaient visibles.

Elle portait une robe rose pâle ourlée de dentelle qui lui donnait l'aspect d'une meringue. Secouant la tête d'un air affligé, elle remonta enfin l'allée. Sa suivante actionna le heurtoir.

Les visions avaient déjà recommencé. La foule, les airs réprobateurs, les récriminations. Minnie ne fut guère étonnée lorsque sa tante Caroline vint la voir, quelques minutes plus tard.

— Je sais que tu ne te sens pas bien, déclara-t-elle, visiblement impressionnée, mais la duchesse de Clermont tient à te rencontrer. Dois-je la congédier ?

De toute évidence, la duchesse avait eu des nouvelles de son fils.

— Non, répondit-elle. Je vais la recevoir.

Sa tante l'aida à lacer son corset et à relever ses cheveux en chignon. La vieille dame ne prononça pas une parole. Elle ne l'interrogea pas sur les raisons de cette visite inattendue. Elle ne s'étonna pas

non plus de son malaise. Minnie avait peut-être des reproches à faire à ses tantes, mais elles lui permettaient au moins de prendre ses propres décisions.

— Cette robe est tout à fait présentable, déclara-t-elle en posant la brosse. Surtout, Minnie, si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à me le dire, d'accord ?

Caroline portait une vieille robe maintes fois reprise. La moitié des rides qui marquaient son visage étaient sans doute du fait de Minnie. S'il arrivait quoi que ce soit à Elizabeth, Caroline n'aurait nulle part où aller. Et pourtant, cela ne l'empêchait pas de faire confiance à sa nièce.

Peu importait ce qui arriverait si Minnie devenait duchesse. Peu importait qu'elle soit mal adaptée à ce rôle. Toute autre solution était devenue impossible. De plus, il y avait pire destin que d'être contrainte d'épouser un homme qui lui plaisait.

— Non, répondit la jeune femme. Je ne te le dirai pas. Il est loin le temps où je dépendais de vous. Désormais, c'est à vous de vous reposer sur moi.

Les yeux gris de sa tante se voilèrent.

— Oh, Minnie..., souffla la vieille dame d'une voix étouffée.

La jeune femme pressa une main dans la sienne.

— Ne t'inquiète pas pour moi, dit-elle, déterminée, avant d'aller affronter son destin.

De près, la robe de la duchesse était encore plus magnifique. Les manchettes étaient ourlées de quatre rangées de fine dentelle, le tissu imprimé de fleurs finement brodées, d'un point que même Minnie ne maîtrisait pas. Elle ne décela aucune trace de Robert dans les traits de cette femme. Avec son nez retroussé, elle semblait afficher une moue perpétuelle.

Embarrassée par la simplicité de sa vieille robe grise, Minnie inclina la tête et esquissa une révérence. La duchesse la toisa en silence, recensant sans doute la totalité de ses défauts. Les mots étaient inutiles. Son air surpris, sa consternation manifeste, tout en elle semblait clamer : « Comment osez-vous croire que vous pourriez épouser mon fils ? »

Quelle que soit sa décision, Minnie se promit de ne jamais reculer devant cette femme. Elle soutint son regard et entra dans la pièce sans détourner les yeux.

— Eh bien, déclara enfin la duchesse, je comprends ce qu'il vous trouve.

Ces paroles étonnèrent Minnie à tel point qu'elle en oublia ses bonnes résolutions.

— Vraiment ?

La duchesse se leva pour venir à sa rencontre.

— Aucune tenue, reprit-elle en désignant les manches de la jeune femme, une balafre, aucune classe, aucune éducation... Vous êtes son œuvre caritative.

Après la tourmente des derniers jours, ce fut un soulagement de ressentir une colère froide. La jeune femme redressa le menton.

— Pourtant, il ne m'a pas proposé le moindre sou, rétorqua-t-elle.

— Un mariage avec lui vaudrait bien plus que cela.

— Si vous croyez que l'intérêt que me porte votre fils n'est que de la charité, vous le connaissez mal. Il existe certainement des victimes plus méritantes que moi.

La duchesse secoua la tête.

— Je connais mon fils, assura-t-elle avec dédain. Il ressemble tellement à son père, physiquement, que j'ai mis des années à remarquer à quel point il tenait de moi.

— « De vous » ? répéta Minnie en la dévisageant.

Outre les cheveux clairs, la mère et le fils n'avaient absolument rien en commun. Elle ne pouvait avoir plus de cinquante ans, mais son front était strié de rides. L'expression de sa bouche semblait figée en une moue de déplaisir permanent.

— Il ne vous ressemble en rien, assura la jeune femme.

La duchesse agita une main, faisant glisser ses bracelets de perles.

— Il est comme moi autrefois, expliqua-t-elle. Docile, doux. Crédule. C'est un grand romantique, ne le niez pas. Il doit l'être s'il propose le mariage à une femme comme vous, ajouta-t-elle avec mépris.

— « Une femme comme moi » ? reprit Minnie, piquée au vif. Que voulez-vous dire ?

— Pour le reste de ses jours, tout le monde va le regarder en se demandant pourquoi il vous a épousée. Les ragots iront bon train, on dira que les Blaisdell sont tombés bien bas.

— Je considère que c'est son problème, et non le vôtre.

La duchesse la fusilla du regard.

— Savez-vous tout ce que j'ai sacrifié afin que mon enfant naisse avec ces avantages ? Pendant des années, j'ai enduré un mariage avec son père débauché. On m'a jeté son bâtard au visage. J'ai dû... (Elle s'interrompt et secoua la tête.) Peu importe... J'ai renoncé à tout pour mon fils. À tout. Vous n' imaginez pas ce que j'ai subi. Je n'ai pas fait le sacrifice d'une vie pour qu'il ruine la sienne avec une épouse qui n'est personne.

Minnie en conclut qu'elle ignorait tout des objectifs politiques de son fils. La duchesse poursuivit sa tirade.

— Vous n'apportez rien à cette union : ni famille, ni argent, ni terre, ni pouvoir...

— Je suis consciente de mes atouts, madame.

— Mais vous allez quand même l'épouser, répliqua la duchesse avec dédain. Je connais mon fils. Il se préoccupe de ce qui est bien et mal et il ressent le besoin désespéré de s'intégrer. Il est prêt à se jeter à corps perdu dans n'importe quel combat, sans se soucier des conséquences pour lui-même.

La duchesse connaissait peut-être Robert mieux que la jeune femme ne l'avait supposé...

— Il pense sans doute vous épargner une vie de malheur...

Minnie s'empourpra sous le regard inquisiteur et méprisant de la duchesse, qui se fixa un instant sur son chignon simple. La jeune femme redressa les épaules.

— C'est bien cela, il vous sauve de la pauvreté, conclut-elle. Je ne peux vous reprocher de le laisser faire.

— Qui vous dit que je le laisserai faire ? rétorqua Minnie. Pour rien au monde, je n'aimerais être à votre place. Ni porter une de ces robes ridicules.

Étonnamment, cette réflexion fit naître un sourire sur les lèvres de la duchesse qui sembla avoir rajeuni.

— Vraiment ? Dans ce cas, vous avez du bon sens.

Elle posa son sac orné de perles sur la table.

— Je sais que mes paroles vous semblent dures, reprit-elle, mais il est mon fils unique. (Elle poussa un soupir.) Je ne suis pas totalement insensible, avoua-t-elle. Je me suis retrouvée dans votre position, autrefois. Être courtisée par un duc fait tourner la tête, surtout s'il est jeune et séduisant. Je n'ignorais pas la réputation sulfureuse du père de Robert, mais j'étais certaine de pouvoir le guérir. Je pensais qu'il cesserait de jouer et de boire, et que s'il m'avait, il ne regarderait plus jamais une autre femme.

La duchesse ôta un gant et le plia avant de croiser le regard de Minnie.

— Toutes ces illusions romantiques, je les ai perdues avant même l'âge de vingt ans. Mais le duc n'était pas le seul responsable. Tous les gens que je rencontrais l'étaient aussi. La haute société ne voyait en moi qu'un coffre-fort dans lequel puisait le duc de Clermont. Des années durant, on m'a fait comprendre, et pas seulement par le biais de rumeurs, que je n'étais pas l'égale de mon mari. Peu



importait qu'il soit stupide et désargenté. J'étais son inférieure, et le fait que j'ose m'opposer à lui... Aucun des actes de mon mari ne suscitait la moindre réprobation, en revanche mon insistance à être traitée avec respect, quel scandale ! Quand il allait voir les prostituées, cela ne faisait pas de tort à la société. Il me frappait parce que je tenais à la fidélité conjugale. La seule chose qui choquait la haute société, c'était que j'ose le remettre en question. Au moins, j'avais de l'argent. Et vous, quel sera votre atout ?

— Robert n'est pas comme ça, répliqua Minnie, la gorge nouée par l'émotion.

La duchesse crispa les doigts sur son gant.

— J'ai lu *Orgueil & Préjugés* de Jane Austen. Je sais précisément quel rôle vous m'attribuez. Celui de lady Catherine, cette intrigante stupide et hautaine qui pense que Darcy doit épouser sa fille. (Elle pinça les lèvres.) Peut-être est-ce mon destin. Peut-être devrais-je crier : « Les ombres de la maison Clermont doivent-elles être ainsi souillées ? »

Minnie ne masqua pas sa surprise. La duchesse sourit.

— Je vous avais bien dit que j'avais été romantique, poursuivit-elle. Peut-être suis-je lady Catherine. Mais je reconnais aussi en mon fils la jeune fille stupide que j'étais autrefois, pleine de confiance en l'amour et d'espoir en l'avenir. Je ne souhaiterais à personne de vivre la vie que j'ai vécue.

Cette conversation prenait une tournure que la jeune femme n'avait pas anticipée. Au lieu de la mettre hors d'elle, les paroles de la duchesse permettaient au contraire de lever un voile sur certaines choses.

— Vous devez profondément aimer votre fils, dit-elle.

— Non, rectifia-t-elle doucement. Je suppose que j'aurais pu, à une époque. Mais quand votre mari utilise un enfant comme une arme, on a tendance à entourer son propre cœur d'une carapace, et l'on finit par ne plus rien ressentir. Je n'ai pas eu le choix, et... je n'ai pas la force de vous décourager davantage ni de vous implorer. Je vais simplement vous demander, aussi gentiment que possible, de ne pas infliger cela à mon fils.

Elle regardait Minnie dans les yeux. C'était une femme étrange, très étrange, même. Minnie ressentit un soupçon de compassion.

— C'est un homme plus gentil que ne l'était son père, avoua-t-elle, les lèvres pincées. Quand il constatera comment les gens vous traitent, il sera très malheureux. Il n'a jamais supporté la violence et l'injustice.

— Tout cela est fort intéressant, intervint Minnie. Si j'étais une meilleure personne, je suppose que je serais d'accord avec vous et que je refuserais sa proposition dans son propre intérêt. Mais vous l'avez dit vous-même, je n'ai ni fortune, ni famille, ni avenir. (Elle sourit d'un air gêné.) Vous avez déjà eu vent de rumeurs qui me lient à votre fils. Sans lui, quelle réputation pourrais-je avoir ?

— A-t-il... ? s'enquit la duchesse d'un air perplexe.

— Je ne suis pas compromise, la rassura Minnie. Et, pour l'heure, les ragots sont simplement exagérés. Mais il suffirait de peu... Les principes sont un luxe réservé aux fortunés. Je n'en ai pas les moyens. Je sais à quel point ce mariage serait désastreux. Plus que vous ne l'imaginez.

La perspective de devenir duchesse, de susciter les murmures, de sentir le poids des regards où qu'elle aille, lui donnait le tournis. Mais elle avait la possibilité d'assurer, pour de bon, sa subsistance et celle de ses tantes. Elle secoua la tête.

— Je sais que ce serait un désastre, mais je n'ai pas le choix. Je dois le faire.

En levant les yeux, elle découvrit que la duchesse souriait.

— Comme c'est rafraîchissant ! déclara-t-elle. Moi qui croyais que vous alliez fondre en larmes et

protester en affirmant que vous étiez amoureuse. Or je vous trouve étonnamment peu romantique.

— Je suis capable de rêver de châteaux et de princes autant que n'importe quelle autre femme, répliqua fermement Minnie.

Cela dit, jamais elle n'aurait rêvé d'un homme tel que Robert, qui valait mieux que n'importe quel prince. Elle avait vu la passion dans son regard lorsqu'il lui avait avoué qu'il rêvait d'abolir les privilèges. S'il n'y avait eu qu'eux, elle serait tombée amoureuse de lui. Au vu de son passé, il était miraculeux qu'elle ait rencontré quelqu'un qu'elle puisse aimer et qui semblait s'intéresser à elle en retour. Il paraissait dangereux de rejeter un tel sentiment. Parfois, on n'avait pas de seconde chance.

Mais de là à se proclamer épouse d'un duc... c'était le genre de présomption qui précédait non pas une simple chute, mais une véritable cascade du haut d'une falaise.

Elle voyait déjà les récifs acérés sur lesquels elle s'écraserait.

Elle était bel et bien prise entre deux feux.

— Je pourrais être romantique, reprit-elle doucement. Mais le romantisme est également un luxe que je n'ai pas les moyens de m'offrir.

— Quel paradoxe, fit remarquer la duchesse. En réalité, je pense que vous lui conviendriez, si seulement vous étiez quelqu'un d'autre.

Minnie éclata de rire et ferma les yeux.

— Voyons un peu ce que valent vos principes lorsque vous avez le choix, reprit la duchesse. Je vous propose cinq mille livres.

La jeune femme ouvrit vivement les yeux. Elle observa son interlocutrice, persuadée qu'elle plaisantait. Hélas, elle affichait une mine grave.

— Vous le feriez, murmura Minnie, abasourdie.

Cinq mille livres, c'était une somme colossale. De quoi vivre confortablement, assurer l'avenir de ses tantes, réunir une dot raisonnable, si elle le souhaitait, ou bien partir à l'étranger. C'était bien trop d'argent.

Mais elle observa la robe de la duchesse. Tout ce tissu, ces mètres de dentelle, ces broderies délicates... Cette toilette à elle seule valait sans doute plus de cent livres.

— En échange de quoi, je suppose que je devrais refuser de l'épouser.

— Je ne peux vous proposer de quoi compenser ce mariage. En vous épousant, il dépenserait beaucoup plus que cinq mille livres. Mais je vous le répète, je le connais bien. Il est trop entêté pour se contenter d'un simple refus.

Elle regarda au loin, comme si un souvenir lui revenait, puis elle esquissa une moue de dégoût.

— Il s'obstine, il n'abandonne jamais. Il ne cesse que lorsqu'on lui assène une gifle. Si vous le trahissez une fois, il ne posera plus jamais les yeux sur vous.

La duchesse avait affirmé ne pas aimer son fils. C'était une femme étrange, capable de passer en un instant de la froideur, voire la brusquerie, à la fragilité. Elle semblait soucieuse de l'avenir de son fils, mais en même temps...

— Ne me dites pas que vous voulez que je fasse du mal à Robert, déclara Minnie. Vous ne pouvez me demander pareille chose.

— Je pense que ce serait dans son intérêt. Il est bien trop romantique, trop confiant.

Cette femme était vraiment étrange, et très dure. Et si Robert devenait comme elle, au fil du temps...

— Je ne m'en sens pas capable, admit Minnie en toute sincérité. Lui faire mal au point qu'il...

Mais au même moment, une idée germait déjà dans son esprit.

— Vous me semblez être une personne fort capable, reprit la duchesse.

Autrefois, les secrets de Minnie avaient été révélés au grand jour. Comment pourrait-elle infliger le même sort à quelqu'un d'autre ? Et surtout à lui ?

En même temps, comment pouvait-elle épouser Robert ?

Elle regarda la duchesse dans les yeux.

— Je ne sais pas si j'en serai capable, répéta-t-elle.

Après le départ de la duchesse, la jeune femme éluda les questions pourtant bien intentionnées de ses tantes et monta dans sa chambre. Située au-dessus du salon, celle-ci donnait sur les champs de choux, qui attendaient d'être labourés avant l'hiver. La vue était en partie masquée par la grange. Par temps froid, la chaleur des bêtes formait de la buée qui s'échappait dès que l'on ouvrait la porte. Ce jour-là, seules quelques volutes étaient visibles sous la pluie.

La propriété avait été autrefois un pavillon de chasse doté de quelques arpents de terre. Caroline et Elizabeth l'avaient transformé en ferme. En se cotisant, elles avaient pu engager des paysans pour s'occuper des champs. Malgré cet investissement, ces terres ne leur appartenaient pas vraiment. Caroline n'avait hérité du domaine que pour le reste de ses jours. Après sa mort, il reviendrait à un lointain cousin.

Avec cinq mille livres, Minnie pourrait acquérir la ferme de ses tantes, le jour venu.

Avec cinq mille livres, elle pourrait aussi s'en aller très loin. Wilhelmina Pursling disparaîtrait. Elle se rendrait là où personne n'avait jamais entendu parler d'elle, là où elle n'aurait plus à se faire toute petite pour plaire à un homme. Il lui suffirait, pour obtenir cette sécurité, de devenir l'ennemie de Robert, comme elle le lui avait promis dès le départ.

Mais l'autre solution...

Elle pouvait aussi refuser l'offre de la duchesse. Cette femme avait beau affirmer connaître son fils, Minnie était persuadée du contraire. Robert ne serait jamais heureux s'il épousait la fille d'un aristocrate. Elle avait vu cette lueur dans son regard quand il évoquait ses projets d'avenir.

Mais si elle acceptait cette proposition, elle ne pourrait affirmer que c'était dans l'intérêt du duc. Ce serait dans son intérêt à elle. Parce qu'elle aurait choisi de trahir un homme qu'elle aurait pu apprendre à aimer plutôt que d'affronter à nouveau la tempête.

Dans le carreau de la fenêtre, elle observa son reflet. Elle avait les joues trop pâles, une cicatrice sur la joue, un regard furtif qui refusait de se fixer. Elle leva une main et la vit trembler.

*Tu n'y penses que parce que tu as peur*, se dit-elle.

Elle n'avait pas peur, elle était terrifiée.

## Chapitre 17

À la nuit tombée, Minnie n'avait toujours pas pris de décision. Elle faisait les cent pas dans sa chambre quand elle entendit quelqu'un frapper à la porte d'entrée. Elle perçut ensuite un bruit sourd, puis un cri.

— Minnie ! Minnie !

C'était Lydia.

La jeune femme se précipita à sa rencontre. Depuis la visite de la duchesse, un orage avait éclaté et il pleuvait des cordes. Sans prendre la peine d'enfiler des pantoufles, Minnie descendit précipitamment les marches. Elle trouva Lydia dans l'entrée, ruisselante. Ses cheveux trempés pendaient lamentablement sur ses épaules et le bas de sa robe et ses jupons étaient crottés.

— Stevens est de retour, souffla-t-elle. Tu ne croiras jamais ce qu'il est en train de raconter à mon père. Il affirme...

Redoutant les commérages, Minnie porta un doigt à ses lèvres.

— Chut ! lui enjoignit-elle en désignant la servante d'un signe de tête.

— Il affirme, chuchota Lydia en lui emboîtant le pas, que tu es l'auteure de ces tracts.

Le cœur de Minnie se mit à battre la chamade.

— Vraiment ? Quels sont ses arguments ?

— Il prétend que tu es une menteuse, une usurpatrice... Il détiendrait la preuve que ta mère ne s'est jamais mariée et que tu es une enfant du péché. Selon lui, ton véritable nom serait Minerva Lane...

Minnie plaça une main sur la bouche de son amie pour la faire taire.

— Chut ! Je sais très bien ce qu'il raconte. Inutile de le répéter. D'après lui, qui est Minerva Lane ?

Cette question parut intriguer Lydia.

— Eh bien... une autre femme. Stevens pense que c'est le nom que l'on t'a donné pour dissimuler le fait que tu es une enfant illégitime.

C'était donc cela... Stevens connaissait sa véritable identité. Elle avait vraiment vécu à Manchester quand elle était petite. Quelqu'un avait dû établir un rapprochement. En revanche, il n'avait pas retracé son histoire familiale, ni déterminé pourquoi elle avait changé de nom. S'il avait limité ses recherches à Manchester, l'essentiel de son passé avait pu lui échapper. C'était à Londres que le scandale avait éclaté.

— Il faut que tu viennes t'expliquer. Stevens évoque déjà un mandat d'arrêt contre toi.

— Il veut me faire arrêter ? s'exclama Minnie.

— Oui, pour sédition criminelle. Mon père te connaît depuis des années ! Je ne comprends pas comment une telle chose a pu se produire, comment il a pu croire que c'était possible. J'ai tout entendu derrière la porte. Il faut absolument que tu viennes ! Peut-être que si tu faisais appel au duc...

Un coup de tonnerre éclata, si violent qu'il fit vibrer les vitres. Minnie sursauta.

— Non ! s'exclama-t-elle. Pas lui. Surtout pas lui ! Il ne peut pas me sauver.

Si le capitaine ignorait peut-être pourquoi Minerva Lane avait changé de nom, il ne tarderait pas à

le découvrir. Une fois son identité rendue publique, elle ne pourrait plus dissimuler son passé. Si elle épousait Robert, le scandale ne serait plus un risque, mais une certitude. Elle avait la corde au cou et sentait déjà le nœud se resserrer.

Un nouveau coup de tonnerre retentit. Les mains de la jeune femme se mirent à trembler. Finalement, la peur prit le dessus. Il ne lui restait qu'un instant pour choisir entre la ruine et la trahison, entre la possibilité d'un amour et la certitude de la défaite. Jusqu'à présent, l'amour ne lui avait jamais servi à rien.

— Il faut partir sans tarder ! insista Lydia. Je sais que tu pourras tout arranger, comme d'habitude. Minnie savait ce qu'elle avait à faire. Elle imaginait déjà son cauchemar.

— Qu'on me selle un cheval ! ordonna-t-elle à la femme de chambre qui attendait toujours sur le seuil.

Il n'existait qu'un moyen de se sortir de cette situation, même si cela allait lui briser le cœur.

— Allons, viens ! lança Lydia en la tirant par la manche.

— Prends le temps de te sécher un peu.

À quoi bon puisqu'elles étaient sur le point de ressortir ?

— Accorde-moi... cinq minutes, la pria Minnie.

Cinq minutes pour réunir certains documents. Cinq minutes pour faire d'une pierre deux coups.

Comme dans un rêve, elle regagna sa chambre. Lentement, elle sortit le dossier qu'elle avait constitué peu à peu. Des preuves réunies avec soin, dont la lettre que le duc lui avait écrite.

Le cœur battant à tout rompre, elle se redressa et emporta ses précieux documents.

Sous l'orage, il fallut presque trois quarts d'heure à Minnie pour atteindre la maison des Charingford. À son arrivée, sa robe était trempée et elle avait les cheveux en désordre, mais elle n'avait pas le temps de remettre de l'ordre dans sa tenue. Dès que Lydia l'eut escortée à l'intérieur, elle ouvrit la porte à double battant du salon.

— Miss Pursling ! s'exclama Mr Charingford en se levant d'un bond.

Les bras croisés, la mine réprobatrice, Stevens toisa la jeune femme puis s'attarda un instant sur Lydia avant de se détourner.

— Miss Charingford, ajouta-t-il froidement.

— Raconte-leur, déclara Lydia. Dis-leur la vérité !

Stevens observa Minnie avec attention.

— Miss Minerva Lane, je présume, déclara-t-il.

Ce jour devait arriver. Elle n'en fut pas moins troublée en entendant le capitaine prononcer son nom d'autrefois. Des images du passé lui revinrent.

*Ce n'est rien. Tu n'es rien. Tout cela ne peut pas te perturber.*

— C'est exact, répondit-elle.

Derrière elle, Lydia retint son souffle. Minnie était incapable de la regarder, de déchiffrer l'expression de son amie en cet instant.

— Ainsi vous êtes une bâtarde. Que nous cachez-vous d'autre ?

— On peut me reprocher beaucoup de choses, lança la jeune femme, mais il en est une que je ne tolérerai pas. Je ne suis pas, et je n'ai jamais été, l'auteure de tracts poussant à la révolte.

— Vous mentez ! tonna Stevens.

Minnie croisa le regard de Mr Charingford.

— Je n'ai jamais été impliquée... De plus, les preuves désignent quelqu'un d'autre.

— Encore des mensonges ! assura le capitaine.

Le père de Lydia s'avança.

— Est-ce bien certain, Minnie ? Ce n'est pas l'image que j'aimerais avoir de vous, mais en même temps je suis conscient de ce dont vous êtes capable.

La jeune femme savait pertinemment qu'il pensait à cet après-midi d'autrefois, lorsqu'elle lui avait expliqué comment sauvegarder la réputation de Lydia.

— Je le prouverai.

Minnie se sentait vide de tout sentiment et étrangement calme.

— D'après vous, qui est responsable ? s'enquit Charingford. Grantham ? Peters ?

Elle ouvrit son sac en toile. Ses preuves étaient enveloppées dans une feuille de papier sulfurisé et une toile huilée, de telle sorte qu'elles étaient à peine humides malgré la pluie battante.

— Les voici, annonça-t-elle en détachant une première liasse de feuillets. Ce sont les tracts rédigés jusqu'à présent par notre ami *De minimis*. En les observant à la loupe, on constate que le « e » minuscule dénote un léger défaut.

Des faits et rien de plus. C'était tout ce dont elle disposait. Elle tourna la page.

— Ici, également. C'est très caractéristique.

Elle disposa une autre liasse devant elle.

— Voici les différents types de papier que l'on peut se procurer en grande quantité à Leicester, poursuivit-elle.

Steven s'avança vivement, mais Minnie le retint d'un geste.

— Ils sont produits localement. Vous noterez que j'ai indiqué leur origine dans un coin. Même si vous ne me faites pas confiance, une simple enquête suffira à confirmer la véracité de mes affirmations. Utilisez la même loupe que moi, et vous découvrirez un élément qui ne vous étonnera guère. Le papier produit dans cette ville exploite les matériaux disponibles sur place. Les trois papeteries locales récupèrent les déchets de l'industrie textile pour les transformer en papier : chiffons, restes de coton, laine. En examinant le produit de plus près, on constate que le papier de Leicester présente des fibres spécifiques, quelle que soit sa qualité. Ici, il n'y en a pas, conclut-elle en désignant les tracts de Robert.

— Que cherchez-vous à démontrer ?

Elle ignore la question de Stevens. Telle une encyclopédie, elle énonçait la vérité, rien de plus.

— Voici les échantillons provenant des imprimeries de la ville. J'ai personnellement établi un inventaire des défauts d'impression. Une fois de plus, je vous assure qu'il ne vous faudrait que peu de temps pour authentifier mes dires. Vous pourrez relever qu'il n'y a aucune trace sur la lettre « e ».

— Venons-en au fait, Miss Lane, grommela Stevens avec dédain. Nous savions déjà que la personne qui diffuse ces tracts n'agit pas seule. Vous nous expliquez simplement que vous avez obtenu une aide extérieure. Une organisation à l'échelle nationale, peut-être ?

Il n'était pas question de se laisser déstabiliser par cet homme. Sous l'œil attentif de Mr Charingford, elle poursuivit sa démonstration.

— Ces échantillons proviennent de Londres. Comme vous le voyez, j'ai réuni plusieurs qualités de papier. Celui-ci correspond exactement à celui sur lequel sont imprimés les tracts. N'oublions pas pour autant le reste de la pile. Qui, selon vous, est le fabricant ?

— Je ne suis pas d'humeur à jouer aux devinettes. Vous avez déjà affirmé que le papier venait de Londres.

— Plus précisément de chez Graydon Mills. Connaissez-vous cette maison ?

— Je vous en conjure, Miss Lane, venez-en au fait...

— Laissez-la finir, intervint Charingford.

Minnie hocha la tête.

— Graydon Mills fut créée il y a soixante-sept ans par un certain Hansworth Graydon, un fermier ayant fait fortune dans l'élevage des moutons. Ensuite, il s'est lancé dans la manufacture. Il était à la tête d'un véritable empire. Sa richesse était telle qu'elle a permis à sa fille de faire un beau mariage. À sa mort, il a légué l'essentiel de son patrimoine à son petit-fils. Vous le connaissez sous le nom de Robert Alan Graydon Blaisdell, neuvième duc de Clermont.

Le silence s'installa dans la pièce, puis Stevens étouffa un rire de dédain.

— Vous devez être folle ! Vous pensez échapper à votre châtement en invoquant une explication aussi peu plausible ?

Mr Charingford ne dit rien. Il se contenta de faire signe à la jeune femme de poursuivre.

— Le duc utilise du papier provenant de Graydon Mills pour toute sa correspondance personnelle, ajouta Minnie. Un papier de premier choix, à n'en pas douter.

— Je n'en ai que faire ! s'exclama Stevens en s'empourprant de colère. J'en ai assez de vos manigances ! Charingford, veuillez...

Lentement, Minnie sortit la lettre que Robert lui avait remise dans le train.

— Voici une partie de la correspondance personnelle du duc, déclara-t-elle d'une voix tremblante. D'un geste mal assuré, elle lissa la feuille sur la table.

— Je tiens à préciser qu'il s'agit du plus beau papier produit par Graydon Mills. La lettre porte la signature du duc, qui sera facile à authentifier. Cela dit, vous trouverez le contenu plus intéressant encore que le support.

Stevens lui arracha la lettre des mains.

— Je me demande vraiment..., marmonna-t-il en parcourant le document.

Soudain il s'interrompit et leva les yeux vers la jeune femme.

— Il affirme être l'auteur des tracts, déclara-t-il, abasourdi.

Le capitaine dut relire plusieurs fois le document pour en avoir le cœur net. Charingford en prit également connaissance, soucieux. Puis il secoua la tête d'un air affligé.

— Je n'en crois pas un mot, déclara Stevens, refusant d'admettre la réalité.

— Minnie, déclara Charingford. Dans cette lettre... le ton employé est plutôt intime, de même que le choix des mots, la formule de politesse... Comment se fait-il que vous soyez en sa possession ?

Robert lui pardonnerait peut-être d'avoir révélé la vérité, au vu des circonstances. La duchesse avait affirmé qu'elle avait dû le trahir pour susciter son mépris.

S'il s'était agi d'une partie d'échecs, elle aurait choisi ce moment pour embrasser sa pièce. Après le prochain mouvement, en effet, il serait trop tard pour revenir en arrière.

— La duchesse de Clermont est venue me voir, reprit Minnie. Elle souhaite que son fils renonce à ses idéaux. Elle m'a proposé cinq mille livres si je l'aidais en ce sens.

C'était la vérité. Pas l'entière vérité, certes, et formulée de façon un peu ambiguë. Ses mains se mirent à trembler.

— Relatez-lui ce que je viens de vous apprendre, déclara-t-elle avec une assurance qui l'étonna elle-même. Montrez-lui les preuves, et il ne niera pas son implication.

Le sort en était jeté. Lorsque Robert apprendrait qu'elle s'était liguée contre lui avec l'aide de sa mère, il n'aurait plus la moindre estime à son égard.

Depuis que Stevens avait établi le lien entre elle et Minerva Lane, Minnie avait de toute façon perdu toutes ses chances de se marier avec lui.

— C'est un duc, fit remarquer Stevens. Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

— Comment le saurais-je ? Vous n'aurez qu'à lui poser la question, répliqua Minnie.

— Et comment suis-je censé le faire parler ? reprit Stevens. Avec ses tracts, il a semé le trouble

dans la ville. Sans parler des idées qu'il y exprime ! Si cela continue, les ouvriers vont manifester et refuser de travailler. Comment puis-je maintenir l'ordre si les citoyens pensent que l'on peut violer la loi en toute impunité ?

Minnie voulut reprendre sa lettre, mais Stevens la lui arracha des mains. Furieux, il parcourut son contenu, puis releva la tête.

— Il faut que quelqu'un paie, déclara-t-il.

Minnie avait déjà payé cher et elle paierait sans doute encore. Mais pour l'heure... elle avait gagné suffisamment d'argent pour partir loin et fuir Minerva Lane. Alors, pourquoi avait-elle envie de pleurer ?

— Sortez ! ordonna Stevens. Sortez ! Je m'occuperai de vous plus tard.

La jeune femme quitta la pièce. Lydia, qui avait assisté à la scène sans réagir, lui emboîta le pas.

— Lydia..., interpella Minnie d'une voix tremblante.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda la jeune femme. Ce ne peut être la vérité ! La duchesse de Clermont t'aurait payée ? Elle n'est en ville que depuis quelques jours. Or cette histoire avec le duc remonte à bien plus longtemps. Ton nom serait donc Minerva Lane ? Si tel était le cas, tu me l'aurais dit. Je sais que tu me l'aurais dit...

— Lydia...

— Tu me l'aurais dit, n'est-ce pas ? Tu es comme une sœur pour moi. N'est-ce pas ?

— Je m'appelle vraiment Minerva Lane, avoua Minnie en baissant la tête.

Il aurait dû être plus facile de raconter son histoire une deuxième fois, mais elle sentait le regard froid de son amie rivé sur elle.

— Non, persista Lydia en secouant la tête. C'est impossible. Tu me l'aurais dit !

— Dans un sens, Minerva n'a jamais existé, insista Minnie. Quand j'étais très jeune, mon père m'habillait en garçon. Avec lui, j'ai fait le tour de l'Europe. J'étais sa fierté. Il m'appelait Maximilian. Puis la vérité a éclaté au grand jour. Du jour au lendemain, j'ai été anéantie. Tu n'imagines pas à quel point. J'ai changé de nom pour échapper à ce passé scandaleux.

— Mais..., balbutia Lydia, comment est-ce possible ? Si c'était la vérité, tu te serais confiée à moi. Elle était de plus en plus furieuse.

— Non, répliqua Minnie.

— Tu savais tout, absolument tout de moi ! Comment as-tu pu me cacher tant de choses ?

Le souffle court, les poings crispés, Lydia ne réussissait plus à se contrôler.

— Si je te l'avais avoué...

— Je ne t'aurais jamais trahie. Jamais.

Minnie se sentit prise d'un malaise.

— J'ai beaucoup de mal à évoquer mon passé. Chaque fois, je me mets à trembler, je n'arrive plus à respirer. Je n'aurais jamais pu supporter ton regard. Je n'aurais pas pu...

— Seigneur ! Tu aurais dû m'avouer tes faiblesses. Je t'aurais enfin considérée comme une simple mortelle.

— Tu m'es très chère, Lydia, murmura Minnie, les yeux fermés.

— Ah oui ? La personne que je croyais être mon amie n'existait pas vraiment. Ce n'était qu'une imposture.

— Non. Elle était bien réelle.

Hélas, sa voix n'était plus qu'un souffle et Lydia ne la regardait même pas.

— Va-t'en ! Je n'arrive même plus à te regarder. Va-t'en !

Minnie sortit sous la pluie battante. Le tonnerre lui rappela le grondement de la foule, autrefois.



Des éclairs déchirèrent le ciel, la laissant éblouie sur le pas de la porte.

— Tiens, lui lança Lydia en lui tendant un parapluie. Et ne te berce pas d'illusions. Je me moque éperdument de ton sort, désormais. Je veux simplement que tu disparaisses !

Minnie parvint tant bien que mal à descendre les marches du perron. Les larmes lui brouillaient la vue. En clignant des yeux, elle discerna trois hommes qui arrivaient en sens inverse et l'observaient d'un air curieux. Il faut dire qu'il n'était pas courant de voir quelqu'un se faire congédier de la sorte. Ils n'étaient que trois, mais ce fut suffisant pour la plonger dans l'angoisse.

*Ce n'est rien. Ce n'est rien. Tu n'es rien.*

Sauf qu'elle n'était pas rien et qu'elle ne pouvait faire comme si les événements de la journée ne s'étaient pas produits. Soudain, elle fut prise d'une violente nausée.

Lorsqu'elle se redressa, elle se sentit étonnamment mieux. Elle tremblait encore un peu, mais sa peur, sa timidité et ses douze années de mensonges avaient disparu. Tout ce qui constituait Wilhelmina Pursling, la petite souris effacée, s'était envolé.

Elle se retourna pour observer la demeure des Charingford. Oui, Wilhelmina Pursling avait disparu, et avec elle une belle et longue amitié.

*Bravo, Minnie. Bravo.*

Avec un soupir, elle ouvrit son parapluie et se dirigea vers les écuries où l'attendait son cheval.

## Chapitre 18

Comment une situation pouvait-elle changer du tout au tout en l'espace de vingt-quatre heures ? L'avant-veille encore, Robert faisait une demande en mariage, plein d'espoir, ivre de désir. Et aujourd'hui...

— Comme vous le voyez, monsieur le duc, nous sommes dans une impasse.

Dans le salon, le capitaine Stevens avait disposé une liasse de documents devant lui, sur une table.

— Je ne peux annoncer que vous êtes l'auteur des tracts, déclara le capitaine. Si les gens avaient l'impression d'avoir l'aval d'un duc, ils ne se gêneraient plus pour semer le trouble.

Robert l'écoutait d'une oreille distraite. Son esprit demeurait préoccupé par cette lettre. Par chance, il était assis quand Stevens la lui avait apportée en lui annonçant que sa propre mère avait payé Minnie pour qu'elle le dénonce. Sinon cela lui aurait coupé les jambes.

*Elle aurait pu se contenter de dire « non ».*

— Il est probable que vous n'aurez pas à subir les conséquences de vos actes, mais au vu de votre sincérité... pour chaque tract que vous rédigerez, je ferai arrêter et emprisonner un suspect.

— Sans la moindre preuve ? Sachant que cette personne n'est pas impliquée ? demanda posément le duc.

— Je n'ai pas le choix, répondit le capitaine. Il faut bien que quelqu'un paie. S'il n'y a pas un seul responsable, nous paierons tous. Je ne peux tolérer ces délits.

Malgré sa confusion, Robert comprenait parfaitement où Stevens voulait en venir : il le menaçait en prenant des innocents en otage... Il était donc à l'origine des condamnations abusives qui avaient déjà eu lieu. Stevens avait détourné la loi dans le sens qui l'arrangeait.

Au moins, il avait réussi dans cette entreprise. Robert nota mentalement de faire renvoyer le capitaine... dès qu'il aurait recouvré ses esprits.

— Je vois, déclara-t-il. Eh bien, merci de m'avoir accordé un peu de votre temps.

— Mais...

Robert quitta la pièce sans un regard. Il trouva refuge dans la bibliothèque, où il se mit à faire les cent pas sans grand espoir de maîtriser ses émotions.

Contre toute attente, il se sentit envahi par une immense sérénité. Le calme après la tempête. Il avait l'impression d'être dépouillé de sa chair : la tempête n'avait laissé derrière elle que des os. Or un squelette n'éprouvait pas de sentiments, ni de désir... Il ne ressentait pas la moindre colère.

Robert ordonna à son palefrenier de lui préparer un cheval. La route menant à la ferme des tantes de Minnie était longue, mais il ne ressentit pas la moindre impatience. Il ne ressentit rien.

Il ne ressentit rien non plus lorsqu'il attachait enfin son cheval à la barrière et frappa à la porte. Il avait l'impression de flotter dans du coton, que le monde alentour était soudain devenu silencieux. Lorsque la porte s'ouvrit en silence, il entendit à peine sa voix lorsqu'il demanda à voir Minnie.

On l'introduisit dans un petit salon qu'il ne prit pas la peine d'observer. Il ne s'assit pas et ne regarda nulle part. Il se contenta de patienter, sachant ce qu'il allait entendre.

Elle ouvrit la porte.

Peut-être, au fond de lui, le duc avait-il craint, en revoyant Minnie, d'être submergé par ses sentiments au point de lui pardonner son geste. Il s'était forgé d'elle une image si erronée qu'il s'était cru amoureux d'une femme qui n'existait pas. À son entrée, il demeura impassible.

Elle lui parut petite, comme recroquevillée sur elle-même. Elle ne dégageait plus la moindre magie, à ses yeux. Il ne ressentait plus qu'une douleur sourde.

Dieu merci, il ne risquait pas de succomber.

— Monsieur le duc, dit-elle simplement.

Il inclina la tête.

C'était la première fois depuis leur rencontre qu'elle le traitait avec le respect dû à son rang. Et c'était la première fois qu'il voulait être traité comme tel. Car un duc n'avait nul besoin de s'expliquer, d'implorer. Il faisait ce qu'il voulait, et personne ne le questionnait jamais sur ses actes.

— Vous devez vous douter de la raison de ma visite.

Elle baissa la tête. Ses yeux cernés n'avaient pas échappé à Robert. Toute lumière avait disparu de son regard.

Peu lui importait. Désormais, plus rien n'avait d'importance.

— Monsieur le duc, je vous dois une explication.

— Je ne veux pas de vos explications.

— Mais...

— Je n'ai que faire de vos motivations, reprit-il. Je me moque de la somme que ma mère vous a versée. Vous n'avez plus aucun intérêt pour moi.

Elle frémit.

— Dans ce cas, je puis vous assurer...

— Je me fiche encore plus de vos assurances, l'interrompit-il.

Elle ne lui avait jamais rien promis. C'était lui qui lui avait offert des garanties. Il avait été assez stupide pour croire qu'en se dévoilant devant elle, en lui exposant ses aspirations, elle... Que ferait-elle, d'ailleurs ?

Elle aurait des sentiments pour lui. Elle saurait qui il était, ce qu'il voulait. Il lui avait confié ses rêves, ses espoirs secrets. Il avait tout offert.

Et cela n'avait pas suffi.

Une fois de plus, il s'était bercé d'illusions. Quel imbécile ! Il s'était fait des idées au sujet d'une femme qui le remarquait à peine.

Cette fois, pourtant, ce ne serait pas lui qui serait réduit à regarder l'être aimé lui tourner le dos, à attendre des lettres qui n'arriveraient jamais.

Il se força à respirer normalement, le temps de recouvrer son calme, cet état semi-léthargique qui l'empêchait de souffrir. C'était si agréable de ne rien ressentir.

Sans doute remarqua-t-elle quelque chose sur son visage, car elle inclina la tête.

— Je regrette, monsieur le duc.

— Je ne veux pas de vos excuses !

— Alors pourquoi êtes-vous venu ?

— C'est simple.

Il aurait aimé être assis, uniquement pour le plaisir de se lever en cet instant précis.

— Je suis venu vous faire mes adieux, déclara-t-il en se dirigeant vers la porte.

En se retournant, il croisa son regard ébahi.

— C'est chose faite, conclut-il.

À ces mots, il sortit. Le couloir lui parut interminable. Son cœur battait à tout rompre.

Cette fois, elle se précipiterait à sa poursuite. Elle se jetterait à ses pieds et implorerait sa clémence. Et lui, il éprouverait une grande satisfaction à l'ignorer. Il l'écarterait d'une pichenette, comme si elle n'était qu'un grain de poussière.

Jamais il ne lui pardonnerait. Pour pardonner, il fallait qu'il attache de l'importance à son acte, qu'il éprouve des sentiments.

Mais elle ne vint pas, de sorte qu'il n'eut à prendre aucune décision.

Le lendemain matin, le petit déjeuner que Robert partagea avec sa mère se déroula dans une ambiance morose qui reflétait parfaitement son humeur. Seul le tintement de la cuillère de sa mère venait rompre le silence pesant. Ce jour-là, il était particulièrement irritable.

La duchesse posa sa tasse de thé d'un geste brusque et leva enfin les yeux vers lui.

— Je suppose, dit-elle en se redressant fièrement, que vous avez accepté de me voir uniquement parce que vous êtes furieux contre moi.

Il se contenta de croiser les bras.

— Sachez que je ne lui ai pas expliqué ce qu'elle devait faire, précisa la duchesse. Votre Miss Pursling a décidé seule de sa stratégie. Néanmoins, j'admets volontiers lui avoir versé cinq mille livres pour qu'elle refuse votre demande en mariage de la façon la plus contrariante qui soit.

Robert eut toutes les peines du monde à se dominer. Pour finir, il se contenta de la dévisager. Son silence ne donna pas lieu à d'autres commentaires. Sa mère but une gorgée de thé, le laissant à sa confusion.

— Vous l'avez payée pour ruiner mon mariage.

Elle hocha la tête.

Stevens avait affirmé de façon très claire que Miss Pursling avait été payée pour révéler ses secrets. Or, il avait cru qu'elle agissait de sa propre initiative. Et elle était parvenue à le séduire. Il se rappela avec tristesse sa réserve et sa timidité feintes. Comment n'avait-il pas compris qu'elle était indigne de confiance ?

— J'ignorais, reprit-il, que vous m'accordiez une telle importance.

Malgré le ton chargé de sarcasmes, il y avait une certaine vérité dans cette remarque. Cette ingérence dans ses projets de mariage était presque aussi affectueuse qu'un baiser sur la joue, au point d'en être touchante. Ce n'était pas très honorable, mais c'était touchant.

Elle détourna les yeux.

— Ce n'est que de l'argent. N'en tirez pas de conclusions.

— Au contraire, je vous suis très reconnaissant. Mieux valait que je sache le plus tôt possible que l'on pouvait acheter cette femme à si bas prix.

Elle le dévisagea quelques instants, comme si elle ne croyait pas à son calme.

— Je lui ai expliqué que si sa trahison était assez grave, vous ne penseriez plus jamais à elle. J'avais raison.

La duchesse ne semblait tirer aucune gloire de sa victoire.

— Vous pardonnez trop facilement, reprit-elle. Puis vient un jour où vous ne pardonnez plus du tout. Je suis bien placée pour le savoir. À quel moment avez-vous renoncé à moi ?

Robert en eut le souffle coupé.

— Quelle terrible hypothèse ! Je n'ai jamais eu le moindre espoir en ce qui vous concerne.

Néanmoins, il évita son regard. Elle avait reçu trop de lettres de lui pour le croire.

— C'est à cause de l'enterrement de votre père, n'est-ce pas ?

Il ne sourcilla pas.

— Vous m’avez écrit juste avant, en me demandant de venir. « Maintenant qu’il est parti », me disiez-vous...

Robert frappa du poing sur la table, si fort que son thé éclaboussa sa soucoupe.

— Comment ça, je vous ai « demandé de venir » ?

Il la foudroya du regard. Elle n’eut pas le moindre mouvement de recul. Elle n’eut même pas l’air fâché. Elle le considérait avec calme, comme toujours. Son regard était si impassible qu’elle ressemblait à une poupée de porcelaine.

— Je ne vous ai pas *demandé* de venir, poursuivit-il posément, je vous ai *implorée*. Je croyais sincèrement que vous me reprendriez avec vous ! Je m’étais persuadé que votre seule raison de me repousser était que vous ne supportiez pas la présence de mon père. Sans lui, nous avions peut-être une chance... En voyant que vous n’étiez pas aux funérailles, je me suis dit que vous viendriez ensuite. Puis je me suis persuadé que vous deviez attendre que tout le monde soit parti. Enfin, j’ai espéré que vous viendriez me chercher quand même, à l’insu de tous. Jusqu’à ce jour, je croyais que seul mon père nous séparait. Ce n’était pas le cas. Vous n’aviez que faire de moi.

— C’est vrai, répondit-elle doucement.

— Ai-je un jour compté à vos yeux ? Ou bien me détestez-vous autant que vous détestiez mon père ?

— « Autant » ? se demanda-t-elle, pensive. Disons que je vous détestais différemment.

Il aurait aimé recouvrer le calme imperturbable qu’il ressentait quelques instants plus tôt. Même s’il avait toujours subodoré la vérité, celle-ci n’en était pas moins cruelle à entendre. Après tant d’années à se forger une carapace, il en souffrait encore.

— Les premiers mois, raconta la duchesse, lorsque votre père vous a enlevé à moi, j’ai bien cru que je n’y survivrais pas. Mais je ne pouvais pas lui montrer à quel point vous comptiez à mes yeux. Dieu sait ce qu’il aurait menacé de vous infliger... Chaque matin, je me réveillais, je me préparais machinalement, puis je faisais bonne figure. Je riais à chaque plaisanterie, j’exprimais de la sympathie quand il le fallait, mais j’avais le cœur gros. Je ressentais un grand vide en moi...

Elle ne donnait pas l’impression d’avoir ressenti ce manque, car elle s’exprimait d’un ton impassible.

— Quand vous aviez trois ans, vous étiez un véritable crève-cœur pour moi. Chaque nouvelle de vous, chaque courte visite que votre père tolérait de mauvaise grâce était une souffrance. Plus vous étiez adorable, plus votre père se prenait à espérer mon retour, et plus il me menaçait. J’ai dû feindre de ne pas me soucier de vous. Au bout d’un moment, j’ai tellement pris l’habitude de faire semblant que je suis réellement devenue indifférente. Je vous en voulais des sentiments que vous m’inspiriez. Mais que faire ? Rester avec lui ? J’ai essayé. C’était impossible. La dernière fois, alors que vous n’aviez que neuf ans... j’ai dû me barricader dans ma chambre toute une soirée, pendant qu’il martelait la porte de ses poings, menaçant de me... (Elle lui jeta un regard oblique). Je crois que s’il n’avait pas été aussi ivre, la situation aurait dangereusement dégénéré. Je ne pouvais pas rester. Légalement, vous lui apparteniez. Que pouvais-je faire, sinon me retirer dans ma tour d’ivoire ?

Robert secoua la tête.

— Chaque fois que vous partiez, intervint-il, il affirmait que c’était ma faute, que je n’avais pas été capable de vous retenir. Que j’aurais dû être plus...

Plus aimable, même si son père n’utilisait jamais ce mot.

Elle le dévisagea.

— Lorsque votre père est mort, je me suis dit qu’il vous avait façonné à son image... Le temps que je comprenne que ce n’était pas le cas... il n’y avait plus rien à sauver. Par chance, j’étais vraiment

indifférente. Je ne ressentais plus rien. Aujourd'hui, il est trop tard...

Ses yeux se mirent à scintiller, puis elle détourna la tête, les lèvres pincées.

— Je vois, commenta Robert, étonné.

— Je suis vraiment indifférente. Je ne ressens absolument plus rien...

À ces mots, elle sortit un mouchoir en dentelle et se tapota les yeux.

— Seriez-vous en train de... ?

— Non, je ne pleure jamais ! rétorqua-t-elle en croisant son regard.

— Je vois, répéta-t-il.

À cet instant, Robert comprit : sa visite, ses propos, son ingérence dans ses projets de mariage...

Peut-être était-elle réellement indifférente, après toutes ces années, peut-être avait-elle oublié comment l'aimer, mais elle faisait de son mieux. Ses piètres tentatives étaient comparables aux efforts d'un poulain qui lutte pour se mettre debout, et qui retombe.

— Le temps que j'apprenne à vous aimer, ajouta-t-elle, vous aurez renoncé complètement à moi. Le châtiment me semble amplement mérité.

Elle le foudroya du regard, le défiant de la contredire.

Il se souvint soudain d'un jour lointain où elle était venue lui rendre visite. Il avait couru au-devant de sa voiture. Il ignorait quel âge il avait à l'époque, mais lorsqu'elle était sortie du véhicule, il se rappelait avoir étreint ses jambes.

Elle ne l'avait pas touché. Elle ne s'était même pas penchée pour lui tapoter la tête. Elle s'était contentée de le regarder, de lui dire de bien se tenir, avant de poursuivre son chemin.

Cette fois, il ne bougea pas. Il n'esquissa pas le moindre geste dans sa direction, sachant qu'elle n'apprécierait pas. Il se sentait trop vulnérable pour s'exposer à une rebuffade.

— Eh bien, reprit-il vivement, merci d'avoir pris le temps de vous mêler de mes projets de mariage, malgré votre indifférence. Je croyais cette jeune femme plus solide.

— Moi, je la trouve très bien. Trouvez donc une fiancée qui lui ressemble en tout point, mais une fille de marquis, cette fois.

— On ignore souvent qui sont les gens, au fond. Elle ne s'appelle même pas Pursling.

— Ah non ?

— Elle se nomme Minerva Lane.

— Minerva Lane ? répéta la duchesse, abasourdie.

— Vous la connaissez ? Elle m'a expliqué avoir été impliquée dans un scandale.

— Dans un « scandale » ? Elle ? Non ! affirma la duchesse en secouant la tête. Un scandale, c'est ce qui arrive quand les jeunes filles accordent trop facilement leurs faveurs. En général, il suffit d'un bon mariage, d'un peu d'argent, et tout est oublié. Miss Lane n'a pas été compromise, Robert. Elle a été détruite. Totalemment détruite...

## Chapitre 19

La veille au soir, Minnie avait été incapable de parler à ses tantes.

Mais lorsque la duchesse de Clermont lui adressa le mandat promis, elle ne put repousser l'échéance plus longtemps. Elle les fit venir dans le petit salon et les pria de s'asseoir.

— J'aimerais vous annoncer quelque chose. Hier, quand Lydia est venue me chercher, c'était parce que Stevens s'est rendu à Manchester. Il sait que Wilhelmina Pursling n'existe pas, que je ne suis qu'une usurpatrice. Il sait que je me nomme en réalité Minerva Lane.

Les deux vieilles dames échangèrent un regard effaré.

— Sait-il que... ?

— Non, il ne sait pas tout, lui assura Minnie.

— Il ne faut pas nous infliger des frayeurs pareilles, la gronda gentiment Caroline en posant une main sur son cœur. Qu'allons-nous faire ? Avec le départ de Gardley...

— Il se trouve que j'ai touché une certaine somme d'argent. Cinq mille livres.

Ses tantes la dévisagèrent avec stupeur.

— Ma chérie, prononça enfin Elizabeth. Nous savons que les temps sont difficiles. Mais cinq mille livres, c'est une coquette somme. Et nous ne voudrions surtout pas que...

Elles pensaient sans doute que cet argent était de provenance douteuse. Dans ce cas, elles allaient se demander...

— Ne vous inquiétez pas, l'interrompit Minnie amèrement. Je l'ai gagné honnêtement.

*Enfin, pas vraiment*, songea-t-elle. La situation n'était peut-être pas claire. En tout cas, elle n'avait rien d'illégal. Ses tantes devraient se contenter de cette explication.

— Comment ?

— J'ai reçu une demande en mariage. Sa mère ne voulait pas que je l'accepte. J'ai donc refusé.

Elle détourna la tête, le cœur brisé. Hélas, elle avait renoncé depuis si longtemps à ses rêves...

— « Une demande en mariage » ? répéta Caroline. De la part de qui ? Je n'imagine pas...

Elle s'interrompit en entendant entrer une domestique.

— Mademoiselle, déclara-t-elle en saluant Minnie. Mesdames. Une visite pour Miss Pursling.

— Qui est-ce ? s'enquit Elizabeth.

Ce ne pouvait être que Lydia. Lydia ! Minnie allait pouvoir s'expliquer, remettre les choses au clair.

Hélas, la domestique parut soudain gênée. Minnie eut un mauvais pressentiment.

— Le duc de Clermont, balbutia-t-elle.

Minnie fut prise de panique. Devait-elle rire ou pleurer, se jeter dans ses bras ou bien s'enfuir par la fenêtre ? Elle se contenta de regarder droit devant elle, songeant au mandat de cinq mille livres plié au fond de sa poche.

— Ah..., souffla Elizabeth.

— J'avais entendu des rumeurs, avoua Caroline, mais cela semblait si improbable... Tu nous en aurais parlé si elles avaient été fondées, n'est-ce pas ?

Minnie n'osa pas croiser son regard.

— Eh bien, nous en reparlerons plus tard.

Caroline hocha la tête. Elizabeth se leva, s'appuyant lourdement sur sa canne.

— Minnie..., murmura-t-elle, si tu ne veux pas l'épouser, rien ne t'y oblige. Nous ne t'imposerons jamais rien. Peu importe ce qui s'est passé, ce que tu as dit ou fait. Peu importe ton choix, nous t'aimons.

Lorsque le duc apparut, quelques minutes plus tard, Minnie eut toutes les peines du monde à ravalerses larmes. Elle ne parvint même pas à se tourner vers lui. Elle n'entendit que le bruit de ses pas. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle.

Peut-être attendait-il qu'elle le salue. Mais c'était au-dessus de ses forces...

— J'ai songé à entrer par la fenêtre de votre chambre, commença-t-il d'une voix grave, mais j'aurais dû ôter mes bottes pour escalader le mur. De plus, la fenêtre que je pensais être la vôtre me semblait singulièrement étroite. Je comprends désormais pourquoi Juliette avait un balcon. J'ai donc opté pour l'itinéraire le moins romantique : j'ai frappé à la porte.

Minnie eut un petit rire nerveux.

— Roméo avait seize ans, répliqua-t-elle en s'efforçant de recouvrer son calme avant de se retourner. Je pensais que vous m'aviez fait vos adieux.

Pour toute réponse, il lui prit la main. Elle aurait dû refuser ce contact mais elle n'était pas en état de résister. Leurs doigts s'entremêlèrent. Il avait les mains à la fois douces et fortes.

— Très bien, déclara-t-il. Je vais vous parler franchement : j'ai tout gâché.

— Vous avez tout « gâché », vous ? répéta la jeune femme.

Elle le dévisagea comme s'il avait perdu la raison. Il hocha la tête. Un peu étourdie, elle lui fit signe de s'asseoir.

— Vous m'avez dit que vous ne pouviez être duchesse... J'ai négligé vos préoccupations.

Elle prit place en face de lui.

— Je n'ai vraiment compris que lorsque ma mère m'a avoué qu'elle vous avait payée pour dire non, et non pour me dénoncer. Votre réaction n'était pas logique, à la réflexion. Mes revenus se montent à au moins dix mille livres par an. Entre cinq mille livres et un mariage avec moi, toute femme rationnelle aurait choisi le mariage. Si vous étiez aussi froide et calculatrice que je l'ai cru, nous serions déjà mariés, et non en train de nous regarder à la dérobée. De plus, si ma mère vous avait payée pour m'empêcher d'agir, vous auriez immédiatement exploité ma lettre. Vous n'auriez pas attendu. Et comment aurait-elle eu vent de mes activités subversives ? Comment aurait-elle pu savoir que vous étiez la seule personne susceptible de me soutirer des informations ? Cette histoire ne tient pas debout, Minnie. Jamais je n'ai été aussi reconnaissant envers quelqu'un de m'avoir trompé.

La gorge de la jeune femme se noua. Elle avait tout essayé pour le repousser, et il revenait à la charge.

— Je n'ai pas été à l'écoute de ce que vous me disiez, reprit-il. Ni de ce que vous ne me disiez pas. Je n'ai entendu que ce qui me concernait : vous ne vouliez pas de moi. Vous ne pouviez vous intéresser à moi. J'ai compris que vous aviez besoin d'attention, mais je ne vous en ai pas accordé. Voilà ce que j'aurais dû entendre : votre père a été le plus grand joueur d'échecs du monde...

Minnie se leva d'un bond.

— Vous êtes au courant !

Son cœur battait à tout rompre. Elle commençait à manquer d'air. Autour d'elle, la pièce se mit à tournoyer. Naturellement, il était au courant ! Elle lui avait avoué son nom. Il lui avait suffi d'effectuer quelques recherches. Elle recula et heurta la chaise. Mais avant qu'elle ne trébuche, Robert



la rattrapa, glissant un bras ferme autour de sa taille.

— Allons, souffla-t-il. Ce n'est que moi. Je ne vous ferai pas de mal. Jamais je ne vous causerai le moindre tort, Minnie.

Elle plongea son regard dans le sien, sentant son cœur s'emballer comme si elle était cernée par la foule. Mais il n'y avait que lui.

Robert s'assit mais, cette fois, il la prit sur ses genoux. Leurs corps s'emboîtaient comme les pièces d'un puzzle. D'instinct, elle posa la tête sur son épaule, tandis qu'il glissait ses doigts dans ses cheveux. Elle n'aurait pas dû se blottir contre lui. Ce n'était pas raisonnable, alors qu'elle avait eu tant de mal à le repousser. Allait-elle devoir tout recommencer ?

— Faisons une nouvelle tentative, murmura-t-il en la serrant contre lui. Je n'ai découvert que quelques détails. Votre père était l'un des meilleurs joueurs d'échecs au monde. Que s'est-il passé ensuite ?

Minnie fut envahie d'un trouble étrange. Il connaissait la vérité mais ne lui jetait pas la pierre. Il attendit patiemment qu'elle soit disposée à lui répondre.

Elle n'aimait pas penser à cette période sombre de son passé mais, pour une fois, elle ne ressentait aucun malaise. Elle prit une profonde inspiration.

— En fait, mon père était le cinquième fils d'un baron, ce qui confère un certain statut, sauf de votre point de vue, bien sûr. Hélas, il était sans le sou. Il a réussi dans la vie en exploitant son don pour les échecs. C'était un homme sociable, ouvert, très apprécié. Il ne possédait quasiment aucune fortune personnelle, mais il était si aimable que cela n'a jamais eu d'importance. Il était toujours convié à séjourner quelque part.

On les invitait dans toute l'Europe. Ils passaient plusieurs mois auprès d'hommes désireux d'apprendre à jouer aux échecs en compagnie d'un expert brillant et sympathique. Un jour, au cours d'une traversée, un marin avait conseillé à la fillette qu'elle était alors de toujours regarder la côte en cas de mal de mer. À présent, les yeux rivés à l'étagère chargée de livres, elle constata avec surprise que le monde se stabilisait autour d'elle.

— Mes parents n'étaient mariés que depuis quelques années lorsque ma mère est morte en couches. Je n'ai guère de souvenirs avant mes cinq ans, hormis les visites de mon père. Je me rappelle les leçons qu'il me donnait. Je savais déplacer les pièces sur l'échiquier avant même de savoir lire. J'attendais sa venue avec impatience. Un jour, il m'a demandé si je voulais l'accompagner lors de son prochain voyage.

Minnie poussa un soupir. Robert ne dit rien. Il se contenta de l'attirer contre lui.

— Naturellement, une jeune fille ne pouvait voyager à travers l'Europe seule avec son père. Surtout lorsqu'on considère le genre de personnes chez qui nous séjournions. Il m'aurait fallu une nurse, une gouvernante. Hélas, nos finances ne nous le permettaient pas. Mon père a trouvé une solution très simple : il me ferait passer pour Maximilian Lane, son fils. Il m'a demandé si cela me posait un problème. J'avais cinq ans. Je ne savais que penser. Il m'a promis que l'on s'amuserait bien, alors j'ai accepté.

Plus elle parlait, plus son estomac semblait se dénouer.

— Je ne comprenais pas à quel point j'étais une curiosité. Les gens me défiaient aux échecs. Parfois, je parvenais à les battre. Parfois non. En grandissant, je suis devenue de plus en plus redoutable.

— Le seul article que j'ai lu sur Maximilian Lane, intervint Robert, le décrivait comme un garçon calme, posé, et très brillant. Vous battiez aisément des adultes ayant des années d'expérience. Ensuite, quand ils vous félicitaient, vous repositionniez les pièces sur l'échiquier pour expliquer avec le plus

grand sérieux ce qu'ils auraient dû faire pour l'emporter.

— C'est vrai, souffla Minnie en fermant les yeux. Je m'en souviens. Mes victoires produisaient sur moi un effet extraordinaire. Je me sentais invincible.

Dans son esprit, elle ne pouvait ni être mise en danger ni perdre.

— Quant au reste de l'histoire, je l'ai reconstitué après coup. À douze ans, j'ai appris que mon père était criblé de dettes. Il prétendait avoir réalisé de fabuleux investissements dans l'industrie russe. Pour attirer de nouveaux investisseurs, il leur versait des bénéfices sur ses propres fonds, qui étaient limités. Ensuite, il payait les autres avec les fonds soutirés à ses dernières victimes. Hélas, il n'y avait aucun investissement, et pour éviter d'être démasqué, il se trouva un jour contraint de trouver de l'argent rapidement.

Minnie baissa les yeux. À l'époque, elle savait simplement qu'il était de plus en plus fantasque, passant de l'euphorie à la colère en un clin d'œil.

— Je n'ai pas été invitée au premier tournoi international d'échecs de Londres. Mon père l'était, lui. Quelques jours auparavant, il a prétendu être malade et a proposé que je le remplace. Personne n'a soulevé d'objection. Il avait besoin de beaucoup d'argent, et j'étais favorite. Il a donc chargé un complice de parier jusqu'à son dernier sou contre moi. Ensuite, il m'a donné l'ordre de perdre délibérément.

Il ne lui avait fourni aucune explication et ils s'étaient violemment disputés.

« *Les Lane peuvent tout faire !* » lui avait-elle lancé au visage.

Il l'avait regardée curieusement. Elle n'avait compris que plus tard qu'il avait été surpris de l'entendre utiliser ses propres mots pour le défier.

Elle sentait l'étreinte chaleureuse de Robert. Son torse suivait le rythme de sa respiration. Le silence les enveloppait. Il n'y avait personne alentour, hormis la jeune femme perdue dans ses souvenirs.

— Quand on est enfant, on ne voit pas les défauts de ses parents. Mon père était ce que j'avais de plus cher. Nous étions inséparables. Il m'avait transmis ses connaissances. Jamais il ne me grondait. Je l'adorais. Il répétait souvent que si l'on y croyait assez fort, un problème finissait toujours par s'arranger. Qu'en réfléchissant et en se montrant patient, on trouvait une solution à tout. Quand j'ai refusé de truquer la partie, il a trouvé la solution : il a révélé aux journaux à scandale que j'étais une fille. En plein milieu du tournoi.

Minnie voyait encore cette dernière manche. Elle venait d'embrasser sa tour et de la poser. Elle était à quatre mouvements de la victoire.

— Les officiels m'ont interrompue. Ils m'ont disqualifiée. Ils m'ont jetée dehors en me tirant par l'oreille. L'histoire est parue dans tous les journaux de Londres au cours des jours qui ont suivi. Ce que j'avais été, ceux que je croyais être mes amis, mes succès, tout cela a été effacé en un clin d'œil. Je m'étais fait passer pour un garçon, et c'était un scandale.

— Il est déjà étonnant que la supercherie ait duré aussi longtemps, fit remarquer Robert.

— J'avais douze ans. À un an près... j'aurais commencé à avoir de la poitrine et il serait devenu impossible de masquer la vérité. J'ignore ce qui serait arrivé si cette comédie avait continué. Dès que la vérité a éclaté au grand jour, les gens ont commencé à poser des questions sur mon père. Il y avait des milliers de livres en jeu. Ses histoires ne tenaient pas debout. Son procès a fait grand bruit. J'y ai participé, terriblement mal à l'aise, vêtue d'une robe pour la première fois depuis des années. C'est là que j'ai entendu ce que mon père avait à dire pour sa défense. Il a affirmé que je l'avais poussé à agir de la sorte, que je l'avais contraint à m'habiller en garçon et à m'emmener avec lui, que c'était moi qui avais eu l'idée de cette escroquerie, que j'avais provoqué sa chute, que j'étais responsable de tout.

Robert l'étreignit doucement.

— Mais vous aviez *cinq ans* quand cette histoire a commencé...

— J'étais une enfant un peu particulière. Voilà ce qu'il a invoqué. Ce qu'il n'a cessé de répéter.

J'étais une enfant particulière. Comment affirmer le contraire ? J'étais capable de battre des hommes adultes aux échecs, y compris les meilleurs joueurs du monde. J'étais taciturne et observatrice. Tout le monde m'a vue, lors du procès. Je ne savais pas me comporter comme une fille. J'avais les cheveux courts, et j'avais passé mon enfance en compagnie d'hommes à la vie dissolue. J'ignorais tout des bonnes manières. Mon père disait toujours que si l'on croyait assez fort en ses rêves, ils finissaient toujours par se réaliser. Quand il a témoigné à la barre, il était convaincu de dire vrai. Il m'a qualifiée d'enfant du diable.

Pour elle, rien n'avait été pire que l'effroi qui l'avait saisie dans la salle d'audience. Cet homme qu'elle aimait, qui ne l'avait jamais grondée, la désignait comme coupable. La lueur étrange qui brillait dans son regard montrait à quel point il y croyait lui-même. Elle n'avait que lui au monde. Et voilà qu'il abandonnait en public.

— C'était un homme charismatique, très persuasif. Ils l'ont condamné non pas pour vol, mais pour escroquerie, à deux ans de travaux forcés. Pas plus. Mais les gens qui avaient assisté au procès étaient persuadés qu'il avait été floué. Quand j'ai quitté le tribunal, complètement perdue, je me suis retrouvée encerclée par la foule. Les gens criaient, me crachaient dessus. J'ignore qui m'a jeté la première pierre. J'ignore combien ils étaient. (Elle se tourna vers lui.) Je me suis évanouie, puis quelqu'un est venu me sortir de leurs griffes. Je n'ai jamais oublié. Depuis, je ne supporte pas la foule. Dès que je pense à ces visages haineux, je me mets à trembler, je suis prise de panique.

— Vous n'avez jamais eu quelqu'un qui vous soutienne ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Mes tantes. Lydia, jusqu'à...

Sa gorge se serra. Même à l'époque, elle avait toujours su qu'elle ne pourrait pas compter sur ses tantes pour toujours, qu'elles finiraient par disparaître. De même, elle avait toujours craint qu'un jour, Lydia ne découvre la vérité et ne s'éloigne.

— Jusqu'à la fin, je n'avais pas imaginé que mon père me ferait une chose pareille. Peut-être était-il malade. Il ne savait pas ce qu'il faisait lorsqu'il m'a trahie. Comme il est mort en prison, je me dis que c'était peut-être vrai. Il faut que j'y croie, parce que j'ai beau lutter contre moi-même, je ne peux m'empêcher de l'aimer. Il m'a tout appris. Et je n'arrive pas à le détester autant qu'il le mérite. Vous comprenez maintenant, monsieur le duc, pourquoi je ne peux pas vous épouser. Je ne peux même pas y penser sans me mettre à trembler. La bonne société londonienne m'anéantirait.

— Non, rétorqua-t-il posément.

Elle se tourna vers lui.

— Comment pouvez-vous en être certain ?

— La haute société ne vous infligera rien, promit-il, parce que je ne permettrai pas que cela se produise.

Il la prit par le menton pour l'obliger à le regarder dans les yeux.

— Un jour, vous avez dit que j'avais de la chance car je pouvais faire ce que je voulais sans craindre quoi que ce soit. Je crois que je n'ai vraiment compris ce que cela signifiait que lorsque j'ai découvert votre secret...

Il la serra plus fort contre lui.

— Je savais que quelque chose vous perturbait. Vous m'avez confié que vous aviez peur. Mais je ne pouvais pas comprendre à quel point vous étiez terrifiée.

Elle tremblait de tous ses membres.

— Je vous donne ma parole que, si vous m'épousez, je vous protégerai. Je resterai à vos côtés, et je ne vous ferai jamais aucun mal. J'ai déjà parlé avec Stevens et Charingford. Ils ne diront rien. Je vous promets sur tout ce que j'ai de plus sacré que je ferai de mon mieux pour maintenir le secret sur votre passé. Et si j'échoue, je ferai ce qui est en mon pouvoir pour assurer votre sécurité. Si vous m'épousez, vous n'aurez plus à avoir peur de rien.

— Et que devrai-je vous donner en retour ?

— Votre présence, répondit-il en la serrant plus fort. Aussi longtemps que nous pourrions nous supporter mutuellement. Votre corps, aussi... Je n'attends pas que vous m'aimiez, que vous me désiriez, mais je pense que nous pourrions nous arranger.

— Vous n'attendez pas d'amour de ma part..., fit-elle remarquer. C'est la deuxième fois que vous me le dites. J'espère que nous ne vivrons pas l'une de ces histoires qu'on lit dans les romans, lorsque le mari met en garde la femme de ne pas tomber amoureuse de lui, faute de quoi il se transformerait en Barbe-Bleue et lui couperait la tête. Vous êtes un homme séduisant. Vous avez toutes vos dents...

Elle plongea son regard dans le sien et lui caressa doucement la joue.

— Je ne peux rien vous promettre, reprit-elle. Si vous êtes bon amant, je risque de tomber amoureuse de vous. Mais je ne voudrais pas vous offusquer...

— Pas du tout ! répliqua-t-il vivement en détournant les yeux. Au contraire, c'est parfaitement... défendable.

Le tremblement de sa voix, sa façon d'incliner la tête démentaient la nonchalance avec laquelle il avait prononcé ces mots. Il la dévorait littéralement des yeux, tel un homme assoiffé qui, tombant sur une oasis en plein désert, se demande s'il n'est pas victime d'une hallucination.

Grâce à cette image, la vérité se fit jour dans l'esprit de Minnie. *Il ne veut pas d'un mariage sans amour. Il s'est simplement résigné à cette idée.*

Sa mère avait dit de lui qu'il était un romantique dans l'âme. Sur le moment, Minnie n'avait pas réellement prêté attention à cette remarque, accablée qu'elle était par ses propres problèmes. Mais peut-être la duchesse avait-elle raison... Robert défendait ceux qui ne pouvaient s'exprimer librement. Et pour une raison étrange, il était convaincu qu'il ne pourrait jamais être aimé.

Elle était si proche de tomber amoureuse de lui qu'elle faillit le lui avouer. Mais cette lueur dans ses yeux... il aurait été cruel de le dire avant que ce soit vrai.

Ce qui n'allait pas tarder.

Depuis des années, elle s'était mis en tête que c'était son ambition qui avait été à l'origine de la trahison de son père. Le fait d'avoir cru qu'à douze ans, elle pouvait défier des adultes et s'en tirer à bon compte. Mais son erreur avait peut-être été de ne pas fournir suffisamment d'efforts.

— Il y a beaucoup de choses qu'une duchesse peut faire, poursuivit-il, contrairement à une jeune femme célibataire. Tentez votre chance avec moi.

Le moment était venu pour elle de déployer ses ailes. Si elle n'essayait pas, elle risquait de s'écraser à terre.

Pendant si longtemps, elle s'était répété que l'espérance était une illusion. Et si elle s'était trompée ? Comment savoir ce que lui réservait l'avenir ? Désormais, l'amour et la sécurité étaient à portée de main.

— Seigneur, murmura-t-elle d'une voix tremblante, je crois que je vais accepter.

Il poussa un soupir de soulagement.

— À la bonne heure ! lâcha-t-il en l'étreignant de toutes ses forces, avant de s'approcher de son oreille. J'espère être un bon amant, murmura-t-il.

Déduisant de cet aveu détourné qu'il voulait lui aussi être aimé, Minnie sourit et l'embrassa. Ce

baiser lui fit l'effet d'une bouffée d'air frais. Et son cœur se remplit d'allégresse.

— Je l'espère aussi, avoua-t-elle timidement.

Elle continua de l'embrasser, les doigts entremêlés dans les siens, jusqu'à ce que le soleil de l'après-midi inonde la pièce, jusqu'à l'ivresse. Elle était encore en train de l'embrasser lorsque sa tante Caroline apparut sur le seuil et s'éclaircit la voix.

La jeune femme rougit.

— Vous devez être l'une des tantes de Minnie, déclara le duc en se levant. Je suis Robert Blaisdell, duc de Clermont, et j'ai l'honneur de vous demander la main de votre nièce.

## Chapitre 20

De retour chez lui, Robert trouva son frère et son cousin plongés dans l'étude d'une liasse de feuillets. À en juger par les annotations, il s'agissait de la prochaine conférence de Sebastian.

Les deux hommes ne l'entendirent pas entrer dans la pièce.

— Alors, dit Sebastian, comment se fait-il que les chats tricolores soient presque toujours des femelles ? À moins de mener un programme de reproduction intensive...

Remarquant enfin la présence de Robert, il leva les yeux.

— Tu comptes te lancer dans l'élevage des chats ? demanda le duc avec un sourire.

— Je parlais simplement à Oliver de ma collection de curiosités. Tu sais, toutes ces choses que j'ai observées et que je ne peux encore expliquer. À Londres, il y a une femme de quatre-vingts ans qui nourrit chaque matin des chats errants dans une ruelle. Je lui ai demandé d'en réaliser des croquis, en précisant chaque fois le poids, le sexe, la couleur des yeux, etc. Je suis persuadé que je pourrai en tirer quelque chose...

Il observa Robert de plus près.

— Tu as changé, lui dit-il.

— Vraiment ?

Il se sentait différent, en effet. Il flottait sur un nuage, dans une espèce de béatitude.

— C'est vrai, renchérit Oliver. Pour être honnête, ces derniers jours, tu étais...

— Tu avais une mine funèbre, déclara Sebastian. On aurait dit un vieux chat de gouttière. Ou un félin doté de six phalanges. Savais-tu que ceux-ci possédaient dix-sept pour cent de griffes en plus ?

— Il n'a pas tort, reprit Oliver. Sans parler de ton regard vague.

— Et de tes soupirs de détresse.

Sebastian ne se priva pas d'une démonstration quelque peu surjouée.

— Des « soupirs de détresse » ! protesta Robert. Jamais de la vie ! Quelques expirations excédées, peut-être...

À ces mots, il croisa les bras et produisit le son en question.

— Ah, c'est ainsi ? Et que dis-tu de ceci ?

Sebastian regarda au loin puis afficha une mine déconfite avant de pousser un soupir déchirant.

— C'est très exagéré. Tu frôles la perfidie ! Ton châtiment sera terrible !

Oliver s'esclaffa.

— Je constate que tu te sens beaucoup mieux. À quoi devons-nous ce changement d'humeur ? A-t-elle accepté de t'épouser, finalement ?

— Comment... ? balbutia Robert. Je ne vous ai même pas parlé de cette proposition.

Le sourire d'Oliver s'élargit.

— Tu me dois dix livres, Malheur.

Sebastian poussa cette fois un véritable soupir de détresse.

— Oui, répondit posément Robert. Elle a accepté de m'épouser. La cérémonie aura lieu dans quatre

jours. Il ne me reste qu'à régler les formalités. Je me réjouis de vous trouver tous les deux, car je voulais que vous soyez les premiers à l'apprendre. Je ne sais pas si vous me comprendrez, mais...

Sa voix s'éteignit.

Aucun des deux hommes ne prononça un mot, mais leur silence était plus éloquent qu'un discours. Sebastian était capable de plaisanter de n'importe quoi. Oliver ne se faisait pas prier non plus. En revanche, ils savaient respecter certaines limites.

— Vous êtes ma famille, reprit Robert, ému. J'espérais que vous accepteriez d'être mes témoins.

— Naturellement, répondit Oliver.

— Je suis exactement la personne que j'aurais choisie pour avoir cet honneur, renchérit Sebastian. J'applaudis ton bon sens.

Robert ne prit pas la peine de décrypter les paroles de Sebastian. L'espace d'un court instant, il eut envie de les serrer dans ses bras. Il faillit même céder à cette impulsion. Ils avaient été à ses côtés durant les pires moments de sa vie, les funérailles de son père, les jours qui avaient suivi, lorsqu'il avait découvert que le duc était encore pire qu'il ne l'imaginait...

Il se contenta de croiser les bras.

— C'est très important pour moi.

— Bien sûr, déclara Sebastian. Tu sais ce que cela signifie, Oliver. Nous allons devoir organiser une véritable orgie pour enterrer ta vie de garçon.

Il se frotta les mains d'un air satisfait.

— Une soirée de débauche, déclara Oliver. Je suis entièrement pour !

Robert ressentit un soupçon d'appréhension.

— Vous savez, déclina-t-il, c'est très aimable à vous, mais ce n'est pas nécessaire.

Les deux hommes l'ignorèrent.

— Eh bien, reprit Sebastian en se passant une main dans les cheveux, il faut un châtiment à la hauteur de son crime. Il s'agit de Robert après tout. Que décidons-nous, pour ce qui est des filles ?

— Vraiment, insista le duc, je sais que je n'ai pas encore prononcé mes vœux, mais je ne souhaite pas...

Ses deux complices ne lui prêtaient aucune attention.

— Je connais quelqu'un, annonça Oliver. Mary Wollstonecraft. Je possède un exemplaire de son ouvrage sur les droits des femmes dans ma chambre. Je l'apporterai.

— Une féministe ! Excellent choix, commenta Sebastian. Il y a cette lettre que j'ai reçue de cette étrange Américaine, une certaine Antoinette Brown. Elle présente des théories extraordinaires sur l'évolution et les droits des femmes.

— J'ai aussi un pamphlet d'Emily Davis.

Robert ne put réprimer un sourire.

— Je pensais apporter un exemplaire de Thomas Payne, reprit Oliver, mais nous serions en nombre impair...

— Violet ! s'exclama Sebastian en claquant des doigts. Elle peut se révéler très utile en cas de conflit.

— Elle fera l'affaire, à la rigueur..., concéda Oliver en se levant.

Il posa les mains sur les épaules de Robert.

— Qui osera dire que les frères ténébreux ne connaissent rien à la débauche ? ajouta-t-il.

— Il y aura du cognac ! lança Sebastian. Et nous le boirons ! Même si Robert se contente de deux verres, comme à son habitude.

— Il y aura un abondant buffet ! clama Oliver en imitant Sebastian. Mais nous ne le boirons pas,

parce que alors nous nous étoufferions !

Sebastian sourit.

— La veille de ton mariage, Robert, nous t’offrirons les plaisirs dont tu as toujours rêvé : des tracts philosophiques appelant au changement politique puis à l’éclatement de l’ordre social. Nous présenterons les théories, puis nous en débattrons !

Robert s’amusa de leurs plaisanteries.

— Vous voulez ma mort ! Que ferais-je sans vous ? Je ne suis pas austère à ce point, quand même !

— À propos, reprit Oliver d’un ton plus posé. Ce mariage... Ton père n’est plus de ce monde et ta mère n’est pas... Disons qu’elle ne connaît pas toujours ses devoirs. Nous pourrions t’être utiles.

Sebastian hocha la tête.

Robert avait déjà pensé à tout. Il avait trouvé un cadeau. Il avait chargé ses avocats londoniens des formalités. Cependant, il avait sans doute oublié un détail. Il ignorait tant de choses sur les questions familiales.

— « Utiles »... ?

Oliver se pencha vers lui.

— À propos de la nuit de noces, précisa-t-il avec le plus grand sérieux. De son déroulement. Il y a des choses que tu devrais savoir. (Il prit un ton de conspirateur.) Quand un homme et une femme s’aiment, ils s’unissent d’une façon très spéciale...

Robert assena à son frère un coup de coude.

— Arrête !

Mais il avait le sourire aux lèvres.

— Bon...

Le lendemain matin, Minnie venait de terminer son petit déjeuner lorsqu’elle aperçut la duchesse de Clermont sur le pas de la porte.

Tante Caroline se leva avec difficulté, mais Elizabeth était déjà debout. Une domestique entra en trombe, se tordant les mains, confuse de n’avoir pu éviter cette intrusion. La duchesse ignora les deux vieilles dames et posa les yeux sur Minnie.

— Vous épousez mon fils dans trois jours. Vous savez que ce sera un désastre.

Cette femme serait sa belle-mère pendant de nombreuses années. Mieux valait ne pas s’en faire une ennemie. Il ne fallait pas non plus lui donner l’impression d’être soumise. Aussi Minnie se contenta-t-elle d’un vague hochement de tête.

— Seriez-vous venue me dissuader ? Exiger que je vous rembourse vos cinq mille livres, peut-être ?

Elle releva fièrement la tête et poursuivit son petit déjeuner.

— Je déchirerai votre mandat, poursuivit-elle, impassible.

Avec un petit rire méprisant, la duchesse entra majestueusement dans la pièce. Avant que la domestique ne puisse réagir, elle s’attabla en toute simplicité.

— Eh bien ! lança-t-elle. Servez-moi du thé !

Minnie obéit et, au geste de la duchesse, ajouta du sucre.

Ses tantes échangeaient des regards inquiets, comme si elles se disputaient en silence pour savoir s’il fallait intervenir. La duchesse ne leur prêtait aucune attention. Elle prit une tranche de pain grillé qu’elle posa sur son assiette.

Minnie lui tendit sa tasse. La duchesse but une gorgée de thé, comme si cela suffisait à démontrer ses bonnes manières.

— Moi qui vous croyais raisonnable, Miss Pursling.



— Je le suis. Êtes-vous venue dans le but de m'intimider une nouvelle fois ?

La duchesse secoua la tête.

— Dans ma situation, seule une romantique pleine d'illusions espérerait inciter la fiancée de son fils à changer d'avis. Vous êtes consciente des risques. Robert connaît la vérité. Je vous ai fait ma meilleure offre, et cela n'a pas suffi. Nul ne se soucie de mon opinion ! Quand un problème persiste, il n'y a qu'une solution.

À ces mots, elle mordit délicatement dans sa tranche de pain grillé.

— Laquelle ? demanda Minnie.

La duchesse ne répondit pas tout de suite. L'air soucieux, elle posa sa tranche de pain, puis remua son thé.

— Aimez-vous les chats, Miss Pursling ?

Cette conversation prenait une tournure étrange.

— Je les aime beaucoup, même si je déplore que notre Mistigri ne cesse d'abandonner des cadavres de souris au pied de mon lit.

La duchesse agita une main gantée.

— Avez-vous déjà vu un chat demander pardon ou admettre qu'il a tort ?

— Les chats ne parlent pas, madame, intervint Caroline, qui n'avait encore rien dit.

La duchesse la foudroya du regard.

— Une femme capable d'assurer la sécurité d'une nièce scandaleuse pendant si longtemps devrait également comprendre un langage figuré. (Elle se tourna de nouveau vers Minnie.) Avez-vous déjà vu un chat bondir sur sa proie et rater lamentablement sa cible ?

— Naturellement.

— Dans ce cas, que fait-il ? Il se comporte comme s'il avait fait exprès d'échouer. Il affirme : « J'ai volontairement laissé filer cette proie pour mettre en garde les autres. » Ensuite, il se lèche les pattes pendant cinq minutes, comme si c'était prévu.

— Il *dit* vraiment cela ? demanda Minnie d'un air innocent.

— C'est une image. Faites comme les chats. Tout le monde respecte les chats.

— D'ailleurs, intervint Elizabeth, au temps de la peste noire...

La duchesse la fit taire d'un geste.

— Ne venez pas troubler mon discours figuré avec des détails sans pertinence ! gronda-t-elle. (Elle se concentra de nouveau sur Minnie.) Bon, j'ai décidé que mon fils et vous passeriez votre lune de miel à Paris.

Ce brutal changement de sujet intrigua la jeune femme.

— Cela me semble si... romantique.

— Justement, dit la duchesse. Cela semble romantique, et je n'ai rien contre le romantisme. Je suis consciente que vous avez grand besoin de donner l'apparence d'un couple uni.

Elle détourna les yeux. Minnie eut presque l'impression que la duchesse était gênée. Quand elle reprit enfin la parole, elle n'osait toujours pas regarder la jeune femme dans les yeux.

— Ensuite, vous envisagez peut-être de ne pas consommer cette union.

— Comment ? Mais pourquoi ? Afin que le mariage soit annulé ?

La duchesse leva les yeux au ciel.

— C'est une légende détestable. On ne peut annuler un mariage uniquement parce qu'il n'a pas été consommé. Faites-moi confiance. J'ai consulté les meilleurs juristes de Londres dans l'espoir de mettre fin à mon mariage. Je connais la loi sur le bout des doigts. Je trouve simplement préférable que votre premier enfant ne naisse qu'après dix mois de mariage. Sinon, les gens penseraient que

vous vous êtes mariés parce que vous étiez enceinte. On ne peut arrêter les ragots, vous savez.

— Est-ce encore un discours figuré ? intervint Caroline.

— C'est l'expérience qui parle, répondit la duchesse d'un ton solennel. Robert est né huit mois après mon mariage.

Minnie ferma les yeux pour essayer de chasser de son esprit les implications de ces paroles.

— Il est arrivé un peu en avance, précisa posément la duchesse. C'est souvent le cas pour un premier enfant. Cela fait vingt-huit ans que je le répète. Ce doit être vrai. Vous devrez donc éviter les relations conjugales pendant au moins deux mois.

— Il n'en est pas question ! rétorqua Minnie. Je n'ai aucune envie de me priver de quoi que ce soit uniquement parce que des personnes que je n'ai jamais rencontrées risquent de penser le pire de moi. De plus, au vu de mon passé, je n'ai que faire des ragots.

— Hum...

La duchesse haussa les épaules.

— Je vous mettais à l'épreuve, avoua-t-elle. Je devais m'assurer qu'avec vos antécédents, vous vous intéressiez aux hommes. Autant en avoir le cœur net.

Elle affichait une telle assurance ! Pourtant, Minnie avait l'impression de voir un chat en train de se lécher les pattes.

— La principale raison de ce voyage à Paris est votre besoin flagrant d'une nouvelle garde-robe. Vous ne pouvez vous contenter de tenues passables. Vous devez être sublime. Dites-moi, ma fille, préférez-vous vous habiller comme une petite paysanne, ou portez-vous des robes rapiécées uniquement parce que vos tantes défavorisées vous y contraignent ?

Caroline et Elizabeth émirent un soupir de réprobation.

— Absolument, railla Minnie. Rien ne me fait plus plaisir que de reprendre pour la quatrième fois une vieille robe. Si mes manches ne sont pas élimées, je ne me sens pas vraiment à l'aise. (Elle foudroya la duchesse du regard.) Et je vous prie de ne pas insulter les deux personnes qui m'ont procuré un foyer alors que rien ne les y obligeait. Insultez-moi si vous le souhaitez, mais laissez-les en dehors de tout ça.

La duchesse demeura silencieuse.

— Que pensez-vous de ma toilette ?

— Trop sophistiquée, trop classique, répondit Minnie sans sourciller. Elle vous va très bien, je suppose, mais elle n'est pas à mon goût...

— Excellent. Que choisiriez-vous pour vous-même ? Quel genre de duchesse serez-vous ?

Pendant des années, elle avait admiré les gravures de mode avec Lydia, se remémora Minnie, soudain saisie de mélancolie. Elle aurait pu être en train de choisir son trousseau avec sa meilleure amie. Elle, au moins, se serait montrée enthousiaste...

— Eh bien, je ne prétends pas être une duchesse conventionnelle. Je n'aime guère la dentelle. J'aurais l'impression d'étouffer. Je préfère les lignes épurées, les matières chatoyantes, les belles étoffes.

— Vous devrez apprendre à dissimuler cette cicatrice. Ma femme de chambre pourra...

Minnie posa sur elle un regard réprobateur.

— Vous parlez de ceci ? demanda-t-elle en effleurant sa joue. Je la voulais, cette cicatrice. Pour moi, c'est une marque de beauté.

La duchesse émit un petit rire puis se leva brusquement.

— Alors ? Nous n'avons pas toute la journée. Je dispose de revues de mode dans ma chambre d'hôtel. Si nous envoyons vos mensurations à ma couturière parisienne, vous pourrez effectuer les

essayages dès votre arrivée. Vous pourrez déjà acheter beaucoup de choses ici.

— Vous êtes venue jusqu'ici uniquement pour commander ma nouvelle garde-robe ?

— Quand vous serez la duchesse de Clermont, il ne faudra pas que l'on doute de votre statut l'espace d'un instant. Vous ne pouvez prétendre que vous n'entendez pas ce que les gens disent de vous. Le temps que la haute société découvre votre existence, vous devrez déjà être une vraie duchesse.

## Chapitre 21

Les jours précédant le mariage passèrent bien trop vite. Robert ne savait pas s'il devait être impatient ou appréhender l'événement. Sa mère avait pris Minnie sous son aile et convoqué une couturière de Londres pour lui procurer ce qu'elle appelait « l'essentiel ».

— Si vous entendez jeter cette fille dans la fosse aux lions, autant qu'elle soit bien habillée, lui avait-elle déclaré.

Les fiancés partageaient quelques instants volés. Les baisers passionnés qu'ils avaient échangés avaient attisé l'appétit du duc. Il avait même plaqué la jeune femme contre le mur pour déboutonner le haut de sa robe. Le jour du mariage, il était dans un état de fièvre extrême.

En un sens, il était préférable que la cérémonie ait lieu de bonne heure. Cette heure matinale avait été choisie afin qu'ils puissent embarquer pour Paris au plus vite. Si le premier train n'était pas en retard, si le paquebot partait à l'heure...

Il était loin de ces préoccupations lorsqu'il prononça ses vœux en regardant Minnie dans les yeux. Ce n'était pas uniquement un désir charnel qui le tenaillait. Lorsqu'elle promit de l'aimer, de le soutenir, il fut parcouru d'un frisson. Leur destin était scellé. Ils étaient unis par un lien bien plus fort que le baiser qui suivit.

De nombreux hommes de son entourage fuyaient le mariage, y voyant une contrainte. Robert, lui, était sincère dans son espoir de pouvoir vivre avec elle jusqu'à ce que la mort les sépare.

Après la cérémonie, Minnie se rendit chez ses tantes pour chercher quelques effets. Pendant ce temps, Robert supervisa le chargement des bagages. Une demi-heure plus tard, ils se retrouvèrent à la gare. En montant à bord du wagon, ils n'avaient pas encore eu l'occasion de se parler. Robert remercia son frère et son cousin. Violet l'embrassa. Quant à sa mère... elle se contenta d'un signe de tête. Le jeune couple fit de grands signes de la main aux personnes restées sur le quai jusqu'à ce qu'elles eussent disparu.

— Qui a eu l'idée de retarder la consommation du mariage avec seize heures de voyage ? murmura Robert à l'oreille de Minnie.

— C'est moi, je crois.

En observant son visage, il se dit qu'elle ne semblait guère enthousiaste face à l'avenir qui l'attendait. Elle semblait presque malheureuse. D'un air nostalgique, elle regardait défilier les murs gris et les cheminées en briques. Tout cela ne pouvait quand même pas lui manquer...

Il songea aux deux tantes qu'elle aimait tant et à qui il arrachait la jeune femme.

— Accordez-moi un moment, implora-t-elle. Je vais me ressaisir très rapidement. Je... Je croyais vraiment que Lydia allait venir à mon mariage.

Lydia ? Ah oui, Miss Charingford, l'amie de toujours...

— Je lui ai envoyé une lettre pour tout lui expliquer, sans omettre aucun détail. Je lui ai demandé de venir. J'espérais au moins qu'elle me dirait au revoir. Hélas, elle ne m'a même pas envoyé un message.

Il était sur le point de suggérer qu'ils passent le temps de façon agréable en attendant leur chambre d'hôtel à Paris, mais elle n'était pas d'humeur... Il lui effleura la main d'une caresse.

Elle ne mentait pas en affirmant qu'elle se remettrait vite. En arrivant à Londres, elle affichait un large sourire.

— La dernière fois que je suis allée à Paris, j'avais huit ans. À l'époque, le voyage durait bien plus longtemps.

— Je n'ai voyagé en Europe qu'après ma majorité, répondit Robert. Donc j'ai toujours connu le train et le paquebot.

Ils atteignirent Londres à 10 h 30, Southampton juste avant midi, et posèrent le pied sur le sol français en milieu d'après-midi. Toute tristesse s'était envolée de l'expression de la jeune femme. Elle découvrait le paysage avec intérêt. Lorsqu'ils montèrent dans le train, elle posa même la tête sur son épaule avec tendresse. Robert en fut particulièrement troublé.

Il avait bien fait de ne pas insister. La simple sensation de sa main dans la sienne lui donnait envie de ravir sa femme pour la première fois dans ce train bringuebalant.

Non. Il la ferait sienne dans un lit, et ce serait merveilleux. Leur vie serait un enchantement, se répéta-t-il lorsqu'ils arrivèrent enfin à Paris.

En découvrant que sa mère avait organisé un essayage dès l'arrivée de la jeune femme, avant le dîner, le soir de ses noces, Robert calma ses ardeurs.

Lorsqu'ils se retrouvèrent à table, Minnie portait un peignoir en brocard qui la couvrait entièrement. Il était 23 heures. Robert n'avait pas plus d'appétit que la jeune femme. Dès le plat de résistance, il congédia les domestiques. Minnie posa ses couverts puis se leva.

Il était presque minuit. Ils avaient voyagé toute la journée, et Minnie appréhendait cette nuit. Le moment était venu...

— Minnie, suggéra-t-il après cette journée éprouvante, nous devrions peut-être...

Elle dénoua le cordon de son peignoir, qui tomba à terre. Robert en eut le souffle coupé.

— Nous devrions quoi ? demanda-t-elle en souriant.

Cette voix... ce corps... Elle portait une chemise en satin blanc brodée de façon suggestive des hanches jusqu'aux seins, qui pointaient sous le tissu. Elle fit un pas vers lui, exposant ses longues jambes nues.

Avait-il songé à repousser leur nuit de noces le temps qu'ils se reposent ?

— ... passer la nuit à faire l'amour.

— Je m'en doutais.

— Regardez-vous, souffla-t-il, éperdu d'admiration, en se levant. Regardez-vous...

Il contempla les pointes de ses seins sous le tissu. Il devina deux seins ronds et parfaits, une peau pâle. Elle avait la peau délicate, les joues roses... Il décela également une ligne blanche au niveau des côtes qui aurait pu être une cicatrice.

Ces petites imperfections le fascinaient. Il ne s'agissait pas de l'imagination d'un peintre, ni d'un fantôme de son esprit troublé : Minnie était bel et bien là.

Il la prit par les épaules et l'attira pour l'embrasser. Ce fut beaucoup plus qu'un simple baiser. Cette première étreinte fut une véritable découverte. Minnie était libérée de son corset, et il sentit le rythme de son souffle s'accélérer. Il remonta les mains le long de son corps, vers ses seins fermes. Les mamelons durcirent sous ses doigts. Il se dit que sa vie commençait enfin...

En caressant sa poitrine, il en profita pour dénouer le ruban de la chemise. Un simple geste et le vêtement de soie tomberait à ses pieds. Lorsque ce fut chose faite, il s'inclina vers son sein dénudé, savoura la texture de la peau chaude et palpitante, si ferme sous sa caresse.

Plus audacieuse que lui, Minnie glissa les mains sous sa veste et l'attira contre elle pour lui prodiguer un long baiser.

— Tu as peur ? murmura-t-il en l'entraînant vers le lit.

— Je sais que je devrais être inquiète, mais non, je n'ai pas peur.

Il avait toujours trouvé sa voix très sensuelle. Ce soir, elle était érotique. Elle s'assit sur le lit et lui fit signe d'approcher.

— Je ne me sens pas particulièrement confiant, mais je te désire.

Oubliant toute retenue, Robert ôta sa veste tandis que la jeune femme déboutonnait son gilet. Elle l'aida à enlever sa chemise. Ils s'esclaffèrent quand son bras resta coincé dans une manche. Puis elle entreprit d'explorer son torse. Parcouru de frissons, il ôta son pantalon.

Lorsque tous les vêtements se retrouvèrent à terre, elle l'attira sur le lit et l'embrassa de nouveau. Ce baiser fut encore plus sensuel, peau contre peau, torse contre torse. Les mains de la jeune femme glissèrent sur ses cuisses, avant de s'aventurer vers son sexe. Il dénoua l'autre ruban de son épaule et leur baiser s'approfondit. Il la débarrassa maladroitement de ses dessous et lui étreignit les mains.

Les lèvres de Minnie étaient brûlantes contre les siennes. Il sentit son sexe palpiter contre son ventre. Tout en l'embrassant à perdre haleine, il se plaqua contre elle. Tous ses fantasmes, tous ses rêves n'étaient rien par rapport à la réalité. Il était sur le point de la faire sienne. Enfin, il allait la posséder. Il lui écarta les cuisses et s'agenouilla entre ses jambes.

Fasciné par les replis soyeux de son intimité, il ne put résister à l'envie de la toucher. Dès le premier contact, la jeune femme retint son souffle. Loin d'être choquée, elle l'invitait à continuer, s'offrant à ses caresses. Mais ils avaient dépassé le stade des préliminaires. Avec précaution, il se hissa sur elle, veillant à ne pas l'écraser. Il commença par se frotter lentement contre elle, explorant doucement de son sexe tendu ses replis moites. Elle ne put retenir ses plaintes de plaisir.

— Robert..., souffla-t-elle de sa voix sensuelle.

— J'ai tellement envie de toi...

Il commença à la pénétrer en douceur. Elle retint son souffle et posa une main sur son torse. Ce n'était pas une caresse, cette fois, mais une légère pression, comme pour le repousser. Soucieux de son bien-être, il s'interrompit.

— Je te fais mal ? demanda-t-il.

— Non... Enfin, oui, un peu..., concéda-t-elle finalement.

Cet aveu suffit à le ramener à la réalité. Il ne devait pas gâcher cette première nuit en s'imposant à elle alors qu'elle n'était pas prête à le recevoir.

— Ne t'arrête pas, dit-elle.

À ces mots, il la pénétra un peu plus profondément. Minnie se crispa à son assaut. Bien que conscient du malaise de sa partenaire, Robert poursuivit sa progression. La difficulté de la pénétration ne faisait que décupler son plaisir. Soudain, elle se referma autour de lui comme un gant de soie, lui procurant une sensation exquise. Elle crispa les doigts sur le drap, les dents serrées, les muscles tétanisés, manifestement incapable de se détendre.

— Pardon, souffla-t-il en essayant de l'embrasser. Pardon...

Elle lui caressa la joue.

— Cesse de t'inquiéter, Robert. Si cela devient insupportable, je te le dirai.

C'était donc cela, elle trouvait ce contact supportable, alors que, pour lui, c'était un pur délice.

Il avait espéré des ébats plus romantiques. Il s'était imaginé que la complexité de ses sentiments pour elle rendrait cet instant unique. Qu'elle s'embraserait dès qu'il la ferait sienne...

La prise de conscience d'être simplement supportable à ses yeux jeta une ombre sur son plaisir,

réduisant l'expérience à une dimension purement physique. Une nuit de noces se devait d'être magique, même si c'était là une notion naïve.

Il poursuivit son va-et-vient, mais l'étincelle qu'il attendait tant ne se produisit pas. Il en vint à se dire que sa propre main était sans doute préférable à cela, même s'il s'efforçait de repousser cette terrible pensée.

Il modula la vitesse, amplifia ses caresses, mais quoi qu'il fasse, l'acte semblait purement mécanique. Or il aurait dû ressentir autre chose dans les bras de cette femme qu'il aimait.

« *Si vous êtes un bon amant, je risque de tomber amoureuse de vous.* »

Sur le moment, Robert ne s'était pas rendu compte d'à quel point il voulait qu'elle l'aime. Il brûlait d'être aimé, et cette possibilité était en train de s'éloigner à chaque coup de reins.

Robert ferma les yeux et s'efforça de se concentrer sur ses propres sensations, les palpitations de corps, le plaisir qui montait peu à peu en lui...

— Minnie..., souffla-t-il en accélérant l'allure.

Il prenait du plaisir, et il s'en contenterait. Comme il se contenterait d'elle, de son corps crispé contre le sien, du frôlement de ses seins à chaque coup de reins... Le plaisir s'intensifia, chassant de son esprit toute pensée importune. Et lorsqu'il se répandit en elle, cet instant fut presque aussi doux qu'il l'avait espéré.

Enfin, il se retira, et s'allongea à son côté sans rompre totalement le contact. Encore un rêve romantique qui s'écroulait face à la réalité. Il n'y avait pas de quoi se lamenter. D'ailleurs, ce ne serait pas toujours ainsi, du moins l'espérait-il. Il regrettait presque de ne pas avoir demandé conseil à Oliver.

Minnie se tourna vers lui. Mais il était incapable de la regarder dans les yeux. Lentement, elle posa une main sur son bras.

— Je ne voudrais pas t'inquiéter, fit-elle un peu froidement.

Il tourna la tête vers elle et s'efforça de discerner ses traits dans la pénombre.

— Que veux-tu dire ?

— Je crois que nous ne nous y prenons pas comme il faut.

Robert se tendit. Si elle n'avait rien dit, ils auraient au moins pu faire semblant. Il s'écarta légèrement.

— La première fois est la plus difficile, pour les femmes. Cela va s'arranger avec le temps...

Il ne pouvait en être autrement.

— Nous nous y sommes mal pris, insista-t-elle. Je sais ce que l'on est censé ressentir, à la fin. Que s'est-il passé pour toi ? Personnellement, je n'ai rien senti du tout.

— Je sais, rétorqua-t-il. Inutile de le préciser. Tu as à peine toléré cet acte. Inutile de me lancer au visage que je n'ai pas été capable de donner un orgasme à ma femme. J'en suis conscient !

Le silence s'installa entre eux. Robert poussa un soupir.

— Je ne cherche pas à te critiquer, déclara-t-elle enfin.

Elle semblait étonnamment raisonnable, au vu des circonstances, ce qui ne fit qu'attiser la colère de Robert.

— C'est juste que... en procédant de cette façon... je n'aurais jamais pu prendre du plaisir.

— Que veux-tu dire par là ? Comment peux-tu le savoir ?

Elle se contenta de le regarder. Puis il comprit qu'il se montrait désagréable envers elle parce qu'il ne lui avait pas fait ressentir l'extase. Parce qu'il culpabilisait d'être le seul à avoir pris du plaisir.

Il n'y avait certes pas de quoi être fier.

— Je suis désolé, soupira-t-il. Je ne devrais pas me comporter de la sorte. Ce n'est pas ta faute.

Minnie lui prit la main.

— Nous sommes des êtres intelligents. Nous trouverons une solution. Nous avons dix jours pour faire des progrès.

Seigneur ! Dix nuits aussi désastreuses ? Voilà qui ne l'enchantait guère.

— Neuf, la corrigea-t-il. La première est terminée.

— Pas encore, répliqua la jeune femme. Je n'ai aucune expérience des hommes, mais... et si je te montrais ?

— Me « montrer » ?

Elle rougit légèrement.

— Tu sais... te montrer ce que je ferais si j'étais seule dans mon lit...

Après une telle débâcle, il lui semblait impossible de faire renaître le désir. Pourtant, sa proposition ne manquait pas d'attrait.

— J'ai toute la nuit...

— Je m'en doutais, répondit-elle en riant. Voilà, on commence ici...

Elle glissa une main entre ses cuisses.

— C'est bien là que j'ai commencé.

— Non, regarde, un peu plus haut.

Elle fit un geste, mais il faisait trop sombre. Il dut s'asseoir pour observer de plus près les mouvements de ses doigts, qui glissèrent non pas en elle, mais sur le petit bouton de rose luisant situé entre ses replis. Les mouvements étaient légers, rapides. Minnie soupira de plaisir.

— À quoi penses-tu ? demanda-t-il, lui-même troublé.

Elle croisa son regard.

— À toi. Tu te souviens du jour où tu m'as aspergée de colle ?

— Oui...

— Ce soir-là, je suis rentrée à la maison et j'ai imaginé que tu m'enlevais ma robe.

Il venait de répandre sa semence en elle. Comment pouvait-il avoir de nouveau une érection ?

— C'est drôle, dit-il d'une voix rauque, j'ai eu les mêmes pensées, cette nuit-là.

— Je pensais souvent à toi la nuit, avoua la jeune femme. C'en était... presque gênant.

— J'étais tellement excité qu'il me suffisait de me toucher et de penser à toi pour...

Elle était allongée devant lui, offerte, les cheveux éparpillés sur l'oreiller. Il lui écarta les jambes pour mieux voir ce qu'elle faisait. Plus elle se caressait, plus elle semblait se détendre. Ouverts comme une fleur, les replis roses et humides de son entrejambe semblaient inviter aux caresses.

Elle poursuivit son œuvre. Il constata que ses doigts glissaient de plus en plus vite entre ses jambes. Dans la chambre, l'atmosphère elle-même avait changé, emplie qu'elle était du plaisir de la jeune femme.

— Il me suffisait de penser à toi, poursuivit-il, et mon sexe devenait dur comme la pierre. Je t'en prie, continue...

Jamais il n'aurait cru qu'elle se donnerait du plaisir devant lui, mais le spectacle était bien plus excitant que tous les scénarios qu'il avait imaginés jusque-là.

— J'ai besoin de toi, maintenant, murmura-t-elle dans un soupir. Tu veux bien m'aider ?

— Avec plaisir, comment ?

— Caresse-moi. Ici, indiqua-t-elle en se caressant la poitrine.

Il s'inclina et, du bout des doigts, effleura l'arrondi soyeux de ses seins.

— Encore, plus fort...

Il prit le mamelon durci entre ses lèvres. Minnie se cambra et gémit de plaisir. Il sentit son membre



se dresser de toutes ses forces.

— Oui, là...

Doucement, il se mit à lécher et mordiller les mamelons dressés. En l'entendant gémir, il posa la main au-dessus de la sienne, entre ses cuisses, et se laissa guider par ses doigts. Les hanches de la jeune femme se mirent à onduler au rythme de leurs mouvements. Lorsqu'il l'avait pénétrée pour la première fois, elle était à peine humide. La lubrification était parfaite, à présent. Les doigts de Minnie allaient et venaient de plus en plus vite ; les siens suivaient le mouvement, se délectant de leur exploration.

— Sais-tu que j'ai fantasmé sur toi dès notre première rencontre ? lui murmura-t-il à l'oreille. Une femme à la voix sensuelle, cachée derrière un canapé... Je t'ai imaginée à genoux, prenant mon sexe entre tes lèvres.

Elle atteignit l'extase dans un cri, le corps secoué de spasmes. L'espace d'un instant, Robert eut l'impression que ces ondes de plaisir se répercutaient aussi en lui. Mais il n'en avait pas terminé. Sans lui demander la permission, il la pénétra d'un coup de reins souple.

Cette fois, il s'enfonça aussi profondément que possible et perçut aussitôt la différence dans le corps de sa partenaire encore frémissante. Il lui prit la main et la glissa de nouveau entre ses cuisses.

— Ne t'arrête pas, ordonna-t-il d'une voix rauque. Continue.

Elle se cambra tout en se caressant. Le mouvement des doigts accentua la stimulation à la base du pénis. Il sentit qu'elle s'était reprise au jeu. Chaque fois qu'il plongeait en elle, il avait l'impression de s'immerger dans son plaisir. Son premier orgasme avait abattu les barrières qui se dressaient entre eux. Cette fois, elle jouit rapidement, agrippée à lui.

Ainsi dirigé, il s'activa de plus en plus fort, de plus en plus vite. Au moment crucial, il poussa un rugissement bestial, qui l'étonna lui-même.

Jamais il n'aurait imaginé qu'il prendrait par deux fois sa femme au cours de cette nuit, surtout après une première tentative si pitoyable. Dès qu'il l'avait vue se caresser, il avait perdu la tête. Elle avait déclenché en lui un désir primitif, qui l'avait privé de toute raison. Il comprit que c'était exactement ce à quoi il aspirait.

Repu, il l'embrassa longuement. Elle lui rendit ses baisers avec tendresse, blottie contre lui dans une communion qu'il recherchait de toute son âme.

— Robert, murmura-t-elle enfin. Je pensais qu'étant donné ta position, ton statut... tu serais plus... expérimenté.

— Cela dépend de ce que tu entends par là, dit-il prudemment.

Minnie resta silencieuse.

— Quand j'ai eu l'âge d'acquérir de l'expérience, je connaissais les tendances de mon père. Je ne voulais pas lui ressembler. J'avais besoin d'être certain de ne pas m'imposer à une femme. (Il se sentit rougir.) Il n'était pas question que je ressemble à mon père, un débauché guidé par ses bas instincts. Le désir me rend stupide. Je voulais éviter qu'il me rende également égoïste.

La jeune femme se garda une fois de plus d'intervenir.

— Il y a eu plusieurs réceptions à la maison durant lesquelles... j'aurais pu passer à l'acte, si j'avais laissé les choses suivre leur cours. Mais je trouvais toujours une bonne raison de ne pas aller jusqu'au bout. Je craignais que mes partenaires potentielles ne s'intéressent qu'à ma fortune. Qu'elles visent une demande en mariage. Il me semblait malhonnête de prendre une femme qui s'intéressait plus au duc que j'étais qu'à moi-même.

Il fixa du regard le plafond. En sentant la main de Minnie sur son corps, il frémit.

— En fait d'expérience, je me suis souvent soulagé moi-même. Je ne suis donc pas, à proprement

parler, vierge. J'ai eu des quantités d'expériences sexuelles, simplement c'était la plupart du temps sans partenaire. Mais je n'avais pas particulièrement le sentiment de me réserver pour mon épouse.

*Pour toi, songea-t-il.*

Mais il se garda de le préciser. C'était un aveu trop franc, trop intime, surtout après l'étreinte débridée qu'ils venaient de partager.

Cette nuit d'amour ne ressemblait en rien à ce qu'il imaginait naguère dans ses fantasmes. Ceux-ci, remarquait-il à présent, étaient tellement plus sages, plus romantiques...

Ce qu'ils venaient de vivre... était cru, bestial... Et pourtant, il avait envie de recommencer, avec une lubricité qu'il n'aurait jamais cru pouvoir ressentir.

— Nous nous y sommes bien pris, cette fois ?

Elle se lova contre lui.

— Oh, oui, répondit-elle d'un ton rêveur. Très bien.

Il fit un pari avec lui-même : si elle s'endormait entre ses bras après l'amour, c'était qu'il avait été un bon amant. Une bouffée de fierté l'envahit lorsqu'elle ferma les paupières.

Lui qui avait affirmé ne pas s'attendre à de l'amour...

Pourtant, il croyait en l'amour comme à une oasis dans le désert. C'était certes un cliché complètement stupide, mais il imaginait effectivement un homme en haillons cheminant dans le sable, assoiffé, attendant désespérément l'apparition d'un point d'eau au détour de chaque dune. Oui, il avait toujours cru en l'amour. Simplement, il ne l'avait jamais croisé sur son chemin... avant Minnie. Il comprenait mieux, à présent, pourquoi il était si sûr de l'aimer. Il avait enfin trouvé son oasis.

Cette certitude lui arracha une larme.

— Je voudrais que tu saches, commença-t-il, que jamais je n'avais vécu un moment aussi extraordinairement fascinant. Il faut absolument qu'on recommence...

— Demain, murmura-t-elle. Il nous reste encore neuf jours...

## Chapitre 22

Avant les premières lueurs de l'aube, Minnie se réveilla dans les bras de son mari, en sentant le contact de ses lèvres dans son cou. Après leur nuit d'amour, elle avait littéralement sombré dans le sommeil. D'ailleurs, elle en ressentait toujours une certaine fatigue. Mais peu importait, car c'était une bonne fatigue, le genre de torpeur qui rendait plus affolantes encore les pressions de son corps contre le sien, les caresses appuyées qu'il lui prodiguait inlassablement.

Si sa nuit de noces avait été une véritable découverte, elle n'en avait pas terminé de ses explorations. Du bout des doigts, elle souligna la courbe de ses reins puis s'aventura sur son torse, en quête de points sensibles. La passion torride de la nuit avait fait place à une sensation d'émerveillement et de sérénité.

Lorsqu'il s'introduisit en elle, elle était prête à l'accueillir. Il se montra plus doux dans ses ondulations, comme s'il l'embrassait de tout son corps. Elle prit tout le temps qui lui était nécessaire pour jouir.

Ensuite, il posa son front contre le sien.

— Bonjour...

Le soleil se levait à peine. Au lieu de sombrer de nouveau dans le sommeil, elle préféra savourer la magie de l'instant, regrettant qu'il ne dure pas éternellement.

— Bonjour...

Il la garda serrée contre lui.

— Tu sais, dit-il, je meurs de faim. Si je m'en souviens bien, il y a une boulangerie au coin de la rue. Elle doit être déjà ouverte.

Le temps qu'ils se préparent, il faisait presque jour. L'hôtel dans lequel ils séjournèrent se trouvait dans une rue bordée de demeures prestigieuses, au cœur de l'île de la Cité. Robert entraîna la jeune femme en bord de Seine, où se trouvait la petite boulangerie. Ils décidèrent d'y prendre leur petit déjeuner.

Quelques mois plus tôt, jamais elle ne se serait imaginée dans ce cadre idyllique, avec un mari... à deux pas de Notre-Dame de Paris. Ce voyage était encore plus somptueux que tout ce que Lydia avait pu imaginer.

Le cœur serré au souvenir de son amie, Minnie préféra se concentrer sur les élégantes façades, les boutiques, les nuées de pigeons en quête de miettes de croissant...

Tandis qu'ils nourrissaient les oiseaux avides, un jeune mendiant marchant à l'aide d'une béquille s'approcha du couple. Il était bien trop jeune pour afficher ce regard calculateur. Hélas, la nécessité de se nourrir n'avait pas d'âge. Sa claudication était trop marquée pour être authentique.

Méfiant, Minnie couvrit son bracelet de sa main.

L'enfant la toisa rapidement, comme s'il avait envisagé de les dépouiller pendant qu'ils jetaient des miettes aux pigeons. Voyant qu'ils en avaient fini, il changea de stratégie.

— À votre bon cœur, m'sieur..., fit-il en ôtant sa casquette pour la tendre à Robert. Quelques sous

pour un infirme...

Sans doute avait-il reconnu en eux un couple en voyage de noces. Ce ne devait pas être difficile à deviner...

Au lieu de le chasser, Robert sortit sa bourse et, sans dire un mot, remit une pièce de monnaie au mendiant, qui s'en saisit vivement. En découvrant qu'il s'agissait d'une pièce d'or, il demeura bouche bée. Sa béquille lui échappa.

Robert lâcha le bras de Minnie et se pencha pour ramasser l'objet.

— La prochaine fois, ne fais pas tomber ta béquille. Un autre que moi pourrait se montrer moins conciliant en comprenant la supercherie.

— Oui, m'sieur...

L'enfant considéra de nouveau la pièce d'or puis, récupérant sa béquille, s'éloigna sans boiter.

— Comment savais-tu qu'il jouait la comédie ? demanda Minnie.

— C'était évident, répondit-il en haussant les épaules.

— Et tu lui as quand même donné une pièce ? Combien ?

— Une pièce de vingt francs. Ce devait être la première fois de sa vie qu'il en voyait une.

Vingt francs ! C'était une fortune pour un gamin des rues. Il lui fallait sans doute des mois pour gagner une telle somme.

— Pourquoi cette générosité alors qu'il te mentait ?

Robert esquissa un sourire.

— Les escrocs apprécient l'aide autant que les autres. J'en sais quelque chose. Surtout quand ils ont besoin d'argent...

— Tu as déjà menti pour obtenir de l'argent ? s'enquit la jeune femme en souriant.

— Effectivement. Mes premiers souvenirs sont de cette nature.

Il lui offrit son bras et ils se remirent en marche. Derrière une grille en fer forgé s'écoulaient les eaux boueuses de la Seine.

— Vraiment ? dit-elle, incrédule. Quelle babiole voulais-tu donc acheter ?

— Il ne s'agissait pas de babioles. C'est une anecdote assez amusante. Vois-tu, mes parents se sont mariés dans des circonstances quelque peu... étranges. Mon père a persuadé ma mère qu'il l'aimait. Elle l'a cru. Il savait être persuasif quand il avait une idée en tête. Mais son père à elle n'était pas dupe. Il savait qu'un duc ne pouvait tomber follement amoureux de la fille d'un négociant en laine, aussi confortable que soit sa dot. Ainsi, au lieu de verser la totalité de la somme à mon père le jour du mariage, il a tout placé sur un compte, et mon père ne touchait de l'argent que si ma mère était heureuse avec lui.

Robert lui tendit un petit pain qu'il avait acheté à la boulangerie.

— Pour l'instant, ton histoire n'est pas très amusante, commenta Minnie, perplexe.

— Les circonstances n'ont rien de drôle, je suppose. Mais écoute un peu la suite. En bref, mon père n'avait pas d'argent à lui, puisque ma mère avait la mainmise sur la dot. Alors, quand elle venait en visite...

— Ta mère te rendait visite ? Elle ne vivait donc pas avec toi ?

— Non, elle était généralement absente. Je crois que je ne l'ai guère vue durant les trois premières années de ma vie. Si elle avait vécu avec mon père, il aurait touché l'argent de la dot. Telles étaient les conditions du contrat. Ma mère pouvait gérer cet argent au gré de sa présence. Or elle ne voulait pas que mon père touche un centime. Quand il lui a dit qu'elle devrait vivre avec lui pour me voir, elle l'a envoyé au diable.

Minnie songea à ses conversations avec la duchesse. Elle lui avait avoué pas mal de choses, mais

pas ce détail, qui expliquait pourtant son comportement. Cette histoire n'était vraiment pas amusante, finalement. Minnie observa son mari du coin de l'œil. Étonnamment, il affichait un sourire.

— Alors...

— Attends un peu ! intervint Minnie. Ton père a donc empêché ta mère de te voir pendant les trois premières années de ta vie ?

— C'est exact. S'il ne pouvait accéder à l'argent de la dot, il avait légalement toute autorité sur moi. Donc, mon père a commencé à se servir de moi comme moyen de pression. C'était logique, dans un sens.

*Vraiment ?* songea Minnie, qui trouvait ce comportement inadmissible.

Robert ne semblait pas choqué outre mesure.

— Quand j'ai eu quatre ans, reprit-il, ils ont conclu un accord. Le père de ma mère a fait don de plusieurs usines à mon père afin qu'il puisse rembourser certains de ses créanciers. Graydon Boots en faisait partie. En retour, ma mère avait le droit de me voir quelques jours, deux fois par an. Quand elle venait, je m'efforçais d'être sage dans l'espoir qu'elle ne repartirait pas. Naturellement, mon père m'encourageait dans ce sens. Quand j'ai eu six ans, il a mis au point le plan suivant : je ferais semblant de ne pas savoir lire à cause des difficultés financières de mon père, qui n'avait pas les moyens d'engager un précepteur. Il était certain que cette supercherie fonctionnerait.

— Ce fut le cas ? s'enquit la jeune femme, la gorge nouée par l'émotion.

— Presque. J'ai joué la comédie. J'ai prétendu ne pas connaître mon alphabet. Je regardais les pages de mon abécédaire d'un air vague, je me trompais de mot, je commettais des erreurs dans les additions... (Il sourit à Minnie.) Mon père avait vu juste : cette stratégie a failli fonctionner. Au bout de quelques jours, elle a envoyé une lettre à son père en lui demandant de lui faire parvenir une malle avec ses affaires. Chaque après-midi, elle m'emmenait dans son salon et m'apprenait l'alphabet. Elle était très sévère.

— Tu as...

Ça ne tenait pas debout, songea Minnie. Il était impensable qu'un fils de duc ne sache pas lire à cet âge. Mais n'était-il pas tout aussi impensable qu'un fils de duc grandisse ainsi sans jamais voir sa mère ?

— En réalité, tu connaissais déjà ton alphabet, n'est-ce pas ?

— Naturellement. Je n'avais guère d'activités, à part la lecture. Au bout de trois jours, j'étais las de cette comédie et j'avais envie de reprendre mon *Robinson Crusoé*. Mais ma mère était toujours là. Quand nous sommes arrivés à la lettre « m » comme maison, j'ai dit : « M comme maman. » Elle m'a lancé un regard sévère et demandé pourquoi je citais cet exemple. Je lui ai répondu que j'appréciais sa présence.

Minnie en eut le cœur brisé. Pourtant, Robert semblait détendu, presque amusé.

— Apparemment, j'ai un peu surjoué la scène. Ça l'a irritée, alors elle m'a annoncé que la leçon était terminée, qu'elle avait quelques lettres très importantes à écrire et que je devrais dessiner tout seul. Elle m'a tendu une feuille de papier et un crayon.

— Je n'arrive pas à y croire : ça ne l'a pas émue ?

— Absolument pas. Ma mère était déjà dure. Et habile, avec ça. Par deux fois, elle avait dit avoir des lettres très importantes à écrire. Naturellement, je n'ai pas pu résister à l'envie de jeter un coup d'œil à sa prose. En fait de lettres, elle répétait toujours la même phrase : « Clermont est un salaud. »

Ce souvenir le fit sourire ; Minnie était, en revanche, de plus en plus abasourdie.

— Je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander ce qu'était un salaud. Ma supercherie a ainsi été dévoilée. Je venais de lui prouver que je savais lire. Sans un mot, elle a quitté la pièce. Ensuite, mes

parents se sont disputés très violemment. Je crois qu'elle lui a même jeté des objets au visage. Par la suite, je ne l'ai pas vue pendant un an et demi.

La jeune femme ne savait pas quoi dire. Robert la regardait, ravi, comme s'il venait de lui relater quelque anecdote amusante comme la fois, où, à l'âge de sept ans, Minnie avait pris la main d'un inconnu dans la rue en croyant que c'était son père.

— J'étais vraiment un chenapan, à l'époque.

Comment pouvait-il s'amuser de cette manipulation ? De savoir qu'il avait servi d'arme contre sa propre mère ? Comment pouvait-il s'amuser du départ de celle-ci ? Trouver amusant que son père ait privé un nourrisson de sa mère afin de lui soutirer de l'argent ?

— Tu sais, Robert, cette histoire n'a absolument rien de drôle...

Le sourire de son mari s'effaça.

— Tu trouves ? Mais... (Il fronça les sourcils.) La première partie, peut-être. Et puis, certes, ça ne se termine pas très bien. Encore que, ça se discute. En revanche, le milieu de l'histoire était drôle, non ?

— Quand tu as dit « M comme maman » ? Tu le penses vraiment ?

L'espace d'un instant, Robert parut totalement déstabilisé, perdu comme un enfant de six ans assistant, impuissant, au départ précipité de sa mère.

— Peut-être...

Il se détourna, puis revint vers elle, de nouveau détendu, mais elle eut l'impression qu'il se cachait derrière un masque.

— Pour moi, c'est le moment le plus terrible...

— Il y a quand même des éléments cocasses, protesta-t-il. Mes erreurs dans les additions...

Il resserra légèrement son emprise sur son bras. Elle comprit alors combien il était important à ses yeux que l'anecdote soit amusante. Ce petit récit sur ses mensonges dans l'intérêt de son père, son désir de voir rester sa mère : c'était l'histoire d'un enfant au cœur brisé.

Il avait compris qu'un mariage avec la fille d'un aristocrate ne lui apporterait que regrets et récriminations, d'autant qu'il avait l'intention d'abolir les privilèges de la noblesse. Il savait ce que l'on ressentait à voir partir une mère, une épouse, et il rejetait cette possibilité. Malgré les ragots, le scandale, que subirait sans doute sa famille à jamais.

C'était un homme qui voulait que sa femme l'aime, mais qui ne s'autorisait pas à l'espérer. Minnie comprit qu'elle possédait une chose qu'il n'avait jamais eue : elle avait été aimée. Son père l'avait adorée jusqu'au jour où sa condamnation l'avait brisé. Elle gardait de lui de bons souvenirs, des années de bonheur partagé. Après sa disparition, ses tantes étaient entrées en scène. Elle n'était peut-être pas toujours d'accord avec elles, mais elles lui avaient accordé de l'importance, elles l'avaient aimée. Pour elle, l'amour était une évidence.

Elle avait cette chance.

Robert, lui, ne pouvait que rire de ses malheurs. Rire pour ne pas pleurer. À cet instant, Minnie comprit qu'elle devait rire, elle aussi, pour ne pas fondre en larmes. Il la regardait avec un tel désarroi...

— Oui, répondit-elle en le prenant par la main. Tu as raison, c'était drôle.

Ces premiers jours à Paris furent un enchantement, comme si Robert avait passé sa vie sous un ciel sombre et que le soleil dardait désormais sur lui ses rayons brûlants.

Ils se promenaient, visitaient musées et monuments... Dans l'après-midi, ils faisaient de longues siestes, puis renonçaient à leur loge à l'opéra pour s'attarder au lit.

— En m'avouant que tu m'avais imaginée à genoux devant toi, que voulais-tu dire au juste ? lui

demanda-t-elle.

Forte de ses explications, elle avait tenu à tenter l'expérience et avait pris son membre entre ses lèvres. Les mains sur ses épaules, haletant, il s'était répandu dans sa bouche. Ensuite, il lui avait retourné la faveur, même s'il avait mis un peu plus longtemps à maîtriser la technique.

« *Si vous êtes bon amant, je risque de tomber amoureuse de vous.* »

Après des années de fantasmes inassouvis, Robert était déterminé à le devenir. Parfois, les positions qu'ils imaginaient étaient impossibles à réaliser. Ils s'écroulaient à terre en riant. Parfois, en revanche, leurs explorations se révélaient particulièrement fructueuses, comme la fois où il l'avait prise par-derrière, sur le bureau.

Le quatrième jour, il lui offrit un collier de rubis qu'il glissa à son cou alors qu'elle était entièrement nue. Après des ébats torrides, elle contempla les pierres précieuses.

— Serait-ce une forme de corruption ? s'enquit-elle. Tu n'as pas à m'offrir quoi que ce soit pour partager mon lit, tu sais.

— Je devrais en être conscient, répondit-il, mais tu as de la chance, le désir me rend stupide.

Elle s'était contentée d'un sourire, mais elle avait raison. Ce bijou était une façon de l'acheter. Il ne cherchait en rien à acheter ses faveurs. Il n'avait que mépris pour ces hommes qui payaient pour jouir du corps des femmes. Il voulait qu'elle l'aime, il le voulait à tel point qu'il n'aurait su l'expliquer. Ce soir-là, il faillit lui déclarer son amour. Il leur restait une semaine de séjour. À quoi bon se précipiter ?

Ils s'endormirent enlacés pour se réveiller le lendemain matin dans la même position. Les rubis scintillaient au soleil du matin, annonciateurs d'événements à venir. Troublé par ces curieuses pensées, il les contempla longuement. C'est alors que quelqu'un frappa à la porte.

Minnie fut réveillée par un courant d'air froid et une impression de remue-ménage. Elle ouvrit les yeux. La chambre à coucher était déserte. Elle scruta les alentours. Alors, seulement, elle entendit un murmure dans le salon attenant. Elle se leva, enfila un peignoir et se dirigea vers la porte communicante.

Un valet de chambre remit une enveloppe à Robert et reçut une pièce de monnaie en échange.

— Attendez un instant, au cas où je doive répondre immédiatement.

Il referma la porte.

— Un télégramme ? demanda Minnie. J'espère qu'il ne s'agit pas d'une mauvaise nouvelle.

Ses rubis lui parurent soudain aussi lourds que déplacés.

Robert glissa un doigt sous le sceau de l'enveloppe.

— Je suppose que c'est Carter, mon comptable. Cela attendra...

Il ouvrit nonchalamment l'enveloppe et consulta son contenu.

La jeune femme le vit pâlir. Il regarda fixement la feuille de papier et leva enfin les yeux.

— C'est Sebastian.

— Ton cousin, le scientifique ?

— C'est bien lui.

— Que se passe-t-il ?

Il demeurait toujours impassible.

— Dis à Rogers de préparer nos bagages ! ordonna-t-il sèchement. Qu'il les fasse charger dans le prochain train en partance.

Il sortit sa montre à gousset et fronça les sourcils. Puis il ouvrit la porte pour s'adresser au valet.

— Voici ma réponse : « J'arrive au plus vite. »

Il remit une autre pièce à l'employé, qui disparut.

Le duc n'avait toujours pas croisé le regard de sa femme.

— Je dois prendre l'express de 21 h 30, ce qui me laisse presque une heure. Je n'ai pas le temps de...

— Robert, qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle dut le suivre dans le cabinet de toilette. En la regardant enfin, il s'adoucit légèrement.

— Tu restes à Paris, déclara-t-il. Tu as un trousseau à acheter. Il ne sert à rien...

Minnie posa une main sur son torse.

— J'ai fait le serment de rester à tes côtés pour le meilleur et pour le pire. Tu crois pouvoir m'abandonner, me laisser me morfondre ici ? Si tu pars, je t'accompagne.

Elle crut qu'il allait protester, mais il se contenta d'un hochement de tête et sonna son valet.

— Que se passe-t-il ? répéta-t-elle.

— Un suspect a été arrêté pour sédition criminelle et distribution de tracts. Il est en détention.

— Comment ? Et ils ne t'ont pas accusé ?

— Non. Même si cet homme est innocent, cela ne les empêchera pas d'aller jusqu'au bout. Ils espèrent peut-être me mettre dans l'embarras, sans songer une seconde qu'ils sont en train de détruire la vie d'un homme qui m'a toujours été supérieur en tout point.

— Qui ?

— Oliver Marshall, répondit-il en lui étreignant les mains. Mon frère.



## Chapitre 23

Dans le train qui les menait de Paris à Boulogne, Robert avait réservé tout un compartiment de première classe, non pas par goût du luxe, car il n'était pas d'humeur à en profiter, mais pour se préserver. Jamais il n'aurait supporté la présence de voyageurs importuns. Il se contenta de regarder défiler le paysage.

Il négligea les délicieuses pâtisseries que Minnie avait commandées pour lui. Elle insista pour qu'il grignote un biscuit, mais il lui trouva un goût de cendres. Il renonça dès la première bouchée. Il resta debout, à fumer le cigare près de la fenêtre ouverte.

Il avait compris depuis longtemps que ces petits cigares n'étaient qu'un prétexte pour se replier sur lui-même. Il n'appréciait même pas la sensation de la fumée dans ses poumons.

Comment avait-il pu laisser une chose pareille se produire ? Stevens voulait absolument un coupable. Dans sa hâte à consommer son mariage, Robert avait repoussé le problème jusqu'à son retour. Il pensait avoir largement le temps de régler la situation.

Les kilomètres défilaient lentement. De longues heures s'écoulèrent, ponctuées par les sifflements du train et de rares arrêts, à Beauvais, puis Amiens. Ce n'est qu'aux abords de la forêt de Crécy que sa femme osa braver son humeur morose.

— Tu sais, lui fit-elle remarquer, le train n'avancera pas plus vite si tu fulmines de la sorte.

— Ah non ? dit-il en tapotant son cigare pour regarder les cendres s'envoler. Il n'ira pas moins vite non plus...

Elle se détourna et, la mâchoire crispée, se mit à pianoter sur la vitre. Ce châtiment parut à Robert encore plus douloureux que la fumée qu'il inhalait.

*En te comportant ainsi, tu la punis aussi.*

La jeune femme demeura silencieuse. Dans un virage, elle s'appuya contre la paroi du wagon pour ne pas tomber. Le fracas métallique de la locomotive couvrit la réponse qu'elle aurait pu lui adresser.

En moins d'une semaine, il avait déjà réussi à tout gâcher. Il attendait tellement de ce mariage ! Pas seulement une épouse, mais une véritable famille. Quelqu'un qui l'aurait vraiment choisi.

Encore un de ces maudits rêves... À cet instant précis, il ne se serait pas choisi lui-même. Il sentit alors qu'elle l'enlaçait par-derrière. Sans un mot, elle se blottit contre lui. Il comprit qu'elle ne lui reprochait pas sa mauvaise humeur. Il en eut le cœur serré d'émotion.

— Minnie..., souffla-t-il. Que vais-je faire ?

— Tu feras le maximum. Quand a lieu le jugement ?

— Je n'en sais rien.

— En tant que duc, tu dois avoir un recours, insista-t-elle. Je ne connais pratiquement rien aux questions juridiques. Ne peut-on pas faire invalider un procès ?

— Celui-ci a pour objectif de me mettre dans l'embarras, répondit Robert. Je crois qu'il s'agit d'une vengeance.

Elle afficha une mine sombre.

— J'ai mis le nez dans une sale affaire à Leicester. J'ai commencé à m'y intéresser en découvrant ce que mon père avait fait de Graydon Boots. Ces inculpations pour sédition criminelle surviennent toujours en cas de conflit entre ouvriers et patrons. Il y a des rancœurs, la loi est souvent détournée.

— Il doit donc être possible d'annuler le procès, insista la jeune femme.

— Ce n'est pas aussi simple. Sebastian me dit que quelques journalistes sont déjà arrivés de Londres pour couvrir l'affaire. Il se dit qu'un homme vivant sous mon toit a commis un crime. Stevens pense sans doute obtenir sa condamnation facilement, en mon absence. Il pense que le mal sera fait à mon retour. Je serai mis en difficulté, et Oliver, mon associé notoire, sera accusé d'un crime.

— Cela ne se produira pas, assura Minnie.

Robert garda un instant le silence.

— Je pourrais exercer des pressions suffisantes pour faire clore le dossier.

Minnie resserra son étreinte.

— En revanche, je ne pourrai éviter les ragots qui circuleront si j'interviens. Mon frère... a travaillé dur pour se forger une réputation d'homme intelligent et juste. Si j'interviens, et même s'il l'emportait finalement sur l'argument que les tracts n'étaient pas séditeux, l'idée qu'il ait écrit des textes radicaux sous un faux nom anéantirait tout ce qu'il a mis en œuvre jusqu'ici. Certes, je pourrais éviter le procès, mais mon frère n'a pas besoin d'un verdict favorable. Il a besoin d'être exonéré publiquement de cette accusation.

— Et tu y veilleras.

Elle semblait si convaincue qu'il faillit la croire.

— Je ferai tout ce qu'il faut pour cela, déclara-t-il d'une voix brisée. Mon frère m'a dit un jour que la famille était une question de choix. Si je lui tournais le dos maintenant, quel genre de frère serais-je ?

Il lâcha son cigare qui disparut sur la voie. Le train émergea d'une forêt, roulant à présent au milieu des champs.

— Il faut que tu saches que mon père a violé sa mère.

Minnie le dévisagea, effarée.

— Une femme qui n'avait rien demandé a dû se soumettre à la volonté de mon père. Ma famille était si puissante que justice n'a jamais été faite.

— Mais tu n'es coupable de rien !

— Il s'agissait du duc de Clermont. Je porte son nom, je lui ressemble. Je suis responsable de ses actes. Il était sans doute égoïste de ma part de désigner Oliver comme mon frère. Mais si la famille est une question de choix, alors je le choisis, lui. Et je le choisirai continuellement, jusqu'à...

Il se sentit soudain oppressé. Les mouvements du train, qui venait d'entrer dans une courbe, le firent chanceler. Minnie resserra son étreinte et finit par l'entraîner vers une banquette.

— Tu le choisiras jusqu'à quoi ? demanda-t-elle.

— Jusqu'à la fin des temps, répondit-il. Parce qu'il a été le premier à me choisir.

En admettant cette vulnérabilité, il eut l'impression de se mettre à nu devant elle. Loin de se formaliser, elle lui caressa le front, puis lui massa les tempes. C'était une sensation exquise, comme si elle pouvait effacer sa culpabilité...

— Mes tantes se massaient souvent ainsi mutuellement, quand les choses allaient mal, expliqua-t-elle.

Il repoussa les mains de sa femme.

— Je n'ai pas besoin de réconfort.

Il ne le méritait pas. Elle lui prit les mains, l'empêchant de se lever.

— Si la famille est une question de choix, déclara-t-elle, alors moi je te choisis.

Il poussa un long soupir.

— Et je te choisirai toujours, ajouta-t-elle.

Il releva la tête pour plonger dans ses yeux gris. Elle venait de prononcer les paroles qu'il rêvait d'entendre depuis des années. Il tendit les bras et la prit par les hanches. Leurs lèvres se joignirent instinctivement, sans le moindre calcul. Il ne sentait plus que sa présence enivrante.

— Minnie, murmura-t-il contre ses lèvres. Minnie...

Ils étaient mariés depuis cinq nuits. Il l'avait faite sienne dans la joie, dans le plaisir, mais jamais encore il n'avait eu l'esprit si tourmenté.

Cette fois, il ne lui demanda rien. Il ne lui murmura pas qu'il avait envie d'essayer. Il ne l'embrassa pas longuement. Il la plaqua contre la paroi du compartiment et, sans lui laisser le temps de résister, il souleva le bas de sa robe, ses jupons et sa crinoline. Il ne lui restait qu'à libérer son membre dressé. D'un coup de reins, il pouvait la pénétrer comme son père aurait, sans le moindre scrupule, pris une femme parce qu'elle était là et qu'il en avait envie. D'un coup de reins, il pouvait se punir davantage...

Il la dominait de toute sa hauteur. Il n'y avait personne alentour, elle ne pouvait appeler au secours. Sans doute lui avait-il fait une peur bleue.

Il laissa retomber ses jupons et s'écarta.

— Je suis désolé. Je suis de très mauvaise humeur. Tu ferais mieux de t'éloigner pendant qu'il en est encore temps.

Elle leva les yeux vers lui. Les arbres dessinaient un jeu d'ombres et de lumières sur son visage. Fasciné, Robert frémit de désir.

— Je suis sincère, reprit-il. Va-t'en. Si tu lisais dans mes pensées en ce moment, tu prendrais peur. Sais-tu quel sort je pourrais t'infliger ?

— Non, répondit-elle posément. Dis-le-moi...

— Je t'ai plaquée contre le mur, persista-t-il en plaçant les mains de part et d'autre de sa tête. J'aurais pu te prendre, sans autre forme de procès.

— « Me prendre », répéta-t-elle. Comment cela ?

— Tu comprends très bien ce que je veux dire.

— Je n'en ai aucune idée, je le crains.

Il s'approcha d'elle.

— Dois-je te faire un dessin ?

— Je t'en prie...

— Je pourrais te pénétrer, murmura-t-il en se pressant contre elle. Sans préliminaires, sans douceur.

— Me « pénétrer » ! fit-elle d'un air mutin, les yeux écarquillés. Je t'en prie, non ! Tout mais pas ça !

Il ne put s'empêcher de sourire.

— Ne peux-tu pas prendre ma mauvaise humeur au sérieux ?

Elle l'ignora.

— Et moi qui me sentais si... si vide. Si tu me pénétrais, cela me ferait sans doute un drôle d'effet, poursuivit-elle en déboutonnant son pantalon.

Elle replia les doigts sur son membre dressé.

— Mais je n'ai pas à m'en soucier, reprit-elle, car tu es tellement... *impressionnant* que je ne crois

pas que tu entrerais.

Elle exerça quelques pressions sensuelles sur sa peau soyeuse.

— Tu me rends fou...

— Heureusement que tu sais maîtriser tes pulsions, parce que je suis tellement prête à te recevoir qu'il serait très embarrassant...

N'y tenant plus, il la souleva et, la bloquant contre la cloison, lui fit replier les jambes autour de sa taille et la pénétra. Il ressentit un plaisir si intense qu'il en eut presque mal. Ils ondulèrent au rythme des mouvements du wagon.

— Oui ! gémit-elle en glissant les bras autour de lui. Oh oui...

Le front moite, il accentua ses coups de reins. Son instinct prit le dessus jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'elle, son corps frémissant, ses seins, et son cœur qui battait à tout rompre sous ses assauts.

Lorsqu'il la sentit jouir, il poursuivit ses mouvements, de plus en plus vite avant de se laisser emporter à son tour dans un tourbillon de sensations. Alors ils ne formèrent plus qu'un. Leurs mains étaient jointes, mais elle l'enserrait de ses cuisses dans une véritable fusion charnelle.

Pour la première fois de sa vie, Robert sut qu'il avait trouvé son âme sœur. Minnie serait là pour lui dans les pires moments. Plus qu'une épouse, une maîtresse, une amie, une alliée, pour le meilleur et pour le pire, dans la richesse et la pauvreté. Dans le rire et dans les larmes...

Il se redressa, le souffle court, impressionné par le cadeau qu'elle venait de lui faire.

— Minerva, tu es mienne, murmura-t-il en lui caressant la joue.

Il avait l'impression de la redécouvrir. Malgré les tourments de cette journée, il avait enfin trouvé ce que son cœur désirait. Maintenant qu'il l'avait, il ne la lâcherait plus jamais.

— C'est bien mieux ainsi, dit-elle, la tête sur son épaule.

Une nouvelle complicité venait de naître entre eux, si exquise qu'il avait presque peur qu'elle ne disparaisse. Mais il ne pouvait se taire...

— Certains considèrent sans doute que j'ai commis une erreur terrible en t'épousant.

Elle releva la tête pour le regarder droit dans les yeux.

— Les gens se trompent, poursuivit-il en l'enlaçant. Ce mariage est la meilleure décision que j'aie jamais prise.

Son regard lui donnait l'impression d'être un géant. À ses côtés, il se sentait capable de conquérir une armée entière, de surmonter n'importe quel problème.

C'était presque trop beau pour être vrai.

Il se pencha pour l'embrasser à en perdre haleine.

Au terme d'une journée entière de voyage, Robert arriva enfin à Leicester. Sa nuit de noces, le souvenir précieux de s'être réveillé à côté de Minnie le lendemain matin, puis les jours qui avaient suivi... tout cela avait été balayé par les vibrations de la locomotive et le cliquetis incessant des roues du wagon.

La lune luisait déjà haut dans le ciel. Sans prendre la peine de se changer ni de se restaurer, il installa Minnie dans un fiacre et se rendit à pied au centre-ville.

Le vent balayait les rues, mais il ne ressentait pas le froid. Le télégramme de Sebastian indiquait qu'Oliver était en cellule à l'hôtel de ville, juste sous la bibliothèque où il avait rencontré sa femme.

Rien ne semblait avoir changé depuis ce premier soir. Une réception battait son plein dans la grande salle. Il frappa à la porte latérale et dut attendre la venue du geôlier.

— Pas de visites, déclara-t-il, la mine renfrognée. Il est trop tard.

— Je ne suis pas un visiteur, répliqua Robert en lui remettant une pièce de monnaie.

— C'est par ici, monsieur...

Soudain, Paris sembla bien loin. Ses souvenirs semblaient appartenir à un autre homme, un jeune marié heureux et plein d'espoir en l'avenir. L'angoisse le saisit tandis qu'il se dirigeait vers la cellule. La lanterne du geôlier projetait des ombres lugubres sur les murs gris. Il déverrouilla une grille et se dirigea vers une porte en bois.

Robert brandit sa lanterne. Au lieu d'ouvrir la cellule, l'homme fit pivoter un panneau de bois situé à hauteur d'yeux. Puis il recula et fit signe à Robert d'avancer.

Le duc souleva de nouveau sa lanterne qui éclairait à peine l'intérieur du cachot.

— Oliver ! murmura-t-il à travers le judas.

— Robert ? Baisse ta lanterne, elle m'éblouit.

Le duc ne put déterminer la superficie de la cellule. Son frère se trouvait sans doute dans le noir depuis des heures pendant que lui batifolait dans un compartiment de première classe... Il en frémit.

— Tu as une couverture ? De quoi manger ?

— Qu'est-ce que tu fais là ? répondit Oliver avec un entrain forcé. Tu devrais être en pleine lune de miel, à Paris.

— Tout est ma faute, avoua Robert en baissant d'un ton. C'est moi qui ai rédigé ces maudits tracts. Je n'ai jamais voulu t'impliquer dans cette histoire. C'est ma faute si tu croupis dans cette cellule.

L'atmosphère empestait la moisissure.

— Je me doutais que tu en étais l'auteur. Tes textes sont passionnants. Tu aurais dû m'en parler...

— Je savais que quelqu'un dans cette ville procédait à des condamnations abusives pour sédition criminelle, souffla Robert. Je voulais découvrir de qui il s'agissait. Je suis la seule personne qu'on ne pouvait accuser. Si je te l'avais dit, tu risquais d'être inculpé en tant que complice.

— Excellent raisonnement.

— De toute évidence, je n'ai pas assez réfléchi. Je suis étonné d'être arrivé à temps. J'ai bien cru qu'ils allaient précipiter le procès.

— Apparemment pas, soupira Oliver. Ils attendent l'arrivée d'un témoin. Tu te rappelles lord Green, du temps de nos années à Cambridge ?

— Lord Green ? Oui, très bien. Mais que peut-il avoir à raconter ? L'aurais-tu rencontré récemment ?

— Non, pas depuis ce dernier pari perdu à propos d'une partie d'échecs, il y a trois ans. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il va dire.

Encore les échecs... Il ne pouvait s'agir d'une coïncidence. Robert n'y comprenait plus rien.

— Eh bien, tu as un témoin, toi aussi. Aucun jury ne te condamnera quand le duc de Clermont attestera que c'est lui le coupable et que tu n'étais au courant de rien.

Il voulut prendre la main son frère, ou lui taper sur l'épaule, mais la grille l'en empêcha.

— Attention ! prévint le geôlier. On ne fait pas passer de couteau à travers les barreaux !

Frustré, Robert baissa la main.

— Je reviendrai demain matin, promit-il. Nous allons réfléchir à une solution. Je mettrai du champagne au frais pour fêter notre victoire.

— Je préférerais un bidon de désinfectant.

— Du « désinfectant » ?

— Cet endroit est infesté de poux.

Robert se sentit coupable d'infliger cette épreuve à son frère, mais si Oliver parvenait à garder sa bonne humeur...

— Heureusement que je n'ai pas réussi à te toucher, rétorqua-t-il.

— Très drôle !

— Je te donne ma parole que tu ne seras pas condamné.

Alors qu'il s'apprêtait à partir, Robert remarqua qu'une deuxième silhouette les avait rejoints dans le noir. Un homme plus petit mais plus trapu que lui, qui dégagait une certaine force.

— Je l'espère, monsieur le duc, déclara l'homme en avançant d'un pas.

Enfin, la lanterne éclaira son visage.

— Vous avez ma parole, Mr Marshall.

Le père d'Oliver posa sur lui un regard menaçant.

— Père, ne faites pas cette tête, vous me mettez dans l'embarras, lança Oliver.

— Hum, bougonna Marshall en s'avançant. Nous sommes venus aussitôt que nous avons appris la nouvelle. Ta mère cherche un hébergement. Elle ne devrait pas tarder.

Robert comprit que le moment était venu pour lui de partir.

— À demain, lança-t-il avant de s'éclipser, de peur de croiser Mrs Marshall.

Il allait prendre un fiacre quand il entendit un pas léger derrière lui.

— Attendez ! fit une voix de femme. Monsieur le duc !

Étonné, Robert se retourna. Une femme vêtue d'une cape se précipita vers lui.

— Miss Charingford...

— Écoutez-moi, dit-elle. Écoutez-moi bien. Stevens a jeté Mr Marshall en prison pour vous mettre dans l'embarras.

— On peut dire qu'il a réussi.

— Il pense que vous serez encore à Paris au moment du procès. Votre comptable...

— Ce n'est pas mon comptable, la corrigea Robert.

— Peu importe. Stevens pense prouver que cet homme est impliqué. Il va insinuer qu'il travaillait sur vos ordres.

Robert la dévisagea.

— Il ne peut rien prouver, déclara-t-il enfin. C'est faux et je suis bien placé pour le savoir. À moins d'obtenir un faux témoignage...

— Il peut prouver que Mr Marshall est impliqué, insista Lydia. Du moins, il va essayer.

— C'est impossible.

La jeune femme parut troublée.

— Je sais, dit-elle enfin, plus posément. Mais il faut... il faut que vous sachiez comment il a l'intention de procéder. L'un des tracts reprend une citation extraite d'un ouvrage sur les échecs. Chacun sait que vous ne vous intéressez guère à cette discipline. Un témoin va affirmer qu'il a discuté stratégie avec Marshall et qu'il lui a prêté le livre en question.

— Ah..., soupira Robert en se souvenant de la colère de Minnie lorsqu'elle avait découvert ce tract. Je sais à quelle citation vous faites référence. Et je sais également ce qui m'a inspiré.

Il sentit une appréhension monter en lui. Minnie lui avait vivement reproché d'avoir cité ses propos. Elle était certaine d'en subir les conséquences.

— Précisément, déclara Miss Charingford. Minnie m'a envoyé une lettre dans laquelle elle m'explique tout. Il fallait que je vous avertisse. Stevens ne sait rien de son passé. Il ne connaît que son nom. Il ne lui est jamais venu à l'esprit de se demander ce qu'elle avait fait.

— Comment avez-vous eu vent de ses projets ?

Elle ne répondit pas immédiatement.

— Grâce à mon père. En tant que magistrat, c'est lui qui a rédigé le mandat d'arrêt contre Marshall. Il n'avait pas le choix.

— Ah, vraiment ? demanda Robert d'un air menaçant.

— Non, confirma-t-elle. Stevens a pour spécialité de briser les grèves. Il n'agit que par intérêt. Et comme je l'ai rejeté, il fait pression sur mon père pour obtenir des faveurs.

— Je vois.

Quoi qu'il arrive à Oliver, Stevens persisterait à abuser de sa position dans la milice.

— Pensez-vous que votre père m'accorderait un entretien si je passais le voir ?

Elle hocha la tête puis tourna les talons.

— Attendez, Miss Charingford ! Une dernière chose...

Lydia n'était pas venue à leur mariage. Sa femme en avait souffert.

— Vous manquez beaucoup à Minnie, déclara-t-il en la regardant dans les yeux.

Comme si elle avait perçu un reproche dans ses propos, la jeune femme eut un mouvement de recul.

— Elle me manque, à moi aussi, murmura-t-elle. Enfin, non. Je suis toujours très en colère. Cela ne signifie pas que je lui veux du mal. Je ferais bien de rentrer, avant qu'on ne remarque mon absence. Il fallait simplement... que je parle à quelqu'un. Je n'ai pas encore le courage d'affronter Minnie. Je vous en prie, ne lui dites rien. Attendez que je sois prête à la revoir.

À ces mots, elle tourna les talons.

Il existait donc un témoignage contre Oliver. Robert s'éloigna mais, cette fois, il ne prit pas le fiacre qui attendait sur la place.

S'il mettait fin à l'enquête, son frère resterait suspect. S'il parlait, il attirerait le scandale sur lui-même, mais il devrait alors expliquer pourquoi le duc de Clermont citait un obscur ouvrage sur les échecs.

Il avait promis à Minnie de protéger son secret et à son frère de le faire libérer. Hélas, il ne pouvait tenir ces deux promesses.

Comment Minnie réagirait-elle en l'entendant avouer la vérité en public ? Il ne pouvait lui infliger cette trahison. C'était impossible.

Mais Oliver... Oliver était son frère, qui l'avait accepté sans réserve, malgré le crime de leur père. Il était sa seule famille depuis des années.

L'expression qu'aurait Minnie, au tribunal, en découvrant sa trahison, le hantait. Plus elle serait anéantie, plus l'opinion publique croirait qu'il disait la vérité. Cette épreuve allait détruire leur couple. Elle le quitterait et il l'aurait mérité.

Il erra longuement dans les rues, jusqu'à avoir les mains glacées, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus réfléchir clairement. En marchant, il prit sa décision.

## Chapitre 24

De retour à la maison, il était certain que Minnie devinerait ses intentions. Elle voyait si clair en lui ! Mais elle l'accueillit avec un souper. Sans doute attribua-t-elle son air tourmenté à la situation de son frère.

— L'accusation ne sera pas prise au sérieux très longtemps, déclara Robert en buvant une gorgée de thé.

— C'est une bonne nouvelle.

Il leva une main d'un air sceptique.

— Ce n'est pas gagné pour autant. Il n'y a pas assez de preuves pour le condamner, mais il n'y en a pas non plus pour le blanchir. À moins que je ne me dénonce.

— Et tu vas le faire ?

Il la regarda droit dans les yeux.

— Je ne suis plus le seul impliqué.

Elle le dévisagea. Quand avait-elle commencé à lui faire confiance ? Pourquoi avait-il permis cela ?

— Qui d'autre est impliqué ? demanda-t-elle.

— Ma mère, dans un premier temps.

Il ferma les yeux, incapable de la regarder au moment de prononcer son premier mensonge.

— Si j'avoue, je devrai révéler publiquement mon lien de parenté avec Oliver. Cette vérité embarrasserait ma mère, car il a été conçu quelque mois après son mariage. Les parents d'Oliver seraient humiliés également. Quant à Oliver, eh bien... être le fils d'un duc ne serait pas un mal.

— Je vois.

— C'est pire que tu ne le crois. Il n'est plus seulement question du procès lui-même, mais de l'opinion publique. Si je me contentais d'annoncer qu'il est mon frère, certains croiraient que je ne l'ai dit que pour le sauver d'une condamnation. Il ne serait pas innocenté. Mais si je devais annoncer la vérité sur ses origines en présence de ma mère, comment réagirait-elle, selon toi ?

— Eh bien... La duchesse, enfin la duchesse mère, est dure comme la pierre.

— Sans doute blêmirait-elle, avant de se lever et de quitter la salle. Cette réaction ne ferait que confirmer la véracité de ma déclaration. Je pourrais la pousser à réagir de la sorte. Elle serait humiliée, mais mon frère serait sauvé.

— Peut-être que si elle était prévenue...

— Si elle sait ce qui l'attend, elle s'obligera à ne pas sourciller. Sans doute ne viendra-t-elle même pas au procès. Je suis sûr de pouvoir plaider la cause d'Oliver de façon convaincante. Mais pour cela, je vais devoir sacrifier la paix que j'aurais pu trouver auprès de ma mère. Dis-moi, Minnie, cela en vaut-il la peine ?

La jeune femme ne répondit pas tout de suite, mais elle plongea son regard dans le sien. Robert s'en voulut de lui cacher ses véritables intentions.



— Et tu le ferais ? demanda-t-elle enfin. Tu renoncerais à ces espoirs de paix avec ta mère pour sauver ton frère ?

— Mon père...

Il ferma les yeux. C'était sa seule chance de tout expliquer à sa femme.

— Non, dit-elle. Tu n'as pas à me répondre. Nous parlons d'humilier ta mère afin de sauver l'avenir de ton frère. Ton frère doit avoir la priorité.

Elle le prit dans ses bras. Il ne méritait pas tant de bonté. Il ne la méritait pas. Honteux, il la repoussa et s'éloigna de quelques pas.

— Il y a autre chose, ajouta-t-il. Le problème n'est pas uniquement que mon père s'est imposé à sa mère. Ce n'est pas qu'il ait essayé de la chasser, qu'il ait refusé de reconnaître l'enfant, qu'il ne lui ait procuré que le strict minimum pour survivre. Le problème n'est pas seulement que mes actes ont jeté Oliver au fond d'une cellule. J'ai essayé de me démarquer de mon père en tout point. Je ne peux abandonner mon frère dans cette situation. Je ne peux prendre le risque de le voir condamné. Et je ferai tout pour le sauver, jusqu'à mon dernier souffle...

— Allons, Robert... (Elle lui caressa la joue.) Ne gaspille pas ton énergie à avoir des regrets. Fais ce que tu as à faire.

Comment échapper à ses regrets ? Il venait de recevoir l'approbation tacite de Minnie. Étrangement, il ne se sentait pas mieux pour autant.

— En quoi puis-je me rendre utile ? demanda-t-elle avec un sourire.

Le cœur serré, il baissa les yeux vers elle.

— Veille à ce que ma mère se trouve dans la salle d'audience, le jour du procès, dit-il. Reste à côté d'elle, et fais en sorte qu'elle soit présente quand je prendrai la parole.

Si Minnie accompagnait la duchesse, elle serait présente elle-même... Il n'était plus temps d'avoir des regrets. En la voyant sourire, il les sentit cependant s'insinuer en lui comme autant d'échardes insidieuses dans sa chair.

— Tu peux compter sur moi, assura-t-elle.

Il avait réussi. Il venait de duper sa femme.

Le lendemain matin, Robert retourna voir son frère en cellule. L'argent qu'il avait remis au geôlier la veille au soir avait fait son œuvre. Le battant supérieur de la porte était ouvert. La cellule avait été nettoyée et Oliver avait pu faire sa toilette. La puanteur elle-même s'était légèrement atténuée.

— J'ai discuté avec les avocats, ce matin, déclara Oliver avec entrain. Mes parents sont sortis prendre leur petit déjeuner, mais ils vont bientôt revenir.

— Dans ce cas, je ne vais pas m'attarder.

Robert ne prêta pas attention à l'embarras qui se peignit sur le visage de son frère. Il lui révéla ce qu'il avait appris la veille sur le témoignage de lord Green et la citation tirée d'un livre sur les échecs.

Oliver s'appuya contre le mur de sa cellule.

— Maintenant que j'y pense, c'est un élément plutôt favorable. Je n'ai pas reconnu cette citation. Où diable as-tu appris le terme d'« attaque à la découverte » ? Tu n'as jamais joué aux échecs.

— Sais-tu qui est Minerva Lane ? Ou encore Maximilian Lane ?

— Maximilian Lane ? Bien sûr que je sais qui c'est. Enfin, qui *elle* est. Elle est célèbre dans les annales des échecs, même si sa réputation en a pris un coup. J'ai étudié ses parties. Elles ont été notées pendant... (Il s'interrompt et regarda son frère dans les yeux.) Non ! Ne me dis pas que ta Minnie n'est autre que Minerva Lane !

— Eh bien, si.

— Comment l'as-tu su ?

Robert hocha la tête.

— Stevens connaît son véritable nom, mais il n'a encore rien découvert de son passé.

— Je vois.

Oliver fit quelques pas, puis se retourna.

— Naturellement, elle garde le secret, poursuivit Oliver. Elle serait anéantie si quelqu'un l'apprenait.

Oliver se garda de demander à Robert s'il comptait révéler au grand jour le passé de sa femme. Il ne l'implora pas de le faire. Oliver ne lui demanderait jamais un tel sacrifice. Il s'agrippa aux barreaux de sa cellule.

— Quel désastre...

— Ce n'est pas un désastre, assura Robert. De nous deux, c'est moi qui ai reçu tous les avantages : le titre, la fortune. J'ai compensé cette injustice du mieux que j'ai pu. Le moins que je puisse faire est d'assurer ta liberté.

Oliver fut incapable de masquer sa confusion.

— Est-ce donc ce que tu penses ? Tu crois que, de nous deux, c'est toi qui as tiré les meilleures cartes, et que je n'ai rien reçu ?

Aux yeux de Robert, c'était un fait. Il avait offert à son frère tout ce que celui-ci avait bien voulu accepter, mais Oliver devait encore lutter pour se faire sa place au sein de la société.

— Peu importe, déclara Robert.

— Non, tu ne t'en tireras pas comme ça. Tu crois vraiment que tu es né avec plus d'avantages que moi ?

— J'en ai la certitude.

Gêné, Oliver se détourna.

— Réfléchis bien, Robert. Pour rien au monde, je n'échangerais ce que j'ai, y compris cette cellule, les poux et la puanteur, contre tes avantages.

— Et que possèdes-tu donc de si précieux ?

— Une famille qui m'aime.

Ces paroles frappèrent Robert de plein fouet. Il commençait à peine à croire au bonheur, et voilà qu'on lui arrachait cet espoir. Oppressé, il leva les yeux vers son frère qu'il ne voyait que de profil.

Il ne voyait pas seulement Oliver, derrière ces barreaux, mais aussi ceux qui l'aimaient : le redoutable Mr Marshall, la gracieuse Mrs Marshall, ses trois sœurs, sa tante, ses deux neveux... Mais aussi, un frère.

Un frère qu'il avait découvert à l'âge de douze ans et qui l'avait adopté avec enthousiasme. C'était grâce à Oliver qu'il avait compris toute la valeur des liens familiaux.

— Certes, acquiesça Robert d'une voix rauque. Eh bien, il se trouve que j'ai une famille qui m'aime, moi aussi. Et jamais je ne l'abandonnerai.

Il passa une main entre les barreaux.

— J'ai des poux, lui rappela Oliver.

— Tais-toi et prends ma main.

Le geste ne fut pas aisé, mais il n'avait pas de prix.

— Laisse-moi t'aider. Quand nous nous sommes rencontrés, à Eton, tu aurais pu me jeter à terre et me rosser. Au lieu de cela, tu as choisi d'être mon frère.

— Je suis désormais source de contagion, répliqua-t-il avec entrain.

Robert se mit à rire.

— Je t'ai apporté un bidon de désinfectant. Quant à moi, je n'aurai qu'à me laver les mains.

En entendant un toussotement derrière lui, Robert se retourna. Sa bonne humeur s'évapora aussitôt.

Depuis combien de temps l'observait-elle ? Il ne l'avait vue qu'une seule fois, plus de dix ans

auparavant, mais son image restait gravée dans sa mémoire.

Mrs Marshall était bien plus petite que son fils. Ses cheveux châtain étaient désormais striés de gris mais elle n'en était que plus altière. Ils s'observèrent longuement.

— Je suis désolé, déclara Robert. Je m'en vais.

Il la contourna et sortit dans la cour. Autour de lui, les murs à colombages de la bâtisse masquaient le soleil d'automne. Saisi par le froid, il enfila ses gants et mit son chapeau.

Il s'apprêtait à quitter les lieux lorsque des pas résonnèrent derrière lui. En se retournant, il croisa le regard de Mrs Marshall et baissa les yeux.

Elle foula lentement les pavés pour venir à sa rencontre.

— Madame, souffla-t-il. Je regrette énormément...

— Monsieur le duc, commença-t-elle en se détournant.

— Ne m'appellez pas ainsi...

Pour ne pas la dominer de sa hauteur, il s'assit sur un banc encore mouillé par la pluie. Il se reprochait de faire resurgir de mauvais souvenirs dans la mémoire de cette femme.

Elle garda les yeux baissés.

— Après ce qu'ils vous ont infligé, à vous et aux vôtres, les ducs de Clermont ne méritent pas ce respect. Je ne peux que vous réitérer mes excuses...

— Ce n'est pas votre faute.

— Mais si. Mon frère va être jugé pour un acte que j'ai commis. On se sert de lui pour m'atteindre. Si ce n'est pas ma faute, je n'y comprends plus rien. Mais je vous promets qu'il ne lui arrivera rien.

Elle demeura immobile quelques instants puis le rejoignit sur le banc.

— Vous avez toujours été l'ami de mon fils.

— Je suis son frère, déclara-t-il sans la regarder.

— Quand il rentrait à la maison, il nous parlait sans cesse de vous. De vous et de Sebastian Malheur, mais surtout de vous. Inutile de préciser que mon mari et moi trouvions cette amitié un peu inquiétante. Toutefois, vous ne donniez pas l'impression de ressembler à votre père. Vous paraissiez au contraire plein de compassion et de sagesse, qualités qui ont toujours fait cruellement défaut au duc de Clermont. J'ai souvent regretté de ne pas être suffisamment armée, autrefois. Quand Oliver parlait de vous, vous nous sembliez si aimable que j'imaginai un garçon complètement différent. En vous voyant face à moi, avec ses yeux, son nez, sa bouche... J'ignore ce qui m'a pris. Je n'ai retrouvé mes esprits que bien longtemps après.

— Vous n'avez pas à vous expliquer. Je sais ce que mon père a fait. Si j'étais à votre place, je serais incapable de me regarder.

— Plus tard, Oliver m'a expliqué que je vous avais blessé.

Robert secoua la tête.

— Mes sentiments n'ont aucune importance. Vous avez subi un préjudice. Ce n'est pas à vous de faire le premier pas. C'est à moi de rester en retrait.

— Peut-être, concéda-t-elle. Mais je ne peux m'empêcher d'y penser.

Le ciel était d'un bleu limpide, ce qui semblait impossible, à cette époque de l'année, et pourtant c'était le cas. Robert inclina la tête en arrière et ferma les yeux.

— Nous avons révélé à Oliver la vérité sur sa naissance quand il était très jeune. Enfin, c'est Hugo qui s'en est chargé. Il ne lui a pas fourni tous les détails, bien sûr, mais il savait l'essentiel : un homme

m'avait fait du mal et certains risquaient de lui dire que cet homme était son père. Nous l'aimions quoi qu'il arrive. Personnellement, je ne lui aurais rien dit, mais Hugo m'en a persuadée.

Elle poussa un soupir. Robert s'émerveillait de voir qu'il existait des parents aimants et attentifs au bien-être de leurs enfants.

Tel était le genre de père qu'il voulait devenir. De rage, il crispa les poings.

— Hugo s'est exprimé en termes simples pour ne pas choquer Oliver. Notre fils a bien réagi, jusqu'au jour où il a appris votre existence... Ensuite, il s'est mis à faire des cauchemars.

— Mon « existence » ? répéta Robert.

— Oui. Une nuit, il s'est réveillé en larmes. Quand je lui ai demandé ce qui n'allait pas, il m'a répondu que le méchant homme détenait son frère et que nous devions aller le chercher.

Robert sentit sa gorge se nouer.

— Ah...

— En fait, j'ai trouvé cela gentil, puis ses cauchemars ont passé. Cependant... (Elle se tourna pour le regarder droit dans les yeux.) Cela fait presque trente ans que je n'ai pas vu votre père. Ce qu'il m'a infligé n'a pas duré plus de dix minutes, mais je n'ai rien oublié.

Elle se tut et lui tapota le bras. Lorsqu'il voulut croiser son regard, elle ne se détourna pas, cette fois.

— Vous avez grandi sous son toit, reprit-elle. Cela a dû être terrible.

L'espace d'un instant, Robert revit la silhouette menaçante de son père.

*« Quel genre de fils es-tu ? Tout autre garçon aurait fait bien mieux que toi. Même ta mère ne t'aime pas assez pour rester. »*

— Ce n'était pas si mal, répondit Robert. La plupart du temps, mon père oubliait complètement ma présence.

Mrs Marshall dut percevoir son émotion, car elle glissa un bras autour de ses épaules.

— Mon pauvre garçon, mon pauvre garçon...

Les tâches qu'il avait à effectuer dans l'après-midi s'annonçaient bien moins gratifiantes que celles de la matinée.

— Je ne sais que penser de vous, monsieur le duc.

Robert se tenait dans le vestibule de la résidence des Charingford, une maison confortable et lumineuse, tapissée de bleu et de crème. Face à lui, le magistrat semblait particulièrement mécontent.

— Si j'ai accepté, c'est parce que vous avez fait preuve de bon sens en une occasion particulière.

— Ah, oui ? demanda Robert, perplexe. Quand cela ?

— En épousant Miss Purs... je suppose que je ne peux plus l'appeler ainsi. (Charingford esquissa un sourire.) En épousant votre femme. J'ai tenté de convaincre mon fils de la courtiser, mais il n'a jamais réussi à surmonter sa cicatrice. Quant à son amitié avec ma fille... nous avons passé quatre mois ensemble en Cornouailles et je crois la connaître mieux que quiconque en ville, hormis ses tantes, bien sûr. Vous avez fait un excellent choix.

Si Robert ne pouvait affirmer le contraire, il n'osait penser au lendemain.

— J'espère simplement qu'elle vous a transmis un peu de son bon sens. À quoi pensiez-vous donc en rédigeant ces tracts ? Espérez-vous convaincre des gens comme moi de soutenir la réforme ?

— Puisque vous savez que j'ai rédigé ces tracts, pourquoi avoir inculpé Mr Marshall ?

— Les éléments étaient suffisants pour conclure à son implication. De plus...

— Stevens vous l'a demandé, finit le duc à sa place.

— Vous êtes donc au courant ?

— Ne me faites pas la leçon sur le bon sens, reprit Robert. J'ai demandé à visiter votre

manufacture, et vous avez accepté. Allons-y.

Un valet ouvrit la porte. La manufacture installée en face de la maison produisait un grondement sourd et des vibrations incessantes.

— Après vous, monsieur le duc.

Lorsqu'ils traversèrent la rue pavée, le vacarme des machines se fit encore plus assourdissant. La porte de l'atelier venait d'être repeinte en vert, ce qui tranchait vivement avec le noir des murs maculés de suie. Dans un vacarme insupportable, Mr Charingford fit entrer Robert. Ils gravirent les marches d'un petit escalier menant à une galerie qui surplombait les machines.

— Voici l'atelier principal ! cria Mr Charingford pour se faire entendre. C'est ici que le fil est tissé.

Il désigna une ouvrière aux cheveux poivre et sel noués en arrière, qui s'affairait sur une machine enroulant du fil sur des bobines métalliques. Plusieurs hommes allaient et venaient pour déplacer les pièces quand c'était nécessaire. Ils tendaient les produits finis à de très jeunes garçons, qui les emportaient dans l'atelier voisin. Tous se déplaçaient avec une économie de mouvements qui trahissait davantage la fatigue que l'expertise.

— Chaque machine peut produire deux paires de bas en neuf minutes ! cria Charingford. Et ces hommes ne sont là que pour enlever le produit de la machine et replacer le cylindre qui façonne chaque bas. Regardez-les, monsieur le duc. Ils n'ont aucune décision à prendre. Comment pourrait-on leur confier l'avenir de notre pays ? Leur faire comprendre les rouages de l'industrie ?

Robert inclina la tête et dressa l'oreille.

— Ils chantent, déclara-t-il. Pourquoi ?

Charingford s'interrompit et écouta son tour.

— Ils sont heureux de travailler, monsieur. Il s'agit d'un chant religieux. Ils remercient le ciel de leur avoir procuré un emploi.

Robert observait cet atelier depuis une galerie. Il n'avait qu'à regarder, alors que les ouvriers effectuaient leur dur labeur. Il se remémora soudain les paroles de Minnie : « Vous avez de la chance d'envisager l'avenir sans peur. » Comment pouvait-il comprendre ce que cela signifiait de courber l'échine dans un vacarme incessant, jour après jour ? En revanche, il savait une chose : les chants des ouvriers n'exprimaient pas la gratitude.

Depuis qu'il s'était marié, il ne s'était jamais senti aussi loin de Minnie qu'en cet instant. Il lui avait menti et, le lendemain, il allait briser sa promesse et la faire souffrir.

— Je ne prétends pas comprendre ce qu'est le travail d'un ouvrier, Mr Charingford, mais je suis patron. Mon grand-père m'a légué plusieurs entreprises. Et quand j'observe votre atelier, je ne vois pas des ouvriers heureux.

Une femme leva les yeux vers les deux hommes. Il n'y avait ni haine ni mépris dans ce regard, simplement de l'envie. Peut-être était-ce une jeune fille de bonne famille qui n'avait pas trouvé de mari... Peut-être n'avait-elle pas eu d'autre solution que de travailler et de se laisser vieillir avant l'heure. Et pourtant, elle parvenait à relever la tête, comme tous les autres, en chantant.

— Et que voyez-vous ? questionna Charingford.

— Je vois Minnie, répondit-il d'une voix brisée. Je vois la femme qu'elle aurait pu être dans dix ans, si ses tantes avaient disparu.

Charingford poussa un soupir.

— Je vois votre fille, si vos affaires tournaient mal.

— Ah, non, répliqua Charingford. Certainement pas...

Toutefois, il semblait perplexe.

— Je vois ce que mon frère aurait pu être s'il n'avait pas été élevé par un homme bien. Je vois la

cuisinière de mon enfance, si je ne lui avais pas attribué une rente. La seule personne que je ne vois pas, c'est moi-même. Je n'ai jamais été en bas de l'échelle sociale, et je ne le serai jamais. La seule chose que je comprends à présent, c'est que j'ignore tout du travail d'un ouvrier. Comment peut-on suer ainsi en chantant ?

Charingford dressa l'oreille.

— J'ai de nombreux défauts, reprit Robert. Je suis parfois imprudent. Je parle alors que je devrais écouter. Mais quand je les entends chanter, je n'entends pas seulement un chant religieux. S'ils prient le ciel, c'est parce que personne d'autre ne les écoute.

Le patron de l'usine prit la parole :

— Stevens affirme que si nous écoutons une fois leurs revendications, nous ne ferons que les inciter à des actes déraisonnables.

— Et à votre avis, Stevens devient-il plus raisonnable à mesure que vous cédez à ses exigences ?

Vexé, Charingford détourna les yeux.

— Que vous a-t-il demandé ? Vous êtes magistrat. A-t-il menacé de ne pas vous soutenir si vous n'accédiez pas à ses demandes ? A-t-il sollicité de l'argent ? Ou simplement exigé la main de votre ravissante fille en échange de ses efforts ?

Charingford crispa les doigts sur la rambarde.

— Il a fait tout cela...

— J'ai découvert qu'à long terme, bien payer ses ouvriers afin qu'ils envisagent l'avenir sans peur revient moins cher que de les terroriser.

— J'ai l'impression d'entendre Minnie, maugréa Charingford.

Robert se contenta d'un sourire. C'était sans doute le plus beau compliment qu'il ait jamais reçu. En bas, un jeune garçon traversa l'atelier en courant pour apporter une bobine à un ouvrier.

— Quand on ne fait pas attention, poursuivit Robert, les hommes et femmes de cet atelier ne forment qu'une masse grise. Vous n'avez pas besoin de les voir, ce ne sont que des bras qui actionnent des machines. Ils vous coûtent des salaires. Mais les machines, elles, ne chantent pas. Les machines n'ont aucun espoir. Et rien ne saurait les arrêter, pas même un millier de capitaines Stevens.

— Vous êtes un activiste.

Cette remarque tenait plus du constat que de l'accusation. Déjà, le regard de Charingford semblait avoir changé : il observait les femmes qui emballaient les bas dans du papier de soie, les hommes qui actionnaient les machines.

— Je sais.

— Si seulement vous étiez venu me parler dès votre arrivée, au lieu de rédiger ces tracts...

— Je fais des progrès. Il semble que ma femme ait une bonne influence sur moi, avança Robert. Sait-on jamais ? Quand j'aurai trente ans, je parviendrai peut-être à faire quelque chose de bien.

## Chapitre 25

Ce soir-là, Robert rentra si tard que seul un valet était encore debout lorsqu'il poussa la porte d'entrée. Minnie imagina son mari en train d'enlever son pardessus, puis sa veste pour les tendre au domestique. Elle guetta ses pas dans l'escalier. Au bout de plusieurs minutes, intriguée de ne rien entendre, elle quitta la chambre sur la pointe des pieds. En bas régnait la pénombre. Seul un rai de lumière filtrait sous la porte d'une pièce du fond. Elle longea le couloir.

La porte était entrouverte. Robert était attablé devant les restes froids du dîner, mais il ne mangeait pas. La fourchette à la main, il regardait dans le vague, la tête légèrement inclinée, comme s'il implorait son assiette. Minnie le vit porter la main à son œil, comme pour essuyer une larme.

Pleurait-il vraiment ? La jeune femme retint son souffle.

Elle regagna le couloir, maudissant ses pantoufles de soie. Son mari ne l'avait même pas entendue venir. Revenant sur ses pas, elle prit soin de faire autant de bruit que possible, ouvrant la porte du salon pour prendre le paquet qu'elle avait reçu dans la matinée, puis la claquant. Lorsqu'elle apparut sur le seuil de la salle à manger, le regard triste de Robert avait disparu. Il parvint même à esquisser un sourire.

— Je ne pensais pas que tu serais encore éveillée, déclara-t-il.

Comment aurait-elle pu s'endormir en sachant à quel point il s'inquiétait pour son frère ? Le procès débutait le lendemain et il était épuisé. Il avait les yeux cernés et le front plissé par l'inquiétude.

— Je n'arrive pas à dormir sans toi, expliqua-t-elle en posant le paquet sur la table.

Il planta enfin sa fourchette dans un morceau de viande.

— Je n'ai pas eu le temps de souper, dit-il. Je meurs de faim.

— J'ai un peu faim, moi aussi, déclara-t-elle en s'installant à côté de lui.

Ils mentaient tous les deux et ils le savaient. Toutefois, Minnie mit un point d'honneur à lui tenir compagnie. La présence de la jeune femme incita Robert à reprendre des forces. Il mastiqua tant bien que mal ses petits pois et ses carottes, mais il ne leur trouva pas la moindre saveur. À sa surprise, il finit néanmoins son assiette.

— La journée a été longue, avoua-t-il. Je crois que je vais aller me coucher.

Voyant qu'il ne se levait pas, Minnie alla lui servir un xérès. Leurs doigts se frôlèrent lorsqu'elle lui tendit son verre.

— Alors, comment se présentent les choses ? demanda-t-elle.

Pour toute réponse, il se prit la tête entre les mains. La jeune femme tenta de le reconforter d'une caresse. Elle sentait presque le sang pulser dans les veines de ses tempes. Lentement, elle lui massa le front. Peu à peu, Robert se laissa aller.

— Je ne sais pas, admit-il. Je ne suis pas...

Il se tourna vers elle, croisant furtivement son regard.

— Je ne peux rien affirmer. Mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir. Mon pauvre frère... Mon

père se moquait éperdument de lui. Il ne l'a jamais aidé. Oliver a grandi sans les avantages dont j'ai bénéficié. Et voilà que je lui fais porter publiquement la responsabilité de mes actes. C'est insupportable. J'ai l'impression de devenir fou. Tu dois le savoir.

— Je sais. Mais tu fais de ton mieux.

— Oui, affirma-t-il d'un ton morne. Pourtant, je ne vois guère d'issue.

— Quoi qu'il arrive, nous nous battons ensemble.

Il poussa un long soupir.

— Minnie... Demain, il y aura foule dans la salle d'audience. Quelqu'un a averti tous les journaux londoniens que j'allais témoigner. Il y aura une vingtaine de journalistes.

— Tu te demandes si je vais le supporter ? J'en suis capable. Certes, je me sentirai mal à l'aise, mais tant que tout le monde n'a pas le regard braqué sur moi, je peux me maîtriser.

Le regard de Robert n'en fut que plus triste. Il semblait même abattu.

— Je... je ne sais pas quoi dire.

Elle secoua la tête.

— Il faut que je sois là, reprit-elle. Il n'y a pas d'autre moyen. Alors je viendrai.

— Je suis venu dans cette ville pour mettre fin aux agissements de ceux qui utilisent la sédition comme prétexte pour empêcher les grèves. Désormais, je sais qui est derrière ces abus. J'ai eu une conversation très intéressante avec... avec un magistrat. J'ai appris que Stevens avait exercé des pressions afin de l'aider à assurer le maintien de l'ordre. Justice sera faite.

— Tant mieux, s'enthousiasma la jeune femme. C'est une excellente nouvelle. J'ai autre chose pour toi. J'espère que cela te fera plaisir.

Elle désigna le paquet posé sur la table. Il l'observa d'un air méfiant puis l'attira vers lui.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un cadeau.

— Ce n'est pas mon anniversaire, déclara Robert en levant les yeux vers elle. Ce n'est pas Noël non plus.

— Il n'y a pas besoin d'une occasion précise pour offrir un cadeau. Quand je l'ai vu, j'ai tout de suite pensé à toi.

Comme ce collier de rubis qu'il lui avait offert, et qu'elle gardait dans son écrin en attendant des jours meilleurs.

— C'est lourd. Est-ce un livre ? Un atlas ?

— Ouvre donc le paquet.

Il défit la ficelle puis ôta le papier d'emballage, découvrant un livre relié de cuir crème orné d'élégants gaufrages. La tranche ne présentait aucun titre. En le regardant l'ouvrir, Minnie retint son souffle. Il feuilleta les premières pages.

L'ouvrage était entièrement illustré d'aquarelles réalisées à la main, l'intensité des couleurs créant une remarquable impression de réalisme. La première page représentait la lettre « A » entourée d'une série de petits tableaux. Chaque vignette représentait un élément commençant par cette lettre : un albatros déployant ses ailes vers le ciel, un alpaga au long cou, un âne broutant dans un pré, un abricot, une abeille...

Robert passa ensuite à la lettre « B » : un bélier, un bigarreau, un bouleau.

— Un abécédaire ? fit-il, déconcerté.

— Je pensais..., balbutia-t-elle. Tu souhaites avoir beaucoup d'enfants. J'ai acheté ce livre d'images parce qu'il permet d'inventer une histoire pour chaque lettre. Comme il n'y a pas de mots, on ne peut pas se tromper...



À quoi pouvait-il penser ? À la lettre « M », une maman tenait la main d'un enfant, entourée de mésanges, de moineaux, devant une maison. Il s'attarda un instant.

— Tu l'as acheté pour moi, déclara-t-il.

Elle hocha la tête.

— Pourquoi ?

— Parce que je pensais à toi.

Il se leva. Son expression était indéchiffrable.

Sans un mot, il l'étreignit, exprimant toute l'émotion qu'il avait réprimée jusque-là. Il l'embrassa avec fougue, comme s'il s'était absenté pendant dix ans, en la serrant très fort comme pour s'imprégner de sa chaleur. Il l'embrassa à perdre haleine, au point qu'elle le sentit à peine la soulever de terre pour l'asseoir sur la table, devant lui. Puis il déposa un chapelet de baisers fébriles dans son cou, provoquant des frissons de plaisir. Déboutonnant sa chemise de nuit, il lui dénuda les seins et prit entre ses lèvres un mamelon durci. Minnie s'abandonna à ses caresses. Elle ne sentait plus que la chaleur de sa langue qui la titillait sensuellement. Offerte, elle s'allongea sur le bois dur de la table.

— Minnie..., souffla-t-il. Que vais-je faire sans toi ?

— Pourquoi cette question ? Je ne compte pas partir.

Ignorant ce commentaire, il relâcha son emprise, le temps d'ôter son pantalon, puis il la prit par les poignets pour l'immobiliser, sans la regarder dans les yeux.

— Je suis là, dit-elle. Tu n'as pas à me retenir. Je ne vais pas m'échapper.

Il ne la relâcha pas. Au contraire, il émit un râle de désir et la pénétra sans préliminaires, sans se dévêtir. Elle sentit le contact un peu rugueux du tissu contre ses cuisses. Son ardeur ne fit qu'intensifier le désir de la jeune femme. Cette pénétration lui parut d'autant plus exquise qu'elle avait un goût d'interdit.

Il fit preuve d'une puissance presque bestiale qu'elle n'avait jamais connue... Le front emperlé de sueur, il ne put réprimer un grognement féroce.

Elle l'étreignit de toutes ses forces.

— Je te veux tellement, gémit-il. Pourquoi ne puis-je t'avoir ?

— Mais je suis à toi...

Pour toute réponse, il intensifia ses mouvements frénétiques. Après un ultime coup de reins, il poussa un cri et relâcha les poignets de la jeune femme. Puis il prit son visage entre ses mains et l'embrassa.

Dès que la fièvre fut retombée, il se fit plus tendre. Il s'écarta doucement, le souffle court, puis scruta les alentours, comme pour vérifier qu'il venait bien de la pénétrer brutalement sur la table. Enfin, il se retira. La jeune femme se redressa.

— Minnie...

— Si tu dis autre chose que : « c'était divin », je te tue, plaisanta-t-elle.

Il se mit à rire.

— C'est toi qui es divine, renchérit-il en lui caressant le visage.

Mais elle perçut une ombre dans son regard. Elle le sentit s'éloigner. Alors elle comprit. Elle vit dans sa façon d'éviter son regard qu'il lui cachait quelque chose.

Elle sourit un peu tristement.

— Je ne tiens pas à ce que tous nos enfants soient conçus sur une table, mais pour une fois... ce n'était pas si mal.

— J'avais juste besoin de savoir que tu étais encore à moi. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Elle s'empara de sa main et la maintint dans la sienne.

— Tu sais, j'ai toujours rêvé de faire perdre la tête à un homme. Ce fut un plaisir. Tu as dû passer une journée difficile. Quand nous nous sommes mariés, tu m'as dit que tu voulais une alliée, quelqu'un qui puisse voir la personne que tu es, et non le duc. Eh bien, je suis là.

— Tu es là, répéta-t-il dans un souffle. Tu es là...

À 3 heures du matin, le rêve de Robert prit le dessus. Il se vit à la barre des témoins. Minnie, plus jeune et vulnérable qu'elle ne l'était réellement, se tenait dans le public.

— C'est une enfant illégitime, s'entendit-il dire. Une création du diable. C'est elle qui m'a incité à agir de la sorte.

Elle le dévisagea, les yeux écarquillés d'effroi, avant de s'écrouler dans un fracas de verre brisé. En tendant la main vers elle, Robert ne parvint qu'à se lacérer les doigts.

Il se réveilla en sursaut et tendit la main vers sa femme. Seigneur, il allait devoir lui infliger cette humiliation, la trahir devant tout le monde, comme son père l'avait fait autrefois...

Elle dormait paisiblement, pelotonnée tout contre lui, une main posée sur sa hanche. Confiante jusque dans le sommeil.

Non, il ne pouvait lui infliger cela.

Il se leva et, à la lueur d'une chandelle, lui écrivit une lettre de confession exposant son projet et ses motivations.

*Je suis contraint de révéler la vérité sur toi. Je ne vois pas d'autre solution. Surtout, ne viens pas au tribunal, aujourd'hui. Je regrette infiniment les paroles que je vais prononcer. Ne viens pas au tribunal.*

*Je t'aime.*

Sa main hésita au moment d'ajouter une dernière phrase.

*Je t'en prie, pardonne-moi.*

Lui pardonnerait-elle ? Oserait-il même le lui demander ?

Avant de partir retrouver les avocats d'Oliver, il réveilla la femme de chambre et lui remit la lettre.

— Vous ferez lire cette lettre à madame dès son réveil. C'est urgent.

Le reste de la matinée se déroula dans le flou. Le procès mit beaucoup de temps à démarrer, puis ce fut une litanie de témoignages et de rapports d'experts, sous l'œil avide des journalistes. Robert était de plus en plus nerveux.

La défense prit la parole. C'est à cet instant que Minnie aurait dû faire son apparition, accompagnée de la duchesse. Dieu merci, elle ne se présenta pas.

Dès qu'il fut appelé à la barre, tout ce qui l'entourait disparut : la salle, les jurés, les journalistes en quête de sensationnel... Il n'y avait plus que lui et le procureur.

Il répondit d'abord aux questions d'usage sur son nom, son titre, son âge, sa dernière apparition au Parlement.

— Savez-vous qui a rédigé les tracts qui sont au cœur de ce dossier ?

— Oui. C'est moi-même.

Un murmure étonné parcourut l'assemblée.

— Quelqu'un vous a-t-il aidé ?

— Je les ai fait distribuer par un homme qui ne savait pas lire. Et ils ont été imprimés à plus de soixante miles d'ici. J'ai veillé à ce que personne de mon entourage n'en sache rien.

— Personne ? Pas même Mr Marshall ?

— Surtout pas Mr Marshall, déclara Robert avec emphase. Voyez-vous, j'ai écrit ces textes après avoir remarqué que cette ville avait connu une forte augmentation de condamnations pour sédition criminelle. Ces affaires ne me semblaient pas avoir été traitées comme il l'aurait fallu. Je voulais

dénoncer les personnes impliquées dans ces manigances. J'ai agi de la sorte parce que je ne pouvais être poursuivi, mais jamais je n'aurais impliqué une autre personne. Je ne voulais pas faire courir de risque à qui que ce soit.

— Pourquoi vous souciez-vous de Mr Marshall ? demanda le procureur. Il n'était que votre employé...

— Pas du tout ! répondit Robert avec véhémence. Je ne l'ai jamais rémunéré. J'ai placé des fonds à son nom. Et même si je ne me souciais pas du bien-être de mes employés, sachez qu'il est mon frère.

L'assistance retint son souffle, puis un nouveau murmure parcourut la salle ébahie. Robert était si concentré sur les questions du procureur qu'il n'avait pas regardé autour de lui. Tandis qu'il regardait la salle, les journalistes assis au premier rang le dévisagèrent. Puis ils sourirent en comprenant qu'ils tenaient là un article bien plus intéressant qu'ils ne l'avaient espéré. Ils se mirent à griffonner à toute allure. Robert s'attarda sur le fond de la salle.

Il reconnut Minnie, assise au dernier rang, accompagnée de sa mère. N'avait-elle pas reçu son message ? Que faisait-elle là ?

— Monsieur le duc, reprit le procureur. Jouez-vous aux échecs ?

Sa femme riva les yeux sur lui.

— Non, répondit-il, incapable de la quitter du regard.

— Avez-vous déjà joué aux échecs ?

— Plusieurs fois, quand j'étais jeune. Je connais les règles du jeu et c'est tout.

— Pouvez-vous expliquer pourquoi vous évoquez une « attaque à la découverte » en des termes qui rappellent un ouvrage spécialisé dans la stratégie des échecs ?

— Oui, je peux vous l'expliquer.

Le silence se fit dans la salle.

— Quand j'ai écrit ce texte, je venais de m'entretenir avec une personne experte des échecs. Il ne s'agit pas de Mr Marshall.

— Qui est cette personne ?

Minnie allait bientôt le percer à jour. Elle allait comprendre pourquoi il lui avait demandé de venir, comment il l'avait piégée afin de la trahir publiquement, lui infliger ce dont il avait promis de la protéger. Il regretta de ne pas l'avoir réveillée lui-même pour lui avouer sa forfaiture.

Elle l'observait d'un air curieux. Puis, étrangement, elle porta une main à ses lèvres et lui envoya un baiser.

*Pardonne-moi, Minnie.*

— En 1851, une jeune fille de douze ans du nom de Minerva Lane a failli remporter le premier tournoi international d'échecs.

En 1851, Minerva Lane avait été trahie et anéantie par son père, et aujourd'hui, son mari lui infligeait le même calvaire.

— Connaissez-vous Minerva Lane ?

Au moment de lui porter l'estocade, Robert regarda sa femme dans les yeux. Elle était blême.

— C'est mon épouse, énonça-t-il, la gorge nouée par l'émotion.

## Chapitre 26

Elle avait beau savoir à quoi s'attendre, Minnie eut l'impression que son cœur cessait de battre. En entendant les mots de Robert, son sang se glaça dans ses veines. Tous les regards se tournèrent vers elle d'un air accusateur. Les murmures enflèrent dans la salle.

— C'est elle ! s'exclama quelqu'un.

Au bord de la panique, Minnie n'arrivait plus à respirer. Elle se leva, mais la foule l'encercla. Les gens criaient. Soudain, ce fut le trou noir. La dernière chose qu'elle vit avant de sombrer dans les ténèbres fut Robert qui sautait par-dessus la barre.

Quand reprit-elle conscience ? Elle l'ignorait. Des bribes de souvenirs lui revinrent peu à peu : le mouvement de la voiture, les bras de son mari autour d'elle, son souffle dans son cou, ses mains... Malgré ses paroles d'encouragement, elle n'arrivait pas à ouvrir les yeux. La montée des escaliers. Cette impression de douceur. Et la voix de Robert qui s'élevait au cœur de ses rêves. Apaisante.

Elle se réveilla dans l'après-midi, allongée dans un lit qui n'était pas le sien. Elle se trouvait dans ses appartements privés, ce qui la contraria.

Quelqu'un lui avait ôté sa robe de soie et son corset, ainsi que ses jupons. Elle ne portait qu'une fine chemise. Elle s'était donc évanouie en public. D'autres souvenirs surgirent. La salle, le tribunal, Robert, qui la regardait, tandis qu'il dévoilait son secret... Loin d'être furieuse, elle ressentait surtout un grand vide. Elle soupira et se redressa.

Si elle se rappelait sa chute, elle n'avait pas souvenir d'avoir heurté le sol. Lentement, elle tenta de sortir du lit.

C'est alors que ses yeux se posèrent sur une silhouette assise à l'autre extrémité de la pièce, une femme.

— Lydia ! souffla-t-elle. Que fais-tu là ?

Son amie se leva.

— Ton mari m'a fait venir, expliqua-t-elle, le visage dans l'ombre. J'ai appris ce qui s'était passé. Il m'a dit que tu avais besoin de moi, alors je... je suis là.

— Mais...

— Je te demande pardon ! s'exclama Lydia en s'élançant vers elle. Pendant longtemps, je n'ai pensé qu'au fait que tu m'avais menti, et que je ne pouvais pas te faire confiance. Et que tu ne me faisais pas confiance non plus. (Elle s'assit à côté de Minnie.) Tu ne m'as rien confié, mais je savais. Je savais que tu avais des malaises, que tu craignais la foule. Ce n'était pas la première fois que je te voyais défaillir. J'aurais dû comprendre. J'ai été odieuse.

— Ne parle pas ainsi ! implora Minnie.

— C'est pourtant la vérité. Tu ne mentais pas quand tu as appris que j'étais enceinte et que tu m'as rassurée. Tu ne mentais pas quand j'ai fait une fausse couche et que tu m'as veillée pendant des heures, alors que j'avais peur de mourir. Je regrette que tu ne m'aies rien dit, mais... entre nous, il n'y a jamais eu de mensonges. J'aurais dû être présente pour toi comme tu l'as été pour moi.

Lydia l'étreignit. Elles se dévisagèrent un instant, puis se mirent à rire.

— Tu ne m'as même pas laissé la chance de t'enguirlander en te disant que je t'avais prévenue.

— Tu avais raison ! C'était... (Minnie fronça les sourcils.) Quel est ce bruit ?

— C'est ton mari. Il s'entretient avec plusieurs personnes dans sa chambre, répondit la jeune femme.

« Sa » chambre ? C'était *leur* chambre. Même lorsque son mari était d'humeur morose, ces derniers temps, ils avaient toujours partagé le même lit. Habituellement, il n'occupait jamais cette chambre chez la duchesse.

Il ne parlait pas assez fort pour qu'elle puisse comprendre ses propos. Elle ne percevait que ses intonations autoritaires.

— Lydia, où est mon mari ?

Elle aurait juré qu'il l'avait portée jusque chez elle. Ensuite, il avait fait quérir son amie. La dernière fois qu'elle s'était évanouie, il était présent à son réveil, bien que sachant que le coup porté à sa réputation l'obligerait à la demander en mariage. Pourquoi n'était-il pas là, cette fois ?

— Il est dans la pièce voisine, répondit Lydia.

— Il devrait être à mon chevet...

Minnie enfila un peignoir et se dirigea vers la porte communicante.

Dans la chambre de Robert, elle découvrit trois domestiques, son valet de chambre et deux autres hommes, ainsi que plusieurs malles. Robert lui tournait le dos. Le valet avait les bras chargés de vêtements qu'il plaça dans la malle. Pour Minnie, le monde s'écroula soudain.

— Robert, que diable fais-tu ?

Il se figea. Les domestiques détournèrent les yeux et se hâtèrent de terminer en silence.

— Tu t'es vite remise, commenta-t-il, lui tournant toujours le dos. Je pensais être parti lorsque tu recouvrerais tes esprits.

— « Parti » ? Mais où vas-tu ?

Enfin, il fit volte-face, mais sans la regarder.

— Je pars.

Lorsqu'il s'était exprimé au tribunal, elle avait perdu connaissance et n'avait pas eu à gérer la réalité de la situation. Cette fois, il n'y avait pas d'échappatoire, rien que de la souffrance.

— Tu pars ? Où ? Pour combien de temps ?

— Je t'ai fait une promesse que je n'ai pas tenue. Je n'ose imaginer à quel point tu dois m'en vouloir. Je ne vais pas te garder prisonnière, ni implorer ton pardon. En partant, je te facilite les choses, conclut-il avec l'esquisse d'un sourire.

— Tu t'en vas comme ça ? demanda-t-elle, ivre de douleur.

— Je ne veux ni scène ni dispute. Tu obtiendras tout ce que tu voudras.

Tandis que les domestiques s'affairaient pour ne pas trahir leur curiosité, Minnie s'approcha de Robert.

— Je ne comprends pas. Serais-tu en train de me dire...

— Tu ne m'as épousé que parce que je me suis engagé à protéger ton secret. Or je viens de...

— Messieurs, veuillez sortir, ordonna-t-elle aux employés. Et ne revenez pas avant au moins une heure.

Ils hésitèrent. Le valet observa une pile de chemises, puis le duc, qui ne dit rien.

— Laissez tout cela et partez ! insista la jeune femme.

Cette fois, ils quittèrent la pièce. Minnie se retourna. Alarmée, Lydia se tenait toujours sur le seuil.

— Je suis déjà partie ! assura-t-elle. Passe me voir plus tard, Minnie.

Elle foudroya Robert du regard, puis disparut à son tour.

Une fois seule avec son mari, Minnie plaqua les mains sur son torse et le repoussa vivement.

— Espèce d'idiot ! Aurais-tu perdu la raison ?

— Il fallait que je dise la vérité. Il le fallait ! Oliver est mon frère et je...

— Espèce d'imbécile ! lança-t-elle en le repoussant encore jusqu'à ce qu'il trébuche sur le bord du lit. Je ne te parle pas de ton frère !

— Je t'ai laissé une lettre, ajouta-t-il. Ce matin. Mais j'aurais dû tout t'avouer avant. J'aurais dû te réveiller. J'ai mis trop longtemps à recouvrer mes esprits. Je suis malade à l'idée de t'avoir exposée uniquement parce que...

— J'ai lu ton message, l'interrompit Minnie. J'ai pensé que tu avais raison.

— Tu as... quoi ? demanda-t-il d'un air ahuri.

— J'ai lu ton message. Ton idée était bonne. La vérité sur mon identité aurait fini par être révélée, de toute façon. Je ne risquais qu'une légère humiliation, ce qui n'est rien comparé à la liberté de ton frère.

— Minnie ! s'exclama-t-il, horrifié. Mais tu...

Elle posa une main sur son épaule.

— Il fallait que tu révèles la vérité sur mon passé afin de sauver ton frère et sa réputation. Imagine que j'aie insisté pour que tu gardes le silence... Je ne pouvais te demander une chose pareille. C'est vrai, j'ai passé un moment fort peu agréable. Je déteste que les gens me regardent mais, après tout, ce n'est pas la fin du monde. Et toi, penses-tu que c'est la fin de notre couple ?

— Parce que ce n'est pas le cas ?

Enfin, il la regarda dans les yeux.

— Mais tu es furieuse contre moi..., reprit-il.

— Bien sûr que je le suis !

— Alors... tu ne vas pas me quitter ? balbutia-t-il.

— Je suis furieuse parce que je croyais avoir de l'importance pour toi. Or tu es capable de partir simplement parce que tu ne veux pas te donner la peine de régler ce problème.

— Je « ne veux pas me donner la peine »..., répéta-t-il, surpris.

Il observa un instant la jeune femme, puis ses malles et les vêtements abandonnés çà et là par les domestiques.

— Je ne comprends pas, avoua-t-il d'une voix douce. Je t'ai fait du mal. Je savais que j'allais te faire souffrir et je l'ai fait quand même. Comment réparer un tel affront ? Je n'ose te demander de ne pas m'en vouloir. Tu as de quoi être en colère.

Robert n'était pas un homme ordinaire. C'était un homme que sa mère avait délaissé lorsqu'il était enfant, que son père avait utilisé pour obtenir de l'argent. Robert avait pardonné à Minnie sa tromperie sur son identité, mais il n'imaginait pas qu'elle puisse pardonner à son tour...

Elle lui prit la main.

— Sais-tu pourquoi je suis furieuse ? C'est parce que tu préfères partir au lieu d'essayer de sauver notre couple.

— Je...

— Je sais. Je déteste les conflits. Mais une querelle ne détruit pas un couple. Ce qui sépare les époux, c'est l'absence de volonté d'arranger la situation.

— Tu veux que l'on se dispute ?

— Oui. Et que tu m'avoues avoir commis une terrible erreur.

— C'est la vérité. J'en suis conscient.

— Je veux croire en tes excuses, savoir au plus profond de mon âme que tu ne me feras plus souffrir. Je veux que tu me promettes que, la prochaine fois, tu viendras me parler, et que nous déciderons ensemble d'une solution. Et ensuite, je veux te pardonner, conclut-elle, les yeux embués de larmes.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je t'aime, répondit-elle. Je t'aime.

Il poussa un long soupir.

— Tu en es sûre ?

Elle hocha la tête.

— Je vois, dit-il.

À ces mots, il quitta la pièce.

## Chapitre 27

En émoi, Minnie observa longuement la porte de la chambre. Pourquoi Robert était-il parti ? Où allait-il ?

Elle s'approcha de la fenêtre pour voir s'il quittait la maison. Dès le premier coup d'œil, elle recula d'un pas, le souffle court. Un attroupement s'était formé sur le pas de la porte, une marée de chapeaux dans les tons bruns et gris. Un homme leva les yeux et la remarqua.

Minnie fit un bond en arrière, le cœur battant.

Si Robert quittait la maison, elle ne serait même pas capable de le poursuivre...

Dans la chambre de son mari, elle trouva un journal sur la commode. En le dépliant, elle découvrit que c'était la toute dernière édition.

« LE DUC DE CLERMONT EST L'AUTEUR DES TRACTS », lut-elle à la une, avec, en sous-titre : « LA DUCHESSE EST UNE ANCIENNE CHAMPIONNE D'ÉCHECS. »

Elle s'étonna de trouver ce titre si insipide. Cela dit, c'était toujours mieux que : « La duchesse est une usurpatrice qui a trompé des centaines de personnes en s'habillant en garçon. »

L'article lui-même était étonnamment sobre. Les pires injures qu'elle avait subies par le passé avaient disparu. Nul ne la traitait de monstre ni de créature diabolique. Son passé se résumait à un simple paragraphe. Avec le temps, le choc s'était atténué, de même que la portée des paroles de son père :

« Si Mr Lane a affirmé que sa fille était à l'origine de l'entreprise, aucune preuve ne vient étayer l'affirmation selon laquelle une enfant de douze ans a pu être impliquée dans une telle escroquerie. »

Les journalistes étaient sans pitié pour les enfants de criminels, mais ils épargnaient l'épouse d'un duc.

Le compte-rendu du procès du jour était tout aussi étrange.

Minnie fut troublée de découvrir le récit de son propre malaise. Elle avait l'impression d'en être le témoin extérieur. Les exclamations des membres de l'assistance résonnaient encore à ses oreilles, mais selon le journal, la foule n'avait fait là qu'exprimer « de la surprise ».

Elle découvrit également la suite des événements. Lorsqu'elle avait perdu connaissance, un homme lui avait craché dessus. Aussitôt, la duchesse mère lui avait asséné des coups de parapluie sur la tête en foudroyant du regard quiconque osait s'approcher de sa belle-fille.

Robert avait sauté par-dessus les bancs pour la rejoindre.

« En faisant sortir son épouse de la salle, le duc a accepté de répondre à quelques questions. Il affirme avoir été au courant de l'identité de sa femme au moment de leur mariage, ce dont atteste le registre des mariages, où figure le nom de Minerva Lane. Quant au choix de son épouse, le duc l'explique ainsi : “Pourquoi choisir une femme conventionnelle alors que j'en ai trouvé une qui est extraordinaire ?” »

Les yeux embués de larmes, Minnie posa le journal. Elle entendait presque la voix de son mari prononçant cette dernière phrase et imaginait le regard agacé qu'il avait lancé aux journalistes.



Elle n'était pas certaine de bien comprendre, mais elle avait au moins une certitude : Robert allait revenir.

Elle poursuivit sa lecture. L'article ne comptait que quelques colonnes. Le capitaine Stevens avait été inculpé pour corruption. *Tant mieux*, songea la jeune femme.

La porte s'ouvrit enfin. Robert apparut, un livre sous le bras.

— Excuse-moi si je ne m'y prends pas très bien, déclara-t-il, mais je ne l'ai jamais fait.

— De quoi parles-tu ?

Pour toute réponse, il posa le livre sur la commode. C'était l'abécédaire qu'elle lui avait offert.

— Je...

Il hésita un instant.

— Je sais désormais à quoi correspond chaque lettre de l'alphabet et je tenais à te le dire.

Visiblement ému, il ouvrit le livre à la première page.

— « A » comme amour, dit-il.

Une fois de plus, les larmes montèrent aux yeux de la jeune femme. Mais elle les refoula car elle voulait voir clair. Contempler le moindre détail du visage de son mari en cet instant : ses cheveux blonds légèrement ébouriffés, la façon dont il se mordillait les lèvres...

Intimidé, il se détourna.

— C'est stupide, marmonna-t-il en faisant mine de refermer le livre.

Minnie l'en empêcha, glissant les doigts entre deux pages.

— Non ! protesta-t-elle. Pas du tout ! Il n'y a rien de stupide à déclarer son amour.

Il réfléchit un instant, puis rouvrit le livre.

— « A » comme amour. J'ai plus de vingt-six raisons de t'aimer, mais l'alphabet ne compte que vingt-six lettres, donc je vais devoir me limiter, du moins dans l'immédiat.

Il tourna la page. Un « B » majuscule dans le style des enluminures du Moyen Âge était orné de plantes et d'animaux.

— « B » comme bêtises, et je risque d'en commettre quelques-unes, ce qui ne t'étonnera guère, j'en suis sûr. « C » comme confession. Je ne sais pas comment m'y prendre pour devenir un bon mari, un bon père. Le mien m'a montré l'exemple de ce qu'il ne fallait pas faire, ce qui ne m'avance pas beaucoup. Toutefois... (Il tourna une nouvelle page.) « D » comme détermination, « E » comme éternité et « F » comme fidélité. J'ai beaucoup d'erreurs à me faire pardonner avant d'être en accord avec moi-même.

— Tu es sur la bonne voie, déclara Minnie avec un sourire. Continue.

— « G » comme... « G » comme... Seigneur, j'ai oublié !

Elle esquissa un sourire attendri.

— J'avais tout prévu, je voulais me montrer brillant pour qu'ensuite, tu te jettes dans mes bras en me disant que tout était arrangé.

La jeune femme tourna les pages jusqu'à la lettre « M », celle qu'elle avait vue dans la librairie, lorsqu'elle avait acheté le livre. Représenté dans des tons bleus et noirs rehaussés d'or, le « M » évoquait minuit.

— C'est la lettre la plus importante, déclara-t-elle. « M » comme moi. Je suis à toi, quelles que soient les erreurs que tu puisses commettre.

Il la prit dans ses bras.

— Minnie... Ma Minerva. Que ferais-je sans toi ?

— J'aimerais que nous revenions à la lettre « A » comme amour. Parce que je t'aime, Robert. J'aime ta bonté, j'aime ton honnêteté, je t'aime parce que tu veux abolir les privilèges, et je ne vais

pas te jeter dehors pour une simple erreur.

— Mais je...

Elle secoua la tête.

— Nous verrons cela plus tard. Pour l'heure... nous avons mieux à faire. Il y a une foule de journalistes devant la porte, et nous venons de révéler qui je suis vraiment.

— Je vais me débarrasser d'eux.

Elle le retint d'un geste.

— Non, je crois que ce ne sera pas nécessaire.

— Avez-vous l'intention de présenter la duchesse à la haute société ?

— Que pense la duchesse mère de cette affaire ?

— Pourquoi avez-vous rédigé ces tracts ?

— S'agit-il d'un complot contre le Parlement ?

En entrant dans le salon, quelques heures plus tard, Robert se retrouva assailli de questions dans une cacophonie indescriptible. La nuit était tombée à présent, et l'on avait allumé les lampes à huile. Il faisait beaucoup trop chaud, sans doute en raison du nombre de journalistes qui se trouvaient dans la pièce.

Invités à entrer chez le duc un quart d'heure plus tôt, les journalistes n'hésitaient pas à vociférer sans la moindre retenue.

— Messieurs, dit Robert quand le silence fut revenu. Voici comment cette conférence de presse va se dérouler. Je vous ai ouvert ma porte, je vous ai proposé du thé et des biscuits. Si vous respectez les règles que j'ai fixées, je répondrai à vos questions. Le premier qui élèvera la voix sera jeté dehors sans ménagement. Si vous ne parlez pas chacun à votre tour, vous sortirez. Si vous vous conduisez comme des malpropres, vous serez traités comme tels. En revanche, si vous vous montrez courtois, je répondrai à vos questions.

— Monsieur le duc ! lança un homme, au fond de la salle. Pourquoi fixer des règles ? Que craignez-vous donc ?

Robert secoua la tête.

— Oliver, veux-tu mettre ce monsieur à la porte, s'il te plaît ? Il parle trop fort.

— Attendez ! Je n'ai pas...

Ignorant ses protestations, Oliver l'escorta dehors sous le regard de ses confrères. Dès que la porte fut refermée, Robert se tourna vers l'assemblée. Une vingtaine de journalistes étaient installés sur des chaises apportées des autres pièces. Calepin en main, ils observaient le duc avec enthousiasme.

— Comme vous le voyez, vous n'aurez pas de seconde chance.

Il entendit la porte s'ouvrir de nouveau derrière lui.

— Oliver, peux-tu nous faire une démonstration de la façon appropriée de poser une question ?

Son frère alla se placer près du premier journaliste et leva la main.

— Vous avez la parole, dit Robert.

— Monsieur le duc, déclara Oliver d'un ton calme, pourquoi fixer des règles ? Que craignez-vous donc ?

— Excellente question, admit Robert. J'ai établi ces règles car, dans un instant, la duchesse va me rejoindre, et je n'ai pas l'intention de l'exposer à une horde déchaînée.

Les journalistes ne masquèrent pas leur curiosité.

— Vous voyez, ce qui m'importe est la façon de poser la question. Je répondrai à toutes vos interrogations, sauf si elles sont trop personnelles, bien sûr. Qui veut commencer ?

Les journalistes échangèrent des regards hésitants, comme s'ils avaient peur de commettre un

impair. Enfin, un homme leva la main. Robert lui donna la parole.

— Monsieur le duc, pourquoi avoir épousé Minerva Lane ?

— Je cherchais une duchesse qui soit à la fois belle, intelligente, et courageuse. Qu'elle soit bien née ou pas ne m'importait guère. Je n'ai pas besoin d'argent. Le fait que je sois amoureux d'elle est un élément non négligeable. Question suivante, ajouta-t-il en désignant un autre journaliste.

— La duchesse porte-t-elle des pantalons au sein du couple ?

Robert s'attendait à cette question. Autant y répondre une fois pour toutes.

— Savez-vous quelle est la première chose qu'elle a faite de mon argent ? Eh bien, elle s'est rendue chez une couturière à Paris.

Quelques rires fusèrent.

— Faites-moi confiance, une femme aussi ravissante dans des jupes que mon épouse n'a aucune envie de porter de pantalon.

Les journalistes griffonnèrent quelques notes.

Minnie ne s'était pas trompée en déclarant que ces hommes avaient une idée bien précise de ce que devait être une femme : « Ce ne sont que des idées reçues que l'on peut toutefois retourner contre eux. Si tu leur montres que je corresponds aux normes sur un certain plan, ils ne me trouveront pas différente des autres. Dans mon cas, c'est très simple : j'aime les belles toilettes. S'ils acceptent ce fait, ils ne s'interrogeront plus sur ma féminité. »

— C'est bien beau, tout cela, déclara un autre journaliste, mais croyez-vous que la jeune Minerva Lane ait poussé son père à escroquer ses amis, qu'elle soit responsable de sa condamnation et de sa mort ? Et dans ce cas, s'est-elle repentie ?

Robert sentit la colère monter en lui, mais il s'efforça de rester calme.

— Non, répondit-il. C'est son père qui a ouvert ces comptes frauduleux. Il a menti à ses victimes hors de sa présence. Il s'est fait prendre sur le fait et a dû affronter son châtiment. Un mensonge de plus ne lui faisait pas peur, quelles que soient les conséquences. La duchesse de Clermont a suffisamment souffert des agissements de son père. Dans ce cas précis, je compte jouer pleinement mon rôle de mari, ajouta-t-il avec un sourire. Je corrigerai sévèrement quiconque mettra mon statut en cause.

Les journalistes griffonnèrent avec frénésie. Minnie l'avait prévenu que s'il tenait de tels propos, il serait contraint de les mettre en application, ne serait-ce qu'une fois, une perspective qui ne lui déplaisait guère.

— À propos, reprit Robert, je crois qu'il est temps pour moi de la faire entrer.

En entendant un mouvement derrière lui, il ouvrit une porte. Sa femme attendait dans le salon voisin, les mains crispées, visiblement nerveuse. Il prit le temps de l'observer. Elle portait une robe qu'il ne connaissait pas, sans doute une toilette commandée à Paris lors de leur brève lune de miel. Vêtue de rouge vif, Minnie capta aussitôt l'attention des journalistes. Son corset soulignait ses courbes. Elle arborait également le collier de rubis qu'il lui avait offert.

Outre le châle de dentelle noire drapé autour de ses bras nus, elle portait des fleurs dans les cheveux et une mouche au coin de la bouche, attirant le regard sur sa cicatrice au lieu de la cacher. La modernité de sa robe associée à cette mouche lui donnait un charme intemporel.

— Tu es superbe, souffla-t-il d'une voix rauque.

— Vraiment ? Ta mère déteste ma mouche. Sont-ils nombreux ?

— Une vingtaine. Mais je fais de mon mieux pour leur imposer un peu de civilité. Tu es sûre de vouloir le faire ?

Elle respira profondément.

— Certaine.

Il la prit par la main.

— Je n'hésiterai pas à les envoyer au diable, si tu veux...

Elle avait les mains moites et le souffle court.

— N'oublie pas que je suis là, reprit-il. Personne ne s'approchera de toi. Je te le promets.

— Je sais.

Elle glissa la main dans la sienne et, ensemble, ils apparurent sur le seuil. Manquait-elle soudain de courage ou bien cherchait-elle à soigner son entrée ? Quoi qu'il en soit, elle s'attarda un instant. L'effet fut immédiat. Les journalistes étaient subjugués. Peut-être s'attendaient-ils à la voir vêtue en homme ? Ils se levèrent.

Minnie sourit. Face à ces visages curieux, Robert la sentit crisper les doigts. Il comprenait combien il lui en coûtait. Il savait aussi que, si l'un d'entre eux avait crié, elle se serait évanouie. Le silence s'installa. Aucun d'entre eux n'avait envie de se retrouver à la porte.

Robert l'accompagna jusqu'au divan placé sur une petite estrade devant les journalistes et l'aida à s'asseoir avant de prendre place lui-même. La jeune femme scruta l'assemblée.

— Eh bien, me voici presque assise sur un trône, déclara-t-elle.

Cette note d'humour déclencha l'hilarité.

— Veuillez m'excuser, messieurs, reprit-elle d'une voix posée à peine audible. J'ai demandé le silence. Ma voix ne porte guère et je suis un peu fébrile.

Une main se leva.

— Redoutez-vous les vérités que nous risquons de découvrir ?

Face à cette question audacieuse, la jeune femme ne réagit pas.

— Non, répondit-elle simplement. Il s'agit plutôt d'une peur instinctive. Quand j'avais douze ans...

Elle marqua une pause et respira profondément avant de poursuivre.

— Enfin, je pense que vous savez tous ce qui m'est arrivé à l'âge de douze ans. Cette agression m'a laissé une cicatrice sur la joue. Depuis, je perds connaissance chaque fois que je me retrouve au milieu d'une foule. En fait, je me réjouis de vous voir prendre des notes, ainsi, je ne me sens pas agressée par vos regards.

Seul Robert perçut son angoisse, dont il connaissait les signes.

— Encore maintenant, reprit la jeune femme, le fait d'y penser me fait trembler.

Elle dégagea sa main de celle de son mari et la leva pour souligner ses propos.

— Si vous étiez dix de plus ou si vous étiez en train de crier, je crois que je perdrais connaissance.

C'est ce qui m'est arrivé aujourd'hui au tribunal.

— Comment ferez-vous lors des bals, des réceptions, le genre d'obligation que doit remplir une duchesse ?

— Je suis certaine de recevoir de nombreuses invitations de la part des pairs du royaume.

Ils avaient anticipé cette question et mis au point une réponse longuement travaillée.

— Je suis également certaine que personne ne verra la moindre malveillance lorsque je refuserai une invitation. Au cours des prochaines années, toutefois, nous organiserons des soirées plus intimes. Je compte m'occuper de certaines activités caritatives, ce qui me permettra de rencontrer de nombreuses personnes.

— Ne redoutez-vous pas de subir les conséquences de votre passé ?

— Certains refuseront sans doute de me rencontrer. J'évoluerai dans un cercle de connaissances assez restreint. Toutes les femmes désireuses de se libérer des conventions seront les bienvenues chez moi.

Elle sourit à l'assemblée.

Les journalistes avaient pris bonne note de ses propos, qu'ils retranscriraient intégralement dans leurs articles. Certains d'entre eux levèrent la tête pour observer la jeune femme.

Elle était particulièrement féminine et avait avoué sa vulnérabilité pour les mettre à l'aise. Un journaliste aux cheveux grisonnants, que Robert crut reconnaître, semblait particulièrement intéressé par l'apparence de la jeune femme. Il répandait des ragots dans toute la capitale depuis de nombreuses années. Sans doute avait-il deviné ce que Robert savait déjà : la duchesse de Clermont venait de défier les dames de la haute société londonienne. Elle n'avait aucune intention d'implorer leur compagnie ou de rechercher leur approbation. Elle accorderait son amitié avec parcimonie.

Le journaliste leva la main.

— Madame la duchesse, dit-il, votre talent pour les échecs était-il un véritable don ou une escroquerie ?

Minnie esquissa un sourire sincère.

— Ce n'était pas une escroquerie.

— Vous affirmez être nerveuse, mais vous ne semblez guère l'être, insista le journaliste, visiblement perplexe.

— Naguère, quand j'étais anxieuse, je me disais que je ne ressentais rien. Cela me permettait de me ressaisir. (Elle posa la main sur celle de Robert.) Désormais, je ne suis plus seule. Cela m'aide davantage encore.

Elle n'était plus seule.

Ils n'étaient pas simplement côte à côte. Ils étaient ensemble. Ensemble pour affronter cette épreuve. Ensemble pour affronter leur vie. Ce ne serait pas toujours facile, ni forcément agréable, mais au moins, ils seraient solidaires l'un envers l'autre.

Elle n'était plus seule. Robert n'avait jamais entendu plus bel aveu. Oliver esquissa un sourire. Le duc regarda sa femme dans les yeux. Quand ce serait terminé, quand ils auraient envoyé au diable ces maudits journalistes, il lui montrerait à quel point elle n'était pas seule...

Il ne lui laisserait que son collier...

— Monsieur le duc, demanda un journaliste, interrompant Robert dans sa rêverie. Pourrions-nous évoquer ces tracts ? Quelle était votre intention ?

— C'est très simple. Je suis duc. En tant que tel, je me considère comme responsable non pas uniquement de mon propre bien-être mais de celui de tout le pays. Si l'on fait taire ceux qui souhaitent s'exprimer, comment puis-je accomplir ma mission ? L'arrestation du capitaine Stevens n'est qu'un début. J'ignore ce que je parviendrai à accomplir au cours de ma vie mais je ne fais que commencer.

# Épilogue

*Quatre ans plus tard*

Cela aurait pu être un jour comme les autres, mais Robert savait que ce n'était pas le cas. L'atmosphère était pesante. À côté de lui, un homme crispa les poings. Oliver et son père étaient également présents. Lydia et son mari étaient assis en face d'eux. Lydia ne connaissait pas grand-chose aux échecs mais elle observait la scène avec angoisse. Ils n'étaient que huit spectateurs.

Minnie semblait avoir surmonté ses angoisses. Atablée au centre de la pièce, elle affichait une sérénité à toute épreuve.

À Londres, certains l'évitaient encore comme la peste, mais ils étaient rares. La duchesse de Clermont suscitait plus de curiosité que d'animosité. Elle organisait des réceptions intimes auxquelles venaient volontiers des personnes de haut rang.

Peu à peu, elle s'était détendue. Certes, elle fuyait encore les grands rassemblements et ne supportait guère les regards trop appuyés dans la rue. Mais ce soir-là, en petit comité, les gens la voyaient telle qu'elle était vraiment. Vêtue d'une magnifique robe de soie bleue, elle ne semblait en rien troublée, contrairement à l'homme qui se tenait en face d'elle et qui commençait à suer à grosses gouttes.

Enfin, il ramassa sa pièce et la posa sur l'échiquier. Gustav Hernst avait remporté le premier tournoi international d'échecs de Londres, quinze ans plus tôt. Minnie observa l'échiquier avec attention, puis elle prit une pièce et, sous le regard de tous, l'embrassa.

Son adversaire secoua la tête et renversa son roi. Échec et mat.

— Vous êtes très forte, admit-il. Trop forte. Vous auriez dû gagner lors de notre dernière partie.

— Ce fut une belle rencontre, commenta-t-elle en se levant.

— Excellente, même. Je me réjouis que votre mari m'ait invité. Ce qui est arrivé autrefois n'aurait jamais dû se produire. La partie n'aurait pas dû être interrompue, d'autant que vous étiez sur le point de l'emporter. Je suis enchanté que justice soit faite.

À ces mots, Minnie se tourna vers Robert, qui lui inspirait toujours la même passion. Au fil des ans, il avait appris à deviner ses sentiments.

— Venez, reprit-elle, des rafraîchissements vont être servis dans la grande salle.

Tandis que le petit groupe emboîtait le pas à Oliver, Minnie et Robert demeurèrent en retrait, puis ils ouvrirent une porte.

Si la duchesse mère avait refusé d'assister à ce qu'elle qualifiait de « spectacle indécent et stupide », Robert la soupçonnait d'avoir d'autres projets.

Âgé d'à peine trois ans, le jeune Evan était assis sur ses genoux et feuilletait avec enthousiasme l'abécédaire de son père.

— Grenouille ! s'exclama-t-il avec bonheur.

— « G » comme... ?

— Grand-mère.

- Petit flatteur ! Choisis un autre mot, je te prie.
- Gris, déclara l'enfant. Comme vos cheveux !
- Calomnie ! s'exclama-t-elle en serrant son petit-fils dans ses bras.
- Maman, dit Robert, des rafraîchissements vont être servis dans le grand salon.
- Je suis occupée, dit-elle avec un sourire. Très occupée...

## Note de l'auteure

Je donne à chacun de mes romans un nom de code que je ne dévoile généralement que sur mon site Web. Cette fois, il s'agissait de « championne d'échecs ». Un peu trop révélateur, non ? Vous comprenez pourquoi il ne s'y trouvait pas.

Toute œuvre de fiction prend quelques libertés avec la vérité historique, et celle-ci ne fait pas exception à la règle. Je tiens donc à clarifier quelques détails.

D'abord, le premier tournoi international d'échecs eut bien lieu à Londres, en 1851, mais il fut remporté par Adolf Anderssen et non Gustav Hernst. Tout se déroula sans heurts, et aucun enfant de douze ans – fille ou garçon - n'était en lice.

La scène décrivant le sort de Minnie, une fois démasquée en tant que fille et trahie par son père, me fut inspirée par la lecture d'un article de journal sur un homme qui était en réalité une femme. Celle-ci fut prise à partie par la foule et molestée. À l'époque, la différenciation homme/femme était très stricte.

Les découvertes scientifiques décrites par Sebastian, et qui changèrent le monde, constituent mon plus grand écart. Je tenais à ce que mon personnage soit un scientifique controversé, disciple de Darwin, également capable de découvertes révolutionnaires. Les férus de génétique n'ignorent pas que, en réalité, l'on doit cette discipline à Gregor Mendel. En 1866, il publia un article qui n'aboutit à rien. Nul n'établit le parallèle entre la découverte de Mendel et la théorie de l'évolution, alors qu'il ne faisait que poser les fondements d'une théorie de la transmission des gènes d'une génération à la suivante. Ce n'est qu'au début du xx<sup>e</sup> siècle que les travaux de Mendel furent redécouverts et reconnus.

Dans mon univers, j'attribue l'œuvre de Mendel à Sebastian. Il aurait pu réaliser certaines avancées, à l'époque, mais la découverte de la génétique par un savant en contact direct avec Charles Darwin aurait accéléré les progrès scientifiques. À cet égard, le monde que j'ai décrit ne pouvait que diverger de celui dans lequel nous vivons.

(En fait, Sebastian commence ses travaux par la couleur des gueules-de-loup qui, au contraire des pois de Mendel, ne sont pas complètement dominantes entre elles.)

Quatrième point, la ville de Leicester en 1863 n'avait nul besoin qu'un duc rédige des tracts et soulève le peuple. Celui-ci était déjà en colère. En 1863, par exemple, les travailleurs avaient créé une coopérative alimentaire. Si, de nos jours, ce type d'initiative est plus courant, c'était à l'époque un grand bond en avant. Les ouvriers étaient payés par les patrons d'usine qui détenaient également la plupart des commerces des alentours.

La coopérative alimentaire, système consistant pour les ouvriers à faire bourse commune afin d'acheter fruits et légumes à un prix avantageux, fut une grande avancée dans les villes industrielles. Elle permettait aux ouvriers de payer moins cher pour obtenir davantage de biens. Celle de Leicester fut l'une des premières à être mise en place et se révéla l'une des plus efficaces. Stevens la qualifie de « radicale », et c'est ce qu'auraient pensé certains patrons d'usine. À leurs yeux, tout ce qui risquait de



rendre les ouvriers moins dépendants de leur patron était « radical ».

Autre facteur de troubles sociaux : la vaccination. En 1853, elle devint obligatoire en Angleterre. De nombreuses personnes s'y opposèrent et refusèrent tout vaccin. Les raisons invoquées à l'époque étaient très différentes de celles que l'on cite de nos jours. (D'abord, une campagne de vaccination avant que la transmission des maladies ne soit vraiment comprise engendra diverses complications qui n'existent plus aujourd'hui. Pensons aux maladies qui se transmettent par les aiguilles, par exemple.) Je n'en parle que pour illustrer le contexte de l'époque et non pour prendre parti dans le débat actuel.

Comment savoir si, en 1863, un duc militerait pour l'abolition des privilèges ? Quoi qu'il en soit, j'ignore si Robert aurait apprécié l'évolution de la situation en Angleterre. De nos jours, les pairs ne sont plus jugés par la Chambre des lords, il n'ont plus le droit de veto sur des lois promulguées par la Chambre des communes. Il n'aura fallu que quelques siècles pour en arriver là...

Lors de son incarcération, Oliver réclame du désinfectant. Je fais en fait référence à ce que l'on nomme « kérosène » aux États-Unis et « paraffine » au Royaume-Uni. Ce terme aurait pu intriguer les lecteurs pour qui il évoque une substance grasse utilisée en manucure. Au début des années 1860, c'était un produit assez nouveau dont les usages n'étaient pas clairement définis. En sachant cela, j'ai décidé de prendre une petite liberté et d'écrire un terme qui aurait pu être utilisé à l'époque sans perturber personne.

# MERCI !

Merci d'avoir lu *Le Secret de la duchesse*. J'espère que ça vous a plu !

·  
·

Vous venez de lire le premier tome de la série *Les Frères ténébreux*. Les autres livres qui composent la série sont *La Gouvernante insoumise*, une novella préquelle consacrée aux parents d'Oliver ; *Le Courage de l'héritière* (tome 2) ; *The Countess Conspiracy* (titre original, tome 3) ; *The Suffragette Scandal* (titre original, tome 4).

Si vous désirez lire un extrait du prochain livre de la série, tournez la page.

# REMERCIEMENTS

J'ai tant de personnes à remercier que je ne sais jamais par où commencer ! Je croise les doigts pour n'omettre personne, même si j'en oublie chaque fois. Merci avant tout à ma famille, mes parents, mes nombreuses sœurs et mes quelques frères de comprendre des choses qui n'ont aucun sens. Merci à Mr Milan, qui supporte mon impatience, et à Pele et Silver, même s'ils passent leur temps à réclamer de l'attention et à pourchasser des souris.

Ce roman n'a pas été facile à rédiger et à éditer. Je ne sais pas ce que je ferais sans Tessa, Carey et Leigh, de même que Peeners. Une fois de plus, Sherry et Tessa m'ont aidée à écrire la quatrième de couverture, car je dois avouer que je suis nulle dans cet exercice. Robin Harders attire toujours mon attention sur des détails que je préférerais négliger. Martha Trachtenberg veille à ce que je n'écorche pas les noms. Nick Ambrose est rapide et fiable, sans oublier Anne Victory, qui sait me remettre dans le droit chemin.

C'est à mes lecteurs que j'adresse toute ma gratitude. Dans les moments où j'ai envie de tout laisser tomber, si je persévère, c'est parce que je sais qu'ils attendent mon prochain roman. Dans les moments de doute, je pense à eux, je respire profondément et je me remets au travail, car ils me récompensent de mes efforts.

Diplômée en chimie physique et en droit, **Courtney Milan** a publié son premier roman en 2010. Depuis lors, ses livres ont reçu des critiques élogieuses de la part de *Publishers Weekly* et de *Booklist*. Ses romans ont figuré dans la liste des best-sellers du *New York Times* et de *USA Today*, et elle a été finaliste du RITA®. Courtney vit aux États-Unis dans les montagnes Rocheuses, en compagnie de son mari, d'un chien assez mal dressé et d'un chat d'attaque. Si vous voulez savoir quand sortira le prochain livre de Courtney Milan en français, n'hésitez pas à vous inscrire à sa newsletter en vous rendant sur l'adresse suivante : <http://www.courtneymilan.fr/>

Du même auteur, disponible en numérique :  
*La Gouvernante insoumise*

Titre original : *The Duchess War*

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Dédicace](#)
- [Chapitre premier](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Épilogue](#)
- [Note de l'auteure](#)

- [Merci !](#)
- [Remerciements](#)
- [Biographie](#)
- [Du même auteur](#)
- 
-